





L'HORTICULTEUR PRATICIEN.

L'HORTICULTEUR

PRATICIEN,

REVUE

DE L'HORTICULTURE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE

publiée avec le concours

DES AMATEURS, DES HORTICULTEURS ET DES PRÉSIDENTS DE SOCIÉTÉS D'HORTICULTURE
LES PLUS CONNUS EN FRANCE ET À L'ÉTRANGER;

SOUS LA DIRECTION DE

H. Galeotti,

DIRECTEUR DU JARDIN BOTANIQUE DE BRUXELLES.

PREMIÈRE ANNÉE.



ON S'ABONNE :

A PARIS,

Chez Auguste Goin, éditeur,

Quai des Grands-Augustins, 41.

A BRUXELLES,

Chez F. Parent, éditeur,

Montagne de Sion, 17.

1857.

L'HORTICULTEUR PRATICIEN.



UN MOT AU LECTEUR.

Un nouveau journal d'horticulture! allez-vous dire, ami lecteur; oui, en effet, c'est un nouveau journal que nous vous offrons; — car la mission que nous avons entreprise est nouvelle: nous voulons vulgariser les bonnes pratiques, combattre les mauvaises; nous voulons développer le goût de la culture des plantes utiles en même temps que nous nous occuperons des plantes d'agrément; nous voulons aussi introduire dans la pratique la connaissance de ces grands principes que l'étude de la nature a dévoilés à la science, et sans lesquels, même l'homme de meilleure volonté ne peut suivre avec quelque chance de succès, cette prodigieuse voie que le progrès s'est ouverte depuis peu d'années à travers les ténèbres de la routine et de l'ignorance; d'une autre part, nous voulons être utile à tous, impartial envers tous, jamais exclusif.

Nous ne promettons rien que nous ne voulions exécuter consciencieusement; nous promettons même peu avec l'intention de tenir davantage. Dès aujourd'hui cependant, nous pouvons annoncer à nos lecteurs que *l'Horticulteur praticien* donnera une analyse des principales publications botanico-horticoles qui pourraient les intéresser; que des dessins sur bois seront ajoutés au texte chaque fois que l'intérêt du sujet le réclamera; enfin, que les procédés les plus récents et ceux sanctionnés par l'expérience sur la culture des plantes potagères, des arbres fruitiers, et des plantes d'agrément feront l'objet de notre vive sollicitude.

Pour traiter ces différentes questions, nous nous sommes assuré

1830

la coopération d'amateurs et de praticiens dont les noms sont avantageusement connus dans le monde horticole. Ajoutons, en terminant, que nous nous occuperons souvent aussi de la culture forcée en général, partie très-importante maintenant et tout à fait oubliée dans les journaux horticoles actuels.

On le voit, le but que nous nous proposons est nouveau sous plusieurs rapports, et notre horizon horticole n'est pas trop borné; c'est à vous, ami lecteur, à nous encourager dans cette voie; un peu de bienveillance de votre part et l'appui d'hommes expérimentés, doivent assurer le succès de notre publication; nous ne faillirons pas à la tâche.

H. G.

HYPERICUM OBLONGIFOLIUM (CHOISY).

Millepertuis à feuilles oblongues.

(Planché I.)

Le genre *Hypericum* appartient à la famille des *Hypericinéés* et à la *Polyadelphie polyandrie* de Linné. Il se compose d'un très-grand nombre d'espèces; plusieurs croissent spontanément en France, en Belgique, où elles portent le nom de *Millepertuis* et d'*herbe de la Saint-Jean* (*Sint-Jans kruut*), les autres sont dispersées dans les régions tempérées et chaudes du globe, mais surtout dans la zone tempérée moyenne et inférieure de l'hémisphère austral.

Les caractères constitutifs des *Millepertuis* sont les suivants: calice monosépale à cinq divisions ou laciniées profondes, imbriquées, égales ou à deux divisions externes plus grandes; corolle à cinq pétales hypogynes ovales, allongés, à estivation imbriquée enroulée. Étamines très-nombreuses à filets capillaires; en groupes de trois à cinq ensemble ou irrégulièrement polyadelphes. Ovaire sessile, supère, tantôt uniloculaire, tantôt tri ou quinquéloculaire. Styles trois à cinq, filiformes, libres ou plus ou moins réunis par la base; stigmaté capité; capsule à une, trois ou cinq loges; très-rarement indéhiscence. Graines généralement nombreuses, fines.

Le nom français de *Millepertuis*, qui signifie *mille trous*, et correspond au mot grec d'*Hypericum*, a été donné à ces plantes parce que leurs feuilles sont constamment parsemées de points transparents ou obscurs qui sont autant de glandes remplies d'une huile essentielle; le *Millepertuis* ordinaire ou *Hypericum perforatum*, offre le meilleur exemple de cette particularité.



Hypanthium corymbosum

Les *Hypericum* sont des herbes et plus fréquemment des sous-arbrisseaux à feuilles opposées, pétiolées, sessiles ou amplexicaules, généralement très-entières, quelquefois un peu dentelées, presque constamment ponctuées, et portent, sauf une exception, des fleurs jaunes, parfois solitaires, souvent en cyme, en corymbe ou en panicule; rarement en ombelle. La plupart des espèces sont jolies et méritent les honneurs de la culture, tant à cause du vert agréable de leur feuillage que de l'abondance de leurs fleurs généralement grandes; le seul reproche qu'on pourrait adresser à celles-ci, c'est d'être assez fugaces, mais elles se succèdent si rapidement que ce défaut est peu sensible.

L'*Hypericum perforatum* ou Millepertuis ordinaire jouissait jadis d'une certaine renommée en médecine comme vulnéraire; on s'en servait principalement pour arrêter les hémorragies. Le bas peuple lui attribuait une puissance bien autrement merveilleuse: celle de conjurer les esprits malins, et de détourner les orages, la grêle, etc. Pour que la plante exerçât son charme, il fallait qu'elle fût cueillie en grande cérémonie le jour de la Saint-Jean, et ensuite suspendue ou accrochée à la fenêtre. Cet usage superstitieux n'est pas encore entièrement banni et subsiste dans quelques cantons de l'Allemagne et de la France!

L'*Hypericum oblongifolium* est un fort joli arbrisseau à feuilles persistantes croissant dans le nord de l'Inde, dans le Népal et l'Himalaya, à une élévation supramarine de 6,000 à 12,000 pieds anglais. C'est à M. W. Lobb que revient l'honneur de l'introduction en Europe de cette belle plante, que MM. Veitch et fils, de Chelsea, vont bientôt répandre dans le monde horticole, et si, comme on le prétend, cet arbrisseau peut braver à l'air libre nos hivers, il devra nécessairement être classé parmi les introductions les plus importantes de ces dernières années.

Description. — Petit arbrisseau touffu, compacte, à branches arrondies d'un brun-rouge. Feuilles longues de 5 à 10 centimètres, toujours vertes, ovées ou presque oblongues, obtuses, parsemées de petits points transparents, penninervées, d'un vert foncé en dessus, pâles et glauques en dessous et marquées de points apparents. Corymbes amples, situés à l'extrémité des branches et portant un grand nombre de larges fleurs d'un jaune vif presque doré; les ramifications de la panicule sont di ou trichotomes, foliacées; mais ces feuilles, à mesure qu'elles se rapprochent des fleurs, deviennent graduellement plus petites et ressemblent alors à des bractées. Calice à cinq grands sépales lâches, obovés, concaves, unis à leur base; bord denticulé. Pétales très-grands, presque arrondis, mais plus ou moins cuculiformes et inéquilatéraux. imbriqués, concaves, de consistance assez ferme, et à bord plus ou moins entier ou légèrement denté. Étamines très-nombreuses, rassemblées en cinq phalanges ou faisceaux; filets minces, jaunes; anthères

jaune-orange, petites, subglobuleuses. Ovaire largement ové, terminé par cinq styles recourbés au sommet. Stigmate obtus, pubescent.

L'*Hypericum oblongifolium* appartient à la section *Ascyreia*, dans laquelle sont rangés les *Hypericum*, à sépales unis par la base et inégaux et offrant de trois à cinq styles.

Sa culture ne sera pas probablement plus difficile que celle des espèces que nous possédons déjà, que du joli *Hypericum Urdum* de Don, par exemple, qui fleurit abondamment chaque année sous le climat de Paris. Des corbeilles d'*Hypericum* sont d'un effet charmant et nous ne savons pas pourquoi l'on ne cultive plus généralement un genre de plantes aussi peu délicat dans le choix du sol et de l'exposition.

VARIÉTÉS DE PELARGONIUM.

(Planche II.)

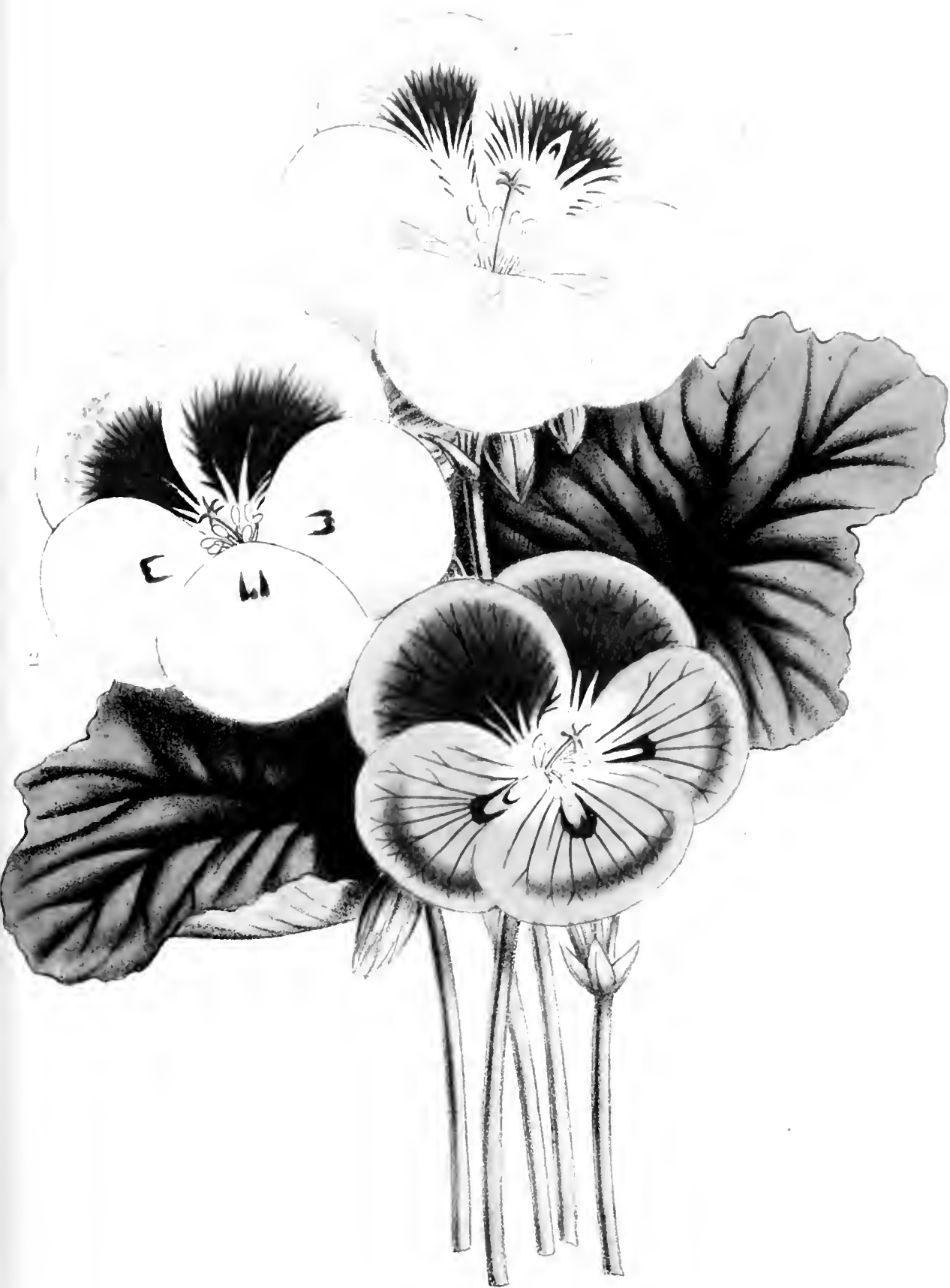
Fig. 1. — *Pelargonium Comte de Morny* (MIELLEZ). — 2. *Pelargonium Madame Furtado* (MIELLEZ). — 3. *Pelargonium Madame Place* (MIELLEZ).

Ces trois belles variétés ne sont pas précisément nouvelles, car elles ont été présentées en fleurs avec une dizaine d'autres non moins belles par M. Miellez, à l'Exposition universelle de Paris, en juillet 1855; mais comme elles sont encore fort peu répandues, nous croyons être agréable à nos lecteurs amateurs de *Pelargonium* en leur offrant les excellentes descriptions qu'en a données M. Rouillard, dans le *Journal de la Société impériale d'horticulture* de Paris, en novembre 1855, et qui serviront à les guider dans leur choix.

N° 1. Le *Comte de Morny* (Miellez) est une variété très-vigoureuse, florifère; fleurs moyennes en fortes ombelles au-dessus du feuillage, très-souvent huit à l'ombelle. Coloris magnifique et éclatant, cerise vif velouté, les deux pétales supérieurs eramoisi-marron aussi velouté, centre blanc. Excellente plante de marché.

N° 2. *Madame Furtado* (Miellez). — De vigueur moyenne, fleurit bien; feuillage moyen, d'un vert assez foncé, à lobes bien distincts; fleurs assez amples, régulièrement construites et disposées; coloris blanc, légèrement carné avec petites macules allongées, cerise vif et brun sur les pétales inférieurs; chacun des pétales supérieurs couvert d'une large macule brun velouté largement entourée de cerise feu avec bordure blanche. — De premier ordre.

N° 5. *Madame Place* (Miellez). — Arbuste vigoureux, à grand feuillage entier, vert assez clair; floraison abondante; larges ombelles bien élevées au-dessus des feuilles, de grandes fleurs régulières, blanc



Variétés de Petargonium

1 Comte de Morny 2 M^{me} Pierrot M^{lle} 3 M^{me} Plocci M^{lle}



de neige, à légères macules violet clair sur les pétales inférieurs ; les deux supérieurs couverts chacun d'une macule brun velouté, entourée d'une large auréole carmin-cerise bordée de blanc. — Charmante variété.

Les autres variétés de la collection Miellez, et dont l'*Illustration horticole* a récemment donné une belle planche, sont :

Pelargonium Pescatorei (semis Odier), un des plus admirables gains obtenus jusqu'à ce jour. Plante vigoureuse à rameaux forts et dressés. Feuillage ample, d'un vert-clair fort gai. Toute la plante est velue : tiges, feuilles et pédoncules. L'ombelle est forte et composée de quatre à six larges fleurs, dont le nombre de pétales varie de cinq (chiffre normal) à six, sept et même huit, disposés en roue, comme ceux des *Pelargonium inquinans*. Ce qui produit un effet extraordinaire.

Floraison splendide et prolongée ; la plante se couvre d'ombelles aux larges fleurs, orangé vif avec grandes macules brun-foncé velouté sur chaque pétale dont l'onglet est blanc ; cette absence de couleurs suit le pourtour du pétale et l'entoure ainsi d'un liseré blanc-chair pâle. Cette magnifique conquête est destinée à un brillant avenir. Ses fleurs demeurent épanouies assez longtemps pour que l'ombelle soit tout entière fleurie pendant deux ou trois jours.

Madame Pescatore (semis Odier). — Plante vigoureuse, bois fort, dressé, feuilles nombreuses. Le jeune bois, les feuilles et les pédoncules sont velus. Inflorescence en larges ombelles, composées de quatre à cinq fleurs et quelquefois de six, larges, régulières, parfaitement dessinées ; pédoncules solides ; coloris cerise carminé avec larges macules brun velouté sur les pétales supérieurs qu'elles recouvrent presque complètement, et macules longues et assez étroites sur les trois pétales inférieurs ; centre blanc. Tous les pétales sont entourés d'une bordure blanc carné, qui s'élargit jusqu'à effleurer la macule vers le bas des pétales inférieurs.

C'est une variété supérieure sous tous les rapports et d'une floraison abondante.

Impératrice Eugénie (Miellez). — Fleur large, de forme parfaite, presque circulaire ; coloris blanc pur ; les pétales inférieurs présentent chacun une faible macule ou plutôt deux larges stries ramifiées, de couleur carminée ; les pétales supérieurs sont marqués d'une macule carminée veinée. — Variété fort gracieuse.

Madame Heine (Miellez). — Fleur et coloris dans le genre de *Madame Place* ; les macules des pétales inférieurs sont plus accentués, d'un violet carminé foncé, et les macules supérieures se prolongent plus vers l'onglet. — Fort jolie variété.

Rubens (Miellez). — Grandes fleurs roses, avec macules brun-marron, entourées d'une large auréole rouge feu ; ces macules sont beaucoup plus amples dans les pétales supérieurs.

Guillaume Severeys (Miellez). — Fleur grande, d'un violet lilacé fort distingué, cinq grandes macules d'un noir velouté ; centre blanc ; bord inférieur des pétales liseré de blanc ; une auréole d'un violet lilacé foncé entoure les macules et envoie des bifurcations et des veinules vers le bord supérieur des pétales.

Perrugino (Miellez). — Feuillage à peine lobé vert assez clair ; fleurs très-larges, régulières, s'élevant bien au-dessus des feuilles et disposées en larges ombelles ; coloris rose, carné au pourtour, avec macule brun velouté sur chaque pétale, mais qui est beaucoup plus large sur les deux pétales supérieurs. Plante de premier mérite, fleurissant très-bien et très-bonne pour la vente sur les marchés.

Léon le Guay (Odier). — Feuille ample lobée vert-clair ; fleurs larges, régulières se présentant en larges ombelles sortant bien des feuilles, d'un coloris aussi rare que flatteur, carmin orangé saliné, blanc au centre, avec macules brun foncé, entouré feu et liseré blanc sur les deux pétales supérieurs.

Madame Sueur (Mieliez). — Arbuste vigoureux et florifère ; grand feuillage lobé vert assez clair ; fleurs grandes, régulières, se présentant en fortes ombelles dont les pédoncules solides élèvent au-dessus du feuillage ses fleurs qui sont violet-lilas tendre, avec macules brun velouté sur les deux pétales supérieurs ; centre blanc. Coloris frais ; charmante variété.

Hendersoni (Mieliez). — Plante très-vigoureuse et florifère, à grand feuillage lobé, vert assez clair ; fleurs très-amples, régulières, disposées en ombelles assez larges qui les présentent bien dégagées des feuilles ; coloris rose tendre, blanc au centre, avec macules brun foncé velouté sur les pétales inférieurs et macules semblables, mais beaucoup plus larges sur les deux pétales supérieurs. — Superbe plante.

Figaro (Mieliez). — Plante très-vigoureuse et florifère ; grand feuillage vert-clair à peine lobé ; fleurs larges sortant bien des feuilles, trois, quatre et jusqu'à cinq à l'ombelle, régulières, blanc pur avec fortes macules violet-pourpre foncé, velouté sur les cinq pétales, un peu plus larges sur les deux pétales supérieurs, et desquelles partent des veinules de même couleur qui s'étendent sur ces derniers pétales.

Toutes ces variétés sont issues du type *diadematum*. Les amateurs pourront se les procurer chez les principaux horticulteurs de Paris, des départements et de la Belgique, au prix de 5 à 8 francs et peut-être moins.

REVUE DES PLANTES RARES ET NOUVELLES.

SERRE CHAUDE.

Odontoglossum Phalaenopsis (REICH. FILS), figuré dans l'*Illustration horticole*, pl. 109. — Famille des Orchidées. — Gynandrie Monandrie.

A voir l'exiguïté générale de la plante, on ne croirait pas qu'elle pût donner naissance à des fleurs d'environ cinq centimètres de diamètre, bien étoffées ; ces fleurs, d'une élégance peu commune, sont blanches à labelle blanc orné d'une ample macule festonnée, pourpre rosé ou lilas, et de deux taches orangées situées près du disque ou de la crête. Ce labelle est fort grand et d'une forme particulière : les deux lobes latéraux sont larges et enveloppent orbiculairement le gynostème ; ils sont rayés de pourpre ; la crête, peu prononcée et d'un jaune pâle, présente des tubercules et des lames disposés en lignes compliquées. Les pseudo-bulbes sont faibles, ovoïdes-allongés ; les feuilles sont assez longues, étroites, lancéolées, d'un vert jaunâtre ; le scape sort de la base du pseudo-bulbe et porte généralement deux fleurs très-odorantes dont la couleur d'un blanc pur et la forme plane rappellent assez bien les fleurs du *Phalaenopsis amabilis*.

On doit l'introduction de cette jolie et rare Orchidée à M. Linden, de Bruxelles, qui l'a reçue de la Nouvelle-Grenade. D'après ce que nous avons pu voir, cette espèce nous paraît de floraison facile.

Sinningia Youngiana (MARNOCK), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 4954.
— Syn. : *Sinningia violacea* (des jardins), *Gloxinia violacea* (POPE).
— Famille des Gesnériacées. — Didynamie Angiospermie.

En décrivant ce joli hybride, sir W. Hooker fait remarquer avec beaucoup de justesse la difficulté d'application (nous dirions le ridicule) de la nomenclature scientifique proposée par le docteur Klotzsch et adoptée par plusieurs botanistes du continent, à savoir la réunion en une phrase des noms génériques et spécifiques du père et de la mère de l'hybride ; ce qui revient à imiter la manie de certaines gens d'accrocher au nom patronymique une demi-douzaine de noms d'alliance ou de baptême ; ainsi, dans le cas du *Sinningia* actuel, celui-ci devrait, suivant l'incommodé système du botaniste allemand, se nommer *Sinningia Ligeria relutina speciosa*, et ce pour vous apprendre que vous avez affaire à un hybride ayant pour mère le *Sinningia relutina* et pour père le *Ligeria speciosa*, Decaisne (*Gloxinia speciosa* de Loddiges). Ne vous semblerait-il pas, ami lecteur, en voyant une étiquette aussi richement dotée de noms, que l'on veuille restaurer cette ancienne nomenclature fastidieuse dont le génie de Linné fit si bonne justice ? Le système de M. Klotzsch est même incomplet dans sa longueur, car il devrait, outre les noms de père et de mère, comprendre un nom distinctif pour l'enfant, car enfin il se pourrait — et le cas n'est pas rare — qu'il naquit du mariage un certain nombre d'enfants dissemblables : les uns rouges, les autres bleuâtres ; ceux-ci à feuilles oblongues, ceux-là à feuilles allongées, etc. ; et comment alors différencier ces produits les uns des autres, sinon en leur appliquant un cinquième nom, le véritable révélateur du mystère ? Or, si ce dernier nom est admis comme étant nécessaire pour éviter la confusion de progéniture, on admettra aussi que la suppression des autres noms (sauf le premier qui serait tiré du nom générique de la mère) serait chose raisonnable et un grand soulagement pour les mémoires paresseuses. Mais revenons à notre *Sinningia Youngiana* ; il a été obtenu, il y a quelques années, par M. Marnock, et dédié par cet amateur à M. le docteur Young, administrateur du Jardin botanique de Sheffield. Toute la plante est pubescente ; le rhizome est tubéreux et acquiert de larges dimensions ; les tiges sont herbacées, érigées, violacées, hautes de 50 à 40 centimètres ; elles sont garnies de feuilles opposées, oblongues ou ovées, crénelées, vertes et luisantes, pâles et presque blanches en dessous. Les fleurs sont axillaires ou terminales, solitaires. Le calice est à cinq ailes ; le tube de la corolle

est campanulé ; le limbe présente cinq lobes arrondis, presque égaux, d'un violet plus ou moins foncé ou lilacé ; le tube est blanc-jaunâtre à la base et maculé à la gorge. C'est en somme une assez jolie plante ; elle offre également de l'intérêt pour le botaniste en ce qu'elle est le résultat du mariage entre les deux espèces types de deux genres différents : elle présente du *Sinningia* le calice à cinq ailes et du *Ligeria* l'épais rhizome tubéreux et le tube corollaire.

SERRE FROIDE ET PLEINE TERRE.

Pelargonium Endlicherianum (FENZL), figuré dans le *Bot. Magazine*, pl. 4946.

On a cru pendant longtemps que les *Pelargonium* avaient pour seule patrie la région tempérée de la colonie du cap de Bonne-Espérance ; mais depuis ces dernières années l'Australie méridionale, et les îles de la mer du Sud ont apporté un contingent de quelques espèces, et voici qu'assez récemment le Taurus occidental (chaîne de montagnes de l'Asie Mineure), nous fournit la fort jolie espèce dédiée par M. Fenzl, au célèbre botaniste viennois Endlicher. Sans pouvoir soutenir de comparaison avec les belles variétés hybrides que les horticulteurs produisent de nos jours, le *Pelargonium Endlicherianum* occupera cependant une des premières places parmi les espèces à grandes et belles fleurs du Cap ; c'est plus qu'une plante de collection.

Les tiges sont dressées, simples, arrondies, herbacées, revêtues d'un duvet fin et soyeux, ainsi que toutes les différentes parties de la plante, à l'exception des pétales. Les feuilles sont peu nombreuses ; les radicales portées sur de longs pétioles ; celles de la tige plus courtement pétiolées ; les unes et les autres cordées, plissées, à cinq lobes peu apparents, doublement crénelés. Stipules presque triangulaires, brunes, membraneuses. Pédoneules allongés, terminaux, gros. Ombelle terminale se composant de plusieurs grandes fleurs d'un rose foncé, deux des cinq pétales qui constituent la corolle d'un *Pelargonium* sont très-grands, dressés, ondulés, rose foncé et marqués de cinq nervures ramifiées de couleur pourpre intense ; tandis que les trois autres pétales (les trois inférieurs) sont extrêmement petits ; ce qui nuit nécessairement à la beauté de l'ombelle ; on croirait, en effet, voir des fleurs incomplètes ou auxquelles on aurait arraché les pétales inférieurs.

Culture des *Pelargonium* du Cap.

Moricandia Ramburii (WEBB.), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 4947. —
Syn. : *Brassica moricandioides* (BOISSIER). — Famille des Crucifères. — Tétradynamie siliqueuse de Linné.

Malgré l'épithète de jolie que veut bien accorder M. W. Hooker à cette plante, nous ne saurions recommander ce *Moricandia* qui n'est qu'un Chou vivace (*Brassica*) à fleurs violettes découvert dans les montagnes de Grenade, en Espagne, par MM. Webb et Rambur et par M. Boissier. La tige s'élève de 50 à 60 centimètres de hauteur et se ramifie. Les feuilles sont grandes et d'un vert glauque. Des racèmes portant un grand nombre de fleurs violettes terminent les branches.

Agave striata (ZUCCARINI), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 4950. —
Famille des Amaryllidées. — Hexandrie-Monogynie.

Cette belle plante est très-voisine de l'*Agave geminiflora* (*Bonaparte juncea*); elle provient des environs de Real-del-Monte : région montagneuse, située au nord de Mexico. Sir W. Hooker dit que cette espèce est garnie d'un grand nombre de feuilles, longues de 60 à 80 centimètres, élargies à la base; elles sont linéaires, allongées, roides et s'amincissent graduellement vers l'extrémité, laquelle est terminée par une pointe brune cornée et extrêmement aiguë. La nature de la feuille est épaisse; une coupe transversale donne une figure rhomboïdale comprimée, spongieuse intérieurement, mais remplie de fibres; la surface externe est d'un vert glauque marqué de lignes parallèles assez rapprochées les unes des autres; le bord est rude et muni d'une étroite arête cartilagineuse très-finement dentée. Les jeunes feuilles et celles du centre sont dressées, les inférieures sont recourbées, enfin les feuilles intermédiaires se dirigent presque horizontalement avec une légère courbure. Le scape s'élève du centre des feuilles; il est assez gros et s'élance de 1 mètre 25 centimètres à 2 mètres de hauteur; un long épi de fleurs serrées compactes le termine; cet épi, s'allongeant au fur et à mesure de l'épanouissement des fleurs, finit par faire acquérir à la hampe une élévation totale de 10 à 12 pieds. Les fleurs, disposées deux par deux, sont sessiles, vertes à l'extérieur, d'un vert-jaunâtre à l'intérieur. Filets staminaux presque trois fois aussi longs que la corolle. Anthères grandes, linéaires, d'un violet foncé.

Nous croyons que plusieurs plantes provenant du Mexique et appartenant à l'*Agave striata* ont été confondues dans nos serres sous le nom d'*Agave geminiflora* (lequel doit offrir des feuilles comparative-ment molles, dépourvues de stries parallèles et de bords munis d'aspérités).

Pachyphytum bracteosum (KLOTZSCH), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 4951. — Famille des Crassulacées. — Décandrie Pentagynie.

Cette plante porte bien le nom de *végétal épais* que les botanistes lui ont assigné dans le mot grec composé *Pachyphytum* ; en effet les feuilles sont d'une épaisseur insolite, surtout dans le jeune âge où elles sont presque sphériques. Le tronc est assez court, charnu, très-glaucue, et porte vers son extrémité supérieure les feuilles disposées en rosette, obovées, d'un glaucue presque blanc qui se ternit au toucher. Les pédoncules naissent latéralement d'entre les feuilles et s'élèvent jusqu'à 50 ou 40 centimètres de hauteur ; ils sont accompagnés de feuilles bractéales, charnues, oblongues ou en forme de langue, souvent teintées de rouge ; leur base se prolonge de chaque côté en éperon. Épi long de 10 à 16 centimètres, dressé ou plus généralement penché lorsqu'il est en fleur. Les fleurs sont disposées d'un seul côté et *sous-tendues* par de grandes bractées, imbriquées, cordiformes, munies d'éperons et opposées aux fleurs ; le calice de celles-ci est ample, long de 2 centimètres environ, campanulé, profondément découpé en cinq segments ovés-oblongs, glauques, charnus, inégaux. Les pétales, au nombre de cinq, sont érigés-étalés, limbe d'un beau rouge. Des dix étamines, cinq sont libres et alternent avec les pétales, les cinq autres sont plus petites et adnées aux pétales.

Le *Pachyphytum* est originaire du Mexique, et a été introduit il y a quelques années en France et en Belgique par M. Cels de Paris, qui l'avait reçu, croyons-nous, de Berlin. Ce n'est donc pas une plante nouvelle, mais une plante peu répandue malgré son originalité ; on la cultivera comme les *Echeverria* et autres plantes charnues de cette catégorie ; elle se multiplie facilement en insérant peu profondément la base d'une feuille dans du sable presque sec ou, mieux, dans de la cendre de houille humectée ; c'est ainsi que nous multiplions sans difficulté la majeure partie des plantes grasses, et même certains arbrisseaux très-sensibles à l'humidité. Il suffit même pour beaucoup d'*Echeverria*, *Crassula*, etc., et pour les *Gloxinia*, *Didymocarpus*, etc., de poser la feuille destinée à la multiplication sur une couche de cendre de houille humide ; la radification et la production de jeunes plantes se feront sans qu'il soit besoin d'avoir recours à des cloches ni de donner d'autres soins que celui d'entretenir une humidité suffisante.

CULTURE MARAÎCHÈRE.

SIMPLE CAUSERIE A PROPOS DE JARDINAGE.

Ceci n'est point une entrée brutale en matière ; ce n'est qu'une causerie sans importance , une manière de se présenter pour la première fois , et de lier connaissance avec les gens de la maison. Aujourd'hui , nous préparons les affaires , demain nous les traiterons. Nous avons songé d'abord à faire tout de suite pour le jardinage ce que font les calendriers , mais nous nous sommes arrêté à cette pensée que les calendriers ont le tort de nous demander souvent plus que nous ne pouvons leur donner. Voyez plutôt : dans la saison où nous sommes , que nous conseillent-ils ? Ils nous conseillent de commencer ou de continuer les labours préparatoires et de conduire les fumiers sur les carrés du potager. Or , si c'est facile à dire , c'est souvent difficile à exécuter. Essayez donc de labourer la terre gelée , ou de semer vos engrais en temps de verglas ! Il nous paraît plus raisonnable de dire à nos lecteurs : faites ce qu'il vous sera possible de faire. Si la saison vous condamne à rester au logis , ne vous plaignez pas trop ; quand les bras se reposent , la tête peut travailler.

Les hommes de la grande culture , tout en décriant les écrivains et les théoristes , les lisent encore volontiers pour abrégier les longues soirées d'hiver ; les hommes du parterre et de la serre aiment à se tenir au courant des nouveautés ; les cultivateurs d'arbres aussi ; mais le maraîcher résiste encore , non pas seulement en Belgique , mais un peu partout. Il a une tradition ; il la continue et n'entend pas qu'on le dérange dans son œuvre de père en fils ; il tourne une roue , toujours la même , s'enferme dans une spécialité , et n'en sort pas ou n'en sort guère. On dirait qu'il tient à constituer une race à part parmi les travailleurs du sol , à vivre d'une vie qui lui soit propre. Il a tort , car il a beaucoup à apprendre. Vous trouverez bien , çà et là , quelques maraîchers de bon vouloir et d'initiative , s'intéressant aux choses de leur profession , et ne demandant pas mieux que d'élargir un peu leur horizon ; mais combien sont-ils ? Vous les compteriez en Belgique comme nous les compterions en France.

Les progrès que la culture potagère de pleine terre a réalisés ne reviennent pas de droit aux hommes du métier. Visitez les halles , les marchés de nos principaux centres de population ; vous y trouverez de beaux produits , sans doute , mais peu ou point de nouveautés. Nos maraîchers sont , nous l'avons dit , engagés dans les vieilles routes et ne

veulent point en ouvrir de nouvelles; ils ont leur courant et le suivent, leurs débouchés de vieille date et ne songent point à en créer d'autres. La clientèle, pensent-ils, se contente de ce que nous lui fabriquons de mémoire d'homme, et n'exige rien de plus; donc, à quoi bon se casser la tête pour imaginer et introduire des denrées qu'elle ne demande pas.

Mauvais raisonnement, très-mauvais; ce n'est point à la clientèle à faire le jardinier, c'est au jardinier à faire sa clientèle, à l'habituer peu à peu aux espèces ou aux races recommandées. Nous avons nos gourmands pour les gros légumes, comme pour les primeurs et les produits de bêche. Multiplions ces gros légumes et les perfectionnons, d'abord à titre d'essai; puis, offrons-les, faisons valoir leurs qualités, et nous trouverons des amateurs qui les achèteront et les payeront sans y regarder de trop près.

Soyons justes et reconnaissons que les amateurs en question ont fait plus pour le potager que les jardiniers. Vous rencontrerez dans les jardins de châteaux et même dans des jardins beaucoup plus modestes, des légumes que vous chercheriez vainement à Saint-Gilles, aux environs de Liège, de Malines, d'Anvers, de Gand ou d'Alost, chez les meilleurs maraichers de ces différentes villes. Nous en avons la preuve.

Quand il nous arrive de signaler ce fait, on nous répond: — C'est vrai, mais les amateurs ne sont pas tenus de compter aussi serré que les hommes du métier. — Nous répliquons qu'il n'en coûte pas plus de produire en pleine terre des légumes fins et délicats que des légumes communs, et qu'en débutant avec prudence, il y a tout à gagner, rien à perdre. Ainsi, par exemple, nous cultiverions déjà sur une grande échelle la rhubarbe comestible, le crambé ou chou-marin, le cardon d'Espagne, que nous ne serions guère en peine d'écouler nos produits. Voilà trois légumes qui réussissent à merveille sous le climat de la Belgique, auxquels bien certainement les consommateurs ne feraient point défaut, et qui pourtant ne figurent pas dans les marais des jardiniers du pays, si ce n'est à titre de spécimens, d'échantillons, de chose rare, de curiosité. Dans nos excursions dans la Flandre occidentale, nous avons visité les potagers d'un village, dont le nom nous échappe, village éloigné de trois ou quatre kilomètres seulement de la station de Paschendael, et qui est désigné sous l'appellation significative de *Jardin d'Ostende*. Nous nous disions: — Pour sûr, nous y trouverons la fine fleur des légumes, nous y trouverons tout ce que recherchent les Anglais, la rhubarbe, le crambé, le cardon. Eh bien, nous avons été promptement désillusionné. Le cardon n'y était pas, le crambé non plus; nous n'avons découvert que trois ou quatre planches de rhubarbe, à pétioles verts, maigres et plats, perdues, étouffées sous de grands arbres de verger. Là, assurément, ce ne sont pas les débouchés qui manquent aux produits; ce sont, au contraire, les produits qui man-

quent aux débouchés. Et cela est si vrai, que les jardiniers de l'endroit sont forcés d'en convenir. L'un d'eux, jeune homme très-intelligent, nous disait à ce propos : — C'est un malheur, monsieur, que nous ne sachions pas faire ici de ces longues côtes de rhubarbe, de la grosseur du bras, comme on en fait en Angleterre. Nous ne serions pas en peine de les vendre à Ostende.

Il est évident que ce jardinier comprenait ses intérêts; mais il est évident aussi qu'il n'avait pas précisément les connaissances indispensables à sa profession, qu'il n'avait jamais eu de renseignements sur les bonnes variétés et les bons procédés de culture. Au lieu de cultiver à l'ombre une rhubarbe commune et de serrer les pieds les uns contre les autres, afin de perdre le moins possible de terrain, il aurait pu, tout aussi bien que les jardiniers anglais, s'attacher aux espèces ou variétés ondulées, prince Albert, rouge hâtive, groseille, du Népal, etc., les espacer à 1 mètre 50 centimètres, leur donner de l'air et de la lumière, et obtenir ainsi de magnifiques produits. Quand les rhubarbes du château de Mirwart, par exemple, presque au cœur de l'Ardenne, défient celles de Londres, il n'y a pas à douter qu'on peut les produire avec succès dans tous les potagers de la Belgique; et quand même le marché d'Ostende n'en assurerait pas la vente, est-ce qu'il ne serait pas facile de créer des débouchés à ce produit dans l'intérieur, de le substituer aux groseilles vertes qui ne le valent point pour la préparation des tartes? certainement non.

Ce que nous disons ici d'une plante, nous pourrions le dire de plusieurs autres. Que les jardiniers se donnent la peine de les introduire dans leurs potagers, — et ils le peuvent, — et qu'après s'être donné cette peine, ils les produisent sur les principaux marchés, à des conditions raisonnables, les acheteurs ne se feront pas attendre.

Et notez bien qu'il ne s'agit pas en ce moment de nouveautés; nous ne parlons que de légumes d'introduction ancienne, qui datent, les uns de plusieurs siècles, les autres d'une centaine d'années au moins, et qui n'en sont pas mieux connus pour cela. Si nous voulions aborder le chapitre des nouveautés proprement dites, nous vous entretiendrions de l'igname batate, du cerfeuil bulbeux, par exemple; toutefois, nous insisterions moins, nous nous bornerions à conseiller aux jardiniers de les cultiver comme plantes d'essai et d'en offrir les produits au même titre aux amateurs. De cette manière, ils se tiendraient à la hauteur des progrès horticoles, sans s'exposer le moins du monde à des chances de perte et pourraient deviser sur toutes choses, par expérience, tandis qu'à cette heure, un maraîcher de profession est pour ainsi dire condamné à rester bouche close dans un entretien sur le jardinage. C'est lui qui devrait tenir le haut du pavé, et il ne tient que le bas; c'est lui qui devrait donner le mouvement, et il le reçoit; c'est

lui qui devrait jeter les races nouvelles dans la circulation, tandis qu'il est souvent le dernier à les recevoir ; en un mot, il devrait être le remorqueur, tandis que nous sommes forcé de le remorquer. Voilà de dures et tristes vérités, mais enfin ce sont des vérités, et il est bon qu'elles se produisent.

Est-ce à dire que les maraîchers, en général, sont rebelles à toute innovation ? Non, nous en connaissons, même parmi les anciens, qui accueillent assez volontiers les observations qu'on leur adresse et ne demanderaient peut-être pas mieux que de marcher avec leur époque. Mais où donc leur a-t-on jalonné la route à suivre ? En Belgique vous avez ouvert des écoles aux fils des cultivateurs ; vous avez ouvert des conférences aux instituteurs primaires ; vous avez donné rendez-vous aux jardiniers pour leur enseigner la taille des arbres ; vous n'avez rien négligé pour propager l'étude et le goût des plantes d'ornement ; mais vous avez oublié le maraîcher. Nous nous trompons, vous ne l'avez pas oublié tout à fait ; vous l'avez enrôlé dans quelques sociétés horticoles et invité à prendre part aux expositions. C'est bien, malheureusement ce n'est point assez. Là, sans doute, ils peuvent voir et voient en effet des produits qu'ils ne connaissent pas. Si ces produits sont convenablement étiquetés, ce qui n'arrive pas toujours, ils peuvent se renseigner et s'instruire dans certaines limites. C'est bien encore, c'est un premier pas, mais l'étiquette ne mentionne point les qualités des légumes ; elle ne dit pas pourquoi ceux-ci sont préférables à ceux-là, quels terrains leur conviennent, quels terrains leur sont contraires. Une étiquette n'est point une démonstration ; elle est trop laconique.

Ceci nous rappelle la dernière exposition horticole de Namur. Il y avait là, sur une grande table, au milieu de légumes divers, deux ou trois échantillons du pâtisson jaune et quelques tiges de la tétragonie étalée. — Une jardinière, qui passait, s'arrêta court devant les pâtissons et s'écria avec une sorte de joie : — Tiens, voilà des artichauts de Jérusalem, une excellente chose, ma foi, et qui se vendait bien ; nous les avons cultivés autrefois, il y a une dizaine d'années, mais depuis lors, nous avons perdu la graine..... Où pourrait-on s'en procurer ? — Une pareille question est presque incroyable. Parce que, peut-être, il n'y a point de graines de pâtisson à Namur, on ne suppose point qu'il puisse y en avoir ailleurs, soit à Bruxelles, soit à Liège.

La même personne fait quelques pas en avant et demande : — Quel est donc ce légume qui a des feuilles comme les épinards ? — C'est la tétragonie. — Comment la cultive-t-on ? Ça demande-t-il autant d'eau et ça craint-il autant les grandes sécheresses que l'épinard ? La graine est-elle chère ? le produit est-il fort ? Enfin, c'était des questions à n'en pas finir, et l'étiquette ne pouvait que répondre : Tétragonie étalée.

Belle réponse en vérité ! la jardinière n'était pas plus avancée en sortant qu'en entrant.

On va nous dire : — Il y a des livres qui traitent de toutes ces choses ; que les gens qui ont le désir de s'instruire les ouvrent et lisent.

En ont-ils toujours le temps ? Quand l'aube se lève, ils sont debout ; quand la nuit tombe, ils sont encore au potager, et Dieu sait ensuite s'ils ont besoin d'une lecture pour s'endormir. L'hiver seulement leur crée quelques loisirs qu'ils pourraient employer utilement, mais le praticien se défie des écrits qui traitent de sa profession, et d'ailleurs, il ne les connaît pas tous et ne saurait faire un choix.

Nous ne connaissons, nous, qu'un moyen de le saisir et de l'amener par la suite à lire les publications spéciales : c'est d'ouvrir des conférences à son intention. Il faut s'adresser à ses oreilles avant de s'adresser à ses yeux ; il écoute plus volontiers qu'il ne lit. Les horticulteurs de Liège, de Huy, de Verviers, ont eu recours à ce moyen et paraissent s'en trouver bien. Nous souhaitons qu'on procède de même par toute la Belgique. Dites aux jardiniers que tel jour, à telle heure, on traitera de la culture maraîchère, qu'on leur mettra sous les yeux des produits nouveaux ou des produits peu connus, qu'on leur en détaillera la culture et les avantages, et ils se dérangeront pour courir à l'appel, les uns avec le désir d'apprendre, les autres par simple curiosité et un peu dans l'espoir de se moquer. C'est à vous de ne point prêter le flanc à la moquerie et de prouver tout de suite qu'il y a beaucoup à gagner dans de semblables réunions.

Après tout, rien n'est plus facile, car quelle que soit la spécialité d'un jardinier, vous pouvez lui présenter des espèces ou variétés qu'il ne connaît pas, et qui, nécessairement, l'intéresseront. Si, le plus souvent, il s'obstine à ramener de vieilles races plus ou moins communes à la même place, c'est que, peut-être, il n'a pas eu l'occasion d'en voir d'autres. Dans un livre, vous ne lui donnez que des noms ; dans une conférence, vous pouvez lui montrer les choses. La conférence est au livre ce que la locomotive est au tombereau, la vapeur à un attelage de bœufs. Voulez-vous amener le jardinier à lire, amenez-le d'abord à écouter ; frappez de suite son attention.

D'après ce qui précède, on voit qu'en abordant les questions de culture potagère, nous ne comptons point sur la conversion immédiate des jardiniers d'ancienne souche. Il nous paraît plus facile de créer que de refondre. Aussi, nous nous adressons principalement à ces jeunes hommes qui éprouvent le besoin de sortir des sentiers battus, et à ces amateurs intelligents qui, en matière de jardinage de pleine terre, comme en matière de grande culture, se tiennent à l'avant-garde des populations travailleuses, payent de leurs personnes et donnent de bons exemples autour d'eux.

P. JOIGNEAUX.

POMOLOGIE.

SUR L'ENGRAISSEMENT DES ARBRES FRUITIERS.

Le sujet de l'engraisement, cet objet si important pour la production, a été peu débattu encore dans la presse horticole, quoiqu'il puisse paraître extraordinaire que les arbres fruitiers, dont nous attendons une abondance de fruits, eussent moins besoin d'engrais que les autres plantes cultivées.

Le sujet qui nous occupe peut être considéré sous un triple point de vue; savoir :

1^o Quelles espèces de fruits supportent l'engraisement ?

2^o A quelle époque de l'année peut-on et doit-on engraisser ?

3^o Quels sont les engrais qui conviennent pour l'engraisement des arbres fruitiers et comment y doit-on procéder ?

Examinons successivement chacun de ces points :

1^o *Quels arbres fruitiers supportent l'engraisement ?*

Relativement à cette question il n'y a guère d'exception négative qu'à l'égard du *Cerisier à fruits doux (griottier)*, car cet arbre, non-seulement exige fort peu d'engrais, mais on a fait la remarque qu'une abondance de fumier en abrège la vie, parce qu'il y détermine l'écoulement de la gomme. Si ces arbres croissent dans un jardin potager, il n'est pas nécessaire de les engraisser; dans les vergers on se contente de bêcher la terre autour du pied de l'arbre, tous les trois ou quatre ans, et d'y mettre un panier ou deux de compost suivant la force de l'arbre, et encore cette opération n'est considérée comme urgente que dans le cas où les fruits resteraient petits et de mauvaise qualité.

Les *Merisiers* se trouvent, au contraire, très-bien d'une fumure modérée, et récompensent par une ample récolte la dépense. Les *Cerisiers à fruits acides (Merisiers)* ne veulent pas être plantés trop profondément, car dans cette position ils ne vivent pas longtemps; et, dans les terrains à sous-sol très-humide, nous conseillons de les greffer sur *Mahaleb*, qui résiste mieux à l'humidité croupissante que le *Merisier franc*.

Les *Pruniers* aiment une fumure réitérée tous les ans; cela s'entend surtout pour la *Reine-Claude*, les *Mirabelles*, les *prunes dactyloïdes* et les *prunes américaines*.

Contrairement à l'opinion générale, nous conseillons l'engraisement des arbres à fruits à pépins, lesquels, étant en même temps taillés d'après les règles de l'art, portent alors abondamment, quelle que soit d'ailleurs la forme qu'on leur donne.

Les *Groseilliers*, les *Fraisiers*, les *Framboisiers* cessent de donner de beaux et de bons fruits si on ne les engraisse pas ; plus la fumure est abondante, plus grand sera le rapport en fruits (1).

2. *A quelle époque de l'année convient-il d'engraisser les arbres fruitiers?*

La réponse à cette question a été fixée par une foule d'expériences : à savoir, que le meilleur moment d'engraisser les arbres fruitiers est le printemps (2), avant le commencement de la végétation ; les matières volatiles de l'engrais n'ont pas le temps de se dissiper dans l'air et sont promptement absorbées par les racines sous l'influence de la chaleur et de l'humidité.

Si, du reste, certaines considérations exigent que le terrain soit engraisé en automne, il faut s'y prendre de manière à ce que l'engrais soit enterré immédiatement et ne point le laisser à la surface.

Outre l'engraisement du printemps, on engraisse les arbres qui sont plantés dans le jardin à l'arrière-saison, vers la fin de juillet ou d'août, ce qui produit un excellent effet sur les fruits qui pendent aux arbres. Lorsqu'un arbre fruitier doit produire à la fois des fruits et du bois à fruits pour l'année suivante, il est évident qu'il faut lui amener autant de sucs que possible. *L'omission de cette opération est la cause pour laquelle, dans tous les jardins, les arbres fruitiers ont besoin d'une année de repos après une année de fructification abondante, afin d'accumuler de nouveaux sucs à fruits.* Ce n'est cependant pas à dire qu'une fumure répétée soit absolument nécessaire pour obtenir tous les ans une récolte, nous pensons au contraire qu'une bonne fumure, une fois donnée, est suffisante.

3. *Quelles sont les substances qui peuvent être appliquées à l'engraisement des arbres fruitiers et comment doit-on procéder à l'engraisement?*

Les meilleurs engrais pour les arbres sont les vidanges des latrines ; le guano exige dans son application trop de précautions pour que l'on se

(1) D'après mes expériences, de tous les arbres fruitiers, c'est la Vigne qui supporte la plus grande quantité d'engrais. Si on l'arrose de temps à autre avec du purin de vache, les grappes non-seulement mûrissent plus tôt, mais elles contractent un goût plus sucré et plus aromatisé.

(2) La théorie indique au contraire la fumure d'automne comme la plus rationnelle ; en voici les raisons : tous les arbres fruitiers poussent leurs nouvelles racines, c'est-à-dire celles qui absorbent la nourriture, déjà en février et même plus tôt lorsque le temps est doux. Si alors elles rencontrent de la nourriture elles l'absorbent avec avidité, au plus grand avantage de l'arbre. On se trompe généralement lorsqu'on pense que le fumier qu'on met en terre est immédiatement absorbé par les racines ; il doit d'abord être converti en sels ; mais comme cela n'a pas lieu de suite et qu'il faut au contraire du temps pour que cette transformation s'opère, il est rationnel d'enfouir l'engrais en automne.

permette de le recommander d'une manière absolue. Les eaux des fumiers sont très-efficaces, mais leurs effets sont d'une courte durée. Les os en poudre ainsi que les rognures de corne doivent être enfouis en automne.

Quant à l'application des engrais, nous ferons remarquer qu'il serait dangereux pour la vie de l'arbre de placer en contact immédiat avec les racines des excréments d'animaux frais ou non décomposés.

Lorsqu'on est à même d'employer des engrais liquides, il faut faire bêcher la terre dans tout le périmètre aérien de l'arbre jusqu'à l'extrémité des branches, car c'est vers ce point correspondant dans le sol que se trouvent aussi les jeunes racines.

L'emploi des engrais à l'état liquide est toujours préférable; les os en poudre, les rognures de corne, le sang, le guano et d'autres composts doivent être délayés dans de l'eau ou dans du purin avant qu'on s'en serve.

Comme les vidanges constituent un engrais que tout le monde est à même de se procurer et qu'il est en même temps le plus efficace, nous nous y arrêterons un peu plus longtemps. Cet engrais a, comme on sait, une très-forte odeur qui est surtout désagréable au moment où l'on s'en sert. Cette odeur provient principalement de la grande quantité d'ammoniaque unie au soufre qui s'en exhale. On peut anéantir cette odeur instantanément en y ajoutant quelques livres de vitriol vert (sulfate de fer), ou du plâtre en poudre. Ces deux substances sont douées de la faculté de neutraliser l'ammoniaque, qui de cette manière est réservée pour la végétation des arbres.

L'engraisement avec des vidanges mélangées de sulfate de fer présente encore le grand avantage de détruire une infinité de ces petits insectes, qui sont doués de l'instinct de piquer les meilleurs fruits, et dont les chrysalides hivernent dans le sol autour de l'arbre.

Sci.

SUR LA CONSERVATION DES FRUITS.

Cette question est devenue de nos jours d'une grande importance, depuis que le commerce des fruits verse dans le pays des sommes considérables.

Si la récolte a été peu abondante, le prix des fruits est naturellement fort élevé; mais cette circonstance ne profite guère au producteur, parce qu'il n'a rien ou peu à vendre. Si, au contraire, la récolte a été abondante, les prix baissent en raison de la quantité et de l'engorgement des marchés. Dans ces cas d'abondance, il est du plus haut intérêt pour le cultivateur de conserver une partie de ses pommes

ou poires jusqu'au printemps, saison où il pourra les vendre à des prix bien plus élevés qu'immédiatement après la récolte.

La conservation des fruits dans les caves n'est pas possible ou rencontre beaucoup d'obstacles à la campagne, où généralement elles ne sont pas assez spacieuses, pas assez sèches et pas assez aérées pour y conserver longtemps des fruits en bon état, et exempts de cette odeur moisie qu'ils contractent dans ces sortes de réduits. La conservation dans des caisses, dans des tonneaux ou sur des rayons, ne peut être appliquée en grand. Toutes ces considérations ont engagé plusieurs personnes à conserver leurs pommes, etc., dans des silos construits exprès à cet effet, et, après en avoir fait d'abord l'essai en petit. Ces silos doivent être creusés dans un terrain un peu élevé, où l'eau n'atteigne pas aux fruits, et être assez profonds pour qu'on puisse les couvrir avec deux pieds de terre pendant la rude saison. Quelques-uns les doublent en paille, d'autres, en planches; on peut aussi les faire construire en maçonnerie, en guise de bûche à l'abri de l'humidité.

Quand le silo est ainsi apprêté, on y dépose par couches les fruits qu'on a pris soin de cueillir à la main, et de façon que les sortes les plus tardives se trouvent au fond, et séparées des autres par une couche de paille sèche et sans odeur. Quand le silo est plein, on le couvre d'une couche de paille et ensuite de planches. Le tout est recouvert de deux pieds de terre.

On peut être sûr que les fruits ainsi déposés dans des silos se conserveront jusqu'au printemps suivant. Il va sans dire que chaque pomme ou poire, avant de les déposer dans le silo, doit être examinée pour voir si elle n'a pas reçu d'atteinte pendant la cueillette, car de pareils fruits se gâteraient et communiqueraient la pourriture à leurs voisins.

S.

MISCELLANÉES.

DIOSCOREA BATATAS. — IGNAME DE LA CHINE.

(Premier article.)

Depuis plusieurs années, le monde horticole s'est beaucoup occupé d'une plante de la Chine introduite de nouveau par M. de Montigny, consul de France à Shang-Haï; je dis introduite *de nouveau*, car les journaux en avaient déjà parlé, il y a au moins cinq ans; mais la culture n'en ayant pas alors été continuée, elle a été perdue de vue; aussi sa nouvelle apparition est-elle, à juste titre, considérée comme la seule

profitable. Nous pouvons aujourd'hui en parler utilement et avec une assez grande connaissance de cause, car des expériences nombreuses ont été faites ; nous pouvons donc la juger et la faire connaître sous ses bons comme sous ses mauvais rapports.

Nous disons *sous ses bons et mauvais rapports*, car la culture de cette plante présente des avantages qu'il serait déraisonnable de méconnaître ; mais aussi elle a des inconvénients qui doivent être signalés dans l'intérêt de la vérité, afin que les personnes qui s'y livreront n'éprouvent pas de déception dans leurs espérances.

Cette plante, *Dioscorea batatas*, a du rapport avec la nombreuse famille des *Convolvulus*. Cette famille, dont le type se trouve dans nos haies, *Convolvulus sepium*, renferme des espèces dont les tubercules ou, pour mieux dire, les *tiges souterraines* sont édulés, c'est-à-dire *mangeables* ; telles que les nombreuses variétés de *Convolvulus batatas* ou *batates*, vulgairement nommées *patates*, qui sont cultivées facilement dans nos climats, mais dont les produits ne peuvent se conserver pendant l'hiver, malgré toutes les précautions que l'on peut prendre pour y réussir.

Le *facies* du *Dioscorea batatas* a le port des *Convolvulus*, les tiges sarmenteuses, volubiles, s'élevant à deux et trois mètres de hauteur, si elles sont ramées, et courant par terre si elles ne le sont pas ; les feuilles, en cœur, sont opposées. La plante est *dioïque*, c'est-à-dire que les fleurs *mâles* se trouvent sur un individu et les fleurs *féelles* sur un autre ; de sorte qu'il faut nécessairement le rapprochement des deux plantes de sexe différent pour opérer la fécondation et obtenir des graines fertiles ; c'est ce qui nous manque encore jusqu'à présent, car nous ne possédons en France que la plante *mâle*, de sorte que nous n'avons pu jusqu'ici obtenir des semences fertiles. On nous a donné l'assurance qu'un pied *féelle* existait au Jardin botanique d'Alger, dirigé par M. Hardy fils ; faisons des vœux pour que la fécondation nous apporte des graines fertiles au moyen desquelles nous pourrions obtenir des variétés qui remédieront aux inconvénients que présente le *Dioscorea batatas* actuel, car dans son état présent, la culture n'est pas encourageante pour certaines localités, ainsi qu'on le verra ci-après :

Les fleurs du *Dioscorea batatas* sont très-petites en grappes ; elles viennent aux aisselles des feuilles ; la forme de la graine ne m'est pas connue. Par les motifs que j'ai énumérés ci-dessus, elle doit être nombreuse vu la quantité des fleurs.

La culture de la plante est simple et facile. La plantation s'opère de plusieurs manières :

1^o Les tiges produisent des bulbilles aux aisselles des feuilles comme en fournit, par exemple, le *Lis bulbifère*. Ces bulbilles servent à la reproduction ;

2° Les tubercules y servent également; on les coupe par rondelles de 5 à 4 centimètres d'épaisseur, en ayant l'attention de veiller à ce qu'elles soient munies de plusieurs yeux; ces yeux, en se développant, donnent autant de tiges.

On plante ces bulbilles ou rondelles dans de petits pots de 10 à 15 centimètres d'ouverture remplis de terre légère ou de terreau. On les place sur couche et sous châssis, si la plantation se fait lorsque les gelées sont encore à craindre, car les feuilles et les jeunes tiges de cette plante y sont très-sensibles.

Quand les froids ne sont plus à redouter, la mise en terre s'opère en renversant les petits pots dans la main et en mettant en place les jeunes plantes; chaque pied doit être planté de 20 à 25 centimètres environ d'écartement l'un de l'autre.

Le terrain qui convient à cette plante doit être léger, sableux, doux et très-profond; la plante ne produisant qu'une longue racine en massue, n'a pas besoin d'un grand écartement. Les tiges couvrent le sol.

La plantation peut aussi se faire de suite, en ligne, en pleine terre, en suivant la raie que trace la charrue et aux mêmes distances. Cette plantation est alors recouverte par la raie suivante; on emploie de même, pour cette plantation, des bulbilles ou des rondelles qui n'ont pas été mises préalablement en fermentation sur couche ou sous châssis. Mais alors, la récolte de ce genre de plantation est plus tardive que celle faite avec des plantes mises préalablement en état de végétation. Ce dernier mode conviendrait aux travaux agricoles, c'est-à-dire à la grande culture.

La culture d'entretien ne demande presque aucun soin : de la propreté, des sarclages et quelques binages, tels sont les travaux que cette plante exige.

J'ai dit que le *Dioscorea batatas* demandait une terre douce, légère et profonde; cependant la plante vient aussi dans les terrains durs, argileux et calcaires, mais les produits en sont bien moins productifs et moins beaux, et la récolte à faire est bien plus difficile, ainsi que je l'expliquerai plus tard.

D'après les expériences qui ont été faites, il vaut mieux laisser courir les tiges sur terre que les ramer. Si elles s'allongent trop au delà du terrain qui leur est assigné, on peut les raccourcir sans inconvénient; les animaux en sont très-friands; elles peuvent servir à la nourriture des vaches ou des autres animaux.

Dans de prochains articles, je ferai connaître l'époque de la récolte, comment elle se fait, les produits qui ont été obtenus à Rouen et dans les communes des Authieux, du Grand et du Petit-Quevilly, de Sotteville, etc., ces récoltes résultant de la distribution des bulbilles et ron-

delles faite par la *Société impériale et centrale d'Horticulture du département*.

Je donnerai également l'appréciation qu'on peut en faire sous le rapport culinaire et sous celui de l'approvisionnement des marchés aux légumes.

TOUGARD,

Président de la Société impériale d'Horticulture de Rouen.

CULTURE ANGLAISE DES ROSES TRÉMIÈRES.

Althæa rosea.

Les Roses trémières demandent un bon sol de jardin cultivé depuis quelque temps, bien mélangé au moyen d'un labour de deux pieds de profondeur d'une forte quantité de fumier consommé, celui que l'on retire d'une couche à melons par exemple, ou de vidange intimement mêlée à la terre. Ces plantes poussent luxurieusement en été dans un sous-sol humide; mais par contre les effets produits en hiver par cette humidité seront généralement désastreux aux vieux pieds que l'on aura laissés dans une pareille situation; nous conseillons, pour obvier à ces graves inconvénients, d'enlever 1 à 2 pouces de terre autour du collet de la racine et de les remplacer par du sable blanc, jusqu'à 6 pouces autour de la tige; on préserve ainsi les plantes de l'action destructive de l'humidité, et de la voracité des insectes et des limaces; ennemis redoutables des Roses trémières, lesquelles souvent périssent sous leurs attaques multipliées.

Le meilleur système pour obtenir de belles fleurs consiste à planter chaque année de jeunes pieds, comme cela se pratique pour les Dahlias.

On propage les Roses trémières soit au moyen de boutures faites au printemps et placées dans une couche sourde, soit en enlevant de simples yeux au mois de juillet ou en août. Les jeunes plantes obtenues de bouture se trouvent bien d'être repotées dans de grands vases au mois d'octobre; on a remarqué qu'elles deviennent d'autant plus belles que les pots dans lesquels elles auront été mises seront plus grands; une terre légère mais riche en principes fertilisants leur suffit. On place ces pots sous un châssis froid où ils passeront la saison rigoureuse jusqu'au mois d'avril (selon la température externe). A cette époque on les plantera à demeure en plein air, la floraison de plantes ainsi traitées sera aussi belle et aussi hâtive que celle de pieds mis en place en octobre.

L'espace des lignes ou rangées, entre elles, doit être d'au moins 4 pieds; on accordera 5 pieds de distance entre chaque plante d'une rangée. Trois pieds en tous sens suffisent pour séparer les plantes disposées en groupes ou en corbeilles.

Les Roses trémières croissent avec plaisir à l'ombre d'arbres un peu éloignés, mais elles craignent de se trouver en contact avec les racines.

Au mois de mai, lorsque les épis floraux auront atteint une longueur de 1 pied environ, on devra en retrancher un certain nombre selon la force de la plante; si le pied est très-vigoureux, on conservera quatre épis; mais seulement deux ou trois s'il est faible. On ne laissera qu'une seule tige florale s'il s'agit d'une plante d'exposition.

On doit avoir soin de bien attacher la tige des Roses trémières à un fort tuteur, et ce avant que la plante ne soit trop élevée; sans cette précaution elle se déforme et est exposée à être brisée par le vent. Un tuteur, haut de 4 pieds (au-dessus du sol), suffit pour les pieds les plus robustes. Lorsque la saison est sèche, ce qui arrive souvent à cette époque de la formation des boutons à fleurs, il faudra recourir à des arrosements de guano ou d'engrais liquides, en ayant soin de les distribuer autour des racines, sans en verser trop près ni sur les tiges.

Les amateurs qui désirent avoir de belles fleurs doivent retrancher toutes les pousses latérales de la plante, éclaircir les boutons à fleurs trop rapprochés les uns des autres et enlever l'extrémité supérieure de l'épi à la hauteur désirée, en se basant sur l'élévation habituelle de la plante ainsi que sur son port. Il ne faut pas cependant perdre de vue que si, par le retranchement du sommet de la tige, on obtient des fleurs plus grandes, on diminue la durée de la floraison; et souvent aussi cette opération défigure le port des plantes.

(*Gardener's Chronicle*, novembre 1856.)

BIBLIOGRAPHIE.

Les Expériences d'un amateur on la Taille des arbres simplifiée, suivies de conseils sur les pépinières. par F. Lefèvre (1).

Les feuilles sont tombées, voici le temps des plantations. L'époque où l'on crée des espaliers, où les amateurs de jardins et de vergers comblent les lacunes laissées dans leurs quinconces et regarnissent les espaces vides le long des treillages, est arrivée avec les frimas et les jours courts. Bientôt, quand la sève se réveillera et commencera à circuler plus active, il faudra la diriger et surveiller dans leur croissance les bourgeons nouvellement épanouis. Un livre sur la taille des arbres et sur les pépinières ne pouvait donc paraître à un moment plus opportun, pour être lu pendant les longues soirées.

Un livre sur la taille des arbres! mais il y en a déjà tant, depuis les écrits du vieux la Quintinie, jusqu'aux traités si répandus de MM. Dalbret et Dubreuil. Cependant le sujet est loin d'être épuisé. Aux procédés traditionnels sont venues

(1) 1 vol. in-18 avec planches. Prix : 2 fr., *franco*. A. Goin, éditeur, quai des Grands-Augustins, 41.

s'ajouter des méthodes récentes, qu'il serait curieux de comparer. Des esprits novateurs ont essayé d'autres moyens de conduire les arbres, et ont préconisé avec enthousiasme ces systèmes adoptés par les uns, repoussés par les autres. Autrefois, la formation d'un espalier exigeait de longues années : la serpette jouait un grand rôle et les branches subissaient des amputations répétées. Notre génération pressée de jouir s'est demandé si ces entraves, si cette lenteur étaient nécessaires, et on a proclamé que, loin de s'opposer aux emportements de la sève et de faire impitoyablement la guerre aux rameaux exubérants, il fallait profiter de cet excès de vigueur et ménager ces *gourmands* indisciplinés, afin de donner en peu d'années à l'arbre l'étendue que l'ancienne méthode ne l'eût laissé acquérir que peu à peu. Plus de serpette, plus d'amputations sévères : le pincement des rameaux dans leur première jeunesse (1), la cassure de quelques-uns d'entre eux furent proclamés désormais suffisants pour assurer à l'espalier une forme régulière, et pour rabattre la sève dans ses écarts les plus impardonnables. — L'élan était donné, et l'on a vu paraître les écrits et les systèmes particuliers de MM. Lachaume, Hardy, l'abbé Dupuy, Choppin, Lepère, etc.

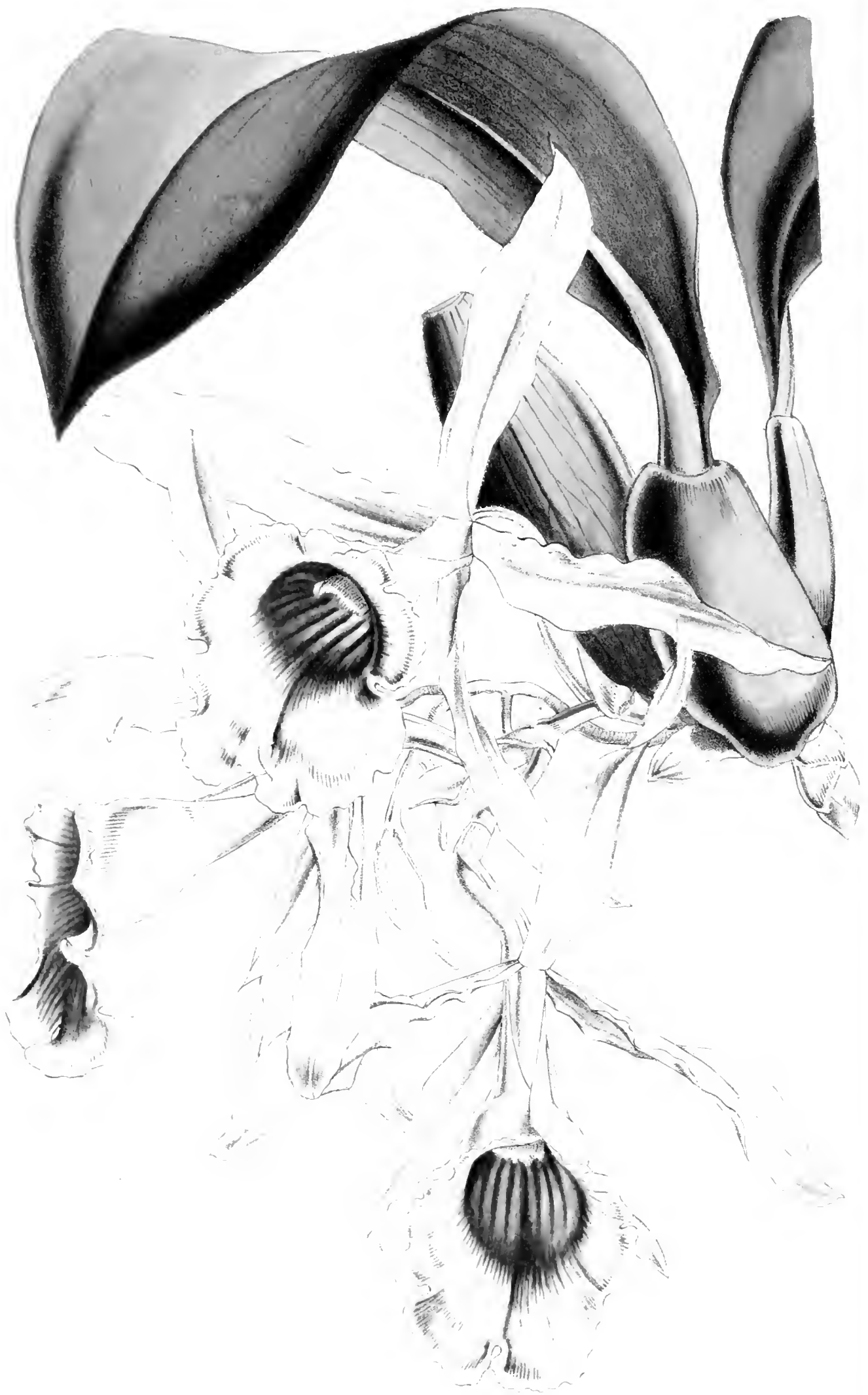
Cependant, un amateur de notre département qui, depuis de longues années, dirige avec passion un espalier magnifique, M. Lefèvre, de Grand-Camp, près Bernay, se livrait de son côté à des observations suivies et contrôlait les théories exposées dans les livres de jardinage les plus accrédités. Après avoir longtemps appliqué les méthodes reçues, l'étude attentive des phénomènes de végétation l'ont amené à une méthode particulière que, depuis sept années, il pratique exclusivement. Si l'on juge de cette méthode par ses résultats, elle doit être excellente : car les espaliers de M. Lefèvre jouissent, à plusieurs lieues à la ronde, d'une véritable célébrité, par leur végétation vigoureuse et par leurs fruits extraordinairement beaux et nombreux.

Dans une préface fort spirituelle, l'auteur s'excuse d'avoir déposé la serpette pour la plume, et d'avoir ainsi cédé aux instances d'amateurs éclairés, qui, après avoir visité ses espaliers, l'ont pressé de livrer sa méthode au public. Il indique ensuite la division de son livre, qui traite : 1^o de la taille des arbres en espalier ; 2^o de la conduite des pépinières.

La méthode de l'auteur peut se résumer par ces mots que nous lisons à la fin de l'un de ses chapitres : « L'arbre qui sera le moins mutilé aura toujours la plus belle végétation. Heureux l'arbre qui ne tombe point sous la main de l'homme ! » M. Lefèvre condamne l'ancienne disposition des arbres d'espalier en V : il préfère les palmettes à une seule tige verticale, et il en fait partir des branches toutes horizontales. Sur ces branches latérales, il ne laisse pousser de rameaux qu'en dessous : il s'oppose à la croissance de tous les bourgeons qui viennent en devant ou à la partie supérieure des branches. Il ne s'agit pas de couper les pousses trop vigoureuses ; il s'agit, au contraire, de s'opposer à leur apparition. Pour cela, il aveugle les yeux qui, placés sur le côté supérieur des branches horizontales, donneraient naissance à des rameaux difficiles à modérer : les bourgeons placés en dessous des branches, du côté de la terre, sont seuls conservés, parce que jamais ils ne poussent trop fort. Avec ce procédé, plus d'amputation, plus de pincement : la sève ne s'emporte jamais. Dans la méthode de M. Lefèvre, la taille et le pincement ne servent plus à faire disparaître les rameaux trop vigoureux ; ils servent, au contraire, à fortifier les rameaux trop faibles. Les expériences que l'auteur a répétées sur les effets du pincement seront lues avec intérêt par les physiologistes : elles jettent une lumière nouvelle sur la marche et la distribution de la sève dans l'organisation des végétaux. Mais si, par ce côté, le petit livre de M. Lefèvre est de nature à être consulté par les botanistes, il s'adresse tout entier aux horticulteurs dont la curiosité sera assurément piquée par les données neuves et les aperçus originaux qui constituent cette méthode.

R. B.

(1) L'opération dont il est ici question a été parfaitement traitée par M. Picot-Amette, horticulteur, à Aincourt, près Magny (Seine-et-Oise), dans la deuxième édition d'un ouvrage qu'il a publié le 10 mai 1855, et qui a pour titre : *Pratique raisonnée de l'Arboriculture*. (Note de l'éditeur.)



Samolus caeruleus

TRICHOPILIA COCCINEA (LINDLEY).

(Planche III.)

Le genre *Trichopilia* fait partie de la vaste et intéressante famille naturelle des Orchidées; il appartient à la Gynandrie Monandrie du système linnéen. Le savant orchidologue Lindley, fondateur de ce genre, lui a imposé un nom composé de deux mots grecs: *Trix*, *trichos* (cheveu, poil), et *Pilion* (bonnet, chapeau), par allusion aux appendices du Clinandre (on nomme ainsi l'espèce de fossette qui termine le gynostème à son sommet et dans laquelle l'anthère est placée), les caractères du genre sont de présenter des sépales et des pétales égaux, étalés, étroits; un labelle fort grand, pétaloïde, enroulé, parallèle au gynostème, trilobé; lobe intermédiaire subbilobé à peu près plane, nu à l'intérieur. Colonne arrondie, en forme de clou. Clinandre en capuchon, trilobé, fimbrié-velu. Anthère uniloculaire, comprimée, convexe sur le devant. Masses polliniques au nombre de deux, sillonnées sur la face postérieure et adhérentes à une mince caudicule cunéiforme; glande ou rétinacle très-petite. Les *Trichopilia* sont munis de pseudo-bulbes charnus protégés par des squames ornées de macules; une seule feuille termine le pseudo-bulbe; les fleurs sont solitaires et axillaires (elles naissent au pied du pseudo-bulbe).

Le *Trichopilia*, sujet de notre article, est originaire de l'Amérique centrale, où il a été découvert par Warscewicz, qui l'envoya vers 1849 en Angleterre, sous le nom spécifique de *coccinea*, que le docteur Lindley conserva avec raison, bien que M. Hefrey eût antérieurement décrit ce même *Trichopilia* sous le nom de *marginata*. Nous sommes heureux de voir à ce propos que des dénominations, lorsqu'elles sont correctement imposées par les botanistes-découvreurs, sont parfois respectées par les botanistes de cabinet; c'est une justice et un dédommagement auxquels les premiers qui risquent leur vie et leur santé dans l'intérêt de la science et de l'horticulture ont bien droit.

Cette espèce offre des pseudo-bulbes rapprochés, allongés, oblongs ou étroits, comprimés, lisses, d'un vert foncé, revêtus à la base d'assez grandes squames brunâtres, appliquées contre le pseudo-bulbe, et surmontés d'une seule feuille large lancéolée, coriace, devenant tout d'un coup acuminée et s'élargissant parfois vers la base, de manière à paraître presque auriculée. Pédoncule généralement à trois fleurs, mais souvent aussi ne portant qu'une seule fleur. Ces fleurs sont grandes, fort belles, tantôt entièrement d'un riche carmin foncé, tantôt carminées en dedans et blanches à l'extérieur, et les sépales marginés de blanc; le labelle est parfois d'un carmin pur, tandis que dans d'autres

cas, il est bordé d'un large liseré blanc; sous ces différents aspects la fleur est également belle et recommandable. Les pétales et les sépales sont linéaires lancéolés et de même forme; les sépales sont légèrement tordus. Labelle enroulé à quatre larges lobes arrondis, ondulés. M. Lindley rapproche cette espèce du *Trichopilia tortilis*, dont elle se différencie surtout par ses fleurs plus grandes et carminées et par ses sépales à peine tordus. La floraison a lieu en avril.

Le *Trichopilia coccinea* est une des plus jolies Orchidées américaines qui aient été introduites depuis longtemps et nous ne craignons pas de dire que cette seule plante suffirait pour justifier la faveur dont on entoure généralement cette famille intéressante des Orchidées, dont tous les membres présentent à l'amateur comme au botaniste des formes et des nuances variant à l'infini.

Cette espèce n'est pas de la dernière nouveauté, car elle se trouve déjà répandue dans plusieurs collections d'amateurs; mais sa beauté et sa facile culture nous ont engagé à en donner un fidèle dessin à nos abonnés orchidophiles, d'autant plus que le prix de trente francs auquel elle est actuellement cotée est assez modéré pour les engager à l'accueillir dans leur collection.

Les espèces dont se compose le genre *Trichopilia* sont : *Trichopilia tortilis* (Lindley), type du genre, jolie espèce très-florifère caractérisée par la singulière torsion de ses sépales; fleurs assez grandes, vertes maculées de pourpre; labelle blanchâtre. Cette Orchidée, introduite des environs de Xalapa au Mexique vers 1856, est actuellement fort répandue dans les collections.

Trichopilia coccinea (Lindley), que nous venons de décrire.

Trichopilia Galeottiana (Ach. Richard), (Richard et Galeotti, *Orchidographie mexicaine*), espèce à fleurs moyennes, jaunes; de la province d'Oaxaca. Non introduite.

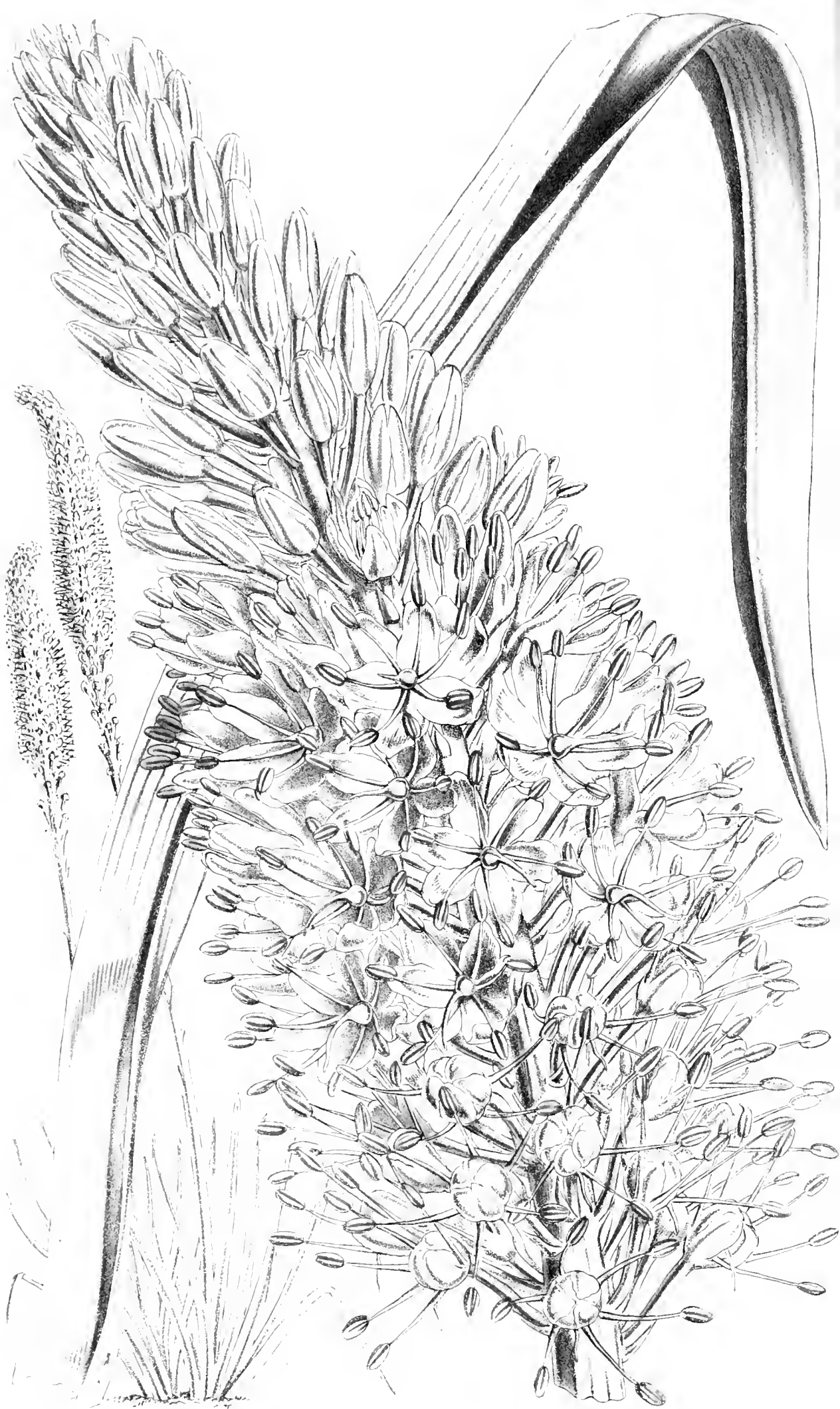
Trichopilia sauris (Lindley), fleurs les plus grandes du genre, d'un blanc de crème; labelle énorme à bords ondulés, blanc jaunâtre maculé de taches irrégulières d'un violet plus ou moins foncé et orné au centre d'une large macule et de points jaune d'or. Odeur très-suave. Fleurit en avril. Introduit de l'Amérique tropicale. Assez rare encore.

On cite encore le *Trichopilia albida* de Wendland. Nous ne connaissons pas cette espèce.

EREMURUS SPECTABILIS (BIEBERSTEIN).

(Planche IV.)

Le nom d'*Eremurus*, donné à ce genre de plantes de la famille des Asphodélées et de l'Hexandrie monogynie, est composé de deux mots



Eriurus spectabilis.

grecs signifiant *queue du désert*, par allusion aux longs épis floraux de cette plante ; véritable ornement des sites sauvages de sa patrie.

Une seule espèce compose véritablement ce genre, c'est la *Spectabilis* de Bieberstein, celle que nous figurons ; la description que nous en donnons plus loin indique suffisamment les caractères de cette plante et nous dispense d'en présenter la diagnose générique. En nous servant plus haut du mot *véritablement*, nous faisons allusion aux nombreuses synonymies auxquelles cette espèce variable, selon la nature du sol et la hauteur supramarine des stations où elle végète, a donné lieu. C'est ainsi que le botaniste Steven, trompé par certaines apparences dues aux circonstances précitées, a établi trois espèces sous les noms d'*Eremurus Altaicus*, *Caucasicus* et *Tauricus*, désignations purement géographiques d'une seule et même espèce que les botanistes actuels, afin d'éviter une plus grande confusion, s'accordent à nommer *spectabilis* ; Pallas de même que Sievers en avaient fait un *Asphodelus*, le premier sous le nom de *Asphodelus Altaicus*, le second sous celui d'*Asphodelus Sibiricus* ; enfin, il semblerait que l'*Eremurus Aucheriana*, de M. Boissier ne serait qu'une forme ou variété de l'*Eremurus spectabilis*. — Tout aride que soit au lecteur une discussion synonymique, elle n'en est pas moins indispensable pour le préserver de l'ennui d'acheter plusieurs fois une même plante sous des désignations différentes.

Description. — Plante à racines vivaces, fasciculées-fibreuses, charnues, épaisses, descendantes. Feuilles toutes radicales de 15 à 50 centimètres de longueur, et de 4 et demi à 5 centimètres de largeur, linéaires-ligulées (en lanière) d'un vert glauque, canaliculées, obscurément carénées, engainantes à la base. Scapes (racèmes compris) trois ou quatre fois aussi longs que les feuilles, dressés, arrondis, striés et pourvus de bractées. Racème allongé, subcylindrique, multiflore. Fleurs très-nombreuses, dressées à l'état de boutons, étalées lorsqu'elles sont épanouies. Bractées du racème subulées, généralement plus courtes que les pédicelles ; ceux-ci ont environ 2 à 5 centimètres de longueur. Périclanthe divisé jusqu'à sa base en six sépales ovés-elliptiques, étalés, de couleur jaune de soufre, légèrement teinté d'orange. Étamines au nombre de six, hypogynes ; filets plus longs que les sépales, imberbes, orange dans leur moitié inférieure ; anthères biloculaires, oblongues, orange foncé. Ovaire libre, sessile, globuleux, triloculaire ; style filiforme, aussi long que les étamines ; stigmatte simple, petit, tronqué. Capsule membraneuse, subglobuleuse-elliptique, à six sillons, triloculaire.

L'*Eremurus spectabilis* est une plante des plus remarquables de la Tauride, du Caucase, de la Sibérie altaïque et du Scinde ; introduite dans les jardins anglais dès l'année 1800, elle avait été perdue ou oubliée dans les cultures ; sa réapparition assez récente sera donc saluée avec

le même plaisir que si elle était tout à fait nouvelle; sa rusticité, son port élevé et ornemental, ses vigoureux et longs racèmes chargés de fleurs jaunes qui se montrent en juin, la teinte glauque de son feuillage, la recommandent amplement pour l'embellissement de nos jardins (1). Une terre meuble et un peu forte, et une exposition chaude lui conviennent particulièrement.

REVUE DES PLANTES RARES ET NOUVELLES.

SERRE FROIDE ET PLEINE TERRE.

Salvia Boliviana (VAN HOUTTE), figuré dans la *Flore des Serres*, pl. 1148. — Famille des Labiées. — Diandrie monogynie.

Cette espèce est vivace, à tiges dressées, un peu ramenses, glabres, hautes d'environ 50 centimètres; les feuilles sont pétiolées, cordiformes, un peu rugueuses, d'un vert gai. Les rameaux florifères sont chargés d'un duvet de poils glanduleux; ils se terminent par des grappes simples de fleurs assez denses, groupées au nombre de six à dix en faux verticilles et brièvement pédicellées. Le calice, couvert comme l'axe de la grappe et les pédicelles, d'une pubescence glanduleuse, présente une teinte violette. La corolle, d'un rouge carmin, est remarquable par l'extrême brièveté de sa lèvre supérieure et par l'ampleur du lobe médian de la lèvre inférieure.

La *Salvia Boliviana* est très-propre à la décoration des jardins en été; elle végète avec vigueur, produit une grande quantité de fleurs et forme de jolis massifs pendant la belle saison. On la rentrera en hiver dans l'orangerie. Sa multiplication par boutures est prompte et facile.

Leperiza latifolia (HERBERT), figuré dans le *Botanical Magazine*, pl. 4952. — Syn. : *Paucratium latifolium* (RUIZ et PAVON); *Chrysiophiala latifolia* (LINDLEY). — Famille des Amaryllidées. — Hexandrie monogynie.

Cette plante, d'un port ornemental, a fleuri récemment à Kew (septembre 1856) de bulbes envoyés par M. J. Mac Lean, de Lima. Elle fut primitivement découverte dans les forêts humides des Andes du

(1) M. H. J. Bedinghaus, horticulteur à Nimy, près de Mous (Belgique), annonce l'*Eremurus spectabilis* et l'*Eremurus Tauricus* (voir nos remarques synonymiques).

Pérou (province de Tarma), par les botanistes Ruiz et Pavon qui la décrirèrent sous le nom de *Pancreatium latifolium*, dans leur *Flora peruviana*; mais feu Herbert, le savant auteur de l'ouvrage intitulé : *Amaryllidaceæ*, forma de cette plante le genre *Leperiza*, dont elle constitue jusqu'à ce jour la seule espèce; il est certain qu'il est extrêmement voisin du genre *Pancreatium*, et surtout du genre *Chrysiophida*.

Le bulbe est assez gros, tunique, brun et strié à l'extérieur, assez écailleux vers le sommet, d'où naissent les feuilles (deux à quatre) portées sur des pétioles assez longs, larges et creusés en gouttière; la feuille est elliptique ou ovale-élargie, aiguë, striée, presque membraneuse, glabre, longue de 15 à 20 centimètres et large de 10 à 12. Scape haut de 50 centimètres, arrondi; son sommet dilaté porte une ombelle de six à huit fleurs pendantes. Spathe composée de quelques folioles membranées, lancéolées scarieuses, longues de 5 centimètres et plus. Pédicelles à peu près de la longueur de la spathe, recourbés ou presque droits, selon qu'ils supportent la fleur ou le fruit. Fleurs pendantes, longues d'environ 7 centimètres (ovaire inclus), à périanthe infundibuliforme, jaune, partiellement teinté d'orange terne, vert aux extrémités; tube égalant à peu près le limbe en longueur; segments du limbe dressés. La couronne consiste simplement en six courtes dents arrondies, dressées et situées au sommet du tube; les étamines sont placées entre ces dents. Filets dressés, dépassant le périanthe. Style plus long que les étamines.

Culture. — Le *Leperiza latifolia*, que l'on prendrait au premier abord pour un *Phædranassa*, est une belle plante, malheureusement encore fort rare (1); on la cultivera dans une terre riche et légère à la fois; un compost de terreau de feuilles bien consommées, de terre franche et de terreau de couche ou de gazon pourri, bien mêlé avec une certaine quantité de sable blanc lui serait très-favorable. De même que pour la majeure partie des plantes bulbeuses de serre froide, un peu de chaleur lui est nécessaire pendant sa période végétative.

Castanea chrysophylla (DOUGLAS), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 4955.

— Châtaignier à feuilles dorées. — Famille des Cupulifères. — Monœcie Octandrie de Linné.

« Ce Châtaignier, dit sir W. Hooker, est peut-être la plus grande rareté qu'offre l'*Arboretum* (école d'arbres) du Jardin botanique de Kew. »

(1) M. Linden nous fait savoir qu'il possède dans son établissement horticole, au Jardin zoologique de Bruxelles, un certain nombre d'exemplaires de *Leperiza* qui lui ont été envoyés directement du Pérou.

Le dessous de ses feuilles est revêtu d'une belle teinte dorée pâle, due à la présence d'innombrables petites écailles peltées colorées en jaune. Il a été découvert en 1850, par M. David Douglas, dans l'Orégon et dans le nord-ouest de l'Amérique septentrionale, où il croît constamment sur les collines; il a été trouvé depuis en Californie par MM. Burke et Hartweg. Le seul exemplaire que possède le Jardin royal de Kew provient de graines recueillies par Burke; et quoique sa taille ne dépasse pas actuellement 5 pieds de hauteur, il a depuis quelque temps donné des épis de fleurs, et en 1856 quelques fruits qui tombèrent avant d'être parvenus à maturité. Ce magnifique Châtaignier a supporté sans encombre en plein air les hivers les plus rigoureux. Espérons qu'un arbre aussi précieux ne restera pas à l'état d'unique à Kew, et que les horticulteurs trouveront le moyen de le répandre dans nos jardins, sinon il y aurait vraiment de quoi entreprendre une excursion en Californie.

Dans sa patrie, le Châtaignier à feuilles dorées atteint des dimensions assez grandes; sa hauteur varie entre 20 pieds et 70; et son port est magnifique. L'exemplaire de Kew est branchu presque jusqu'à la base; les jeunes branches sont dorées; les feuilles, les plus petites du genre, ont 2 à 5 pouces de longueur; elles sont courtement pétio-lées, ovées-oblongues, acuminées, coriaces, entières, glabres, d'un vert foncé luisant en dessus, revêtues en dessous d'écailles petites, farineuses, jaune d'or. Les épis floraux naissent des aisselles des feuilles supérieures ou terminales; les fleurs mâles nombreuses et rapprochées les unes des autres occupent la moitié supérieure de l'épi; les fleurs femelles, au nombre de une, trois ou cinq, sont écartées, disséminées à la base, sessiles; ovaire très-hispide, se partageant en trois styles glabres. Ces ovaires sont restés sur la plante pendant tout l'hiver de 1855-1856, se transformèrent en été en un fruit trilobé et hérissé comme celui du *Castanea vesca*, qui tomba sans être mûr avant l'automne.

Nous recommandons vivement cet arbre ornemental à l'attention des horticulteurs et des botanistes voyageurs. Les communications avec la haute Californie et l'Orégon sont maintenant assez actives et assez rapides pour que l'on puisse faire venir quelques caisses de châtaignes stratifiées dans de la terre légèrement humide. On pourrait indiquer cet arbre aux correspondants sous le nom anglais de *Golden-leaved Chesnut*.

Tricyrtis pilosa (WALLICH), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 4955. — Syn. : *Uvularia hirta?* (THUNBERG.) — Famille des Uvulariées; des Liliacées et Tulipacées de plusieurs auteurs. — Hexandrie trigynie.

Cette plante, par son port grêle et mesquin, offre peu d'attraits; mais ses fleurs, d'une conformation particulière et d'un coloris distingué,

pourront la faire admettre dans nos serres; c'est, en somme, une espèce bien supérieure en mérite ornemental à l'*Uvularia chinensis*, que l'on cultive dans les jardins. Elle croît abondamment dans le Sikkim-Himalaya d'où elle a été introduite de graines recueillies par MM. Hooker et Thomson, et si la synonymie d'*Uvularia hirta* est exacte, son aire géographique s'étendrait jusqu'au Japon.

Le *Tricyrtis pilosa* offre une petite racine tubéreuse, de forme irrégulière; les tiges sont herbacées, hautes de 50 à 40 centimètres et plus, branchues, arrondies, pubescentes de même que toute la plante, à poils glanduleux. Feuilles alternes, distantes, cordées-ovées, entières, douces au toucher, semi-amplexicaules à la base où elles forment une gaine très-courte. Pédoncules par paires, terminant les branches et la tige. Fleurs solitaires, dressées, à six sépales d'abord dressés et formant un périclype campanulé, s'étalant ensuite horizontalement; les trois sépales externes présentent un large sac ou poche bossue à la base, les trois internes sont simplement cucullés (en forme de capuchon); la couleur générale de la fleur est un blanc verdâtre, maculé et pointillé à l'intérieur de carmin ou de pourpre, ce qui égaye beaucoup l'aspect des fleurs. Style simple à la base, se partageant ensuite en trois branches, étalées devenant elles-mêmes bifides, tachetées de pourpre et chargées de poils glanduleux. Anthères violettes. Toutes ces différentes nuances composent un ensemble gracieux.

Les *Uvularia* sont des plantes d'une culture très-facile; elles fleurissent bien à l'air libre; l'*Uvularia chinensis* requiert un peu de litière pendant la saison des froids; il en sera de même pour le *Tricyrtis pilosa*.

Melastoma denticulatum (LABILLARDIÈRE), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 4957. — Famille des Mélastomacées. — Décandrie monogynie.

Cette belle plante a été découverte dans la Nouvelle-Calédonie par Labillardière, botaniste attaché à l'expédition envoyée par le gouvernement français à la recherche de l'infortuné la Pérouse. Récemment le botaniste anglais Milne en envoya des graines au jardin de Kew; et les plantes venues de ces semences fleurissent facilement en juillet et en août.

Le *Melastoma denticulatum* constitue un arbrisseau de taille moyenne, très-branchu; les rameaux et les pétioles sont rougeâtres, rudes au toucher et munis de soies couchées. Les feuilles sont grandes eu égard à la taille de la plante, d'un beau port, largement ovées, presque coriaces, acuminées, entières, à cinq nervures principales réunies par des veines transversales, d'un vert foncé en dessus, plus pâle en dessous, et garnies sur les deux faces, surtout sur l'inférieure,

de soies subulées, couchées. Corymbes terminaux composés de quatre à six fleurs assez grandes; bractées et pédicelles rougeâtres. Calice à tube urcéolé, revêtu d'écaillés couchées, petites et imbriquées; limbe à cinq ou six lobes frangés ou ciliés. Pétales presque blancs ou légèrement lavés de rose vers les bords.

Culture. — La plupart des jardiniers se figurent que le nom de *Melastoma* ou de Mélastomacée implique l'obligation d'une culture de serre chaude; cette fâcheuse impression provient en général du peu de cas qu'ils font des notes géographiques, dont les descriptions dans les recueils modernes sont généralement accompagnées; l'altitude au-dessus du niveau de la mer devrait surtout leur servir de guide. Un exemple suffit pour démontrer la justesse de nos observations: le *Lysimachia Leschenaultii* est originaire du Malabar, contrée éminemment chaude, et cependant cette plante fleurit et végète fort bien à l'air libre chez nous; cultivée en serre chaude (comme on l'aurait fait si les botanistes n'eussent pas indiqué qu'elle croissait à plusieurs milliers de pieds au-dessus du niveau de la mer, sur les monts Niljherries), elle aurait languï et aurait été rejetée parmi ces mille inutilités qui nous proviennent des régions tropicales. Les Mélastomacées sont en partie dans ce cas; si la majeure partie d'entre elles croissent dans les parties chaudes et humides du globe, bon nombre aussi se plaisent sous une température beaucoup moins élevée; les montagnes de l'Amérique (Mexique, Colombie, Brésil) recèlent une quantité prodigieuse d'espèces et, fait digne de remarque, généralement plus belles que celles des régions plus basses. Comment reconnaître les espèces qui exigent la serre chaude de celles pour lesquelles la protection d'une serre froide suffit? Nous avons remarqué que les Mélastomacées à bois sec, à pousses courtes, pouvaient se cultiver en serre froide, et que les espèces à bois mou et cassant facilement exigeaient la serre chaude. Les premières, et notre *Melastoma denticulatum* appartient à cette série, demandent un bon drainage et un sol assez léger: terre de bruyère, terreau de feuilles, sable blanc; elles demandent aussi une exposition claire, un local aéré, des arrosements fréquents mais peu copieux, en un mot un traitement assez analogue à celui des *Erica*; on les taillera après la floraison, lorsque le bois sera aoûté; au printemps on pourra, afin d'activer le développement des pousses, les soumettre pendant quelques semaines à une chaleur modérée (15 à 20 degrés centigrades), leur donner ensuite de l'air pour les durcir et les transporter ensuite, soit sur la tablette de devant de la serre froide, soit dans des baches froides, soit enfin à l'air libre en les préservant de la forte ardeur du soleil. Ce que ces plantes si belles et si peu connues encore demandent, c'est de l'air, de la lumière et des arrosements bien réglés, conditions essentielles à la bonne culture des plantes alpines.

De cette manière vous obtiendrez de beaux résultats avec les *Chotogastra*, les *Calyptaria*, les *Marcellia*, les *Rhexia*, etc.

Les Méléstomacées de serre chaude sont généralement tenues trop sèches en été; une atmosphère humide leur est nécessaire; elle les préservera en même temps de la cochenille et des acares; en hiver soyez très-parcimonieux dans vos arrosements, respectez leur repos. Au compost indiqué pour les espèces de serre froide, nous conseillerons d'ajouter un quart de terre franche, cela nourrit leurs racines et empêche les tiges de s'allonger outre mesure. De même que pour les espèces de serre froide, la taille rend touffues celles de serre chaude; un jardinier ne doit pas craindre de faire travailler sa serpette sur ces plantes; c'est ainsi que l'on obtient de charmants buissons de *Centradenia*.

CULTURE MARAÎCHÈRE.

LES ENGRAIS DU POTAGER.

LES LABOURS PRÉPARATOIRES. — LE ROULEAU-RAYONNEUR. — QUELQUES LÉGUMES A INTRODUIRE.

En hiver, la besogne n'est pas pressante, à ce qu'on assure; les maraîchers, qui ne font pas de cultures forcées, peuvent se croiser les bras par moments, car il leur suffit de quelques semaines pour remettre les outils en état et faire les paillassons ou les abris mobiles. Voilà ce qu'on pense généralement, et on le pense, parce que les choses se passent, en effet, de cette manière. Nous croyons, nous, qu'il ne serait pas difficile aux maraîchers d'utiliser les heures perdues de la mauvaise saison. S'ils ne veulent ni lire ni s'assembler entre eux pour parler de leurs affaires, qu'ils s'occupent au moins de fabriquer des engrais. Pour cela, il n'y a pas de saison qui tienne; rien ne les empêche de ramasser de la suie, des cendres de bois et de houille, des chiffons de laine, des plumes de volaille, des os qu'ils feront brûler dans leur foyer, pour en avoir les cendres, des urines, etc. Rien ne les empêche de mêler toutes ces substances à leurs fumiers, d'y ajouter de la terre quand il ne gèle pas, des légumes pourris, tout ce qui peut faire nombre et volume, et d'arroser avec les eaux de savon, de lessive et de récurage, alors surtout que ces eaux sont encore chaudes et capables par conséquent d'entretenir ou de ranimer la fermentation. Il importe que la pourriture complète se fasse à court terme, car on ne doit

admettre au potager que des engrais réduits, parfaitement décomposés. Ne nous parlez pas des fumiers longs ; ils ne conviennent que dans la culture des pommes de terre, ou pour pailler les repiquages en temps de sécheresse. La culture maraîchère est une sorte de course au clocher ; c'est à qui fera le mieux galoper la végétation de ses légumes et arrivera le premier sur le marché avec les plus beaux produits. Eh bien, vous arriverez le premier avec l'engrais liquide étendu d'eau ordinaire ; vous arriverez le second avec du fumier bien pourri ; vous arriverez le dernier avec du fumier long. Nous allons, en peu de mots, vous dire pourquoi :

L'engrais liquide ou purin, ou bouillon des jardiniers, comme l'on dit encore, est de la sève toute faite. Il arrive aux racines, passe et monte, et donne tout de suite son effet. Seulement, gardez-vous bien de l'employer trop fort, c'est-à-dire trop chargé de sels, car il ne monterait pas ; affaiblissez-le, allongez-le avec quatre ou cinq fois son volume d'eau.

Le fumier très-pourri vient tout de suite après. Les sels qui s'y trouvent n'ont besoin que d'eau pour se dissoudre, descendre aux racines et aller de là dans les tiges, les rameaux et les feuilles. Donc, dès qu'il pleut ou dès que vous arrosez, l'effet de l'engrais se fait sentir ; mais aussi, quand le temps est au sec et que vous n'arrosez pas, les sels ne fondant point, la végétation ne saurait aller vite. L'eau, ne l'oubliez pas, est la charrette aux engrais. C'est elle qui prend leurs sels et les emmène où ils doivent aller. Voilà pourquoi l'on vous dit : N'employez les engrais du commerce, le guano, par exemple, que par un temps pluvieux. On a raison, parce que s'il ne recevait pas d'eau, pour se dissoudre, il resterait sans effet.

Le fumier long est le moins avantageux de tous. Si les végétaux vivent jusqu'à un certain point de paille pourrie, ils ne vivent pas de paille fraîche ou à peu près fraîche. La litière n'abandonne ses sels à l'eau que lorsqu'elle est tout à fait décomposée ; autrement, elle les garde. Le fumier long se fait sentir pendant deux ans, nous dit-on, tandis que le fumier court est usé au bout de la première année. C'est vrai ; la litière qui n'était pas assez pourrie d'abord ne devient engrais qu'après sa décomposition dans le sol ; mais ceci ne fait point le compte du jardinier. Comme ses légumes ont, pour la plupart, la vie courte, il convient que la nourriture leur arrive promptement et en abondance ; ils n'ont pas le temps d'attendre que cette nourriture se fasse en terre ; il la leur faut toute faite, bonne à être mangée sur l'heure. Il en est des plantes comme des animaux ; si vous les laissez pâtir dans leur jeunesse, elles s'en ressentiront plus ou moins toute leur vie. Or, pour qu'il n'en soit pas ainsi avec nos légumes, ne nous servons que d'engrais liquide et d'engrais bien pourri. D'ailleurs, outre que les fumiers

longs sont moins nourrissants que les autres, ils ont l'inconvénient de soulever trop la terre, ce qui est nuisible au plus grand nombre de nos récoltes. Pour notre compte, nous ne les employons que dans la culture des pommes de terre, parce que cette plante émet, sous le nom de tubercules, des bourgeons souterrains, qui ont besoin d'air pour se développer, et qui, par conséquent, gagnent à pousser dans un sol remué ou soulevé. Nous employons encore les fumiers longs pour couvrir nos planches, après les repiquages, quand, bien entendu, nous avons affaire à un terrain sec et à des légumes qui aiment la fraîcheur. Les planches, paillées ainsi, entretiennent l'humidité sur le sol.

En dernier lieu, et pour en finir avec les engrais du potager, nous ferons observer à nos lecteurs que plus les fumiers ou les composts renferment de substances différentes, mieux ils valent. Plus le service est complet, plus il est facile aux légumes de prendre ce qui leur convient particulièrement, et plus aussi ils profitent. Nous ferons observer, en outre, qu'on se trouvera toujours bien de répandre le fumier ou le compost en hiver. De cette manière, les taupes ont la partie belle et peuvent, sans nuire, dévorer les vers qui s'y trouvent en nombre considérable. En ne répandant l'engrais qu'au printemps, au moment de semer, on s'expose à voir bouleverser les planches par les taupes en question. Ce sont là de menus détails auxquels on ne songe guère, mais qui pourtant ont une grande importance. Sans aucun doute, les vers appellent les taupes ; or, il vaut mieux les appeler en hiver qu'en toute autre saison. Et puis, notez bien que l'épandage des fumiers en hiver n'est pas seulement avantageux au point de vue de la destruction des vers, il l'est encore en ce sens que la terre forme éponge et s'imprègne complètement du jus de fumier. Il n'y a pas une particule du sol qui ne soit fumée au printemps sur une profondeur de fer de bêche ou plus, et le jardinier se trouve, par cela même, dans d'excellentes conditions pour produire. Écoutez nos maîtres en jardinage ; ils nous recommandent toutes les fumures d'automne pour les semis de printemps, et, en ceci, ils ont raison.

Les copieuses fumures, appliquées à propos, ne dispensent pas le jardinier des labours préparatoires. On doit commencer ces labours à partir de la seconde quinzaine d'octobre, et les continuer en novembre, décembre et même janvier, si les neiges et les gelées le permettent. Dans ce cas, il faut bêcher à toute profondeur de fer, de façon à ramener à la surface un peu de terre neuve que le fumier en couverture améliorera. Mais s'il y avait eu négligence ou surprise par l'hiver, comme cette année, et par suite impossibilité d'exécuter le labour préparatoire, on devrait étendre le fumier, de même que si le sol eût été remué, attendre la fin de février ou le commencement de mars pour labourer, et s'en tenir à cet unique labour. Deux opérations de cette

sorte, faites pour ainsi dire coup sur coup, à quinze jours ou trois semaines de distance, ne valent rien. Il faut au moins deux mois d'intervalle entre les labours, et quand celui d'automne ou du cœur de l'hiver a été empêché par une cause quelconque, on fera bien de s'en tenir à un seul, à celui qui précédera d'une quinzaine l'opération des premiers semis ; seulement, au lieu d'aller à toute profondeur de fer, on n'ira qu'aux deux tiers ou aux trois quarts de la lame, afin de ne ramener en haut que de l'excellente terre.

Les graines ne se plaisent point dans un sol très-ameubli ; tous les cultivateurs le savent et vous diront qu'il vaut mieux semer sur labour reposé que sur labour frais. Ce n'est pas une raison pour soutenir qu'il vaut mieux ne donner qu'une seule façon à la terre que d'en donner plusieurs. C'est une erreur d'appréciation assez répandue. S'il est vrai que plusieurs labours exécutés précipitamment, l'un sur l'autre, ne conviennent pas, il n'en est pas moins vrai que plusieurs labours bien distancés ont d'excellents résultats. Ils ont pour but la division extrême du sol ; ils mettent toutes ses particules en contact avec l'air atmosphérique, les améliorent toutes par conséquent. Quand ce but est atteint, il s'agit de consolider le terrain avant de lui confier les graines. Or, il se consolide de lui-même par le tassement, au bout de dix à quinze jours, dans les sols riches ou consistants, au bout d'un mois environ dans les sols légers. Si la besogne presse, on n'attend point que le tassement naturel s'effectue, on procède à un tassement artificiel, soit en damant la terre avec une batte, soit en la foulant aux pieds, soit en employant le rouleau.

A cet effet, nous proposons un nouveau rouleau ; nous disons nouveau, parce que nous l'avons imaginé dans ces derniers temps et que nous ne l'avons vu décrit nulle part. Notre instrument, pour lequel, on le pense bien, nous n'avons pris ni ne prendrons de brevet d'invention, a pour but non-seulement de tasser la surface entière des planches, mais de rayonner ces planches en vue des cultures en lignes, les seules avantageuses par le temps qui court, les seules qui puissent nous épargner des frais considérables de main-d'œuvre. Les Anglais ont, pour la grande culture, un rouleau compresseur qui se compose de plusieurs roues engagées dans un essieu et écartées selon les besoins. Cet outil rend de grands services dans les terres légères, mais il nous paraît coûteux, compliqué et difficile à régler quant à la profondeur des rigoles qu'il ouvre. Pour ces diverses raisons, il ne nous est pas venu à l'esprit de l'appliquer au jardinage. L'instrument que nous proposons est plus simple, moins coûteux et ne rayonnera qu'à une profondeur de 1 à 2 centimètres. Le corps du rouleau est en chêne, de la largeur d'une planche ordinaire de jardin et d'un diamètre indéterminé ; à ce corps de rouleau sont fixés, à 16 centimètres l'un de l'autre, des cerceaux de

fer ou de fonte de 1 à 2 centimètres en relief, et destinés à ouvrir les rayons. Deux branches saisissent le rouleau aux deux extrémités de son axe et viennent se fixer à un manche en bois, terminé par une traverse également en bois. Deux personnes, placées dans les sentiers, de chaque côté de la planche du potager, saisissent la traverse et manient l'instrument avec la plus grande facilité. Afin d'éviter les surfaces unies que formerait le rouleau et qui ont l'inconvénient de se durcir outre mesure, sous les pluies battantes, il suffit d'enfoncer, dans les intervalles des cerceaux, des clous à forte tête.

Les rigoles obtenues au moyen de ce rouleau-rayonneur, ne dépassent jamais la profondeur voulue, et la terre s'y trouve parfaitement tassée au fond et sur les côtés, c'est-à-dire dans les conditions les plus favorables à la végétation. On ne peut réunir ces conditions avec notre mode habituel de rayonner qui, loin de consolider la terre, l'ameublît en ouvrant les lignes. De là, l'insuccès de nos semis en terre légère.

Avec le rouleau-rayonneur à cerceaux fixes, nous ouvrons des lignes très-rapprochées, à 46 centimètres l'une de l'autre. Qu'est-ce que cela fait ? Nous ne sommes pas tenus de les ensemençer toutes. Si nous avons affaire à des légumes qui exigent des intervalles de 52 centimètres, nous laissons une rigole vide ; nous en passons deux au besoin pour obtenir un écartement de 48 pouces. Si, au contraire, nous avons affaire à de petits légumes qui prennent très-peu de développement en largeur, nous utilisons toutes nos rigoles.

Aussitôt la levée des plantes, et même avant la levée de celles qui mettent beaucoup de temps à sortir de terre, pourvu que nous ayons marqué les lignes avec quelques graines de colza ou de laitue, nous pouvons procéder aux sarclages avec les ratissoires à pousser.

Maintenant que nous avons mis les cultivateurs maraîchers en position d'exécuter une besogne irréprochable, au triple point de vue de l'engrais, des labours préparatoires et du rayonnage pour la culture en lignes, nous allons les prier de rendre un service d'ami aux consommateurs, de varier un peu leurs légumes. Après tout, on se lasse à la fin des meilleures choses, et, ne changeât-on que la couleur de ces choses, on ferait quelquefois plaisir aux gens. Nous avons beau vieillir, nous retrouvons toujours au marché les mêmes légumes dans les mêmes paniers ; les nouveautés ne se rencontrent que chez les individus qui ne font point commerce de jardinage. Les hommes de l'art se laissent déborder. C'est fâcheux.

S'il y avait de l'inconvénient pour les maraîchers à se mettre au niveau des amateurs en matière d'horticulture, nous ne les pousserions pas ainsi la plume aux reins ; mais, en conscience, qu'ont-ils donc à perdre à remplacer une racine de telle forme et de telle couleur par une racine de telle autre forme et de telle autre couleur ? à substituer

par moments une variété de chou à une autre variété, un légume fin à un légume grossier? Qu'ils produisent petit à petit des nouveautés, et nos ménagères ne les leur laisseront pas pour compte. Pourquoi ne pas introduire, par exemple, sur les marchés, les rhubarbes comestibles, les cardons, la bette poirée, le haricot d'Alger, le suisse rouge, la pieridie, les carottes d'Altringham et d'Achicourt, le chou conique de Poméranie, la tétragonie étalée, le scolyne d'Espagne, le chou chinois ou Pe-tsaï, la laitue turque, le pâtisson jaune, le navet des vertus, le navet balle de neige, la boule-d'or, le noir sucré d'Alsace? Pourquoi ne pas y introduire aussi, à titre de spécimens, l'igname-batate et le cerfeuil bulbeux?

P. JOIGNEAUX.

MISCELLANÉES.

DES EFFETS DU FUMIER ANIMAL LIQUIDE (PURIN)

SUR LES PLANTES CULTIVÉES EN POTS, PAR M. GORNER.

(Traduit de l'allemand.)

La manière dont ce fumier (purin) a été employé jusqu'ici a fait douter souvent de sa valeur réelle. Toutes les espèces d'engrais solides ont besoin de se décomposer dans la terre et de se transformer préalablement en sels solubles, avant de pouvoir être absorbés par les racines; tandis que les déjections liquides des animaux le sont, au contraire, immédiatement. C'est ce qui constitue précisément la grande valeur des engrais liquides dans les cultures.

Que l'urine fraîche tue souvent les plantes est un fait reconnu et qui n'a pas besoin d'être répété; mais pourquoi leur est-elle fatale? La chimie pourrait nous l'apprendre! L'urine pure, sans mélange d'eau, ressemble à une nourriture trop forte qui produit un mauvais effet dans l'organisme; non-seulement les animaux, mais aussi les plantes, dépérissent par l'usage d'une nourriture trop concentrée. Les végétaux dont les racines se tiennent près de la surface du sol, profitent plus promptement des engrais liquides que celles dont les racines pénètrent plus profondément dans la terre, pour des raisons que l'espace ne nous permet pas de développer ici.

Un motif qui devrait nous engager à nous servir plus souvent des engrais liquides, c'est que parfois il nous est difficile de nous procurer

la quantité de compost ou de terreau dont nous avons besoin. Que d'amateurs se trouvent dans ce cas !

J'avais employé en 1854 le guano liquide pour arroser mes plantes, mais l'effet n'avait pas répondu à mon attente : mes plantes présentaient un aspect de débilité qui m'inquiétait. Que l'urine dût être favorable aux plantes grasses, je n'en avais jamais douté ; mais ses bons effets sur les *Éricacées* et d'autres plantes délicates me surprenaient beaucoup. Au premier essai, j'employai un mélange de quatre parties d'eau et d'une partie d'urine de vache qui avait fermenté pendant huit jours. Tous les pots furent arrosés avec ce mélange ; il s'y trouvait des Orangers, des Myrtes, des plantes de la Nouvelle-Hollande, des *Erica*, des Azalées, des Camélias, des Rosiers, des plantes grasses, des *Fuchsia*, etc. L'arrosement fut réitéré tous les huit ou quinze jours.

Les premiers effets de l'arrosement furent d'abord visibles chez les *Erica*, soit parce que la végétation de ces plantes est très-rapide, soit que leur état antérieur était tel qu'un changement dans leur aspect était plus frappant ; en effet, ces plantes étaient réellement languissantes, à la suite d'une longue exposition au soleil du midi. L'effet de l'emploi de l'urine fut tel qu'au bout de quatorze jours leur feuillage présentait une verdure aussi fraîche et aussi belle qu'on pouvait le désirer, et une végétation aussi vigoureuse que possible. Après les *Erica* ce furent les Myrtacées, les Acacias et d'autres plantes de cette catégorie qui se montrèrent le plus accessibles à l'action bienfaisante de l'engrais liquide.

Un beau vert gai auquel succédait une nouvelle végétation luxueuse, faisait distinguer mes plantes de loin ; un *Melaleuca alba*, qui avait été oublié dans la distribution de l'engrais liquide, se faisait remarquer dans le groupe par sa nuance jaunâtre, que l'on n'avait par reconnue auparavant. C'était à la mi-juillet. Nous tâchâmes de réparer les fâcheux effets de notre oubli. et la plante fut arrosée avec du purin comme les autres. En peu de temps elle n'était plus reconnaissable ; elle commença à pousser de nouveaux jets ; les pousses printanières s'allongèrent au delà du double, et les feuilles eurent bientôt un tiers de plus de leur longueur ordinaire, et cela même aux extrémités des rameaux, où elles sont ordinairement plus petites. Plus tard on remarqua aussi les bons effets du purin chez les Myrtes des Indes, les Orangers, les Lauriers, les Citronniers et d'autres plantes. Je n'avais jamais vu auparavant un vert aussi saturé, des jets aussi vigoureux, quoique mes plantes eussent été repotées à différentes reprises dans une terre fraîche. Mes autres essais eurent ensuite pour objet de fixer la proportion de l'urine que devait contenir le mélange, et à cet effet, je me décidai à sacrifier quelques *Erica* que je fis arroser en partie avec de l'urine de vache pure. et en partie avec de l'urine étendue de la moitié d'eau. A ma grande

surprise, aucun des *Erica* ne mourut à la dose pure, quoique les Mousses qui végétaient à la surface des pots, et quelques Bruyères sauvages qui avaient poussé dans le terreau, eussent succombé à l'action du purin.

Afin de ne pas entrer dans trop de détails, je dirai, pour conclusion, que je crois être parvenu au résultat suivant : qu'un mélange où se trouve vingt pour cent de purin, peut être considéré comme le plus convenable et comme moyen général d'arrosement pour toutes sortes de plantes cultivées en pots.

Ces expériences, dont nous recommandons à nos lecteurs de faire l'essai, sont de M. Görner, horticulteur à Luekau, qui les a publiées dans les *Annales de l'Association pour l'avancement de l'horticulture, à Berlin*. Nous disons de faire un essai, car il y a dans l'article que nous venons de reproduire, plusieurs choses qui nous empêchent d'avoir une confiance entière en ce que nous affirme M. Görner. D'abord, il est difficile de comprendre comment le purin aurait fait périr la Bruyère commune, sans nuire à la Bruyère du Cap qui croissait dans le même pot; ensuite M. Görner dit lui-même que ses cultures étaient dans un mauvais état, et que toutes ses plantes présentaient une teinte jaunâtre, ce qui ne permet pas d'augurer très-favorablement de son savoir-faire comme praticien. SCH.

CULTURE DES PLANTES ALPINES

DANS LES JARDINS DE VILLE.

La lecture de l'intéressant article sur la culture des plantes des hautes montagnes, et des pays très-avancés vers le Nord, par M. E. Regel, directeur du Jardin botanique de Saint-Petersbourg, et des expériences faites par ce savant sur la culture des plantes alpines, au Jardin botanique de Zurich, m'a engagé à indiquer sommairement les essais que j'ai tentés dans mon jardin sur la culture de ces mêmes plantes; je crois que ce compte rendu sera lu avec quelque intérêt par les personnes qui habitent les grandes villes et qui ne craindront pas de se donner quelque peine pour voir prospérer ces charmantes plantes de montagnes.

Le climat de la France et de la Belgique, la qualité du sol, l'air chargé de gaz délétères des usines, l'absence de ces bienfaisantes rosées si favorables à la végétation, et surtout la réverbération des murs qui entourent les jardins de villes, sont autant d'obstacles à cette culture.

Voici cependant comment je suis parvenu à faire prospérer quelques

espèces dont les exemplaires étaient infiniment divisés (opération souvent mortelle), et tels qu'on les trouve dans nos établissements d'horticulture, ainsi que divers pieds arrivés directement de la Suisse.

J'ai formé au milieu de mon jardin, situé dans une partie populeuse de la ville, à l'endroit le plus aéré, et en plein soleil, un monticule de 50 centimètres de hauteur; j'y ai établi des carrés de forme irrégulière, en pierres calcaires brutes (1), enfoncées verticalement à une assez grande profondeur dans la terre, et d'une hauteur de 20 à 50 centimètres au-dessus du sol. Par ce système, les plantes se trouveront en quelque sorte exposées comme dans leurs stations naturelles; l'été, elles seront préservées contre les rayons du soleil, et à l'abri des vents; le sol conservera longtemps son humidité; en hiver, c'est un rempart contre le froid.

La terre employée a été extraite des fossés qui longent les chemins d'Anderlecht, près de Bruxelles; elle est d'alluvion, mêlée d'une certaine quantité de sable provenant des routes, et de débris d'animaux et de végétaux entraînés des champs voisins par les eaux pluviales: cette terre me sert pour établir le fond de ma culture; je recouvre cette première couche d'une deuxième de terreau de feuilles, de 2 à 5 centimètres d'épaisseur, selon la force de la racine des plantes que l'on y place. Ce procédé empêche la terre d'alluvion de devenir trop compacte par les arrosements.

Par le système ordinaire de culture, je perdais tous les ans les *Gentiana alpina*, *bavarica*, *brachyphylla*, *ciliata*, *verna*, et beaucoup d'autres plantes; aujourd'hui elles ont gagné en force, et ont bien fleuri. Les Fougères délicates des montagnes ont également bien prospéré dans cette position.

Vers la fin de novembre, je répands sur ma butte des feuilles sèches, et je garantis les plantes les plus délicates de l'humidité en les couvrant d'un pot à fleur ébréché, en ayant soin de tourner l'ouverture du côté où la pluie et le vent s'engouffrent le moins. Les vapeurs d'eau émanant du sol peuvent s'échapper par l'ouverture, et la plante reste sèche tout l'hiver.

L'abaissement de la température sur les hautes montagnes conserve pendant tout l'hiver une épaisse couche de neige: litière naturelle contre les grands froids, tandis que l'inconstance de notre climat fait fondre à chaque instant les neiges, puis survient le froid, qui trouve les plantes, dans une mare d'eau et de glace et les détruit en une nuit.

Vers le mois de septembre dernier, mes plantes alpines furent cruellement tourmentées par les vers de terre; j'eus recours à un bon

(1) Toute autre pierre schisteuse, graniteuse, siliceuse, etc., remplirait le même office.

arrosement d'urine de vache ; les vers furent en partie détruits, et mes plantes ne souffrirent aucunement de cet engrais ammoniacal.

A droite et à gauche du monticule, je creuse, à une profondeur de 10 ou 15 centimètres plus bas que les sentiers, et j'y plante les espèces qui demandent le plus d'humidité.

Bruxelles, 14 décembre 1836.

J. MULLER,

Administrateur de la Société royale de Flore de Bruxelles

DES ABRIS TRÈS-SIMPLES POUR LES VÉGÉTAUX,

Par M. A. MASSÉ, membre de l'Académie.

Ce n'est pas toujours dans les grands centres horticoles qu'il faut aller pour trouver des procédés de culture très-avantageux et souvent fort simples, ou bien des moyens efficaces de destruction contre plusieurs insectes des plus nuisibles au jardinage. Toutes les campagnes ont leur horticulture particulière, et, bien qu'elle ne soit pas à la hauteur de celle des grandes villes, elle est cependant rationnelle dans sa pratique, utile dans son application et avantageuse pour celui qui s'y livre avec assiduité. Du reste, les habitants des campagnes, restés avec de simples mœurs au milieu de leurs pénibles travaux, ne connaissent rien au delà de ce qui est simple et naturel, et l'horticulture, réduite chez eux à la pure utilité, ne laisse pas d'avoir de l'intérêt pour le vrai praticien, sincère à la recherche de tout ce qui peut convenir aux besoins de la société. Ce qu'on va lire dans la notice suivante, relative à de simples abris pour la préservation de végétaux précieux et à des moyens sûrs de destruction d'insectes des plus nuisibles à l'agriculture et à l'horticulture, fera aisément comprendre que nos campagnes connaissent et pratiquent souvent des procédés ingénieux que nous recherchons pendant longtemps sans même pouvoir les découvrir.

Chaque année, au mois de mars, je vais voir un de mes amis, habitant d'une campagne distante de quelques lieues de notre ville. J'ai eu plusieurs fois occasion de voir tous les carrés de laitue d'hiver entourés de rames disposées dans les sentiers des planches par rangées distantes entre elles de 1^m,50 à 1^m,50 au plus. Toutes les laitues étaient dans un parfait état de végétation ; aucune n'avait été détruite par les gelées ou par l'humidité, tandis que celles cultivées chez nous dans les plates-bandes ou au pied des murs situés au midi ou à l'est, étaient presque détruites et le surplus rachitique. Sur les plantations que j'avais remarquées, nous étions fort en retard, malgré les précautions prises pour assurer la végétation printanière des laitues. Il arrive donc très

souvent que cette plante potagère gèle ou bien se détruit par une trop grande humidité dans tout le nord et l'ouest de l'Europe.

Je m'imaginai d'abord que ces rames avaient été ainsi placées pour empêcher les volailles, très-nombreuses dans ce village, de pénétrer au pied des plantes qu'elles n'auraient pas manqué de ravager. Mais après un examen sérieux, je reconnus bientôt qu'elles avaient un autre but qui me sembla d'une très-grande utilité pour le jardinage. Dès lors je résolus de l'appliquer à mes cultures, et, dans la suite, j'eus lieu d'en être satisfait. On sait que les gelées, en hiver et surtout au printemps, quand elles sont suivies d'un soleil brillant, sont très-nuisibles aux végétaux; qu'elles les départent le plus souvent de leurs feuilles quand elles ne les font pas périr entièrement. Si les végétaux étaient toujours dans un état de congélation et qu'ils dégèleraient ensuite doucement, comme cela arrive pour ceux situés au nord et au couchant, ils ne souffriraient nullement; mais tous ne pouvant être placés au nord, il faut obvier à l'inconvénient causé par le soleil; c'est ce que l'on fait en plaçant une rangée de rames au-devant, afin d'en paralyser autant que possible les rayons et briser les courants d'air trop forts qui ne sont pas rares en hiver.

Les fleurs des arbres fruitiers sont très-souvent détruites par les gelées printanières, si on pouvait les en préserver, on serait certain d'obtenir une récolte abondante, et presque jamais elle ne ferait défaut, surtout quand la conduite des arbres est faite avec discernement. Le moyen de les préserver des contre-temps consiste donc, au moment de leur floraison, à placer au-devant une rangée de rames, distantes entre elles de 0^m,08 à 0^m,10, en ayant soin de les incliner vers le sommet du mur. Si on cultive des plantes délicates dans les plates-bandes, elles se trouvent bien de ce simple abri. Quand les fruits sont assurés et qu'il n'y a plus de gelées, ni de mauvais temps à craindre, on enlève les rames. Il est bon de le faire, sans que ce soit pour cela exigible, par un temps pluvieux ou couvert, afin d'habituer tout doucement les arbres et les fruits au grand air. Par ce moyen, j'ai préservé de la cloque et du blanc des pêchers, abricotiers et pruniers qui auparavant étaient chaque printemps fortement endommagés de ces maladies attribuées aux changements trop brusques de la température. C'est surtout, après une pluie du soir qui vient à se congeler dans le courant de la nuit, que les fleurs des arbres fruitiers sont détruites; car, passant tout à coup d'une température tiède à une très-froide, leurs organes sexuels, très-sensibles, sont altérés dans un instant, et de là toute récolte est perdue; tandis que l'abri de simples rames paralyse les rayons solaires, de sorte que ces derniers n'arrivent que brisés sur ces fleurs qui dégèlent tout doucement. Elles peuvent alors accomplir, sans incident, l'acte générateur qui leur a été assigné par la nature et pour

lequel on les cultive. On a vu du reste, par expérience pratique, ou consigné dans divers écrits, un végétal ou un insecte abrité par un simple fragment d'écorce, une molécule de pierre ou de terre, traverser librement les rigueurs d'un hiver. La neige elle-même devient un abri certain pour tous les végétaux, parce qu'elle empêche les rayons solaires de les pénétrer, les tenant ainsi dans un engourdissement très-propre à leur santé; c'est pour eux un repos nécessaire avant de recommencer la période annuelle de la végétation. Les bois les plus durables pour rames sont les tiges du noisetier commun, de l'orme, du chêne, surtout quand son écorce a été enlevée au mois de mai ou de juin pour faire du tan. Elles peuvent durer trois ou quatre années quand on a soin de les rentrer sous des hangars ou autres abris pour les préserver de l'humidité.

J'ai à faire ici une observation relativement aux paillassons dont on se sert pour abriter des arbres fruitiers, en les plaçant sur des perches inclinées au-devant des murs à l'angle de 60 degrés. La surface tapissée empêche l'air extérieur; mais les deux extrémités, c'est-à-dire les deux bouts, laissent un courant d'air très-froid qui, en parcourant rapidement l'espace vide, dessèche tout sur son passage. Mieux vaudrait alors laisser les fleurs à l'air libre que les exposer à être détruites par ces courants que tout bon praticien cherche à éviter. Les abris que je conseille sont fort simples, peu coûteux et faciles à placer. Il est donc utile de les appliquer à toutes cultures bien entendues.

(Académie d'horticulture de Gand.)

DIOSCOREA BATATAS. — IGNAME DE LA CHINE.

(Deuxième article.)

Dans l'article précédent, j'ai fait connaître l'origine et le mode de culture qui devait être suivi pour obtenir la tige souterraine ou racine du *Dioscorea batatas*. Je dis *tige souterraine*, car ce ne sont pas des tubercules ayant la forme des pommes de terre ou des topinambours, mais bien une longue racine charnue en forme de massue, dont le gros bout est en bas. Elle acquiert quelquefois une grosseur de 8 à 10 centimètres de diamètre et une longueur de près d'un mètre, toujours en diminuant vers le sommet, c'est-à-dire vers le collet de la plante.

Dans les terrains légers, sableux, profonds, aisés à défoncer, l'arrachage peut se faire facilement, quoi qu'il présente encore un assez long travail, puisqu'il faut aller chercher à *près d'un mètre cette racine*, et

ce n'est pas sans difficulté, car elle est très-cassante et il faut encore avoir le soin de creuser tout autour pour l'obtenir entière.

Dans les terrains compactes et argileux, c'est un travail considérable et qui demande beaucoup de soins et de temps. La plante se trouvant moins bien dans les terres fortes, offre de moins grosses racines; ces racines dépassent rarement un diamètre de 4 à 5 centimètres et une longueur de 40 à 45 centimètres.

Si la plante rencontre un obstacle en s'enfonçant dans le sol, alors elle se divise et se bifurque au travers de l'objet de la résistance. Par exemple, chez M. Schlumberger, au château des Authieux-sur-le-Port-Saint-Ouen, la tige souterraine, qui était arrivée à une profondeur d'environ 60 centimètres, a rencontré le sous-sol composé de sable et de galet; alors, par sa vigueur, elle s'est divisée en racines informes et a broché à travers le galet, laissant au-dessus une masse tuberculeuse et assez grosse. De ce fait, plusieurs personnes ont pensé que si l'on pavait le fond du terrain où l'on plante les *Dioscorea*, on pourrait obtenir de plus gros tubercules et moins longs, et enterrés moins profondément. Mais ce pavage augmenterait le travail, puis la plante s'en accommoderait-elle?

La plantation se faisant en mars ou avril, la récolte s'opère en novembre et même plus tard. On avait d'abord pensé qu'il fallait laisser en terre cette plante pendant deux années pour obtenir des racines plus grosses, mais l'expérience a prouvé le contraire, la récolte doit s'en faire tous les ans. J'en ai laissé en terre pendant deux années, et en les arrachant en novembre dernier, j'ai trouvé les racines de l'année précédente entièrement pourries et annulées.

La racine du *Dioscorea* est très-friable, laiteuse, et le moindre choc la casse; il faut prendre les plus grandes précautions pour la déplanter.

J'ai dit que les feuilles et les jeunes tiges étaient très-sensibles aux gelées; mais les racines ne le sont pas; celles que j'ai laissées en terre, pendant l'hiver de 1855 à 1856, ont éprouvé jusqu'à dix degrés de congélation sans aucune couverture, et elles y ont parfaitement résisté; ainsi le produit de cette plante est rustique et ne craint pas les gelées.

La récolte une fois opérée, cette racine se conserve très-bien dans les caves ou dans les celliers.

De tout ce qui précède, comme on le voit, la plus grande difficulté est l'arrachage, c'est-à-dire l'opération de la récolte, car, lorsqu'il faut fouiller un terrain jusqu'à près d'un mètre de profondeur pour avoir une racine entière, cela offre d'assez grandes difficultés; elles sont moindres, à la vérité, dans les sols légers, sableux et profonds; mais très-grandes dans les terrains compactes, lourds et peu faciles à creuser. Aussi, n'hésitons-nous pas à dire que nous n'en conseillons pas la culture dans les terrains de cette dernière catégorie.

Pour opérer cet arrachage dans tous les terrains, il convient de creuser un fossé de 80 centimètres à 1 mètre de profondeur au commencement de la planche, d'en jeter la terre en dehors, et de continuer ainsi la déplantation jusqu'à la fin de la planche; de cette manière, on récoltera les racines entières.

Chaque pied ne produit qu'une seule racine, alors on conçoit que les plantes peuvent être rapprochées sans inconvénient.

Dans les grandes chaleurs, j'ai donné quelques arrosements, mais très-rarement, la racine de la plante s'enfonçant très-profondément dans le sol, n'en a pas besoin.

Pour ne pas diviser le sujet qui concerne chaque phase de la culture, j'exposerai dans un article subséquent quels ont été les divers produits dans plusieurs localités aux environs de Rouen.

TOUGARD.

DRAINAGE DES JARDINS POTAGERS.

Par leur disposition et surtout à cause des plantations qui s'y trouvent, le drainage des jardins potagers présente parfois des difficultés. On ne peut pas généralement se préoccuper des pentes du sol et on doit de préférence faire suivre aux drains une direction parallèle aux allées qui sont bordées d'arbres fruitiers. La distance entre les lignes de drains ne peut non plus être régulière, puisqu'elle est commandée par les plantations. En général, on doit faire aboutir toutes les lignes de petits drains dans un drain principal qui débouche dans un puisard et l'eau provenant du drainage sert à l'arrosement du potager; on doit, autant que possible, pousser la profondeur des tranchées à 1^m,50.

Lorsque à cette profondeur on rencontre encore un fond de bonne terre, il est prudent de couvrir les tuyaux sur environ 10 centimètres de hauteur avec de petites pierres; mais lorsque à moins d'un mètre de la surface du sol, on rencontre un sous-sol dans lequel les racines ne pénètrent pas, on peut se dispenser de mettre des pierres; alors on doit avoir soin de couvrir les tuyaux avec de mauvaises terres, dans lesquelles les racines n'ont pas tendance à pénétrer.

ED. VIANNE, *directeur du journal le Draineur.*

GYNERIUM ARGENTEUM.

Un amateur anglais acheta en décembre 1854 un petit exemplaire de cette intéressante Graminée; planté dans un pot de 8 pouces de diamètre et dans un compost de terre de bruyère sableuse et de terre argi-

lense fumée, ce pied passa l'hiver dans la serre froide. Au mois de février le pot étant tapissé de racines, fut remplacé par un vase un peu plus grand. Au mois de mars nouveau repotage, suivi en avril d'un troisième repotage dans un vase de 14 pouces de diamètre. La plante resta en serre jusqu'à la mi-mai. Un grand trou fut ouvert dans le jardin et rempli de deux ou trois brouettées d'un bon mélange de fumier consommé, de terre à froment et de terre de bruyère; le *Gynerium* y fut planté à demeure et acquit bientôt une grande vigueur, de telle sorte qu'au mois de novembre 1855 apparut une panicule de fleurs à l'extrémité d'une tige de 9 pieds de hauteur. L'hiver de 1855-1856 ne causa aucun mal au *Gynerium* et maintenant (novembre 1856) il a formé une touffe admirable portant 18 panicules sur des tiges hautes de plus de 9 pieds. Quoi de plus élégant et de plus agréable à l'œil qu'une pareille plante en une pareille saison.

L'exemplaire de notre amateur est planté sur le versant d'une pelouse, près d'une pièce d'eau.

Le bas prix du *Gynerium argenteum* doit engager ceux qui possèdent un grand jardin ou un parc à cultiver une plante aussi ornementale.

(*Gardener's Chronicle*, novembre 1856.)

PENTSTEMONS NOUVEAUX.

M. V. Lemoine, de Nancy (Meurthe), nous adresse son catalogue de janvier 1857, dans lequel nous remarquons l'annonce de cinq nouveaux *Pentstemon*, obtenus par ce zélé horticulteur, d'un semis du *Pentstemon Hartwegii*. Voici la description de ces variétés :

1. *Cardinalis* (Lemoine); feuillage ample, tenant du *Pentstemon Hartwegii* et du *Pentstemon perfoliatus*; fleurs très-grandes et bien ouvertes; coloris riche, rouge vif velouté, à centre blanc; variété florifère et naine.
2. *Elegans*; fleurs de grosseur moyenne, longues; corolle à lèvres bien étalées, tube violet, les divisions du limbe de même couleur, laissant à découvert un grand centre blanc (la gorge du tube).
3. *Insignis*; fleurs grandes, deux fois aussi grosses que celles du *Pentstemon atrocæruleus*; violet à centre bien blanc, quelques stries à l'intérieur; plante vigoureuse et s'élevant peu.
4. *Lemoinei*; les fleurs mesurent 5 centimètres de longueur sur 3 et demi de diamètre à l'orifice; tube très-gros, s'ouvrant bien, rose carmin; intérieur blanc, strié de quelques lignes pourpres.
5. *Ornatus*: plante basse, hybride du *Pentstemon Hartwegii* et du *Pentstemon perfoliatus*; fleurs courtes, de moyenne grosseur, un peu aplaties, rose purpurin à l'extérieur, blanc teinté de saumon, bien veiné de pourpre à l'intérieur; les fleurs sont agglomérées sur la tige.

La variété *Cardinalis*, par l'ampleur des feuilles, la dimension inutile des fleurs, est, ainsi que la variété *Lemoinei*, une précieuse addition à un genre de plantes justement apprécié par les amateurs de jardins.

Le même horticulteur annonce les différentes nouveautés suivantes :

Veronica splendida (Richalet) : variété supérieure à la *Veronica variegata* (la plus jolie cependant des Véroniques connues) ; épis nombreux, longs et compactes ; fleurs bien ouvertes, deux fois grandes comme celles de la *Veronica variegata*, rouge cerise vif à centre blanc ; feuillage petit ; tiges serrées ; plante multiflore, nuance très-constante.

Héliotrope, variété *multiflorum* (Lemoine) ; plante naine ; ombelles très-larges ; fleurs abondantes et compactes, blanc et lilas verdâtre ; sera bonne en pleine terre et en pots.

Héliotrope, variété *Jean Mesmer* (Lemoine) ; blanc et violet bleu ; port érigé ; tiges courtes, fermes ; ombelles très-larges ; convenable pour la culture sous châssis.

Pelargonium zonale, variété *Éclair* (Lemoine) ; rose de Chine nuancé de feu, à grand centre blanc ; coloris nouveau.

Pelargonium zonale, variété *Fondroyant* (Lemoine) ; écarlate pourpre velouté, à grand centre blanc, forme parfaite ; variété de premier ordre.

Pelargonium zonale variété *Pygmée* (Lemoine) ; plante naine, ramifiée ; floraison abondante, rouge garance foncé, grand centre blanc ; nouvelle nuance.

VERVEINES NOUVELLES.

Amphitrite, *Clémence-Robert*, *Comte de Cavour*, *Éclipse*, *M^{me} Bastien*, *M. Flandre*, *Psyché*, *Sire de Franc-Boisy*, *Socrate*, *Vertumne*, toutes fort belles variétés, particulièrement la suivante :

Minotaure ; ombelles énormes ; fleurs parfaites de forme, cramoisi-foncé mêlé de violet velouté, grand centre blanc ; extra.

CHRYSANTHÈMES DITS PRÉCOCES.

Pierre Coindre (Ayme) ; fleurs moyennes, blanches ; variété très-florifère ; au printemps et à l'automne.

Comte de Lambertye (Lemoine) ; fleurs moyennes, régulières, pleines, à pétales plans, orangé mordoré vif ; pointes jaunâtres ; très-belle variété fleurissant dès le mois de septembre.

PETUNIA.

Petunia la Pintade (Ingelrest) ; fleurs moyennes d'un beau carmin veiné et réticulé de violet foncé.

On le voit, le contingent de nouveautés fourni par M. Lemoine est brillant ; il sera bien reçu par les amateurs, car il se compose des genres les plus aimés, les plus propres à la décoration des jardins.





Manisuris ensipennis Auctin
Mouque Serr, froide



SINNINGIA YOUNGIANA (MARNOCK).

(Planche V.)

Ayant reçu depuis la publication de notre article sur le *Sinningia Youngiana* (page 7) un dessin fidèle de cette plante, nous sommes revenu de l'opinion que nous avons exprimée à son égard, et nous l'avons trouvée assez méritante pour en donner aujourd'hui la figure. C'est vraiment un bel hybride au port dressé, compacte, au feuillage propre, luisant, ornemental, aux fleurs grandes et d'un coloris violet fort beau; il ne peut manquer avec de telles qualités d'être le bienvenu auprès des amateurs.

MONOCHÆTUM ENSIFERUM (NAUDIN).

(Planche VI.)

Le genre *Monochætum* appartient à la famille des Mélastomacées. Intercalé d'abord par de Candolle dans le genre *Arthrostemma*, il en a été définitivement séparé par les auteurs modernes qui ont ainsi confirmé le doute que de Candolle élevait sur la fusion générique des *Monochætum* dans les *Arthrostemma*.

Les *Monochætum* présentent un calice à quatre divisions, quatre pétales; des anthères à connectif en forme d'éperon simple ou de soie. Ce sont de jolies plantes, bien feuillées, très-florifères et de culture facile; elles se trouvent dans les terrains montueux des régions intertropicales; le Mexique en offre plusieurs espèces, entre autres, la jolie espèce que nous représentons d'après des exemplaires vivants que M. Linden a bien voulu nous communiquer et nous permettre de faire figurer dans notre recueil.

Description. — Le *Monochætum ensiferum* est un petit arbuste ou arbrisseau à branches plus ou moins divariquées; ses feuilles brièvement pétiolées; pétiole de 2 à 3 millimètres de longueur, d'un beau rouge comme les parties herbacées des rameaux, sont linéaires-lancéolées, longues de 1 à 2 centimètres, larges de 5 à 5 millimètres, presque obtuses, très-entières, glabres ou légèrement soyeuses en dessus, velues en dessous; les trois nervures sont peu apparentes. Fleurs grandes, solitaires, roses, situées à l'extrémité des rameaux. Calice muni de soies et de dents roses persistantes aussi longues que le tube; pédicelle court, long d'environ 1 centimètre. Pétales largement obovés, hauts de 5 centimètres, rose vif. Anthères des plus grandes

étamines allongées, subulées, rouges; appendice cultriforme étendu horizontalement jaune; anthères des petites étamines, jaunes, à appendice (queue) ascendant.

Cette charmante plante a été découverte par M. A. Ghiesbreght, dans la province d'Oaxaca au Mexique et introduite par lui dans le riche établissement horticole de M. J. Linden de Bruxelles, d'où elle sera répandue dans le commerce dans peu de temps. Elle fleurit de bonne heure au printemps. Sa culture n'offre pas plus de difficultés que celle de la *Centradenia rosea*, et elle s'accommode beaucoup mieux de la serre froide que cette dernière Méléstomacée. Se laissant facilement forcer, elle deviendra une plante favorite pour orner pendant l'hiver non-seulement les tablettes des serres, mais aussi les salons et les boudoirs où l'on recherche des arbrisseaux élégants, de petite taille et à fleurs nombreuses et apparentes.

REVUE DES PLANTES RARES OU NOUVELLES.

SERRE CHAUDE.

Passiflora tinifolia (JUSSIEU), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 4958. — Fleur de la Passion ou Grenadille à feuilles de Laurier-tin. — Famille des Passiflorées. — Monadelphie pentandrie.

Cette rare et jolie espèce, plante aux fleurs bariolées de blanc et de violet, fait partie du groupe ou section *Granadilla*, dans lequel de Candolle a réuni les Passiflores, ayant sous la fleur un involucre triphylle à folioles entières ou dentelées, mais non laciniées; un calice à dix lobes; des pédicelles uniflores et émettant des cirrhes simples des mêmes aisselles où naissent les fleurs. Ce groupe intéressant renferme les espèces à fruits comestibles et à fleurs les plus ornementales (les *Passiflora alata*, *quadrangularis*, *racemosa*, *cæruleo-racemosa*, *edulis*, *cærulea*, *coccinea*, *maliformis*, etc.). On ne connaissait la *Passiflora tinifolia* que d'après des échantillons secs de l'herbier de Richard, récoltés dans la Guyane française, lorsqu'un amateur anglais, M. Charles Parker de Liverpool, en envoya en juillet 1856 des exemplaires vivants à sir W. Hooker; c'est sur ces exemplaires, originaires de la Guyane anglaise, que ce botaniste a rédigé la description ci-après.

Tige grimpante; branches arrondies, glabres, teintées de pourpre d'un côté. Feuilles longues de 40 centimètres environ, alternes, dis-

tantes, oblongues ou subelliptiques, très-entières, un peu coriaces, à base obtuse et à sommet courtement acuminé; penniveinées; de fines veinules établissent la communication entre les grandes veines. Pétiole court, muni immédiatement au-dessous de son extrémité supérieure de deux glandes proéminentes. Deux stipules linéaires subulées, herbacées, sont placées à la base du pétiole. Pédoncule long de 2 à 5 centimètres, solitaire, axillaire, uniflore, garni à son sommet et un peu en dessous de la fleur de trois larges folioles ou bractées, dressées, ovales, membraneuses, vertes, crénelées-dentées au sommet: dents peu nombreuses, distantes et portant chacune une glande apparente; ces trois folioles constituent un *involucre* moitié moins grand que la fleur; les sépales de celle-ci sont étroites-oblongues, d'un blanc-verdâtre au dehors, rouges en dedans. Couronne à double rayon; l'extérieur se compose de filaments moitié moins longs que ceux du rayon intérieur, violets, barrés de blanc à la base, blancs au sommet; la rangée intérieure offre un grand nombre de filets égaux, épais, mais aplatis, barrés de blanc et de rouge à la base, de blanc-violet et de blanc sur la moitié supérieure; le sommet est dilaté et dentelé; enfin, on remarque tout à fait à l'intérieur un cercle tuberculé que l'on pourrait considérer comme une troisième rangée.

La *Passiflora tinifolia* produit des fruits que l'on décrit comme globuleux, jaunes, du volume d'un abricot, et probablement aussi succulents et d'une senteur aussi agréable que les fruits des autres espèces comestibles de la *Passiflora laurifolia*, par exemple, son alliée la plus proche, qui se distingue néanmoins de notre plante par ses feuilles plus en cœur à la base et plus courtes, mais surtout par les amples folioles ovales et plus crénelées de l'involucre, aussi longues que le calice; les segments de celui-ci ne dépassent pas en longueur les filaments les plus longs de la couronne.

C'est une plante de culture très-facile dans une serre chaude et humide. Une serre à Ananas lui convient également bien; on la cultive alors en pot que l'on enfonce dans la tannée, et on la tient attachée près du verre à un treillis en fil de fer. Elle prospère dans une terre riche, franche et légère; il faudra, pendant son époque de végétation active, de mars en octobre, l'arroser copieusement et seringuer fréquemment le feuillage pour en écarter la vermine. On pourrait, sans doute, en obtenir des fruits au moyen de la fécondation artificielle, ainsi que cela se pratique avec succès sur les *Passiflora edulis*, *laurifolia* et autres Grenadilles comestibles.

Adhatoda Cydoniaefolia (NEES), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 4962. — *Adhatoda* à feuilles de coignassier. — Famille des Acanthacées. — Diandrie monogynie.

Les Acanthacées comprennent un nombre fort considérable de plantes parmi lesquelles les *Aphelandra*, les *Eranthemum*, les *Thunbergia*, les *Hexacentris* et les *Justicia*, etc., jouissent à juste titre d'une certaine faveur auprès des amateurs. Le genre *Adhatoda*, démembré du grand genre liméen *Justicia*, renferme actuellement une centaine d'espèces dont celle que nous allons décrire est une des plus belles; ses grandes et nombreuses fleurs blanches et violettes la recommandent à l'attention.

L'*Adhatoda Cydoniaefolia* est un arbuste dressé, de taille plus ou moins élevée, à branches obtusément tétragones, renflées vers les joints, duveteuses. Feuilles opposées, courtement pétiolées, elliptiques, ovales, assez obtuses, entières, pubescentes, velues. Pédoncules courts, axillaires, solitaires, biflores. Fleurs érigées, très-grandes, fort élégantes. Calice duveteux, profondément découpé en cinq segments presque égaux, érigés, oblongs, et muni à la base de plusieurs bractées étroites ovées, beaucoup plus courtes que le calice. Corolle à tube blanc un peu plus long que le calice; lèvre supérieure grande, ovée, érigée, émarginée au sommet, blanche et bordée de violet; lèvre inférieure très-ample, pendante, largement obovée, eunéiforme, trilobée au sommet, d'un beau violet foncé, orné d'une bandelette blanche partageant le limbe de la lèvre en deux parties égales (ce contraste de couleurs est d'un effet charmant). Deux étamines insérées dans la concavité de la lèvre supérieure; on remarque le rudiment d'une troisième étamine consistant en un long filet subulé, à base dilatée et velue. Ovaire enfoncé dans une profonde glande ou coupe charnue; style velu.

On doit l'introduction de cette belle Acanthacée à MM. Veitch et fils, horticulteurs anglais, qui l'ont reçue du Brésil. Elle fleurit en automne.

Culture. — Les *Adhatoda*, de même que les *Justicia*, *Gendarussa*, *Beloperone*, *Graptophyllum*, etc., se cultivent avec la plus grande facilité dans une serre médiocrement chaude; leur multiplication n'offre également aucune difficulté. La plupart des espèces demandent à être pincées et taillées, afin de les empêcher de *filer*; une terre de bruyère sableuse mélangée avec de la terre franche suffit à leur nourriture. En été on aura recours à de fréquents seringuages afin de maintenir les plantes propres. On les tient généralement trop sèches et il s'ensuit que des myriades de cochenilles les envahissent rapidement en se logeant entre les aisselles des feuilles et dans le calice des fleurs qu'elles font souvent avorter. La cochenille affectionne particulièrement les Acanthacées, et c'est surtout à sa présence obstinée que l'on peut

attribuer le discrédit dans lequel ces plantes sont tombées auprès de beaucoup d'amateurs. On dit aussi que leurs fleurs sont de courte durée, mais elles rachètent ce défaut par leur succession pendant un long espace de temps.

Scheeria lanata (HANSTEIN), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 4965. —
Famille des Gesnériacées.

Sous le nom de *Scheeria lanata*, M. B. Seemann nous offre, dans le *Botanical Magazine*, le dessin et la description du *Mandirola lanata* de Planchon et Linden, espèce déjà fort répandue dans les collections. C'est M. Hanstein qui dans la *Linnaea* (vol. 27, page 515) a transféré le *Mandirola lanata* au genre *Scheeria*. Nous ferons remarquer que la planche anglaise ne donne qu'une faible idée de la gentillesse de cette jolie Gesnériacée; la figure qu'en a donnée l'*Illustration horticole* (pl. 80) est beaucoup plus exacte et rend mieux le duvet laineux blanc et épais qui tapisse le dessous des feuilles. M. Seemann rapporte à cette espèce les exemplaires d'une Gesnériacée (n° 1912 de notre herbier du Mexique) que nous avons recueillis en 1859 dans les montagnes gneissiques de Yolotepeque, dans la Cordillère occidentale de l'État d'Oaxaca près de l'Océan Pacifique. Nous avons réuni cette Gesnériacée (dans les bulletins de l'Académie royale des sciences de Bruxelles) au genre *Gloxinia* sous le nom spécifique de *Micrantha*; sa taille n'excède pas 6 à 7 centimètres de hauteur et ses fleurs sont infiniment plus petites que celles de la *Scheeria lanata*. La culture aurait-elle doublé, triplé le volume de notre chétif *Gloxinia*, ainsi que le semble croire le botaniste anglais ou devrait-on plutôt considérer le *Scheeria lanata* comme une variété à dimensions supérieures? Les exemplaires envoyés par M. Ghiesbreght, il y a quelques années, et par M. Tonel de Mexico, ont de suite donné naissance à des plantes telles que nous les voyons actuellement, il n'y a donc pas eu de progrès sensible à constater entre les pieds mères et leur progéniture. Dans tous les cas le mérite de l'introduction ne saurait nous revenir; nous ne pouvons prétendre qu'à l'honneur de l'avoir découverte et recueillie il y a près de vingt années.

Scaforthia elegans (R. BROWN), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 4961.
— Famille des Palmiers. — Monœcie polyandrie.

La culture des Palmiers a fait des progrès immenses depuis l'édification de serres chaudes, vastes et élevées, et beaucoup de ces nobles végétaux, dont on ne connaissait le port ornemental et la fleuraison que par la description et les dessins des voyageurs, pouvant actuellement se développer à leur aise dans des conditions de chaleur et de lumière

nécessaires à leur existence, ont acquis des dimensions assez grandes pour pouvoir porter fleurs. C'est ainsi que le *Seaforthia elegans* du jardin de Kew, dont l'élevation au-dessus du sol est de 28 pieds, a fleuri pour la première fois durant l'automne de 1856. Ce Palmier, un des plus élégants que l'on connaisse, est toujours resté assez rare dans les collections, et ce à cause de la difficulté de se procurer des graines de sa peu hospitalière patrie, les côtes septentrionales et orientales des régions tropicales de la Nouvelle-Hollande.

Le caudex ou tronc atteint, dit-on, 50 pieds de haut dans le pays natal du *Seaforthia elegans*; il est érigé, droit, mince, marqué d'anneaux dus aux cicatrices transversales des feuilles tombées, d'un vert foncé, presque luisant; une touffe de feuilles le couronne; ces feuilles ou frondes sont pinnées, longues de 8 à 10 pieds, engainantes à la base. Les pinnules sont nombreuses, étroites lancéolées, étalées, longues d'un pied à un pied et demi, souvent inégalement bifides au sommet: un segment étant beaucoup plus long que l'autre; du caudex et en dessous de la base des feuilles sont sortis, chacun d'une double spathe (l'une interne, l'autre externe), dans la plante de Kew, deux spadices opposés l'un à l'autre, de nature charnue et de couleur pâle lilas, formant une longue panicule inclinée, très-branchue, supportant des fleurs disséminées sessiles, les unes mâles, les autres femelles et de couleur rose-lilacé. Aucun fruit n'a malheureusement pas succédé aux fleurs.

SERRE FROIDE ET PLEINE TERRE.

Astilbe rubra (HOOKER fils et THOMSON), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 4959. — Famille des Saxifragees. — Décandrie Digynie.

Cette fort jolie plante, rustique sous notre climat, offre le port et la floraison d'une Spirée. Découverte en premier lieu par le docteur Griffith, dans les monts Khasia (Bengale oriental), elle y a été retrouvée par les botanistes Hooker fils et Thomson, qui l'observèrent en fleurs au mois de juin, dans des parages situés à 5 et 6,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Les plantes venues de graines envoyées par ces messieurs au jardin de Kew, ont prouvé que cette *Astilbe* était tout à fait rustique; sa floraison a lieu vers la fin de l'été et durant les mois d'automne.

Description. — Rhizome horizontal, à peu près aussi gros que le pouce, émettant de nombreuses racines fibreuses. Tiges simples, hautes de 4 à 6 pieds, couvertes ainsi que les pétioles de longs poils lâches flexueux; ces poils sont plus denses et plus abondants sur les ramifications florales. Feuilles biternées munies de stipules semi-engainantes; folioles longues de 1 à 2 pouces, obliques, cordées, triplement den-

tées en scie, à longues pointes acuminées, serrées. Panicule robuste à branches principales érigées; les dernières étalées, longues de 1 pouce, couvertes de nombreuses fleurs rouges. Fleurs brièvement pédicellées, munies de bractées à la base des pédicelles. Calice dressé, à tube court obconique; lobes au nombre de cinq, émoussés, glanduleux, pubescents. Pétales, cinq, étroits, beaucoup plus longs que le calice; deux ovaires dressés donnant lieu à leur maturité à des follicules dressées, coriaces, se fendant le long de la suture ventrale pour l'émission de petites graines linéaires.

Il est probable que cette charmante plante sera bientôt introduite dans nos jardins. On la cultivera dans un sol ordinaire et à une exposition à mi-ombre.

Rhododendron Campylocarpum (Hook. fils), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 4968. — Rhododendron à fruit courbe. — Famille des Éricacées. — Décandrie Monogynie.

Ce Rhododendron, natif des vallées rocheuses du Sikkim Himalaya, situées de 11 à 14,000 pieds d'altitude supra-marine, a fleuri en avril dernier chez MM. Standish et Noble. Il est malheureux que sa floraison précoce ne permette pas d'espérer pouvoir en jouir dans les plantations en plein air; il lui faudra toujours, comme à la plupart des Rosages de l'Himalaya, l'abri d'une serre froide pour amener le développement de leurs fleurs. M. Hooker fils considère cette espèce comme *la plus charmante* des Rhododendrons de l'Himalaya; il la décrit ainsi: C'est un petit arbuste touffu, haut de 6 pieds, de forme arrondie, d'un vert vif et gai, lequel lorsqu'il est couvert de ses gracieuses ombelles, d'une délicatesse de teinte incomparable, surpasse vraiment en beauté ses congénères les plus brillants. Les fleurs exhalent une agréable odeur de miel, tandis que les glandes stipitées des pétioles, les pédicelles, le calice et les capsules émettent un arôme résineux fort doux. Les feuilles, portées sur de minces pétioles, longs de trois quarts de pouce, sont coriaces sans être épaisses; elles mesurent de 2 à 2 pouces et demi en longueur, et environ 2 pouces en largeur; cordées à la base, elles sont arrondies et mucronées à leur extrémité; sans leur pubescence glandulaire qui disparaît souvent et leurs bourgeons sphériques, on ne saurait les distinguer des feuilles du *Rhododendrum Thomsoni*. Fleurs horizontales et inclinées. Corolle tout à fait campanulée, de texture délicate, jaune soufre immaculé, large d'environ 2 pouces; lobes finement veinés.

Le *Rhododendrum Campylocarpum* est coté actuellement à très-bas prix.

CULTURE MARAÎCHÈRE.

GRAINES ET PORTE-GRAINES.

Si les conseils que nous allons donner arrivent un peu tard pour d'aucuns, ils arriveront du moins encore à temps pour la plupart de nos cultivateurs de potagers. La première huitaine de mars est toujours du domaine de l'hiver; ne soyons pas dupes de quelques beaux jours de soleil qui promettent plus qu'ils ne tiennent. Ils ne nous sauvent ni des gelées tardives ni des giboulées. Ainsi, ne nous pressons pas trop pour les travaux de pleine terre; ne faisons point comme ces abeilles qui sortent de la ruche avant l'heure, se laissent surprendre par le froid et restent en route. En horticulture, il ne suffit pas de prendre les devants pour arriver de très-bonne heure, il faut encore ne point s'arrêter. Eh bien, en vous hâtant de semer, vous n'êtes jamais sûr de la levée rapide de vos graines, jamais sûr d'une végétation soutenue. Vos légumes partent par un temps superbe, alors que l'alouette chante aux champs et le rossignol au jardin; puis, tout à coup, quand vous vous y attendez le moins, le thermomètre baisse, le vent se lève au nord, la gelée dessine aux fenêtres les broderies que vous savez, et la végétation s'arrête. Les plantes les plus délicates en meurent, les plus robustes en reviennent, mais elles n'en souffrent pas moins et s'en ressentent plus qu'on ne se l'imagine. Les légumes qui ont durement pâti dans leur jeunesse, le font bien voir à la récolte. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple en passant, nous dirons à nos lecteurs que des pois nains, plantés chez nous dans la première huitaine d'avril, n'ont eu que trois jours d'avance sur des pois de la même variété, plantés vers la fin de mai, et n'ont pas rendu en gousses le demi-quart de ceux-ci. Pourquoi? Parce qu'il y avait eu arrêt de végétation, parce que les premiers avaient eu toutes sortes de misères à endurer, du froid, de la neige, du grésil, de la pluie glacée, tandis que les autres avaient eu, pour ainsi dire, toutes leurs aises. Aujourd'hui donc, nous ne nous pressons plus et nous en trouvons bien. Nous attendons que la terre soit bonne, que le temps soit à peu près sûr, puis nous semons, avec l'espoir que nos légumes parcourront leur route d'un trait et sans obstacle sérieux. Mais notez, pour votre gouverne, que nous sommes en retard de trois ou quatre semaines sur le Brabant. Question de climat. Là-bas, les couches du jardinier sont faites, tantôt sous bons châssis, tantôt sous de vieilles fenêtres à petits carreaux, tantôt à ciel ouvert, dans quelque trou abrité, que l'on cache la nuit avec un épais couvercle de paille. Ici, c'est à peine si nous son-

geons à faire les nôtres pour y mettre de la laitue, des radis et surtout des légumes à repiquer. Nous ne nous occupons en ce moment que de nos graines et de nos porte-graines, et tenons à vous en dire deux mots.

En général, les jardiniers ne se soucient point d'acheter de la semence et font autant que possible celle dont ils ont besoin. Aussi, il est rare de rencontrer chez eux des races bien pures, bien caractérisées; les croisements ont tout gâté. Il ne saurait en être autrement: quelque spacieux que soit le jardin d'un maraîcher, quelque soin qu'il mette à éloigner l'un de l'autre les semenceaux de la même famille, du même genre et de la même espèce, il aura de la peine à maintenir rigoureusement les caractères de ses légumes. Pour en venir à bout, il faudrait qu'il y eût de l'entente, de l'accord entre les cultivateurs des diverses localités, que chacun eût sa spécialité, et qu'il y eût ensuite échange des produits obtenus. Il faudrait aussi que l'on donnât aux porte-graines des soins, des attentions que l'on ne soupçonne guère et qui nous paraissent de toute rigueur. Tant que les maraîchers ne s'affranchiront pas de leur routine sur ces points importants, nous ne verrons chez eux que des légumes hybridés ou abâtardis et des graines douteuses, pour la plupart, qui viennent jeter la confusion dans nos cultures, avec d'autant plus de succès qu'on les colporte de village en village, de maison en maison et qu'on les offre à des prix faciles. Il nous semble que les marchands grainiers qui ont souci de leur intérêt bien entendu, devraient se concerter avec les meilleurs jardiniers du pays et organiser la production des semences, par spécialités. Ils y gagneraient et nous aussi.

C'est dans l'espoir que cette amélioration sera réalisée tôt ou tard, que nous croyons devoir appeler l'attention de nos lecteurs sur la culture des porte-graines. Généralement, elle est mal faite, parce qu'elle n'est raisonnée nulle part. On ne remarque pas assez que nos légumes, forcés par la culture, s'éloignent beaucoup par la forme et les qualités des types ou plantes sauvages qui nous les ont fournis. Nous n'avons plus guère dans nos potagers que des races artificielles, produites à force de soins, de petits moyens et d'engrais; or, il en est de ces races végétales perfectionnées comme des races d'animaux perfectionnés par les éleveurs. Il est plus facile de les fabriquer que de les maintenir. Pour peu que vous les abandonniez à elles-mêmes, que vous les négligiez, elles cherchent à retourner à l'état de nature. Il faut avoir constamment l'œil sur elles, les surveiller de très-près, les tourmenter, contrarier leurs tendances par divers moyens. A produits forcés, cultures forcées; à produits artificiels, procédés artificiels aussi. Si nous laissons aller nos légumes à leur guise, comme vont les plantes des champs et des bois, nous ne les reconnaitrions plus au bout de quelques générations; il y aurait, à notre point de vue, dégénérescence rapide.

En voulez-vous une preuve entre mille ? La voici : conservez en place des pieds de choux de Bruxelles (*spruyt*) ; ne les déplantiez pas, ne les fumez pas après l'hiver. Ils vous donneront de la graine. Semez cette graine, et vous aurez de suite un légume dégénéré. Quelques plants reproduiront, il est vrai, fidèlement la race, mais le plus grand nombre ne la reproduiront pas et ressembleront à des choux-navets ou à des savoyards ordinaires. Plus un légume s'écarte du type, plus il exige d'attention.

Règle générale, les plantes de la même famille, du même genre, de la même espèce, de la même variété, doivent être aussi éloignées que possible l'une de l'autre ; autrement il devient difficile, souvent même impossible, d'éviter les croisements. Or, comme il n'est pas donné à un seul cultivateur de remplir cette condition essentielle, il serait à désirer que chaque jardinier s'en tint à quelques spécialités.

Partout où l'on s'adonne à la culture des porte-graines, sujets aux croisements, il importe de ne pas élever d'abeilles, car autant ces insectes sont utiles dans les vergers pour la fécondation artificielle des fleurs des arbres fruitiers, autant ils sont nuisibles dans les potagers. Dans ce dernier cas comme dans le premier, ils contribuent à la fécondation, mais ils abâtardissent les espèces et variétés. Il en est de même pour les arbres, mais comme on les multiplie rarement de graines, l'inconvénient est moins sensible que sur les graines de légumes.

On aura soin de donner aux porte-graines des places découvertes où l'influence de l'air et de la lumière se produiront librement.

Tous les légumes annuels, c'est-à-dire qui mûrissent leur semence l'année même du semis, gagneront à être transplantés à titre de porte-graines. On aura soin, en outre, de ne pas toucher à leurs feuilles pour les besoins de la consommation et d'en pincer, au besoin, certaines parties, afin de favoriser les parties voisines. Fort souvent, par exemple, on ne prend point la peine de transplanter les laitues, les arroches, les épinards. En ceci, l'on a tort, car les graines venues ainsi dans des conditions presque naturelles, donnent des produits chez lesquels les feuilles vont, chaque année, en s'amointrissant.

Quant aux légumes bisannuels ou qui donnent leur graine la seconde année, tels que choux, navets, rutabagas, betteraves, carottes, panais, céleris, etc., nous allons donner des conseils qui, s'ils ne sont pas nouveaux pour tout le monde, le seront assurément pour la plupart des praticiens.

Ordinairement, ceux qui font de la graine de choux pommés, conservent les sujets les plus beaux, le pied en terre, soit dans la cave, soit dans le potager, et sous abri, ce qui vaut mieux, les transplantent à la sortie de l'hiver et fendent les pommes pour faciliter la sortie de la tige florale. Nous ne condamnons pas ce procédé, mais nous ne croyons pas

que la conservation des pommes soit absolument nécessaire. En les supprimant, on provoque l'émission de rameaux très-vigoureux qui, en fin de compte, portent une excellente semence. Avec les pommes, on est exposé aux inconvénients de la pourriture et à la perte des sujets réservés ; avec les pieds sans pomme, les grandes précautions sont inutiles. Pas n'est besoin de les arracher et de les mettre en cave, où, dès le mois de janvier, ils s'épuisent à pousser des jets étiolés. Il vaut mieux les laisser en place, les encapuchonner avec de la paille pour les soustraire aux fortes gelées, leur donner de l'air de temps en temps par les journées douces et les transplanter à la sortie de l'hiver. Toutefois, il y aurait peut-être une exception à faire à l'égard du chou-rave ou colrave, dont les tiges renflées en forme de pomme et au-dessus de terre, sont très-déliées avant leur entier développement. Nous ne saurions affirmer, faute d'expérience sur ce point, si ces pieds de choux, naturellement tendres, passeraient bien l'hiver sous un capuchon de paille et en place. Mettons donc les choses au pis et admettons qu'on doive encaver les porte-graines. Dans ce cas, il serait à craindre que, sous l'influence d'une température douce et humide, les porte-graines en question émettent des bourgeons étiolés dès le mois de janvier. Pour éviter cet inconvénient, on devrait les transporter dans une pièce un peu froide et éclairée par une ou plusieurs fenêtres, afin de prévenir une végétation anticipée.

Pour ce qui concerne les racines de toutes sortes, mettez de côté dans le sable, sans qu'elles se touchent, celles d'un volume moyen, d'une forme irréprochable et à peau fine et claire. Empêchez le plus possible une végétation anticipée, et, pour cela, changez-les de place de temps à autre ou enlevez-les de la cave, au besoin, pour les mettre dans une pièce d'appartement qui ne soit ni chaude ni froide. Vous pouvez encore, ce qui nous paraît plus commode et plus simple, placer vos racines en silos, dans le jardin même, s'il n'est pas trop humide. De cette manière, il n'y aura pas de végétation anticipée à redouter. C'est là ce qu'il faut éviter à tout prix, car ces jeunes tiges blanches, jaunâtres, délicates à l'extrême, venues avant terme, dans l'ombre et comme en serre chaude, ne se forment qu'aux dépens de la substance des racines mères, les épuisent par conséquent en pure perte et ont rarement la force de résister à la transplantation en plein air. Si quelques-unes verdissent et se fortifient peu à peu au contact de l'air libre et de la lumière, beaucoup succombent sous les alternatives des gelées tardives et du dégel, et c'est à peine si les racines malades ont encore, après cela, la force de produire des tiges nouvelles qui ne sont, en définitive, que des tiges secondaires et de mince valeur. Les cultivateurs n'y songent pas assez et nous donnent la preuve de leur insouciance à l'époque de la plantation des pommes de terre. La plupart des tubercules, qu'ils

emploient à cet effet sont germés. Quand les germes sont trop longs, ils les rompent purement et simplement, sans s'imaginer qu'ils détruisent ainsi les rameaux de premier ordre et qu'ils n'auront plus à compter que sur des bourgeons secondaires ou faux rameaux. Les germes, qu'ils ne détruisent pas, pourrissent nécessairement en terre, par suite d'une trop brusque transition, car il y a loin de la température d'une cave à celle du sol, à la sortie de l'hiver. Donc, cette fois encore ce sont les faux bourgeons qui remplacent les bourgeons principaux; d'où il suit que la vigueur de la plante doit s'en ressentir. Aussi, les jardiniers habiles ne permettent jamais ni aux racines ni aux tubercules de pousser avant l'heure.

Aussitôt que la terre du potager est bonne à labourer et que le moment de planter les mères racines est venu, on ouvre des fosses que l'on remplit d'un mélange de bonne terre et de vieux fumier, on incise les racines sur plusieurs points avec le bec de la serpette, pour former des plaies qui s'ouvrent et émettent du chevelu sur leurs bords, en même temps qu'elles se cicatrisent. Les Chinois, qui se connaissent en jardinage, fendent les racines en quatre par le petit bout, jusqu'aux deux tiers environ de la longueur, les plongent dans l'engrais et les plantent ensuite, en rapprochant les parties fendues. Ce procédé peut être bon, mais nous n'osons le cautionner, parce que nous ne l'avons pas soumis à l'épreuve. Dans notre pratique, nous ne faisons qu'inciser avec la serpette et plonger les racines dans un mélange de bouse de vache et de purin, avant de les mettre en terre.

Quand une race nous paraît précieuse et difficile à maintenir, il est prudent de ne pas se borner à une seule transplantation. Il convient de transplanter le porte-graines une seconde fois, au bout de quelques jours de végétation, et, même une troisième fois, un peu après la seconde reprise, afin de provoquer l'émission d'une quantité considérable de petites racines. Il ne reste plus ensuite qu'à sarcler, biner et arroser en temps de sécheresse, comme pour l'entretien des semenceaux de toutes sortes.

Si nous avons affaire à des porte-graines dont les tiges soient fragiles, soutenons-les à l'aide de tuteurs et donnons-leur une direction plus ou moins oblique au moment où les boutons commencent à se former, afin de modérer la circulation de la sève et de la dépenser en graines plutôt qu'en feuilles. On pourrait également ralentir à propos la marche de la sève en serrant un peu le haut des tiges contre les tuteurs, au moyen des ligatures. Nous conseillons ce procédé avec les betteraves et la bette poirée, dont la végétation s'arrête difficilement sous les climats humides, et s'il ne suffisait pas, on ferait bien de pincer ou de tordre les extrémités, après la formation des graines, dans le but de hâter la maturité.

Oubli. pas plus qu'erreur, ne fait compte. Or, en parlant des porte-graines des légumes annuels, nous avons oublié les pois, les haricots et les fèves. Cependant, il est à remarquer que certaines variétés dans le nombre se maintiennent mal. C'est notre faute ; soumettons-les à la loi commune ; au lieu de récolter la semence, un peu à l'aventure, faisons nos porte-graines à part, plantons sur couche ou sur bon terreau, puis repiquons et pinçons convenablement.

Les graines récoltées sont bien rarement l'objet des soins qu'elles exigent pour ne pas s'altérer ; aussi beaucoup perdent leurs facultés germinatives au bout de deux ou trois ans quand elles pourraient les conserver cinq, six ans et plus. Autant que possible, récoltez par un temps sec, ne sortez pas les graines de leurs enveloppes, quand elles en ont ; renfermez-les dans de la toile ou dans des sacs de papier, percés d'outré en outré par quelques coups d'aiguille, afin de permettre la circulation de l'air ; placez-les en lieu sec, ni trop chaud ni trop froid, et vous n'aurez plus lieu de vous plaindre.

Quand des graines vous paraissent douteuses et que leurs facultés germinatives sont pour ainsi dire endormies, excitez-les en les faisant tremper dans de l'eau tiède ou en les plaçant pendant quarante-huit heures entre deux gazons frais et tondus ; ou bien encore, si les graines sont dures, comme, par exemple, celles de la tétragonie, du crambé, de l'artichaut, du cardon, de l'épinard, etc., il y a de l'avantage à les mettre dans une terrine et à verser dessus de l'eau presque bouillante. On les retire au bout de quelques heures et on les ressuie délicatement avec un linge avant de les confier à la terre.

P. JOIGNEAUX.

POMOLOGIE.

DE LA PLANTATION ET DE L'ENTRETIEN

DES ARBRES FRUITIERS,

PAR M. L. GAUCHER.

Bien des personnes s'occupent de la plantation des arbres fruitiers, et peu sont au courant de ce qu'elle exige pour réussir. De nombreux inconvénients résultent d'une mauvaise plantation ou d'un mauvais entretien. Les observations suivantes pourront, à ce sujet, être consultées utilement :

Les arbres à fruits à pépins exigent des soins et des travaux plus nombreux que ceux à noyau. Ceux-là exigent, pour prospérer, une

terre profonde et substantielle, tandis que ceux-ci se contentent d'une terre plus légère, calcaire ou siliceuse.

Il faut toujours sonder la terre où l'on veut planter à une profondeur d'environ 80 à 90 centimètres, surtout pour les arbres à fruits greffés sur franc : les poiriers greffés sur coignassier se contentent de 60 à 70 centimètres de terre végétale. Les arbres à noyau et les pommiers sur *doucin* ou *paradis* n'exigent pas une terre aussi profonde ; 40 à 50 centimètres sont suffisants. Le meilleur sous-sol est celui qui laisse aisément les eaux s'infiltrer, tandis qu'un terrain tuffeux ou argileux fait dépérir les arbres par son humidité stagnante, qui altère et corrompt les racines, dénature la qualité des fruits et détruit bientôt entièrement le sujet. Il convient dans ce dernier cas de changer la terre, surtout si c'est au moment de la plantation des arbres, en y substituant celle du milieu des carrés ou d'autres bonnes terres végétales.

Ce qui offre le plus d'avantages dans une nouvelle plantation, c'est d'ouvrir une tranchée dans toute la longueur de la ligne d'arbres à planter ; si ce travail est dispendieux, on en est amplement récompensé dans la suite ; autrement on se contente de faire un trou de 1 mètre 50 à 2 mètres de superficie sur 60 à 80 centimètres de profondeur avec piochage au fond ; on dépose les couches supérieures, qui sont les meilleures, d'un côté, celles du milieu de l'autre et celles du fond plus loin, pour être ou mélangées, ou remplacées. Si les tranchées ou trous sont faits six semaines ou deux mois d'avance, les terres se bonifient par les influences atmosphériques.

La couche supérieure réservée sert, au moment de la plantation, à bien entourer toutes les racines, sans que le fumier touche à aucune ; ensuite on mélange les deux autres couches de terre avec un quart d'engrais bien consommé ou terreau. Le meilleur de tous les fumiers pour les terrains légers est celui de vache ; pour les terrains froids ou humides, celui de cheval et de mouton. Les fumiers de poule ou balayures de basse-cour servent surtout à détruire ou prévenir les champignons que les grands fumiers peuvent produire. Deux tiers de bonne terre à blé et un tiers de terre de poirier bien mélangées forment ordinairement un sol excellent pour les arbres fruitiers. Les boues provenant du curage des étangs, des fossés et des talus de haie, et les gazons amoncelés en tas sont les aliments ordinaires des plantations d'arbres dans tous les sols.

Quant aux terrains froids, les balayures de rues, consommées et mélangées à des terres meubles, les rendent propices à la culture des arbres.

Le sous-sol graveleux, tuffeux ou argileux ne doit jamais être entamé : les horticulteurs qui conservent encore cette vieille routine voient leurs arbres bien végéter pendant plusieurs années, et ensuite éprouvent le

désagrément de les voir languir et périr, attendu que les racines encaissées ne peuvent ni s'étendre, ni trouver une nouvelle nourriture. Quand un sous-sol de cette nature se présente, il convient de le couvrir de 40 à 45 centimètres de bonne terre, avant d'y mettre les arbres, de planter dans le sol végétal, ne fût-ce qu'à 25 ou 50 centimètres, et amonceler des terres alentour sur une superficie de trois à quatre mètres. Lorsque le sol est trop froid, il est bon d'ajouter une quantité de marne calcaire ou de chaux proportionnée au degré d'humidité qu'il contient, pour réchauffer et activer la végétation des arbres.

Dans une plantation bien entendue, la distance moyenne des pyramides entre elles est de 5 à 4 mètres; elles doivent en outre être éloignées du bord des allées de 90 centimètres à 1 mètre 20 centimètres. Pour les palmettes en espalier, 4 à 5 mètres sont nécessaires. La latitude laissée pour chacune de ces distances doit être subordonnée, non-seulement à la qualité du sol, mais encore à la vigueur des espèces et à celle du sujet sur lequel l'arbre est greffé; car sur franc les poiriers doivent être plus espacés que sur coignassier, quelle que soit leur forme. La première chose à faire, au moment de planter, c'est de garnir le trou jusqu'au point où doivent être assises les racines, en les mettant à la hauteur voulue sans être obligé de les retirer (ce qui occasionnerait des inconvénients, surtout dans les terrains humides); ce lit doit être composé de bonne terre bien meuble et engraisée, autant que possible. Quand cette condition est remplie, on habille la racine de l'arbre, c'est-à-dire qu'on en rafraîchit l'extrémité avec la serpette; on fait la coupe en dessous, on supprime seulement les parties qui sont avariées ou écrasées (moins on raccourcira les racines saines, mieux l'opération sera faite, car la prospérité et l'avenir d'un arbre dépendent surtout de la longueur et de la quantité de ses racines). Ensuite on met l'arbre à la place qu'il doit occuper, en étendant ses racines aussi horizontalement que possible et les espaçant entre elles, sur la terre jetée d'avance dans le trou; on le tient verticalement et on jette sur les racines la meilleure terre qu'on a dû réserver et qui doit être bien meuble, bien émiettée pour pénétrer plus facilement entre toutes les racines sans laisser aucun vide.

Dans le cas où les terres seraient fortes, on pourrait y mêler du terreau ou de bonne terre légère, et dans les terres sableuses ou trop légères, on pourrait ajouter de la terre forte, ce qui ferait un bien meilleur effet. Quand on a introduit assez de terre pour que l'arbre se tienne debout, on le prend à deux mains vers la base de sa tige avec beaucoup de précaution, et par de légers mouvements de va-et-vient imprimés de bas en haut, on achève de faire couler la terre fine entre les racines, après quoi on remplit le trou, en ayant soin de ne pas enterrer la greffe.

Lorsqu'on plante après février, il est utile de fouler très-légèrement, quelle que soit la nature du terrain ; à l'achèvement de la plantation, le collet doit se trouver à 4 à 5 centimètres au-dessus du sol, quand la terre est forte et mouillée, tandis que dans un sol léger les plus hautes racines doivent être recouvertes de 10 à 12 centimètres de terre. Il est très-important, dans les terrains froids et humides, et même dans une terre franche ou d'alluvion, que l'arbre soit très-peu enterré ; plus les racines sont près de la surface du sol, plus les arbres sont fertiles, mieux ils se portent, et plus encore les fruits sont savoureux. Il est toujours utile d'arroser de temps en temps les arbres nouvellement plantés, surtout si les plantations sont tardives, et après avoir étendu un bon paillis d'environ 1 mètre autour de l'arbre, ou même sur toute la plate-bande, quand les arbres sont forts.

Pour les plantations de pyramides ou espaliers, les meilleurs sujets sont ceux de deux ans de greffe qu'on nomme *trente mois* ; on peut les déplanter depuis cet âge jusqu'à trente ans, en leur donnant les soins nécessaires. Lorsqu'un arbre est vieux, on doit mettre sur le tronc, la première année de la plantation, une bonne couche de terre grasse, mêlée de bouse de vache ; dans les temps secs, on mouillera le pied de l'arbre, et même l'arbre tout entier trois à quatre heures après le lever du soleil, si la température n'est pas trop froide, ce qui facilitera l'ascension de la sève et le développement du sujet.

Les arbres fruitiers à pepins ne sont pas les seuls estimés, ceux à noyau ont leurs qualités et leur mérite particuliers. Le Pêcher tient un des premiers rangs, ainsi que le Prunier, l'Abricotier, etc.

Le Pêcher dirigé en espalier exige un espace de 8 à 9 mètres entre chaque arbre ; le collet de l'arbre doit être à une distance de 12 à 15 centimètres du mur vers lequel on incline l'arbre, en ayant soin de l'y faire adhérer et de tourner la cicatrice de la greffe vers le mur.

Les meilleurs sujets pour Pêcher sont les scions appelés *dix-huit mois* ; ceux dits *trente mois* ou *quarante-deux mois* sont tout à fait inférieurs. Il est utile de bien les connaître, car beaucoup de personnes ne savent pas faire la distinction des trois sujets réunis ensemble, et une connaissance particulière est nécessaire pour les distinguer.

Pour la fructification et la préservation des maladies, des auvents en paille ou en planches sont nécessaires de 0,50 centimètres de large sur la longueur du sujet, et 0,50 centimètres au-dessus du sommet ; on les placera depuis le commencement de février jusqu'à la fin, suivant la température, et on les retirera à la fin de mai ou dans le courant de juin. Il en est de même pour le Poirier en espalier ; on place les auvents au moment où se montrent les boutons à fleur, et on les retire à la fin de mai ou dans le courant de juin. Le Pêcher greffé sur Prunier ne convient bien que dans les terres humides, tandis que sur Amandier il est

bien préférable pour les terres légères. Chaque essence d'arbre doit être à part; les maladies du Pêcher viennent souvent de ce qu'il est couvert par des vignes ou autres arbres.

L'un des arbres à fruits en baies les plus intéressants est le Figueur. Pour la plantation des Figueurs, on fait une tranchée bien exposée au midi dans la longueur de la plantation; on les place obliquement, afin de faciliter le couchage de côté et d'autre (avant de les coucher, on enlève les feuilles et les fruits de *regain*), on les plante à 1 mètre l'un de l'autre en quinconce; une fois qu'ils sont plantés, on laisse la tranchée de 20 à 25 centimètres en contre-bas, de manière à pouvoir les coucher facilement en terre du côté de leur pente. Pour les préserver de la gelée, on les fixera avec des crochets, on recouvrira le tout avec de la terre et on les relèvera à la fin de mars, lorsque les froids ne seront plus à craindre; on les taillera et on pincera les extrémités dont on distinguera les fruits. De cette manière, la fructification est plus précoce et plus abondante. Le Figueur vient généralement dans toutes les terres.

(*Bull. de la Société d'Hort. de la Sarthe.*)

MISCELLANÉES.

DIOSCOREA BATATAS. — IGNAME DE LA CHINE.

(Troisième article.)

Maintenant que la culture et le mode de récolte du *Dioscorea Batatas* sont bien connus, voyons quels en ont été les résultats et les produits au moment où nous écrivons cette notice (décembre 1856).

Un premier envoi de 25 rondelles fut fait à la Société centrale d'horticulture du département en 1855 par M. Paillet, de Paris; j'en avais reçu personnellement 50, ce qui faisait en tout 75 rondelles, pesant ensemble 504 grammes, j'en fis la distribution dans la séance du 6 mai 1855.

Il n'est pas possible de faire connaître les résultats du produit de l'année 1855, par la raison que beaucoup de personnes ont laissé une partie de leurs plantes en terre, qu'elles ont fait de nouvelles plantations résultant de la division de leur récolte, et qu'elles n'en ont donné le résultat qu'en 1856, sans donner le poids de leur semence partielle; néanmoins je vais énumérer, autant que possible, ces divers produits de 1856.

M. Faucheur fils, jardinier-maraîcher, rue aux Anglais, à Saint-Sever, a reçu de la société 55 rondelles pesant 128 grammes ; il les a plantées le 10 avril 1855, et en a récolté 25 kilogrammes de racines en 1856, qu'il a exposées à la séance du 5 octobre dernier.

Cette plantation n'a occupé que 1 mètre 60 centimètres de terrain en carré.

Sur les tiges de ces 55 pieds il a été récolté 200 bulbilles environ, dont plusieurs avaient 2 et 5 centimètres de grosseur, propres à la reproduction.

Cet habile cultivateur a remarqué que la végétation était plus active en automne qu'en été ; il en conseille la culture aux maraîchers dont les terrains sont profonds, légers et faciles à cultiver ; cette culture est, dit-il, même plus aisée que celle du céleri.

M. Leveau-Valée, propriétaire à Quevilly, a reçu également en avril 1855, des rondelles de la Société ; deux pieds de ces rondelles ont passé l'hiver en pleine terre, les autres ont été récoltés et ont servi à la plantation de 1856. Cette dernière plantation a produit de meilleurs résultats que les deux pieds restés en terre provenant de la plantation de 1855, quoique cette plantation de 1856 ne soit demeurée en terre que huit mois. Le produit total a été de 16 kilogrammes ; les racines ont été fort belles et de gros volume.

M. Schlumberger, propriétaire aux Authieux, a reçu de la Société, en mars 1855, 15 rondelles pesant 68 grammes, 5 de ces rondelles se sont desséchées ; 12 sont restées en bon état, lesquelles ont été plantées sur couche tiède et mises en place vers la fin de mai, sur un ados de 15 centimètres de hauteur, dans de bonne terre à potager, légèrement sableuse. Les plantes ont été abandonnées à elles-mêmes. Sur les 12 rondelles, 10 seulement ont poussé. Cette plantation n'a pas été couverte pendant l'hiver de 1855 à 1856.

Au printemps de 1856, on a remarqué que les plantes avaient gelé dans leur partie supérieure, mais la partie inférieure était restée parfaitement intacte. Le tout a été laissé en terre.

Aux premières gelées de novembre 1856, la récolte a été faite ; récolte difficile, car les tubercules ou racines s'étaient développés à environ 60 centimètres de profondeur dans le sous-sol, composé de sable pur et de gros galet. Il a fallu faire une tranchée très-profonde pour arriver à les avoir entières. Les galets étaient incrustés dans la substance même des tubercules. Le plus gros de ces tubercules pesait 1,175 grammes ; le plus petit, 580. Les autres variaient entre 450 et 600 grammes. Le poids total de la récolte, se composant des 10 pieds, a été de 5,670 grammes, ou 5 kilogrammes 6 hectogrammes 70 grammes.

En mars 1855, j'ai planté 59 rondelles dans un terrain lourd, dur et calcaire. Plusieurs de ces rondelles n'ont pas poussé ; il n'en a paru

que 52. Je les ai laissées en terre pendant les années de 1855 et de 1856, sans couverture pendant l'hiver de 1855. Au mois de novembre 1856, je les ai fait déplanter, les racines produites en 1856 étaient enfoncées dans le sol à près de 70 centimètres ; celles produites en 1855 étaient entièrement pourries et détruites. La totalité de la récolte n'a été que de 8 kilogrammes pour les 52 pieds. Les racines étaient petites, minces et allongées ; les plus belles pesaient à peine 4 hectogrammes 50 grammes.

Il résulte donc de tous les détails que nous avons énumérés ci-dessus, que le *Dioscorea Batatas* (Igname de la Chine) peut être facilement cultivé, et avec avantage, dans les terrains légers, sableux et profonds ; qu'il ne demande aucun soin ni entretien pendant sa végétation, et qu'un délai de huit mois suffit pour obtenir sa production ;

Qu'on doit s'abstenir de le cultiver dans les terrains durs, lourds et peu profonds ;

Que le seul inconvénient réel que présente cette culture est l'enfoncement des racines dans le sol, difficulté, à la vérité, plus facilement vaincue dans les terrains légers, mais d'un assez grand travail dans les sols durs, argileux ou calcaires.

Quant à la qualité nutritive de cette plante, elle est fort bonne, agréable au goût et très-saine ; elle peut rivaliser avec la pomme de terre ; elle est moins farineuse ; mais la difficulté de sa récolte laissera encore longtemps la pomme de terre maîtresse du terrain.

Que les personnes qui cultivent la pomme de terre suivent les conseils que nous leur avons donnés antérieurement, qu'elles plantent à l'automne profondément la pomme de terre (25 centimètres), et successivement les produits de la même culture précédente, et elles verront peu à peu s'améliorer leur récolte et disparaître entièrement la maladie : l'expérience de six années prouve cette vérité.

TOUGARD.

OBSERVATIONS SUR LA CULTURE DES TOMATES

ET SUR L'APPLICATION DU GUANO ET DU BIPHOSPHATE DE CHAUX.

Un amateur anglais adresse l'intéressante note suivante au rédacteur du *Gardener's Chronicle* : « En février 1856, je semai quelques graines de Tomate dans un pot que je plongeai dans une couche chaude. Le jeune plant ayant développé deux ou trois feuilles, fut repiqué, chaque pied isolément, dans un pot et transporté dans la serre froide. Ces plantes, vers la mi mai, étaient devenues très-vigoureuses et étaient chargées de boutons à fleur ; je choisis, pour tenter mes ex-

périences, trois plantes; je les ôtai de leurs pots sans déranger les racines, sauf l'extrémité du pivot, que je raccourcis, et les plantai dans une plate-bande de mon jardin, contre un treillage exposé en plein midi et à la distance d'environ 2 mètres et demi l'une de l'autre. On les arrosa copieusement avec de l'engrais liquide léger, obtenu de fumier de vache frais détrempé depuis un mois ou deux dans un tonneau d'eau. Je fis alors ajouter à cette eau de fumier une petite quantité de guano péruvien et de biphosphate de chaux, provenant de raclores d'os. Deux jours après, la matière épaisse étant allée au fond, la masse du liquide était claire et propre à être employée.

» L'auteur de ces notes ajoute que les bons effets de ce liquide sur tous les végétaux de potager ainsi que sur les plantes du jardin d'agrément, sont encore peu connus des jardiniers. Son emploi exige quelques précautions; on doit l'étendre de beaucoup d'eau, sinon son énergique action causerait la mort des plantes. Ceux qui désireraient faire de pareils essais, doivent s'assurer de la bonne qualité du guano et du biphosphate de chaux, et s'adresser pour cela à des maisons respectables; on vend beaucoup d'engrais de biphosphate de chaux dans lequel ce sel ne figure que de nom.

« Les pieds de Tomate plantés comme nous avons dit, à bonne exposition, furent ombrés pendant quelques jours et de nouveau arrosés à de certains intervalles avec le liquide fertilisant ci-dessus indiqué, fortement étendu d'eau. Leur végétation devint des plus vigoureuses, leur floraison des plus abondantes. Il fallut alors pincer et retrancher tous les jets inutiles ou trop rapprochés, dont le nombre empêchait la circulation de l'air et les rayons solaires d'arriver sur les rameaux destinés à porter fruit; les longs rameaux furent assujettis au treillage au moyen de bandelettes de toile goudronnée, clouées de distance en distance, et de manière à représenter une forme en éventail. Une bonne partie des fruits fut enlevée, car il eût été impossible que leur grand nombre n'eût pas nui à la prospérité de la plante et à leur propre développement. L'extrémité des tiges fut pincée lorsqu'elles eurent atteint le haut du treillage (2 mètres d'élévation); les fruits acquièrent par là un plus gros volume.

» Notre amateur obtint, dit-il, sur un pied 75 fruits, 63 sur le second, et 68 sur le troisième, 206 en tout, donnant un poids total de 42 livres environ; produit fort satisfaisant pour trois plantes.

» J'attribue en grande partie, ajoute-t-il, l'étonnante vigueur et la grande fertilité de mes pieds de Tomate, à l'emploi de solutions de guano et de biphosphate de chaux; je fonde mon opinion sur ce qu'ayant planté, à titre d'essai comparatif, deux pieds contre le treillis et les avoir fait arroser de la même manière et aux mêmes heures, l'un avec de l'eau de fumier de vache, et l'autre pied avec de l'eau pure;

j'eus pour résultat que le premier pied parvint à la taille des pieds traités au guano, mais avec beaucoup moins de fruits et d'un volume inférieur; le second pied ne put atteindre le sommet du treillage, et peu de ses fruits parvinrent à maturité. La récolte sur mes trois plantes commença en septembre et dura jusqu'à la fin d'octobre. » *Gardener's Chronicle*, 24 janvier 1857.)

CULTURE DU LISIANTHUS RUSSELLIANUS.

La culture et l'éducation de cette splendide plante, introduite du Texas depuis plusieurs années, offrent pour beaucoup d'amateurs des difficultés assez grandes pour leur faire croire que c'est peine inutile de s'occuper dorénavant d'une plante jugée intraitable par la plupart des jardiniers. Nos voisins d'outre-Manche, loin de se décourager, ont multiplié leurs essais de culture, et les magnifiques exemplaires que l'on voit fort souvent figurer aux expositions horticoles prouvent assez que l'on s'est exagéré le caractère rebelle du *Lisianthus Russellianus*. Un amateur qui a beaucoup étudié les mœurs capricieuses de cette plante, est parvenu à trouver le défaut de la cuirasse, à vaincre cette nature sauvage; voici son système d'éducation : La graine doit être semée vers la mi-mars; elle est très-fine et exige par conséquent certaines précautions pour la répandre sur le sol; celui-ci doit consister en un mélange de moitié terreau de feuilles et moitié de terre franche douce, auquel on ajoute une petite quantité de sable blanc; on prend un pot de 5 à 7 centimètres ou plus de diamètre, on le draine fortement avec des tessons, on le remplit presque jusqu'au bord du compost indiqué que l'on foule avec force pour le rendre compacte; on achève ensuite de remplir le pot avec une couche de sable blanc d'un demi-pouce d'épaisseur (1 centimètre un quart); on bassine pour que le tout soit bien trempé d'eau et l'on sème assez clair; on saupoudre ensuite avec un peu de sable sec; l'opération achevée, on recouvre le pot d'un morceau de carreau en verre, et on le porte dans un lieu chaud où la température marque 20 à 25 degrés au thermomètre centigrade; on se servira, pour remplacer les bassinages à la surface qui sont nuisibles aux graines fines en général, de soucoupes constamment remplies d'eau dans lesquelles les pots seront placés. Le semis lève au bout de trois semaines environ, quatre semaines après le jeune plant devra être repiqué, chaque individu isolément dans un petit godet bien draine et dans le même compost indiqué plus haut. Une température élevée et une exposition près des vitres de la serre sont essentielles à la bonne venue des jeunes plantes; ces deux conditions remplies, de copieux arrosements et de fréquents

seringuages sur le feuillage vous procureront vers l'automne de jolis petits individus que l'on devra pincer à tous les joints pour les rendre touffus. Au mois de septembre on repote dans des vases un peu plus grands; les bassinages sur le feuillage doivent cesser après cette opération; l'eau des soucoupes suffit pour entretenir les racines humides. On pourrait, à la rigueur, conserver les plantes dans une bonne serre tempérée, mais elles seront toujours plus belles et plus vigoureuses, après un hivernage dans une bonne couche de fumier chaud d'environ 10 à 12 degrés centigrades, où l'aérage est établi de manière à prévenir une humidité concentrée. La distribution d'eau au moyen de soucoupes ne pouvant se faire lorsque les pots sont plongés dans la couche, on devra arroser alors une fois tous les quinze jours, lorsque l'air ambiant est sec, et seulement une fois par mois si l'atmosphère est humide; ces arrosements ne doivent au surplus se faire que pour empêcher la plante de flétrir; les vapeurs que dégagent la couche suffisent le plus souvent pour entretenir un degré d'humidité convenable autour des racines. On augmentera la température pour la porter vers la fin de février à 20 ou 23 degrés centigrades; on repotera dès qu'on s'apercevra que les plantes commencent à pousser, en se servant de grands pots (10, 15, 20 centimètres de diamètre); la beauté des exemplaires dépend un peu de la grandeur des vases dans lesquels on les place définitivement. On ne saurait, à mesure que le printemps avance, leur donner trop de chaleur, trop d'humidité, on ne doit pas craindre de tomber dans l'excès, pourvu que ces deux éléments marchent d'accord. La floraison aura lieu en juillet et continuera pendant deux ou trois mois de suite. Des plantes ainsi traitées peuvent se couvrir de 4 à 500 fleurs.

D'après les observations de M. Forekel, directeur des serres chaudes de Sa Majesté le Roi des Belges, au château de Laeken, le *Lisianthus Russellianus* n'aime pas à être changé de place ou transporté dans une autre serre, surtout lorsqu'il est en boutons, car alors il jaunit de suite. Cette belle Gentianée n'aime pas à être tourmentée, aussi ne doit-on pas s'effrayer du tapis de mousse dont la surface de la terre du pot pourrait se charger; on respectera cette mousse dont l'effet est de préserver le collet de la racine des influences de l'air ambiant. Nous avons toujours remarqué que les *Lisianthus* au Mexique croissaient entre les herbes touffues des prairies, et que leur floraison était d'autant plus luxuriante que le bas des plantes se trouvait plus caché à la lumière.

NOTE SUR LES MIMULUS.

Les Mimulus devraient être plus cultivés qu'ils ne le sont; ces curieuses corolles aux couleurs si gaies, si attrayantes, ornent fort bien les tablettes d'une serre froide et forment de charmantes corbeilles dans les jardins durant la belle saison. Leurs fleurs se succèdent pendant fort longtemps, et si l'on a soin d'enlever les jets et de bouturer dès que l'occasion s'en présente, on peut jouir d'une floraison non interrompue depuis le commencement du printemps jusque vers la fin de l'automne. On doit, pour avoir de fortes plantes et de grandes fleurs, plonger les pots vers la fin de février dans une bonne couche chaude ou à défaut les porter dans une serre chaude; on enlève, lorsque la plante est entrée en végétation, les jets ou coulants enracinés ainsi que les branches les plus vigoureuses pour la multiplication. Ces boutures s'insèrent chacune dans un petit pot et dans un riche compost mélangé de sable de rivière; on a recours à la couche chaude pour hâter la radification, laquelle se fait du reste fort rapidement dans ces circonstances. Les Mimulus étant des plantes presque aquatiques, aiment beaucoup l'eau; les jeunes plantes doivent être arrosées avec soin; car une fois sèches, elles se remettent difficilement, fleurissent pauvrement, en un mot, elles ne valent plus la peine d'être soignées. Les pots étant bien remplis de racines, seront remplacés par des vases plus grands, le double de diamètre même, afin que ces plantes assez voraces puissent trouver une nourriture abondante. Soumises à ce régime bienfaisant, les plantes se développeront avec rapidité; des rameaux se produiront de toutes parts et nécessiteront l'attention du cultivateur; il devra les soutenir avec de petites baguettes, sous peine de les voir s'affaisser et se briser sous leur propre poids ou sous le souffle des vents. Le compost qui leur convient le mieux consiste en bonne terre franche vierge, à laquelle on ajoute du fumier bien consommé et une forte partie de gros sable de rivière. De nouveaux repotages seront exécutés à trois semaines d'intervalle l'un de l'autre; le dernier se fera pour les plus forts exemplaires dans des pots d'un pied de diamètre et pour les autres dans des vases un peu moins larges. Arrivés à cette période de développement, les Mimulus ne seront plus tenus dans une atmosphère chaude, on les transportera dans un lieu frais et ombragé et bien aéré de la serre froide; ils y fleuriront pendant fort longtemps. Si l'on préfère les planter en pleine terre, on devra préalablement à leur sortie de la serre chaude, les abriter pendant quelques jours dans une bâche et leur donner de l'air progressivement. La nature aquatique des Mimulus permet de les planter dans des endroits humides, là où bien peu d'autres végétaux pourraient croître; mais alors, il faut veiller aux incur-

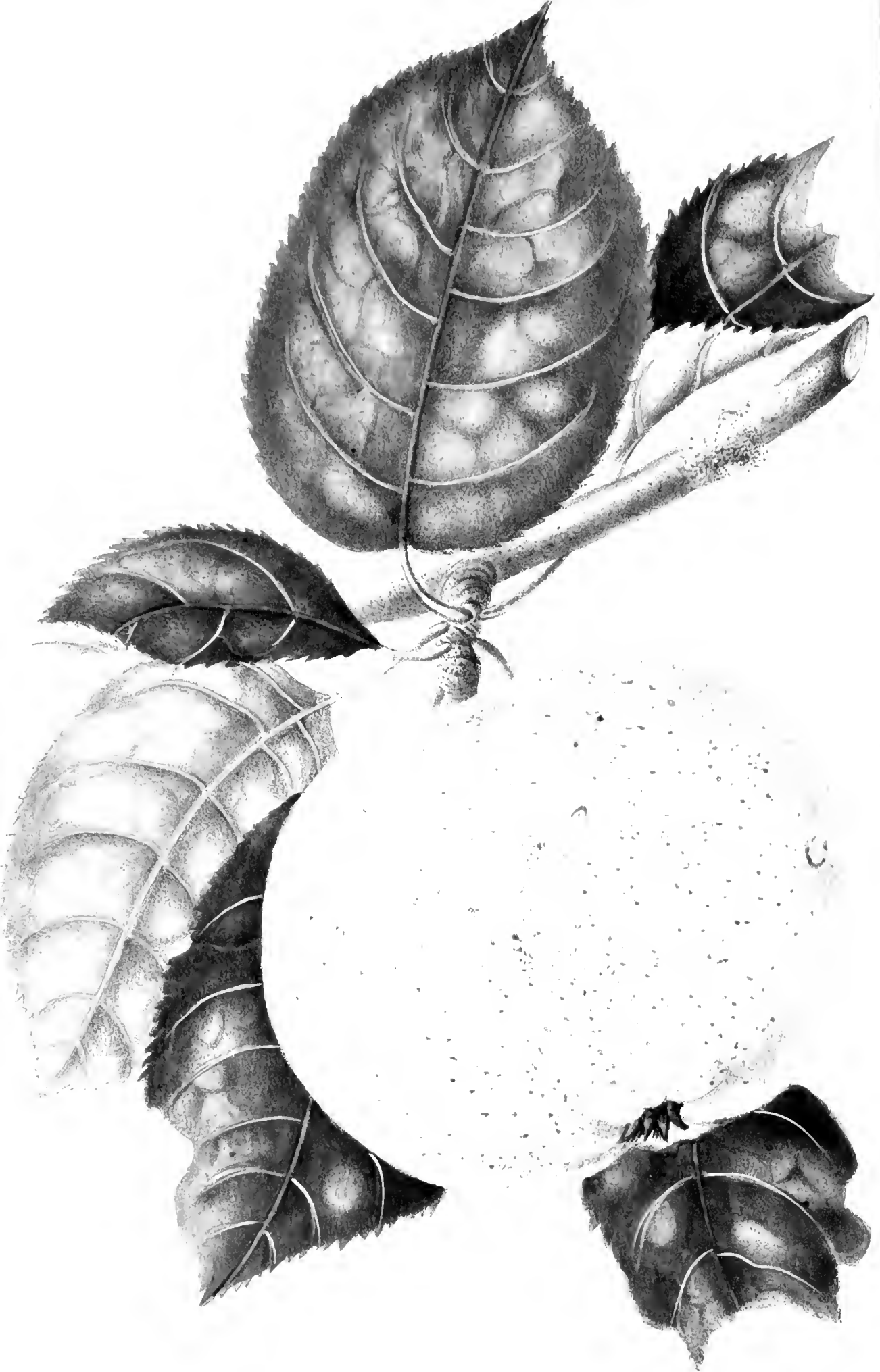
sions des limaces très-friandes des tiges herbacées de ces plantes ; un peu de suie ou de chaux disséminée autour des touffes écartera ces redoutables mangeurs. Une bordure de *Mimulus* encadrant une pièce d'eau est quelque chose de fort coquet.

Un grand nombre de jolies variétés, issues surtout du *Mimulus cardinalis*, ont été gagnées de semis depuis quelques années en France, en Angleterre et en Belgique ; toutes sont répandues dans le commerce à un prix très-modique.

DAHLIAS A PETITES FLEURS, DITS LILLIPUTIENS.

Une nouvelle race de Dahlias de taille peu élevée et à fleurs semblables à des Renoncules, commence à s'enrichir d'un certain nombre de fort jolies variétés. C'est surtout aux semeurs allemands (Sieckman, Stork, Deegen) que l'on est redevable du perfectionnement de cette race, si précieuse pour l'ornementation des petits jardins et pour la confection des bouquets. On cite parmi les meilleures variétés nouvelles : le *Deutscher Goldfisch* (S.), jaune d'or pointillé d'écarlate vif ; le *Liliput perle* (S.), pourpre violacé, forme admirable ; *Souvenir de Belcombe*, jaune canari pointé de blanc ; *Zelniru* (S.), blanc d'argent nuancé de lilas rose tendre ; *Fräulein Marx* (Stork), écarlate vif nuancé de feu ; *Ranunkel* (S.), écarlate vermillon. Toutes ces variétés font partie de la riche collection de M. Adolphe Weick, horticulteur à Strasbourg. Le même horticulteur annonce trois nouvelles variétés de *Fuchsia*, obtenues de semis par M. Koch de Russelsheim en Allemagne ; ce sont *Gloire de Russelsheim*, *Louis Weinrich* et *Madame Ad. Koch*. Toutes les trois à grandes fleurs blanches, la dernière surtout est fort belle, à corolle semi-double, d'un blanc pur rubanné de rouge vif, comme un OEillet flamand. M. Bernicau, horticulteur à Orléans, annonce de son côté quatre *Fuchsia* gagnés par ses soins ; ce sont : les *Fuchsia Comtesse de Liniers* (Bernicau), variété à gros tube blanc, légèrement lavé de rose ; sépales à pointes verdâtres, réfléchies ; corolle rose vermillonnée, magnifique. *Comtesse de Tuder* (Bernicau), fleur moyenne, tube rose clair, renflé vers le milieu ; sépales infléchis rose foncé ; corolle rose brillante à larges pétales, jolie variété de forme globuleuse. *Duc de Malakoff* (Bernicau), tube rouge violacé ; sépales à pointes blanchâtres ; corolle rouge eramoisi foncé, et *Pirouette* (Bernicau), variété originale à grandes fleurs ; tube mince ; sépales longs de 6 centimètres, d'un beau rose carminé ; corolle très-ample, bien campanulée, du plus beau bleu violacé.





POMME REINETTE DE L'OHIO,

GREEN OHIO'S PIPPIN DES POMOLOGUES AMÉRICAINS.

(Planche VII.)

Cette pomme est à notre sens l'une des plus estimables conquêtes de la pomologie anglo-américaine. Nous n'hésitons pas à la considérer comme une Reinette de premier ordre.

L'arbre, vigoureux et fertile, digne d'être admis même dans un jardin peu spacieux, peut y remplacer avec avantage plusieurs variétés anciennes, délicates, peu productives et plus ou moins frappées d'une sorte de décrépitude. Ajoutons que sa vigueur lui assigne aussi, ce nous semble, une place d'élite dans les vergers.

Nous ne la trouvons pas mentionnée dans les divers recueils ou traités pomologiques publiés aux États-Unis, que nous avons pu consulter, il est donc permis de supposer qu'elle est de date toute récente.

Sa forme est arrondie, déprimée, régulière. Son volume peut, dans de bonnes conditions, être très-considérable; en moyenne, la hauteur est de 7 centimètres, le diamètre de 8 et demi.

Le pédoncule est assez long; l'entonnoir où il s'implante est profond et très-évasé; le calice demi-clos; les sépales ou divisions vert-grisâtre, persistantes.

L'épicarpe (peau), constellé de rares mouchetures grises, d'un vert prononcé d'abord, se nuance de jaune lors de la maturité et se revêt de tavelures rosées analogues à celles de la Reinette d'Angleterre, mais moins intenses.

La chair, d'un blanc un peu jaunâtre, est ferme, juteuse, des plus fines, d'un goût sucré acidulé superfin de Reinette.

Les loges sont relativement étroites et contiennent quelques pepins ovales allongés, brun clair.

La *Reinette de l'Ohio* (s'il nous est permis de traduire ainsi son appellation originale) mûrit vers la fin de décembre, a toute sa perfection en février et n'est pas sujette à se cotonner ni à se rider.

Les rameaux sont d'un brun-rougeâtre lisse, peu foncé et parsemés de lenticelles grisâtres très-apparentes. Les supports sont gros, longs de 5 centimètres. Les fleurs sont d'un blanc légèrement rosé, panachées en dessous de rouge cerise; les divisions calicinales sont remarquablement allongées.

Les feuilles sont amples, ovales, ou plus généralement ovales-acuminées, profondément et irrégulièrement dentelées, d'un vert foncé en dessus, gris vert clair en dessous et assez duvetenses. Beaucoup ont

l'extrémité crispée ou relevée en gouttière. La nervure médiane se nuance d'une légère teinte rose. Ses stipules sont falciformes.

(C. A. HENNAU, dans les *Annales de Pomologie belge et étrangère*, 4^e année (1856), page 15.

STOKESIA CYANEA (L'HÉRITIER),

STOKÉSIE A FLEURS BLEUES.

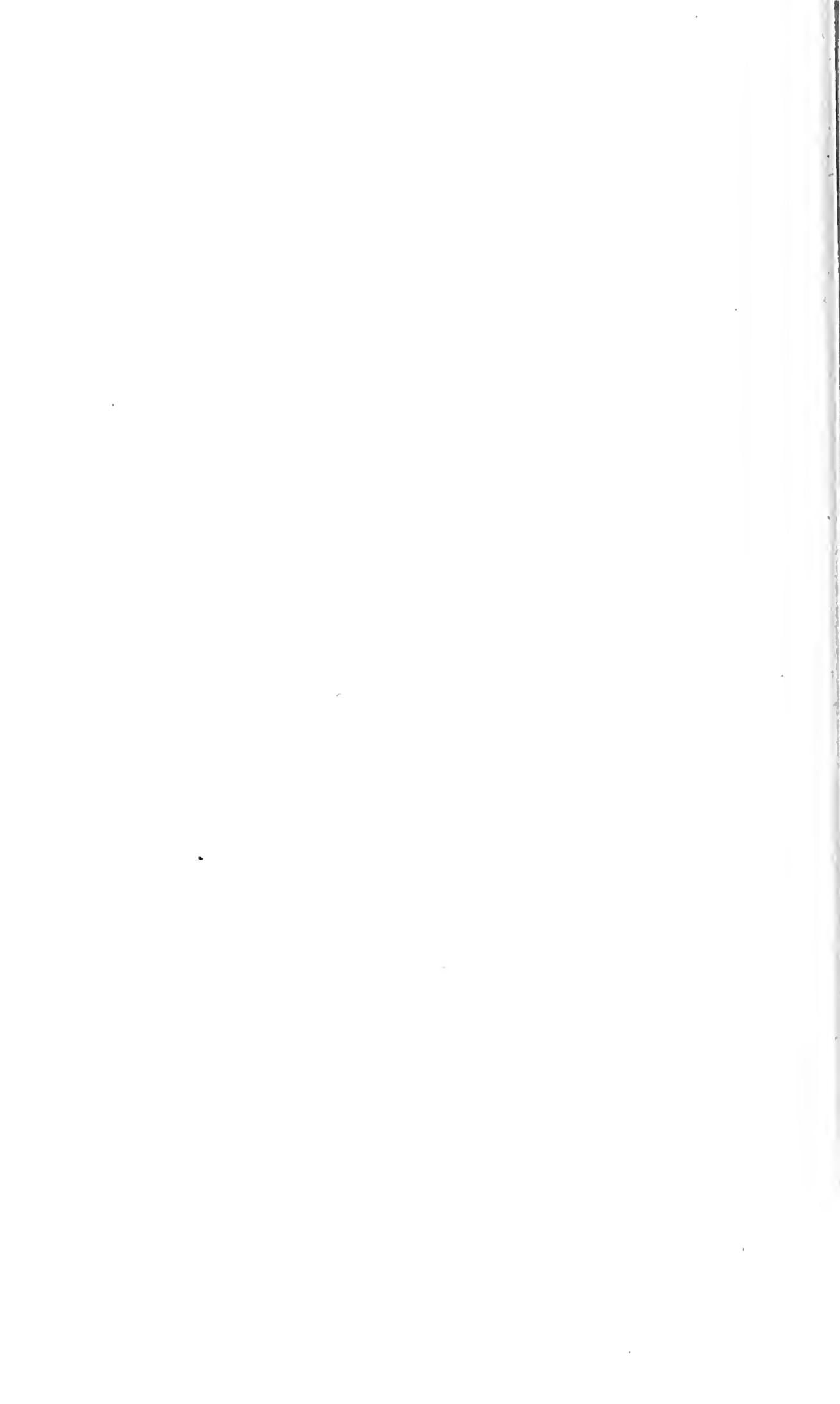
(Planche VIII.)

Le genre *Stokesia*, dédié à M. le docteur J. Stokes de Dublin, appartient à la famille naturelle des Composées, tribu des Vernoniacées; il présente comme caractères distinctifs : un capitule multiflore, radié; un involucre subglobuleux, bractée à la base, plurisérié, imbriqué, à squames apprimées, les extérieures ovales se terminant en un appendice foliacé cilié-épineux, les intérieures oblongues plus ou moins ciliées; un réceptacle charnu et nu, des corolles parsemées de glandes, les extérieures du capitule plus grandes et plus profondément fendues à l'extrémité. Anthères incluses. Achène court, tétragone rarement trigone, aréole terminale large tétragone. Pappus à quatre ou cinq écailles paléacées. — Une seule espèce compose ce genre fort distinct, c'est celle que nous décrivons plus loin sous le nom de *Cyanea* et dont nous donnons le dessin, afin qu'on puisse juger du mérite de cette plante remarquable; en effet, des fleurs qui peuvent rivaliser par le volume et l'élégance avec les Asters si renommés de la Chine, et un port dressé d'un aspect imposant lui assigneront une place distinguée dans nos parterres; place qu'on lui accordera avec d'autant plus d'empressement qu'elle est vivace, rustique et de culture facile. D'après les botanistes Torrey et Gray, le *Stokesia cyanea* serait une des plantes les plus rares des États-Unis; on la trouve dans la Géorgie, la Caroline du Sud et dans la Louisiane, d'où elle fut introduite au Jardin botanique de Kew il y a environ un siècle, par M. J. Gordon. De même que la plupart des plantes, elle a eu à subir plusieurs baptêmes avant de recevoir celui de *Stokesia cyanea*, qui semble devoir être définitivement adopté; c'est ainsi que Hill la nomme *Carthamus levis*, Michaux *Carthamus Carolinianus* (dans l'herbier du *Muséum de Paris*), Cassini l'appelle *Cartesia centauroides*, enfin, sir W. Hooker la rapporta par erreur au *Centaurea Americana* dans son catalogue des plantes recueillies par M. Drummond dans les provinces méridionales des États-Unis.

Le *Stokesia cyanea* est une plante herbacée, vivace, à tige dressée, arrondie, ramifiée, glauque, glabre, un peu tomentuse vers le haut; les branches sont souvent de couleur violacée. Les feuilles radicales sont



Helianthus scaberrimus



entières, lancéolées, s'amincissant peu à peu vers le bas en un long pétiole aplati; les feuilles caulinaires, également lancéolées, deviennent graduellement sessiles vers les parties supérieures des branches; celles rapprochées du sommet des rameaux sont semi-amplexicaules et dentelées épineuses à la base. Involucre composé de plusieurs larges folioles imbriquées, à extrémité coriace, foliacée, étalée, réfléchie et ciliée; les cils sont raides, presque épineux. Capitule de fleurs très-ample, d'un bleu violacé; fleurons très-nombreux; les extérieurs presque radiés, plus grands et plus profondément fendus au sommet que les autres.

Cette plante peut lutter de beauté, non-seulement avec les Asters de la Chine, mais avec le beau *Centaurea Americana* de Nuttall; elle a de plus l'avantage d'être vivace. Il serait peut-être prudent, en égard à son origine des régions tempérées des États-Unis, de la couvrir pendant l'hiver d'une couche de litière, ou d'en abriter quelques exemplaires sous les châssis d'une bêche froide.

REVUE DES PLANTES RARES OU NOUVELLES.

SERRE CHAUDE.

Ansellia Africana (LINDLEY), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 4965. — Famille des Orchidées. — Gynandrie Monandrie.

Des tiges allongées croissant par touffe et d'un port grandiose, et d'amples panicules ramifiées, gracieusement inclinées vers le sol et chargées de grandes fleurs d'un vert pâle, maculé de nombreuses taches d'un brun pourpré foncé, recommandent l'*Ansellia Africana* à l'attention des orchidophiles; son noble port et l'ampleur de ses formes suffiraient seuls pour le ranger parmi les plantes dites ornementales. La floraison a lieu en hiver dans les serres de Kew; un fort exemplaire présentait en janvier dernier cinq énormes racèmes gracieusement inclinés, terminant un nombre égal de tiges.

C'est l'île de Fernando-Po et la côte opposée de l'Afrique tropicale qui nous ont fourni cette belle Orchidée; la côte de Natal produit une variété à fleurs plus pâles que le savant orchidologue Reichenbach fils considère comme une espèce distincte et qu'il a, en conséquence, nommée *Ansellia gigantea*.

L'*Ansellia Africana* forme une plante très-touffue, à tiges plutôt qu'à pseudobulbes, allongées, hautes de 1 pied et demi à 2 pieds, revêtues des bases allongées et fortement nervées de feuilles. Celles-ci s'é-

levant surtout de la portion supérieure de la tige, ont 1 pied et plus de longueur et environ 2 pouces de largeur; elles sont lancéolées-ligulées, plus ou moins récurvées, fermes et un peu coriaces, striées de veines parallèles proéminentes à la face inférieure. Panicules amples, terminales, ramifiées dès leur base, inclinées. Fleurs nombreuses et très-grandes; pétales et sépales plus ou moins étalés, incurvés, oblongs, obtus d'un vert pâle passant au jaunâtre, ornés intérieurement de nombreuses macules irrégulières, généralement transversales d'un brun pourpré foncé; à l'extérieur ces taches sont peu apparentes et d'une teinte grise; les pétales sont beaucoup plus larges que les sépales. Labelle oblong, trilobé; lobes latéraux érigés, arrondis, rayés de pourpre à l'intérieur: le disque présente deux lamelles longitudinales élevées; lobe intermédiaire ou central d'un beau jaune foncé, ové, un peu crispé, recourbé au sommet. Colonne allongée d'un jaune pâle maculé de pourpre. Quatre masses polléniques, dont deux très-petites, attachées à une glande transversale.

La variété *Natalensis* (Hooker) ou *Ansellia gigantea* de Reichenbach fils, offre des fleurs d'un jaune-verdâtre pâle très-peu maculé, taches peu distinctes; le labelle est plus petit et plus allongé que dans le type.

En raison de son origine équatoriale, l'*Ansellia Africana* exige une forte somme de chaleur, on la placera dans la partie la plus chaude de la serre, dans des grands vases bien drainés. Quoique encore rare, cette belle Orchidée est cotée dans nos grands établissements horticoles à un prix assez modéré.

Phytolacca icosandra (LINNÉ), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 4967. — Syn. : *Phytolacca Mexicana*, Gaert. — *Phytolacca Bogotensis*, Miquel. — Famille des Phytolaccées. — Décandrie décagynie.

Cette espèce a été reçue à Kew, dit M. W. Hooker, des horticulteurs belges, sous le nom de *Phytolacca violacea*; par ses fleurs et son feuillage ce serait une plante de fort peu de mérite; mais le riche carmin du rachis et des pédicelles, de longs et gracieux racèmes pendants se chargeant de baies d'un violet presque noir, et une floraison facile et de longue durée, pourront la faire admettre dans les serres où elle produit un joli effet entre les Fougères et les Lycopodes ou entre les rocailles d'un bassin; c'est ainsi que nous l'avons cultivée il y a une dizaine d'années. Cette espèce de raisin d'Amérique est originaire des régions montagneuses chaudes et tempérées de l'État d'Oaxaca au Mexique; elle s'accommode fort bien en été d'une serre tempérée, saison où elle fleurit et fructifie copieusement. Elle n'atteint guère à plus de 2 pieds de hauteur; ses feuilles ont 5 à 4 pouces de longueur et sont por-

tées sur de longs pétioles; les racèmes ou grappes naissent du côté opposé à la feuille, sur les ramifications de la tige; ils sont très-longs, retombent gracieusement vers le sol et s'allongent au fur et à mesure que les fleurs s'épanouissent et que les fruits mûrissent; le rachis ou pédoncule général est d'un beau rouge corail ainsi que les pédicelles; fleurs nombreuses, petites, à périanthe vert jaunâtre; étamines généralement au nombre de six, souvent de quinze et de vingt. Baies de la grosseur d'un pois, ombiliquées, luisantes, d'abord vertes, ensuite d'un violet foncé et finalement presque d'un noir de jais.

La culture de cette plante n'offre aucune difficulté; elle redoute cependant une exposition en plein soleil, et demande beaucoup d'humidité durant sa période de végétation; elle se multiplie facilement par les graines qu'elle donne abondamment.

Oncidium bifrons (LINDLEY), *Gardener's Chronicle*, fév. 1857, p. 84. —
Famille des Orchidées.

Cette espèce a le port d'un *Gomezia* et n'offre, dit M. Lindley, que peu d'intérêt horticulural; les fleurs, d'un jaune pur, assez petites et peu nombreuses, sont disposées en un racème beaucoup plus court que les feuilles; celles-ci ressemblent aux feuilles de l'*Oncidium flexuosum* et mesurent de 25 à 50 centimètres de longueur; elles sont en forme de lanière, canaliculées à la base et surmontent par deux des pseudobulbes ovales et ancipités. Le labelle panduriforme offre un étranglement fort remarquable.

M. Loddiges, dans l'établissement duquel cet *Oncidium* a fleuri, dit l'avoir reçu du Mexique.

Uroskinnera spectabilis (LINDLEY), *Gardener's Chronicle*, janvier 1857. — Famille des Scrophularinées ?

On doit l'introduction de cette magnifique plante à M. Ure Skinner, négociant anglais à Guatemala, qui depuis longtemps fait des envois d'Orchidées et d'autres plantes à Londres, dans un but principalement mercantile, et qui de cette manière a fait connaître quelques unes des richesses végétales que recèlent ces belles régions montagneuses situées entre le Mexique et l'isthme de Panama. La dédicace de ce nouveau genre est un hommage rendu par M. Lindley à ce zélé collecteur.

L'*Uroskinnera spectabilis* est une plante herbacée ayant le *facies* d'un *Gesneria* et les caractères floraux d'un *Pentstemon*; elle est vigoureuse, érigée, douce au toucher; le coloris gris qui la distingue provient des poils dont elle est chargée. Ses feuilles sont oblongues, dentelées, pétiolées et longues de 2 à 4 pouces. Ses fleurs, de couleur

violette, sont disposées en épis terminaux, sessiles, très-rapprochés et longs de 5 pouces, et sous-tendus chacun par une bractée filiforme velue. Le calice est petit, en forme de coupe, poilu, à quatre dents; corolle d'un *Pentstemon* à tube d'un pâle violet, lisse, long d'un pouce et demi, terminé par un limbe bilabié à cinq lobes obtus, presque égaux. Les étamines comme celles des *Pentstemon*; une stérile linéaire spatulée, duveteuse et un peu plus courte que les plus courtes étamines fertiles. Le fruit est une capsule ovée, enveloppée, excepté au sommet qui est nu, par le calice poilu et ses quatre lobes filiformes; déhiscence loculicide, c'est-à-dire que l'ouverture se fait par la face dorsale des loges.

Ce genre est très-voisin des *Pentstemon* dont il diffère par son calice quadridenté en forme de coupe adhérent à la capsule, et par la déhiscence loculicide de celle-ci et non septicide comme dans les capsules des *Pentstemon*, enfin par son port et son aspect général. C'est une fort belle plante de serre, de nature un peu charnue et paraissant disposée à fleurir pendant une bonne partie de l'année, elle est encore trop rare et trop peu étudiée pour que nous puissions en indiquer la culture. M. Lindley dit avoir rédigé sa description d'après un faible exemplaire que possède la Société d'horticulture de Londres (cette description est en effet incomplète); il paraît que l'*Uroskinnera spectabilis* se trouve également entre les mains de MM. Veitch, horticulteurs à Londres; de l'établissement desquels il ne tardera pas à se répandre sur le continent.

SERRE FROIDE ET PLEINE TERRE.

Lobelia Texensis (RAFINESQUE), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 4964.
— Famille des Lobéliacées. — Pentandrie monogynie.

Cette Lobélie, originaire du Texas, doit être rangée au nombre des plantes les plus attrayantes qui ornent actuellement les parterres de nos jardins; de sa racine vivace s'élève une tige herbacée, érigée, haute de 2 à 5 pieds, simple, robuste, anguleuse, feuillée. Feuilles inférieures, longues de 6 pouces environ, les supérieures graduellement plus petites et passant aux bractées; les unes et les autres sessiles, largement ovées-lancéolées, très-acuminées, et souvent récurves, assez obscurément dentelées en scie. Racème long de 6 à 10 pouces, multiflore, presque pyramidal et muni de nombreuses bractées; celles-ci diminuent graduellement en grandeur vers le sommet du racème; elles sont aussi longues ou plus longues que les fleurs, étalées ou récurves, carénées et à bord denticulé. Fleurs érigées-étalées. Calice vert à tube très-court, hémisphérique, à cinq angles; le limbe présente cinq longs lobes subulés,

érigés, presque spiniformes, écartés les uns des autres. Corolle d'un riche écarlate; tube étroit, droit, long d'un pouce et plus; limbe bilabié : lèvre supérieure composée de deux segments linéaires-lancéolés; lèvre inférieure de trois segments un peu plus grands que les supérieurs. Anthères couleur de plomb. Style aussi long que les étamines, mais caché entre ces dernières.

La *Lobelia Texensis*, assez voisine de la *Lobelia cardinalis*, en diffère par son port plus élevé et plus robuste, par son feuillage plus ample et surtout par son grand et vigoureux racème chargé de fleurs et de longues bractées (ce qui nuit un peu à l'effet de l'inflorescence). Elle fleurit en été et se cultive comme la *Lobelia cardinalis*, c'est-à-dire qu'elle requiert en hiver l'abri de la serre froide, ou d'une bâche, ou un peu de litière si on la conserve en pleine terre.

Le même journal figure sous le n° 4960, une fort belle variété de la *Lobelia splendens* Willd, c'est la variété *ignea* ou rouge de feu, qui se distingue du type par des fleurs du plus beau rouge écarlate et par des feuilles colorées en rouge sang foncé, semblable à celui qui distingue les feuilles de certaines variétés de betteraves. Les fleurs, grandes et nombreuses, forment un long racème ou grappe terminale de toute beauté.

Cette magnifique variété, originaire du Mexique, doit être rentrée dans l'orangerie durant l'hiver; sa culture est la même que celle du type. Des corbeilles plantées de cette Lobélie doivent produire un effet extraordinaire et d'un éclat incomparable.

Dodecatheon integrifolium (MICHAX), *Gartenflora*, pl. 175. —
Famille des Primulacées.

Tout le monde connaît le *Dodecatheon meadia* ou *Gyroselle* : cette charmante petite plante vivace qui, au printemps, dresse une hampe au sommet de laquelle sont comme suspendues une douzaine de petites fleurs d'un rose purpurin à pétales redressés, auxquelles nos pères, par allusion poétique, imposèrent le nom prétentieux de *douze-dieux*. L'espèce de M. Michaux est tout aussi jolie et ne diffère de sa charmante sœur que par son feuillage entier, ainsi que l'indique son nom spécifique d'*integrifolium*; l'une et l'autre espèce sont originaires des prairies tourbeuses de la Virginie aux États-Unis; l'espèce à feuilles entières est encore peu répandue dans les jardins.

On recommande de planter ces jolies espèces en pleine terre dans un mélange d'une partie de terre jaune ou franche, de deux parties de terre tourbeuse et d'une demi-partie de sable; le sol doit être profond, bien drainé et à mi-ombre. On les couvre, pour passer l'hiver, avec de la mousse et des branches de sapin. Elles se multiplient de graines

qu'elles produisent en abondance ou par la division des pieds; cette opération doit se faire tard en automne, dans une bêche à l'abri de la gelée.

Farfugium grande (LINDLEY), *Gardener's Chronicle*, janvier 1857. —
Famille des Composées.

Sous le nom de *Farfugium grande*, M. Lindley décrit une plante ressemblant fort à notre *Tussilago Farfara*, que M. Glendinning avait exposée à une réunion de la Société d'horticulture de Londres en la désignant comme un *Tussilago* à feuilles panachées ou maculées. L'aspect général permettait ce rapprochement, mais la floraison assez récente de cette belle plante a démontré une fois de plus combien il est peu prudent de se fier à ces sortes de rapprochements. Le genre *Farfugium* occupera une place fort distincte parmi les Composées *labiatiflores* et près des *Chaptalia* et des *Anandria*; M. Lindley dit que le nom de *Farfugium* était anciennement appliqué au *Tussilago farfara*, à notre Pas-d'âne. Les feuilles de cette nouvelle plante sont très-grandes, toujours vertes, arrondies-angulaires et cordiformes; elles ont parfois jusqu'à 2 pieds de circonférence; leur couleur, d'un vert émeraude brillant, est copieusement maculée de taches d'un jaune clair. Les pétioles qui supportent ces feuilles sont laineux et longs de 12 à 15 pouces. Les fleurs sont insignifiantes; elles forment des capitules rassemblés au sommet d'un scape laineux, jaunes à centre d'un violet sale.

L'ensemble du *Farfugium grande* est fort ornemental : « C'est une touffe d'une beauté incomparable, dit le célèbre botaniste anglais, et si les feuilles sont vraiment persistantes en hiver, comme on le croit, ce sera un objet pour les jardins sans rival pendant cette triste saison. »

M. Glendinning, propriétaire de cette belle nouveauté, dit l'avoir reçue de M. Fortune; ce serait donc une plante des régions froides de la Chine et par conséquent rustique chez nous. Espérons que nos voisins d'outre-mer nous mettront à même de saluer bientôt la bienvenue de l'intéressante chinoise dans nos parterres; elle y sera admise avec le même empressement que sa belle devancière la *Dielytra spectabilis*.



CULTURE MARAICHÈRE.

LES COUCHES DU MARAICHER.

LEUR PRINCIPALE DESTINATION. — LES POMMES DE TERRE NATIVES, ETC.

Nous comprenons que l'on fasse des primeurs sous bêche, nous ne comprenons pas que l'on en fasse sur nos petites couches du potager. Il nous est arrivé, comme à beaucoup d'autres, d'y semer de la laitue, des radis, des carottes et des oignons; les produits ne valent pas le fumier qu'on y dépense et la peine qu'on se donne. Réservons nos couches pour faire lever des plants à repiquer; le profit est là, non ailleurs.

Le cultivateur de légumes de pleine terre doit nécessairement avoir des couches à sa disposition; cependant, nous en connaissons qui vivent du jardinage, même dans le voisinage des grandes villes, et qui n'ont pas de couches vitrées. Ceux-ci font un trou dans le jardin, à bonne exposition, foulent quelques bronettées de fumier dans ce trou, mettent quelques doigts de terre par-dessus, sèment leurs graines, et recouvrent toutes les nuits avec un paillason plus ou moins épais. Ce procédé serait admissible dans un potager de ferme; chez des jardiniers de profession, nous ne l'admettons point. Il est économique, sans doute; il est expéditif, mais il présente toutes sortes d'inconvénients. Les taupes, les campagnols, les souris, les limaces peuvent s'y introduire et s'y introduisent souvent. Et puis, la chaleur ne dure guère. Il peut arriver que des couches soient occupées, que l'on ait besoin d'opérer des levées rapides et de recourir pour cela à des expédients, à des fosses ouvertes à la hâte, à de simples buttes de fumier chargées de terreau; mais ces expédients ne peuvent pas, ne doivent pas dispenser des couches bien construites, soit au-dessus de terre avec coffre et châssis, soit au-dessous de terre avec murs à la chaux et châssis également. Les jardiniers, en général, savent comment l'on doit s'y prendre pour les établir; mais la plupart ne savent point qu'il y a de l'avantage à les drainer, en couvrant le fond de cailloux jetés pêle-mêle ou de morceaux de pots. Nous allons dire en quoi consiste cet avantage. Tant que le fumier n'est ni complètement tassé, ni complètement pourri, l'aération se fait bien dans les couches et l'eau des bassinages ne séjourne pas en excès dans le voisinage des racines; mais quand nous avons enlevé une première récolte de plants à repiquer, nous pouvons encore demander une récolte nouvelle à la couche refroidie, récolte qu'elle nous donne à temps pour les transplantations tardives, comme, par exemple,

lorsqu'il s'agit de choux à jets, de choux d'hiver, de rutabagas, de choux-navets, d'endives, de petsaï, etc. Alors le fumier se trouve consommé et tassé à tel point que l'air n'y court pas facilement et que l'eau des arrosages y dort. Dans les années pluvieuses, il n'est pas rare de voir des semis échouer complètement ou même des plantes, bien levées, *fondre* ou périr avant d'achever leur développement, parce que ces plantes souffrent et que certaines larves, celles des élatérides surtout, les attaquent dans cet état de souffrance, tandis qu'elles les eussent épargnées en bonne santé. Nous avons appris cela deux années de suite à nos dépens. Depuis lors, nous avons eu soin de mettre au fond de nos couches un lit de grosses pierres, jetées au hasard, et nous ne manquons plus aucun semis. La végétation se fait mieux et plus rapidement qu'autrefois, comme elle se fait mieux dans un pot sans vernis et troué au fond que dans un pot vernissé et sans trou. Pas d'air, pas de vie.

En même temps que nous appelons l'attention des jardiniers sur le drainage des couches, auquel on n'a pas encore songé, que nous sachions, nous leur recommandons de fouler le fumier avec plus de soin que d'habitude et de fouler également la terre destinée à recevoir la semence. C'est une œuvre de patience, nous le reconnaissons, mais il faut s'y soumettre. Il serait bien à désirer que le fumier long, que nous employons, dans la circonstance, fût divisé par un moyen mécanique quelconque, car le tassement deviendrait plus facile et la chaleur développée par la fermentation serait plus douce, plus régulière et de plus longue durée.

Nous recommandons enfin aux jardiniers d'adopter les semis en lignes sur couches et d'ouvrir les rayons au moyen d'une baguette que l'on presse avec la main ou avec la batte. On est sûr ainsi que la graine portera sur de la terre foulée et consolidée, et c'est là, nous le savons, une condition de succès. Nous disons plus : — Quand les jardiniers auront à mettre sur couche et en lignes de la semence un peu grosse, ils feront bien de la déposer une à une dans le rayon, au lieu de la laisser tomber. En la déposant, et sans même le remarquer, ils exerceront sur la terre, avec le bout des doigts, une pression favorable. C'est précisément cette pression qui donne de l'avance à toutes les graines, plantées ainsi, sur celles que l'on sème. Demandez plutôt aux hommes de pratique qui ont l'habitude et l'intelligence du jardinage, et ils vous diront qu'à placer les graines en terre, isolément, avec l'extrémité des doigts, on avance le plant de huit à dix jours. Nous insistons tout particulièrement sur ce point, afin de démontrer jusqu'à l'évidence le mérite d'un sol raffermi, notamment quand nous avons à opérer sur des terres légères.

Sans les couches vitrées, où en serions-nous ? Personnellement, nous

sommes peut-être mieux qu'aucun autre en position d'en apprécier l'importance; sans elles, nous n'arriverions pour ainsi dire jamais à l'heure. Si nous nous contentions de gros choux rouges de Frise ou de Gand, de savoyards ou de milans précoces, de cabrages, de choux-pain hâtifs, il nous suffirait de les semer chaque année au mois d'août sur une plate-bande bien riche, de les repiquer en pépinière à la fin de septembre, de les laisser passer l'hiver en pleine terre, sous la neige ou autrement, de les ombrager d'une manière quelconque en février ou en mars, afin de les sauver des effets désastreux du soleil, à la suite des gelées tardives, et de les transplanter ensuite à demeure, aussitôt que le temps le permettrait. Mais nous ne saurions nous contenter de ces variétés; il nous faut, en outre, des plants de choux-fleurs hâtifs, de choux-raves ou d'Arabie, de trapu de Brunswick, de chou conique de Poméranie, de Fumel, de chou Joannet, qui passeraient difficilement l'hiver ou seraient trop sujets à s'emporter, s'ils le passaient. Nous avons besoin, par conséquent, d'une couche pour les faire en toute hâte au printemps.

Ce n'est pas tout. Nous avons également besoin d'une couche pour faire nos plants de laitues, de fèves de marais, de betteraves de table, de bette-poirée, de céleri, tétragonie, quinoa, morelle noire ou brède, rhubarbe, tomate, cerfeuil bulbeux et igname-batate. Nous en avons besoin pour faire nos plants de pommes de terre de graine, nos plants de piment ou poivre long; enfin, pour faire lever en pots nos courges et nos concombres. Encore une fois, sans couche chaude ou tiède, il nous serait impossible d'obtenir des levées satisfaisantes et d'arriver à temps pour la culture de la plupart des plantes que nous venons de citer. Il n'y a que la couche pour déterminer la germination des semences difficiles et douteuses; et ce qui est vrai pour cette province, l'est à peu près pour le reste de la Belgique. Un jardinier sans couche est un cavalier démonté, un trainard qui tombe en route ou qui arrive quand on ne l'attend plus. Les gens de cette sorte sont rares heureusement, mais enfin il y en a, et, en toute sincérité de conscience, nous leur devons, en passant, le petit coup de fouet qui réveille.

Quittons maintenant les couches et arrivons aux plantations et semis à demeure. Nous n'avons que l'embarras du choix. Il nous serait très-agréable de suivre chaque culture à part et dans tous ses développements, mais nous sommes encore condamné aux généralités pour le moment; nous n'aurons de loisirs que lorsque toutes nos espèces et variétés seront en pleine végétation. A cette heure, il s'agit de planter et de semer. Les jardiniers peuvent continuer en avril ce qui a été commencé en mars.

Les plantations de pommes de terre précoces ne sont pas achevées sur les différents points du pays. Elles devraient l'être depuis un mois

La variété que préfèrent les jardiniers, et avec raison, comme étant la plus hâtive, est la *marjolin*. Ils attendent que les germes se soient bien développés en cave, après quoi ils mettent les plants en terre, à bonne exposition, près d'un mur, presque à fleur du sol, les recouvrent d'une forte couche de paille ou de fumier long pour la nuit, les découvrent durant les journées chaudes, et arrivent ainsi, à force de petits soins, à gagner une avance de quinze jours sur les cultures non soignées. Nous nous permettrons, à ce propos, de conseiller aux jardiniers l'emploi de marjolins germées dans une chambre chaude, bien éclairée, attendu que les pousses vertes sont plus robustes et valent mieux, sous tous les rapports, que les pousses étiolées, blanches ou jaunâtres, obtenues dans l'obscurité des caves. S'ils suivent ce premier conseil, nous leur en donnerons un second, celui de planter les tubercules sur du fumier long et sec, qu'ils recouvriront de bon terreau. Il va sans dire qu'ils s'attacheront, comme dans le premier cas, à préserver le plant des gelées, à lui donner des paillassons la nuit et du soleil le jour. Une fois le plant sauvé des mauvais quarts d'heure et les tiges arrivées aux deux tiers environ de leur développement complet, ils feront bien de biner deux fois par semaine, afin de tenir la terre toujours meuble et soulevée, jusqu'à la récolte. Ils feront bien aussi de coucher les tiges du même côté et de butter en dessus pour les empêcher de se relever. Le buttage autour des fanes, comme on le pratique généralement, ne convient qu'aux pays chauds, où il est nécessaire d'entretenir un peu de fraîcheur au pied de la plante; en Belgique, il favorise la feuille et retarde la formation et le développement des tubercules. Avec les tiges couchées et la butte en dessus, nous ralentissons la marche de la sève, nous la concentrons vers les parties basses et l'obligeons à déborder souterrainement pour former des tubercules ou rameaux cachés. Il se passe ici ce qui se passe avec un rameau d'arbre que nous courbons : les bourgeons rudimentaires qui n'eussent point bougé, sans cela, ne tardent pas à partir au-dessous du coude.

Le procédé que nous indiquons est nouveau ; nous l'avons proposé pour la première fois, il y a deux ans, nous l'avons mis à l'essai et pouvons en garantir les avantages.

Le temps des repiquages de choux n'est pas encore passé ; nous devons donc en dire un mot. L'année dernière, avec de la graine de chou rouge de Frise ordinaire, nous avons obtenu des tiges et des têtes monstrueuses qui ont fait croire à une race nouvelle. Ce n'était qu'une anomalie. Voici comment nous avons obtenu ces produits superbes : nos plants qui avaient passé l'hiver en pépinière ont été repiqués à demeure dans des fosses où nous avons mis une pelletée de vieille terre de couche. Avant le repiquage, les racines de chaque plant avaient été

trempées dans une bouillie claire de bouse de vache et de purin ; après le repiquage et pendant les sécheresses, les choux en question avaient reçu quatre arrosages avec de l'urine de vache étendue de deux à trois fois son volume d'eau ordinaire. Voilà tout le secret de leur végétation extraordinaire ; nous le livrons avec empressement aux amateurs et aux jardiniers de profession, en les prévenant, s'ils veulent en user, qu'ils auront à inciser plusieurs fois les tiges avec la serpette pour modérer la fongue de la sève, et à butter solidement leurs choux pour les soutenir contre les rafales.

Nous avons remarqué, et il nous a été dit souvent qu'en Belgique la saison des pois verts était trop courte. C'est la faute des jardiniers qui devraient échelonner la plantation de ce légume de mois en mois, de la seconde quinzaine de mars jusqu'à la seconde quinzaine de juin. Parmi les variétés hâtives, le *pois Michaux* et le *Prince Albert* méritent toujours la préférence ; le *Daniel O'rourke* et le *Rival de Dancroft* arrivent huit jours plus tôt, il est vrai, mais ils rendent beaucoup moins. Parmi les variétés ordinaires ou tardives, attachons-nous, plus que jamais, au *pois d'Auvergne* ou *Serpette* et au *Ridé de Knight*. Et puis, au lieu de rapprocher nos lignes, écartons-les, afin d'avoir des fleurs et des gousses des deux côtés.

L'espace nous manque aujourd'hui pour tout dire ; tenons-nous-en, pour finir, à quelques recommandations aussi sèches que rapides ; engageons les jardiniers à accorder plus de place aux carottes d'Altringham et d'Achicourt, à la betterave rouge plate de Bassano pour salade, à la laitue turque, aux cardons, au crambé maritime, à la rhubarbe comestible et à la tétragonie. Engageons les, en outre, à ne pas négliger les semis et repiquages de pommes de terre ; une bonne variété nouvelle les indemnisera tôt ou tard de leurs peines.

P. JOIGNEAUX.

MISCELLANÉES.

CULTURE FORCÉE DES CONCOMBRES

PAR L'EMPLOI DU FUMIER ET DU THERMOSIPHON RÉUNIS. — A CHALTRAIT (MARNE).

Monsieur,

Je ne demande pas mieux que de rédiger pour votre nouveau journal, *l'Horticulteur praticien*, un article sur la culture forcée des concombres, telle qu'elle est pratiquée à Chaltrait. Je n'en suis pas à mon coup

d'essai. Voilà bien des années que je réussis. — Mais écrivant pour la première fois sur cette matière, je tiens à adresser des remerciements publics à M. Gontier, notre premier primeuriste, pour tous les excellents renseignements qu'il m'a fournis avec une parfaite obligeance à une époque où j'abordais cette branche de la culture. Bien des fois j'ai eu d'assez longs entretiens avec cet homme capable, et je ne l'ai jamais quitté sans me trouver plus instruit. — Les livres bien faits apprennent beaucoup; mais si l'on y joint la conversation des bons jardiniers marchands, — quand ils veulent causer, ce qui n'arrive pas toujours, — on apprend davantage.

Qu'il me soit permis de donner en passant un conseil aux propriétaires qui ont le goût des jardins, quoi qu'il puisse paraître hors de sa place dans ce moment. C'est d'étudier un peu plus qu'ils ne le font généralement, c'est d'acquérir des notions exactes, solides d'organographie et de physiologie végétales, de physique et de chimie horticoles, d'en arriver ainsi à généraliser, à se rendre compte de la plupart des phénomènes de la vie des plantes, et à en savoir au moins autant que leurs jardiniers, ce qui me paraît nécessaire. On verra alors un plus grand nombre de jardins d'amateurs gouvernés avec cette perfection qu'on admire chez les horticulteurs *spécialistes* de Paris. On m'objectera, peut-être, que ces habiles travailleurs n'ont la plupart étudié ni la physiologie, ni le reste, qu'ils ont à peine le temps de lire : à cela je répondrai qu'ils passent leur vie entière avec les plantes qu'ils aiment, et qu'ils finissent par deviner, à force d'observations, les lois qui les régissent.

J'en arrive à la culture des concombres.

Bâche à semis et repiquage.

Je ne sème pas dans un coffre chauffé en dessous par le fumier, selon les maraîchers, ni dans un coffre avec l'emploi du fumier et du thermosiphon réunis, selon les primeuristes, j'ai voulu être sûr d'avoir à une date *fixe* une chaleur *fixe*, et voici comment j'y suis parvenu : j'ai imaginé une petite bâche maçonnée *seulement dans la terre*, longue de 2^m,66, large de 1^m,66, recouverte d'un plancher de chêne rez-terre du jardin. — Un tuyau gouttière placé sous ce plancher parcourt l'étendue de la bâche, il aboutit à une chaudière. — Sur les murs existe un coffre en bois d'une pente de 26 centimètres; il reçoit deux châssis. Un tuyau rond d'un diamètre de 8 centimètres règne contre les parois de ce coffre; il correspond à une seconde chaudière. Les deux chaudières sont établies dans un fourneau en briques. — Les feux sont indépendants. On met sur le plancher 20 centimètres de terreau passé à un crible moyen. Les gouttières échauffent la terre, les tuyaux fermés, l'air con-

tenu entre la terre et le vitrage. La veille du jour où l'on veut semer, on fait du feu sous la chaudière des gouttières et l'on obtient en peu d'heures 28° centigrades, chaleur convenable pour la germination des graines de concombres.

Semis, repiquage et taille de l'axe primaire (tige).

On sème en plein terreau le 20 novembre les deux variétés : *blanc hâtif* et *vert Gladiator*, qui me paraît préférable au *vert long* des maraîchers. La graine est levée en quatre jours, alors on donne de l'air peu ou plus, selon le temps, mais autant que possible tous les jours, ne serait-ce qu'une heure. Quand les cotylédons ont acquis tout leur développement, qu'ils sont verts et étalés horizontalement, on repique chaque petit plant jusque près des cotylédons dans un godet enfoncé d'avance dans le terreau de la bêche. On mouille légèrement si le terreau est trop sec. On prive complètement d'air jusqu'à la reprise. On fait monter le thermomètre piqué en terre à 50-55° centigrades, et celui en l'air à 20-25. On ombre un peu s'il fait du soleil. Au bout de trois à quatre jours les concombres sont repris. On redonne de l'air et on ne chauffe plus la terre qu'à 28°. Vingt-cinq jours à partir de l'époque du semis, chaque tige ou axe primaire est muni de trois feuilles développées suffisamment, outre les cotylédons. On supprime la tête au-dessus et près de la deuxième feuille. Les yeux placés à l'aisselle de chaque feuille laissée, ne tardent point à pointer. C'est le moment de mettre en place. Une couche à la température de 25° devra être prête.

Confection de la couche.

A Chaltrait, le fumier ne pourrait suffire à la confection des couches de primeurs variées qui se *montent* à peu de jours d'intervalle, mais les feuilles de chêne sont communes. Alors on mêle un tiers de fumier de cheval très-pailleux avec deux tiers de feuilles. Inutile d'expliquer la façon de monter ces couches. Je renvoie ceux qui l'ignoreraient au *Traité de culture maraîchère* de Moreau et Daverne (un livre que tous les jardiniers légumistes de la province devraient connaître comme leur *Pater*). On leur donne de 60 à 70 centimètres d'épaisseur étant bien piétinées, en sorte qu'il n'y ait plus que la place pour mettre dans le coffre 16 centimètres de terreau pas trop énergique, avec un intervalle de 10 centimètres entre la surface du terreau et le verre de châssis. Je prévient les personnes qui n'auraient pas l'habitude d'employer des feuilles, qu'elles mettent trois fois plus de temps à entrer en fermentation que le fumier pur. Quand une couche est ainsi faite, bonne à *étouffer*, il faut qu'il s'écoule quinze à vingt jours avant de pouvoir la planter. Si on est longtemps à l'attendre, elle offre ce grand avantage

de ne pas *jeter son feu* comme celle en fumier seul, et par conséquent elle produit une chaleur plus régulière, plus soutenue. Il s'agit de la commencer à propos, afin qu'elle soit bonne à planter le 13 décembre. L'habitude est d'avoir les tuyaux du thermosiphon dans le bas du coffre, j'ai préféré leur faire faire le tour.

Mise en place.

On plante quatre pieds de *concombre blanc*, ou trois de *gladiator* dans le milieu des verres de chaque panneau, en ligne, à 50 centimètres du haut du coffre. On dépoté avec soin et la reprise se fait vite. On ne s'en aperçoit même pas. On prive d'air quarante-huit heures. On chauffe de grand matin afin de pouvoir *découvrir* dès le jour, et accorder ainsi à cette plantation toute la lumière possible. Le soir on chauffe, un peu avant la nuit, toujours pour le même motif. Les jours de décembre sont les plus courts de l'année, il faut ne pas perdre un quart d'heure de clarté. Donner de l'air avec discernement; l'air est nécessaire aux plantes autant que les autres agents. Une culture *trop forcée*, au lieu de produire la vigueur, produit l'épuisement; de là vient sans doute ce préjugé très-répandu contre les primeurs et que je n'ai pas l'espoir de détruire; on dit : sans doute c'est beau de trotter ainsi contre le froid, de présenter au cœur de l'hiver ou au premier printemps, des fruits et des légumes devant de plusieurs mois leur époque naturelle, mais ces fruits et ces légumes sont sans saveur. C'est une erreur complète : si chaque végétal a été *avancé* par des moyens rationnels, ses produits en seront aussi bons que possible.

Taille des axes secondaires, autrement dits les bras.

Les concombres sont donc en place. Les yeux situés à l'aisselle de chaque feuille ne tardent pas à s'allonger en bourgeons, ce sont les *axes secondaires* de la plante, autrement dit les deux bras. Le moment est venu de supprimer adroitement avec une lame bien affilée les cotylédons et les yeux qu'ils peuvent renfermer. Avec de petits crochets (pris aux premiers arbustes qu'on rencontre), on incline vers la terre ces deux premiers rameaux, selon le besoin, l'un après l'autre s'ils sont de force inégale. Quand ils ont atteint 50 centimètres de long, on les taille sur et près de la troisième feuille; mais, notez ceci, je vous prie, sur trois feuilles appartenant au même axe *du deuxième*. Si alors le temps permet de soulever très-haut les châssis, on en profite pour tapisser toute la surface de la terre d'une légère couche de fumier court ni consommé, sinon on retarde et on profite de la première occasion favorable. En culture de primeurs plus qu'en toute autre, il faut savoir *saisir le joint*. Souvent pour une opération importante l'on n'a qu'une

heure convenable ; et si on la laisse échapper , on ne la retrouve plus qu'à quelques jours de là ; alors l'opération n'est plus faite à temps.

Taille des axes tertiaires (premières mailles des maraîchers).

Nous avons dit que les axes secondaires avaient été taillés sur trois feuilles. De l'aisselle de ces feuilles ne tardent pas à partir d'autres bourgeons de troisième formation (*axes tertiaires*), nommés *premières mailles* par les jardiniers. Presque tous ces axes tertiaires portent des fleurs staminifères (fleurs mâles), et des fleurs pistillaires (fleurs femelles), c'est-à-dire des fruits. On laisse ces axes s'allonger, on les incline avec les crochets, et quand ils ont 50 centimètres de long, on les taille *seulement* sur et près de la deuxième feuille. Les ovaires ou jeunes fruits se fécondent et *nouent* généralement. *Ceci se passe dans les premiers jours de février* ; dès qu'ils paraissent grossir, on fait une revue, on choisit les mieux faits. Il suffit d'en laisser deux par pied et de supprimer les autres.

Taille des axes quaternaires et axes suivants (deuxièmes mailles des maraîchers).

Pendant ce temps les axes tertiaires étetés (*premières mailles*) donnent naissance à l'aisselle de leurs feuilles à de nouveaux rameaux, *axes quaternaires* (*deuxièmes mailles des jardiniers*), qui se couvrent également de fleurs et de fruits. On leur laisse atteindre la même longueur qu'aux axes tertiaires et secondaires, et on les taille sur et près d'une feuille, c'est-à-dire qu'on ne laisse qu'une *seule feuille sur chaque quatrième axe*. Deux fruits seront encore ménagés, on supprimera les autres. D'autres générations de rameaux se produiront, mais il devient inutile d'assigner leur rang ; on leur laisse toujours un peu de fruit. Chaque pied de concombre peut produire dans tout le cours de son existence douze à quinze fruits. Selon la variété, on sème 45 à 50 par panneau maraîcher. Tous ces rameaux sont inclinés, tous taillés sur une feuille. On supprime les plus grêles ; on évite la confusion ; on enlève les feuilles qui jaunissent ; on visite souvent la couche, et pour nettoyer et pour échelonner les fruits de manière qu'il n'y en ait jamais plus de deux du même âge sur chaque pied. On bassine, s'il y a lieu, et d'autant plus que la végétation est active, avec une eau à la température de 20 degrés centigrades, et toujours au moment où l'on retire l'air.

Une couche de concombres ainsi traitée donnera des fruits de force à être cueillis du 20 au 50 février, au 1^{er} juin, c'est-à-dire, pendant trois mois.

Un article du journal ne comporterait guère plus d'étendue ; d'ailleurs, pour expliquer les mille détails de cette culture, il faudrait faire un

traité. J'en ai dit assez, je pense. Qu'on commence sur ces données, et le travail journalier, aidé d'une fine observation, suppléera à ce que j'ai pu omettre.

Si ce petit travail est du goût des lecteurs de votre journal, je pourrai continuer par la culture du *melon*.

Agréez, monsieur, etc.

Comte LÉONCE DE LAMBERTYE.

Chaltrait, 9 février 1857.

Note de la rédaction. — Bien que la saison soit maintenant trop avancée pour pouvoir mettre à profit les instructions de M. le comte L. de Lambertye, sur la culture forcée des concombres, ce travail nous a paru d'un intérêt assez grand pour que nous n'en différions pas l'insertion dans notre Recueil; nous croyons même que les amateurs qui voudraient tenter le genre d'expériences auxquelles s'est livré avec tant de succès notre honorable collaborateur, nous sauront gré de leur donner, par cette publication prématurée, le loisir de faire leurs préparatifs avant l'hiver prochain.

GUÉRISON DE L'ÉCOULEMENT DE LA GOMME

CHEZ LES ARBRES A FRUITS A NOYAU, PAR LE MOYEN DE L'EAU.

(Traduit de l'allemand.)

L'écoulement de la gomme, dans les arbres à noyau, est un phénomène fort connu, et dont les effets ont généralement pour résultat de causer la mort de l'arbre. Tous les moyens prônés jusqu'ici, voire même celui publié dans le *Journal polytechnique de Paris*, d'après lequel il faudrait couper toutes les parties attaquées jusqu'au vif, et frotter ensuite la blessure avec une poignée de feuilles d'oseille, se sont montrés inefficaces.

J'étais à bout de moyens, lorsque le système de Priessnitz me vint à l'idée; j'essayai donc la méthode curative au moyen de l'eau. Le lecteur jugera, après la relation qui va suivre, si j'ai réussi.

La plupart des arbres à fruits à noyau sont, comme on sait, des productions naturelles étrangères, issues d'une atmosphère plus chaude et plus constante que la nôtre, qui, après une série de siècles, se sont naturalisés sous notre ciel, mais ne s'y sont point acclimatés. Nous rappellerons ici ce que M. Dubreuil a publié à ce sujet en 1847 (*Arboriculture théorique et pratique*, p. 110-111) :

« Certains arbres à fruits à noyau, tels que le petit Abricot blanc précoce, la Madeleine blanche, l'Abricot Ananas et l'Abricot de Nancy,

les Bigarreaux noir et bigarré d'Espagne, la Griotte bigarrée très-fratative (cerise de mai), la *Shikasa* rouge (prune d'Amérique), et une foule d'autres sont si peu acclimatés, qu'ils n'atteignent jamais un âge fort avancé, et succombent soit aux effets de la gelée, soit à des maladies que précède ordinairement un fort écoulement de gomme. Ces arbres ne conviennent donc pas pour notre climat. L'observateur attentif remarquera d'ailleurs qu'une foule d'arbres, élevés même de noyau, notamment les Pêchers, ne peuvent renier leur nature subtropicale, bien qu'on les croie endurcis contre les rigueurs de notre climat. »

Je me suis attaché à observer pendant vingt-deux ans la nature des Pêchers que j'avais reçus de France ainsi que de ceux obtenus de noyaux par MM. Liegel, Schmieberger et d'autres, et j'ai pu remarquer que si le froid ne dépasse pas 40° Réaumur au-dessous de zéro, ils résistent parfaitement, mais qu'ils gèlent, soit totalement, soit en partie, lorsque la température s'abaisse à — 20° Réaumur (1), quelle que soit d'ailleurs leur origine. C'est à cause de cela que les pêches et les raisins n'acquièrent chez nous toutes leurs qualités que dans les années extraordinaires. La culture des Pêchers et des Abricotiers en partie n'est donc qu'une affaire de luxe qui ne trouve sa compensation que dans le prix des fruits. Je ferai toutefois une exception à l'égard de certaines variétés qui ont été obtenues de noyaux et que l'on cultive franches de pied.

Mais passons au fait. Sans m'occuper à approfondir les causes qui occasionnent l'écoulement de la gomme, je me suis attaché à considérer le phénomène sous le point de vue pratique, et j'ai remarqué qu'elle ne fait son éruption à travers l'écorce qu'à certains endroits. En peu de temps elle descend le long de l'écorce, et obstrue les pores de cet organe, au point qu'elle en supprime complètement la transpiration. Dans la suppression partielle de l'acte de la végétation, la blessure où l'écoulement a commencé son exsudation, et peu à peu les parties qui sont recouvertes de gomme se transforment et dégèrent en chancre. La conséquence immédiate en est que la branche située au-dessus du chancre, ainsi que la racine correspondante, meurent, et le mal, si le remède n'est pas prompt, faisant des progrès, entraîne en peu de temps la mort de l'arbre. Mais le remède, habituellement employé, qui consiste dans l'extirpation des parties attaquées, est si violent et si sensible à l'arbre, qu'il ne s'en rétablit que rarement.

Afin de ne pas recourir à une opération aussi douteuse, et de porter remède au mal pendant qu'il est encore à son début, j'enveloppe le soir la tige ou la branche, ainsi que toutes les parties couvertes de gomme, de doubles linges bien imbibés d'eau, que j'attache avec de

(1) L'auteur habite à Young-Bunzlau, au nord-est de la Bohême.

l'osier. Pendant la nuit, la gomme se ramollit si bien, que le lendemain je puis l'essuyer complètement avec le linge : comme la gomme n'est pas entièrement enlevée avec le linge, je fais apporter un vase rempli d'eau, et, à l'aide d'une brosse trempée dans l'eau, je frotte les parties attaquées jusqu'à ce que toute trace de gomme ait disparu. Par l'application de ce moyen simple et naturel, la blessure se guérit en fort peu de temps, sans laisser aucune trace. Le mal peut sans doute réparaître par l'une ou l'autre cause déterminante, mais aussitôt que je m'en aperçois, je m'empresse de recourir à la brosse et à l'eau, afin d'en empêcher le progrès, et je réussis si bien, qu'il n'y a plus dans mon jardin d'arbres à fruits à noyau attaqués de l'écoulement de la gomme.

Dans les arbres où le mal est déjà trop avancé, il devient nécessaire d'extirper les parties mortes jusqu'au vif, et d'abriter les parties saines contre les attaques de l'air et de l'eau, par l'application d'un emplâtre de cire ou de bouse de vache pétrie avec de l'argile.

L'écoulement de la gomme n'est, d'après mes observations, qu'une production de sève anormale causée par des influences extérieures contraires à la nature de l'arbre, et qui empêche, en s'infiltrant dans les tissus, la formation du nouveau bois. Cette sève n'est point corrodante, elle ne peut donc altérer les tissus avec lesquels elle se trouve en contact, mais elle en empêche les fonctions et les fait mourir.

Si l'écoulement de la gomme est du côté de l'ouest, les eaux de pluies font souvent l'office des linges mouillés et de la brosse, et le mal guérit spontanément ; mais ce ne sont que des cas isolés, qui tout au plus sont pour nous une indication d'imiter la voie de la nature.

*(Annales de la Société pour l'avancement
de l'horticulture en Prusse.)*

CHRONIQUE HORTICOLE.

EXPOSITION D'HORTICULTURE D'ORLÉANS. — Cette exposition a eu lieu du 14 au 18 mars, dans une des salles de l'hôtel de ville. Dix-huit concours avaient été ouverts par la Société d'horticulture ; vingt-sept concurrents ont pris part à cette lutte pacifique.

Les légumes forcés ne comptaient qu'un seul exposant. M. Demond. M. René présentait quelques belles Cucurbitacées conservées. La Société d'horticulture de Huy (Belgique) avait adressé un lot d'une nouvelle et excellente variété de pomme de terre, dite *la Coquette*, qui présenterait, entre autres avantages, celui d'avoir jusqu'à ce jour échappé à la maladie. Il est à désirer que l'expérience vienne confirmer ses bonnes qualités.

La médaille d'or des dames patronesses a été décernée à M. Fortier. Ses plantes de serre chaude et tempérée lui ont valu en outre une médaille d'argent ; on y remarquait surtout des *Begonia*, le *Porphyrocoma lanceolata* et l'*Oëschinanthus candicans*.

Les plantes de serre tempérée de M. Léon Bernieau ont obtenu une médaille de bronze. Ses *Fuchsia*, ses Sauges et ses Hélotropes méritaient bien cette récompense.

Après les *Aralia*, les *Acacia*, les *Fougères* et les *Dracena* de M. Delaire, il faut citer les *Dielytra spectabilis* de M. Briolay-Goiffon, et les *Euphorbia splendens* de M. Ad. Chévrier.

Les Rhododendrons, Camellias et Azalées, ornement obligé des expositions printanières, étaient bien représentés par les collections de MM. Fortier, Grangé, Porcher et Bernieau. Les deux premiers ont reçu une médaille d'argent, le dernier une médaille de bronze. M. Porcher, président du jury, ne concourait pas. Toutes ces collections étaient du reste très-remarquables, et on ne saurait se figurer l'agréable coup d'œil qu'offraient les nombreuses variétés d'Azalées de M. Grangé, les larges corolles des Camellias de M. Bernieau, ou les superbes touffes fleuries des Rhododendrons de M. Fortier. On voit rarement de plus beaux sujets que les *Camellia Troubetskoi* et *Donkelaari* de M. Porcher.

M. Bernieau seul avait exposé des Orangers, Limoniers, Cédraiers, etc., ces aristocratiques ornements des jardins en été et des orangeries en hiver. Ses douze arbustes, la plupart en fruit, auraient été bien plus remarquables s'ils eussent été moins serrés.

Il n'y avait également qu'une collection peu nombreuse, mais bien choisie, d'*Erica* et d'*Epacris*, exposée par M. Morée. Son *Epacris refulgens* était vraiment distingué.

M. René avait exposé quelques jolies Jacinthes. Les Primevères, surtout celles de Chine, étaient plus largement représentées par les lots de MM. Porcher, Bernieau, Chévrier et René. M. Morée avait quelques jolis *Cyclamen* de semis, mais surtout de charmantes variétés de Cinéraires.

Nous citerons encore un beau pied fleuri de *Clematis patens Helena*, de M. Briolay-Goiffon ; les *Agave* et *Yucca* à feuilles panachées, de M. Charles Gombault, et les gracieux bouquets de bal de M^{lle} Adolphine Brunet.

En dehors des concours annoncés par le programme, une médaille d'argent a été décernée à M. Chrétien-Josselin, pour sa collection de plus de cent espèces ou variétés de Houx et de Conifères, toutes de pleine terre pour le climat d'Orléans.

M. Guillot-Pelletier a également obtenu une médaille d'argent pour son modèle d'une serre en fer en rotonde, avec lanterne au-dessus, garnie de châssis mobiles, et s'ouvrant au moyen d'une baseule ; M. Chanvin, une médaille de bronze, pour ses outils et instruments d'horticulture, parmi lesquels on doit citer un greffoir-plantoir et un sécateur à plaque, ayant l'avantage de couper nettement.

Enfin, M. Gaspard-Gilbert avait exposé quelques grands vases Médicis et des vases à suspension, en terre cuite, et d'une forme très-élégante, et M. Pêcheur, un vase rustique en écailles de pin et morceaux d'écorce bronzés, d'un assez bon effet.

EXPOSITION DE LA SOCIÉTÉ ROYALE D'AGRICULTURE ET DE BOTANIQUE DE GAND. — La quatrième exposition quinquennale (la cent huitième de la Société), a eu lieu le 1^{er} mars dernier, et avait attiré un nombre considérable d'amateurs et d'horticulteurs de tous les points de l'Europe; cet empressement s'explique facilement: Gand est la métropole de l'horticulture continentale, c'est le bazar de Flore le plus vaste et le plus riche de l'Europe, c'est là que les introducteurs de plantes nouvelles, les producteurs de variétés et d'hybrides, les cultivateurs florimanes en général se donnent rendez-vous à certaines époques pour apprécier ce qu'une période de cinq années a produit en nouveautés, a enfanté en progrès horticoles. L'exposition du 1^{er} mars a été brillante, digne en tous points de l'antique renommée de la célèbre cité flamande. Tous les étrangers qui ont visité l'exhibition ont témoigné à l'unanimité leur satisfaction; chacun d'eux emporte dans sa patrie un souvenir précieux de cette visite; un souvenir qui sera fécond pour l'avenir de l'horticulture. Notre intention n'est pas de présenter un compte rendu de l'exposition, notre cadre est trop restreint; nous nous bornerons donc à signaler les plantes rares ou nouvelles. Les honneurs des envois de collections de vingt-cinq plantes nouvellement introduites, non fleuries, reviennent à MM. Linden et A. Verschaffelt; le premier de ces horticulteurs distingués avait fourni deux contingents de plantes presque toutes introduites directement de leur pays natal par ses soins. Le premier contingent composé de plantes particulièrement précieuses, parmi lesquelles nous citerons l'*Areca aureo-punctata*, Palmier muni de grands aiguillons noirs, qu'un feuillage ponctué et maculé d'orange, et un port élégant, placeront au premier rang parmi ses nobles congénères; le *Campylobotrys argyro-neura*, bien supérieur à notre *Campylobotrys discolor*; cinq nouveaux *Maranta*: *argyrophylla*, *Borrussica*, *fasciata*, *Porteana* et *pulchella*, introduits de Bahia par l'exposant, le *Cyanophyllum magnificum* et le *Bœhmeria argentea* de Chiapas, le *Sipanea areca* de Bahia, le *Passiflora vitifolia* de la Nouvelle-Grenade, l'intéressant *Cascarilla grandiflora*, etc., obtient d'emblée la palme d'honneur. Le second contingent, presque aussi riche, reçoit un troisième prix. La collection de M. A. Verschaffelt renfermait l'élite des plantes d'introduction récente, telles que: les *Aralia Sieboldii*, *papyracea* et *leptophylla*; le curieux *Ouvirandra fenestralis*, de Madagascar, aux feuilles dépourvues de parenchyme et cancellées comme la raquette dont se servent les enfants pour jouer au volant; le *Trudescantia discolor*, variété *lineata*, admirable plante d'ornement; le *Begonia picta*, un nouveau Rhododendron de l'Himalaya, portant le nom de *Majesticum*, etc., etc. Le jury lui décerne la seconde palme. Une quatrième collection, exposée par M. A. Van Geert, sans égaler celles de ses rivaux, renfermait plusieurs plantes d'un haut intérêt et dignes d'être citées: ce sont les beaux *Dammara Brownii* et *undulata*, une variété à feuillage argenté de l'*Araucaria excelsa*, les *Aralia Sieboldii* et *papyrifera* (plante dont la moelle fournit le papier de riz des Chinois), le beau *Rhopala Jonghiana*, etc.

Les intéressants contingents de plantes d'ornement et de plantes usuelles et médicinales, introduites du Japon depuis 1854 par M. Von Siebold, ont vivement captivé l'attention du jury et des amateurs; une médaille spéciale est décernée à cet éminent botaniste-horticulteur. Nous remarquons dans la liste des plantes d'ornement l'*Aucuba Japonica*, à feuilles concolores. nos jardins ne possédaient encore

que la variété maculée, nous apprenons que l'édition de cette plante a été achetée par un horticulteur anglais, M. Henderson; et dans celle des plantes utiles, l'*Arisarum Konjak*, Siebold, dont les tubercules sont comestibles; trois variétés du *Potatas edulis*, dont les racines, d'un goût fort agréable, pourraient se cultiver dans le midi de la France, le *Fagara piperita*, arbre à poivre du Japon, etc.

Le premier prix affecté à l'envoi de six plantes fleuries, nouvellement introduites, est décerné à M. Linden; beau contingent qui excita la convoitise de plus d'un amateur; le joli *Monochaetum ensiferum*, dont nous avons donné le dessin dans notre numéro de mars; l'*Arpophyllum cardinale*, Orchidée de la Nouvelle-Grenade, à épis dressés de fleurs rouges, l'*Odontoglossum Schlimii*, le *Dipteracanthus aphelandroides*, le *Gonoclyx pulcher*, et en dernier lieu, mais non la dernière en beauté, la *Gesneria cinnabarina* de Chiapas au Mexique, composaient cette collection. M. le comte de Limminghe de Gentimes, un de nos plus zélés amateurs de belles plantes, avait exposé le *Meyenia erecta*, le *Rhododendrum jasminiflorum*, l'*Amphicome Emodi* aux jolies fleurs roses, le *Cypripedium villosum*, l'*Odontoglossum Schlimii* et l'*Elmantophyllum (Clivea) miniatum*; le jury accorde le second prix à ce joli contingent.

Plusieurs plantes fort distinguées avaient été présentées par divers amateurs et horticulteurs pour le concours le plus important de l'exposition; celui de la *plante nouvelle fleurie, la plus remarquable*; le *Gesneria cinnabarina* de M. Linden est couronné à l'unanimité et proclamé par tous comme le bijou le plus brillant de l'exposition; il serait difficile de trouver une plante qui surpassât en beauté de feuillage, en richesse de floraison cette splendide nouveauté sur le compte de laquelle nous reviendrons bientôt. M. Willinek d'Amsterdam avait envoyé une Orchidée fort rare: c'est le *Bonatea speciosa*.

Un *Camellia* obtenu de semis par M. Decoster, horticulteur à Melle et nommé par lui Napoléon-Eugène, reçoit un premier prix

Le jury récompense par une médaille d'or la remarquable collection de dix Azalées nouvelles exposées par leur heureux obtenteur M. D. Vervaene, horticulteur à Ledeborg-lez-Gand; perfection de forme, richesse de coloris comparable à celui de nos beaux *Pelargonium*, floraison abondante, placèrent ce contingent au premier rang parmi les envois les plus intéressants de l'exposition. Une médaille d'or est décernée à une collection de quinze Azalées de l'Inde en fleur, exposée par M. A. Verschaffelt; leur admirable floraison et la vigueur des exemplaires enlève tous les suffrages; ce même horticulteur distingué remporte le premier prix du concours de quinze Orchidées en fleur et le premier prix pour l'Orchidée la mieux cultivée (*Dendrobium nobile Wallichii*). Les belles collections de Fougères de M. De Kerchove de Limon obtiennent un premier prix et une médaille spéciale de vermeil comme offrant un grand nombre de nouveautés; le même amateur distingué remporte le premier prix du concours de six Fougères en arbre et le premier de la plus belle Fougère en arbre (*Cibotium antarcticum*). Nous aurons occasion de revenir sur ces intéressants contingents.

DELPHINIUM ELATUM A ODEUR DE MUSC. — Notre honorable correspondant, M. Denis Gramdorge, à Bagnolet près Paris, nous écrit que cette intéressante

variété a été obtenue par lui d'un semis de *Delphinium elatum*, espèce dont il avait plusieurs fois semé les graines sans avoir d'autres résultats que la reproduction du type ou des variations inférieures; lorsque en 1852 apparut parmi un de ces semis, une plante dont la vigueur et les feuilles plus larges attirèrent son attention; vers la mi-juin, la tige et les rameaux se garnirent à leur sommet de nombreuses fleurs d'un coloris plus prononcé et moins uni que dans le type, et dégageant, particularité fort curieuse, une odeur un peu musquée et fort agréable. M. Graindorge s'est empressé de multiplier cette variété; nous la recommandons non-seulement aux amateurs, mais encore aux botanistes comme une plante dont les jolies fleurs bleues se montrent dès la mi-juin et se renouvellent jusqu'aux gelées, surtout si l'on prend la précaution de couper les rameaux défloris; et dont l'odeur musquée est un fait étrange de nature à intéresser les savants.

Ce nouveau *Delphinium*, est très-rustique : tout sol lui convient.

INTRODUCTION DU *CAMELLIA RETICULATA* A FLEURS DOUBLES. — Les amateurs de Camellias apprendront avec plaisir l'introduction de la variété à fleurs doubles du beau *Camellia reticulata*, et c'est à M. Fortune qu'ils en seront redevables. On savait que les Chinois possédaient cette variété, mais aucun Européen n'avait pu se la procurer, lorsque enfin M. Fortune, il y a quelques années, l'envoya du nord de la Chine à M. Standish, qui la présenta récemment en fleur à l'exposition de la Société d'horticulture de Londres. Les fleurs d'un cramoisi très-vif sont tout à fait doubles et mesurent environ cinq pouces et demi de diamètre.

BOUARDIA HYBRIDES NOUVEAUX. — M. Parsons, horticulteur anglais, a obtenu quatre hybrides intéressants par le mariage du *Bouvardia longiflora* (à fleurs blanches) avec le *Bouvardia leiantha* (à fleur rouge-cocciné) : ce sont les *Bouvardia Hogarth*, fleurs d'un beau rouge, feuillage beaucoup plus ample que dans les autres plantes de ce genre; *Bouvardia Rosalinda*, fleurs saumon vif, nombreuses et grandes; *Bouvardia Oriana*, écarlate saumoné, et *Bouvardia Laura*, d'un rose délicat ou couleur de chair.

PRIMEURS. — Des artichauts, des haricots verts, des asperges, des petits pois, des fraises, des pommes de terre nouvelles, sont chaque jour expédiés d'Algérie pour être vendus sur les marchés de Paris, comme en plein mois de juin. Ils arrivent d'Alger à Paris en 72 heures.



Cupira splendens, Trava.

N.º 6. Gouan.

TAPINA SPLENDENS (TRIANA).

(Planche IX.)

« Cette jolie Gesnériacée est due aux dernières investigations de
» M. Triana, dans les parties inexplorées de la Cordillère orientale qui
» domine les vastes plaines comprises entre le Rio Meta et le Guaviare.
» Le *Tapina splendens* rappelle, par le port, l'*Achimenes cupreata*,
» dont il diffère toutefois par la teinte argentée des feuilles et par des
» fleurs d'un éclat peu commun dans le règne végétal et dont le vif
» écarlate trouve à peine une comparaison dans la fleur du *Pelargo-*
» *nium zonale* (Scarlet). Sa floraison a lieu depuis octobre jusqu'en
» janvier. »

Cette note, que nous transcrivons du Catalogue pour 1857 des plantes exotiques nouvelles et rares cultivées dans les serres de M. J. Linden, et la belle planche du *Tapina splendens* que nous offrons à nos lecteurs, suffiraient peut-être pour faire apprécier cette plante; quelques détails botaniques n'en seront pas moins utiles.

Le genre *Tapina* a été fondé par le savant botaniste Martius, sur deux petites plantes brésiliennes voisines des *Drymonia*, dont l'une, le *Tapina barbata* (d'abord rapportée par cet auteur et son collaborateur M. Nees von Esenbeck au genre *Gesneria*), porte des fleurs à corolles velues à l'extérieur, cylindriques, courbes et rouges à l'intérieur; la seconde, nommée *Pusilla* à cause de sa petite taille (un pouce à peine de haut), croît dans les environs de Rio-Janeiro, et ne mérite d'être citée que par comparaison avec le *Tapina splendens*. Les caractères distinctifs de ce genre, composé jusqu'à ce jour des deux espèces peu intéressantes que nous venons d'indiquer et de la belle nouveauté introduite par M. Triana, sont : un calice libre quinquepartit inégal; corolle infundibuliforme-subbringente, à base postérieure gibbeuse; tube ventru sur le devant antérieurement; gorge comprimée; limbe dressé à lèvre supérieure bilobée, à lèvre inférieure trilobée. Quatre étamines didynames. On remarque un rudiment d'une cinquième. Anthères cohérentes. Anneau hypogyne, renflé en glande à la partie postérieure. Capsule ovée, coriace, uniloculaire, à deux valves, deux placentas pariétaux bilamellaires. — Plantes herbacées, molles, presque charnues, à feuilles opposées, pétiolées, subdentées. Pédicelles axillaires solitaires ou géminés, à une ou deux fleurs. (De Candolle, *Prodrome*, page 544.) (1).

(1) De Candolle décrit ce genre sous le nom de *Tapeinotes*, afin d'éviter, dit-il, la confusion qui pourrait résulter entre celui de *Tapina*, proposé par Martius, et

Le *Tapina splendens* est une plante rhizomatense herbacée, croissant comme le *Drymonia punctata* ou plutôt comme l'*Achimenes cupreata*, à tiges de longueur variable, rampantes, stolonifères, émettant des racines de leurs rameaux procombants. Les tiges principales sont dressées et portent les feuilles les plus amples et les fleurs; elles sont arrondies, velues, et concourent par leur nombre et leur rapprochement à former de grosses touffes feuillées, au-dessus desquelles apparaissent les fleurs portées sur de longs pédoncules dressés, solitaires, axillaires et uniflores. Feuilles velues, elliptiques ou ovales, obtuses, réticulées, veinées, ridées, dentées, d'un vert à reflets argentés en dessus, pâle en dessous. Calice dressé, profondément divisé en cinq lobes ovales à bords supérieurs latéraux repliés en arrière. Corolle à tube rouge écarlate, rétréci vers la gorge, renflé antérieurement et présentant à sa base postérieure une gibbosité que sa couleur vert clair rend très-apparente. Gorge circulaire, blanche, cristalline. Limbe étalé à cinq, parfois à six lobes arrondis, crénelés, d'un rouge écarlate des plus vifs; les deux lobes supérieurs plus petits que les trois lobes inférieurs.

La culture de cette jolie Gesnériacée n'offre aucune difficulté, bien différente en cela de l'*Achimenes cupreata* que l'on perd trop souvent. Une serre chaude un peu humide lui convient particulièrement; on la plantera dans un sol léger assez riche et dans des vases bien drainés, assez larges pour permettre à ses tiges stolonifères de s'y enraciner. Cultivée dans des vases suspendus, elle produira un effet bien supérieur; ses branches en s'allongeant descendent le long du vase et à l'époque de la floraison toute cette masse étincelle sous les nombreuses corolles qui se montrent de tous les côtés. M. Linden, propriétaire de cette charmante nouveauté, annonce qu'elle sera livrable à partir du 4^{er} septembre 1857.

H. G.

SALVIA ALBO-COERULEA (LINDEN).

(Planche X.)

Cette jolie Sauge, à fleurs blanches et lèvre inférieure d'un beau bleu à reflets violacés et pourprés, est originaire des régions froides de la Cordillère occidentale du Mexique, dans les forêts de pins de l'État de Michoacan, où elle a été découverte par M. A. Ghiesbreght et intro-

les genres *Tapinia* de Jussieu et *Tapinia* de Fries; mais le premier de ces deux genres rentre dans les *Witsonia* et le second est un sous-genre des *Agarics*. La confusion devient dès lors impossible et le nom de *Tapina* reste acquis à notre Gesnériacée.



Lupinus albus var. albus Lindl.

duite par cet excellent naturaliste dans les serres de M. J. Linden. C'est une belle addition à un genre fort estimé pour la décoration des jardins ; elle forme en plein air pendant l'été de grosses touffes ramifiées, portant de longs épis branchus chargés de fleurs ; celles-ci sont disposées par verticilles de quatre, six, huit et dix fleurs, suivant l'âge et la force des tiges. Ses grandes feuilles à nervures réticulées sont d'un vert plus ou moins foncé, ovales-allongées, lancéolées, duveteuses, dentées, diminuant graduellement vers le bas en un pétiole assez long ; les tiges sont presque rondes, couvertes d'un tomentum serré. Fleurs nombreuses et se succédant pendant fort longtemps au fur et à mesure que l'épi s'allonge ; elles sont portées sur des pédicelles plus courts que le calice et chargés comme ce dernier de poils blancs terminés par une glande orange, sécrétant une liqueur visqueuse abondante, qui teint les doigts en orange foncé et exhalant une forte odeur quelque peu hircinée ; les feuilles et le restant de la plante répandent une agréable odeur de pomme Reinette. Le calice est grand, à côtes nombreuses, bilabié, vert à reflets ferrugineux produits par les nombreuses glandes orangées ; lèvre supérieure terminée en une pointe aiguë ; lèvre inférieure bifide à lobes aigus-mucronés. Corolle à tube comprimé, blanc, gibbeux en dessous, duveteux ; lèvre supérieure allongée, blanche ; lèvre inférieure d'un beau bleu violacé-velouté, plus grande, défléchie, trilobée ; lobes latéraux subarrondis ; lobe médian étalé, obcordé, échancré au sommet. Style exsert, recouvert sur presque toute sa longueur de longs poils articulés, translucides, frisés comme de la laine ; stigmate bifide à deux branches récurves inégales ; la supérieure plus longue et lilas, l'inférieure bleue. Étamines couchées sous la voûte de la lèvre supérieure de la corolle, blanches et glabres. Appendices staminodes grands et dilatés. La forte odeur aromatique qui s'exhale de toutes ses parties, les sécrétions visqueuses colorées en jaune qui suintent sous une légère pression des fleurs et surtout du calice annoncent des propriétés officinales qu'il serait utile d'examiner.

Cette intéressante espèce, actuellement en fleurs dans les serres froides de M. Linden, atteint jusqu'à 1 mètre de hauteur et porte des épis longs de 50 à 50 centimètres. Elle est livrable dès le 1^{er} mai.

H. G.



REVUE DES PLANTES RARES OU NOUVELLES.

SERRE CHAUDE.

Dendrobium heterocarpum : var. *Henshallii*, figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 4970. — Famille des Orchidées.

Cette variété, envoyée de Java à MM. Rollisson de Londres par leur voyageur M. Henshall, ne vaut pas le type décrit par Wallich sous le nom de *Dendrobium heterocarpum*, et par Lindley sous celui de *Dendrobium aureum*. Il paraît que cette espèce varie beaucoup dans la couleur et les taches du labelle; la grande aire géographique qu'elle occupe (Ceylan, péninsule de Madras, le Népal, Assam et Java) explique, en quelque sorte, ces variations que les botanistes anglais indiquent de la manière suivante : *Dendrobium heterocarpum*, var. *aureum*; type à labelle jaune, disque entièrement d'un jaune doré et rouge de sang : c'est la meilleure variété; var. *Henshallii*, Hooker; tiges plus grêles; labelle blanc à base jaunâtre, le disque est orné de deux taches d'un rouge de sang foncé situées près de sa base; la troisième variété ou *pallidum* offre des fleurs plus petites, et un labelle blanc jaune d'or à l'intérieur; enfin *immaculatum* a le labelle d'un pâle citron. Toutes ces variétés, agréablement odorantes, méritent d'être cultivées, particulièrement la première.

Hoya coronaria (BLUME), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 4969. — Syn. : *Hoya grandiflora* (BLUME et DECAISNE, DE CANDOLLE) *Prodromus*; *Hoya velutina* (WIGHT). — Famille des Asclépiadées. — Pentandrie Digynie.

Cette plante, découverte en premier lieu par le célèbre botaniste Blume dans les forêts humides de la partie occidentale de l'île de Java, est une introduction toute nouvelle pour nos serres que l'on doit à M. T. Lobb. C'est parmi les espèces cultivées, après le *Hoya imperialis* de Lindley, celle dont les fleurs sont les plus grandes. Le coloris, jaune soufre pâle, des corolles est relevé par cinq taches rouges placées immédiatement à l'entour et à la base de la couronne staminifère. Le jus laiteux qui découle des feuilles est âcre et provoque des nausées; les tribus montagnardes de Java mangent cette plante sans la cuire, en l'assaisonnant avec du piment et du sel, sous le prétexte de faciliter la digestion.

Le *Hoya coronaria* est grimpant, à branches assez fortes, arrondies,

duveteuses, vertes; feuilles opposées, distantes, pétiolées, elliptiques, apiculées, épaisses, charnues, d'un vert pâle, longues de trois à cinq pouces, obtuses à la base, à bord un peu récurve, penninervées, nervures peu apparentes, presque horizontales, glabres en dessus, mais duveteuses en dessous, ainsi que tout le limbe inférieur de la feuille, la nervure ou côte de la face supérieure et le pétiole épais et arrondi. Le pédoncule, duveteux, long d'un pouce et plus, s'élève d'entre une paire de feuilles, et porte une ombelle composée d'un grand nombre de fleurs; pédicelles plus longs que le pédoncule et duveteux; calice à cinq lobes duveteux, ovés, un peu aigus. Corolle en roue, à lobes triangulaires, aigus, modérément charnus, d'un jaune de soufre pâle avec cinq petites taches ou points rouges situés à la base du tube.

Coronne staminale ample, très-apparante, à cinq lobes ou rayons émoussés. La floraison a lieu en novembre.

Le *Hoya coronaria* fait partie de la riche collection de plantes nouvelles de MM. Veitch de Londres, qui le mettront, sans doute, bientôt dans le commerce.

L'aire géographique de cette belle espèce n'est pas seulement restreinte à l'île de Java, elle s'étend jusqu'au Sillhet, dans l'Inde, où M. Wallich la découvrit en la faisant connaître sous le nom de *Hoya relutina*.

Begonia microptera (HOOKER), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 4974.

Ce *Begonia*, originaire de Bornéo, est peu remarquable et loin de valoir le *Begonia incarnata*, dont il a un peu le faciès; cependant ses feuilles fort longues, d'un vert pâle en dessous, et à veines proéminentes d'un rouge vif, d'un vert foncé en dessus et marquées d'une tache rouge à la base de la côte; son port peu élevé et ses panicules en corymbe terminales fleurissant en décembre, pourront lui faire trouver grâce devant les amateurs qui ne recherchent pas uniquement des fleurs richement colorées ou des feuilles énormes, ou curieusement maculées.

Les tiges de ce nouveau *Begonia* s'élèvent à un pied ou un pied et demi de hauteur; elles sont glanduleuses pubescentes, de même que les autres parties de la plante, et se ramifient peu. Ses feuilles ont de 4 à 6 pouces de longueur; elles sont ovées-lancéolées, un peu en forme de faux, inéquilatérales, acuminées, doublement dentées en scie; la base inférieure de la feuille se dilate en une large oreillette. Le pétiole, long d'un demi-pouce, est à peu près caché par deux stipules, presque érigées, membraneuses, apiculées. Panicule terminale courtement pédonculée; pédicelles rouges au point d'attache de la fleur. Bractées ovées, acuminées, ciliées-dentées. Fleurs mâles à quatre sépales étalés

dont deux plus petits, à bords entiers. Étamines au nombre d'environ vingt, d'un jaune pâle. Fleurs femelles à cinq sépales étalés, égaux, obovés, un peu aigus, dentelés. Capsule oblongue, triangulaire, duveteuse ; deux angles dépourvus d'ailes, le troisième présente une petite aile étroite, s'élargissant un peu vers le haut.

Calathea villosa (LINDLEY), var. *pardina*, figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 4975. — Syn. : *Calathea pardina* (PLANCHON et LINDEN). — Famille des Marantacées. — Monandrie Monogynie.

Le docteur Lindley donna dès 1845 le nom de *Villosa* à un *Calathea*, découvert près de Demerara (Guyane anglaise) par le célèbre voyageur Sir Robert Schomburgk, qui en fit parvenir des rhizomes à MM. Lodiges vers 1845. Cette plante perdue pour les jardins a été avantageusement remplacée par sa variété à feuilles maculées, trouvée il y a quelques années par M. Schlim dans la vallée du Rio de la Magdalena, et envoyée par lui à M. J. Linden de Bruxelles. D'une multiplication et d'une culture faciles, ce joli *Calathea* fut bientôt répandu dans le commerce sous le nom de *Calathea pardina*, que lui imposa son heureux propriétaire, M. J. Linden ; nom qui de spécifique qu'il était, descend au rang de désignation de simple variété ; mais le mérite de cette variété n'en reste pas moins réel, n'en reste pas moins infiniment supérieur à celui du type ; ses grandes et nombreuses feuilles radicales, de forme elliptique, obtuses à la base, portées sur de longs pétioles minces et velus, sont en dessus d'un beau vert satiné orné de larges macules irrégulières d'un brun foncé, disposées en deux rangées parallèles à la nervure médiane ; le scape, également radical et velu, s'élève de la base engainante des feuilles et se termine par un long épi bractéen de grandes fleurs jaunes ; cet ensemble est très-ornemental et digne de figurer dans une collection choisie.

La culture du *Calathea villosa pardina* est facile ; une serre chaude et humide lui convient particulièrement ; il s'y développe avec vigueur et forme alors de grandes et belles touffes dont on fait valoir le mérite ornemental en les plaçant près d'un bassin entre des rocailles, des Fougères, des Aroïdées, etc. La floraison a lieu en été.

Sonerila elegans (WIGHT), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 4978. — Famille des Mélastomacées. — Triandrie Monogynie.

Nous possédons depuis peu le *Sonerila margaritacea*, que l'on a surnommé *plante aux perles*, véritable bijou végétal que l'on doit tenir, pour le conserver frais et pur, sous une large cloche, en serre chaude. Voici venir une seconde espèce de mœurs moins douillettes, d'un port plus ample, à fleurs plus grandes, en un mot aussi distin-

guée que la première, bien que son feuillage ne soit point parsemé de ces gouttes argentées qui le rendent si coquet et si précieux aux yeux des amateurs. Le *Sonerila elegans* est originaire des monts Neilgherries dans l'Inde et a été récemment introduit dans les serres de MM. Veitch, de Londres ; son introduction intéresse également les botanistes, comme second exemple vivant d'un genre de Mélastomacées à verticilles floraux ternaires (calice, pétales et étamines). Sir W. Hooker dit que cette espèce se rapporte entièrement au *Sonerila solanoïdes* de M. Naudin, le savant auteur de la Monographie des Mélastomacées, à l'exception, toutefois, que la plante décrite par cet auteur est indiquée comme suffrutiqueuse, tandis que le *Sonerila elegans* est herbacé ; une raison plus plausible est invoquée par le botaniste anglais pour ne pas adopter le nom du savant français, c'est que la plante en litige a été décrite en premier lieu par le docteur Wight, qui l'avait trouvée abondamment répandue près des chemins aux environs de Sisparali, et l'avait indiquée comme une espèce très-remarquable, en faisant observer que la floraison s'annonce par quelques fleurs, auxquelles d'autres succèdent, au fur et à mesure que les tiges s'allongent, jusqu'au moment où chaque ramification a atteint plusieurs pouces de longueur. La floraison a lieu en janvier.

Plante peu élevée, branchue, ramifications quadrangulaires. Feuilles longues de 4 à 5 pouces, opposées, portées sur d'assez longs pétioles, ovées, acuminées, cordées à la base, ciliées-dentées, velues, présentant de cinq à neuf nervures, réunies par de petites nervures obliques transversales, d'un vert foncé et brillant en dessus, rouge-violet en dessous. Pédoncule solitaire, terminal au sommet des branches et supportant une cyme à divisions dichotomes et plusieurs fleurs sur la face supérieure des branches. Pédicelles courts, épais, souvent teintés de rouge. Calice, vert oblong-triquètre, adhérent avec l'ovaire, couvert de poils étalés glanduleux au sommet ; limbes à trois lobes triangulaires, étalés. Pétales rose vif au nombre de trois, horizontaux, assez longs, obovés, aigus. Trois étamines à filets d'un rouge vif, presque dressés, subulés, à anthères jaunes, cordées à la base, diminuant en une longue pointe qui forme un double tube communiquant avec les loges de l'anthère. Capsule à trois loges remplie de petites graines attachées à un réceptacle dans l'angle interne de chaque loge. Style rouge plus long que les étamines, recourbé.

Les *Sonerila* exigent une température chaude et humide ; ils doivent être abrités des rayons solaires ; on les plantera dans de la terre de bruyère fibreuse mélangée de terreau de feuilles ; les pots devront être fortement drainés. La multiplication est assez facile, pourvu que l'on ait soiu de ne pas donner trop d'humidité aux jeunes boutures. Le *Sonerila elegans* sera sous peu mis dans le commerce.

Costus afer (KER), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 4979. — Famille des Scitaminées. — Monandrie Monogynie.

Cette plante est originaire de Sierra-Leone, où elle jouit d'une grande réputation comme étant souveraine pour combattre les nausées; les indigènes emploient à cet effet les tiges qu'ils pèlent après en avoir enlevé les feuilles. Ces tiges que l'on mange crues ont une saveur analogue à celle de notre *Oxalis Acetosella*. A part ses vertus médicinales, le *Costus afer* est une plante ornementale à grandes feuilles luisantes, d'un vert foncé et à tiges terminées par un bouquet de feuilles d'où sort un gros pompon d'écailles vertes bordées de blanc protégeant de grandes fleurs blanches. La floraison a lieu en septembre, dans la serre chaude.

Les tiges du *Costus afer* sont rapprochées en groupe, hautes de 60 à 75 centimètres, érigées, simples, entourées dans toute leur étendue par les longues gaines des pétioles; feuilles longues de 12 à 15 centimètres, ovées-elliptiques, étroitement acuminées, costées, striées de quelques minces nervures presque parallèles à la nervure médiane. Le sommet de la tige porte une couronne de feuilles passant graduellement dans les larges et obtuses écailles qui forment l'épi ovale-globuleux de fleurs. Calice membraneux en forme d'entonnoir, à trois lobes très obtus. Corolle blanche teintée de jaune; limbe externe à trois segments oblongs, dont un plus grand que les deux autres; limbe interne réduit à un ample segment érigé, roulé en cornet, cunéiforme, à sommet étalé, aigu, irrégulièrement lobé et lacinié. Filets larges, pétaloïdes. Anthères larges, insérées sous le sommet du filet, oblongues et présentant une cavité ou sillon dans lequel se loge le style allongé et filiforme; stigmate presque réniforme ou en éventail lorsqu'il est vu de face et admirablement frangé; on remarque sur le dos un appendice bifide parallèle au stigmate.

Cette belle espèce a été récemment réintroduite dans les serres du Jardin royal de Kew, où elle fleurit en automne; les tiges herbacées meurent ensuite et sont suivies au printemps par de nouvelles tiges. Pendant cette époque de repos on tiendra le *Costus* ainsi que ses congénères à peu près à sec; les arrosements ne commenceront qu'en mars ou avril et seront ensuite prodigués durant la belle saison. Il leur faut en même temps un sol riche, beaucoup de chaleur et des pots assez grands où ils puissent bien étendre leurs racines.



SERRE FROIDE ET PLEINE TERRE.

Rhododendrum album (*Cat. hort.* BUITENZORG ; DE CANDOLLE), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 4972). — Syn. *Vireya alba* (BLUME).

Les botanistes et les horticulteurs se permettent dans l'appréciation des couleurs des licences auxquelles le bon public ne comprend rien, et dont il a parfois bien raison de rire ; ne vaut-il pas mieux nommer les couleurs par leur véritable teinte comme les choses par leur nom, que d'employer des désignations inexactes sous le prétexte qu'elles ne sont que comparatives entre elles ? C'est ainsi que la teinte claire du rouge vif ou foncé devient du blanc, que certains tons ardoisés ou gris se transforment en bleu aux yeux de ces jardiniers qui rêvent le Dahlia bleu, la rose bleue, le Camellia bleu ; et le public, de se moquer en appelant ces teintes incertaines et fausses, *blanc de jardinier*, *bleu de jardinier*, etc. Notre *Rhododendrum album* n'est pas blanc, ses fleurs sont d'un jaune pâle, et l'auteur en les nommant blanches faisait une allusion comparative entre leurs teintes claires et ces tons chauds, rouges et oranges, qui ornent les corolles des autres espèces javanaises. C'est néanmoins une espèce fort distinguée, et de taille peu élevée, à feuillage ferrugineux en dessous et de floraison facile ; c'est un petit arbrisseau probablement peu élevé, fleurissant, ayant moins d'un pied de hauteur ; feuilles assez nombreuses, longues de 5 à 4 pouces, oblongues lancéolées aiguës, glabres, d'un vert foncé en dessus ; chargées en dessous de très-petites écailles ferrugineuses, qui donnent à cette face de la feuille une riche couleur de rouille ; pétioles courts écailleux. Corymbes en ombelle, terminaux, plus courts que les feuilles. Pédicelles longs d'un pouce à un pouce et demi, écailleux. Fleurs petites (pour le genre), à calice peu apparent, à corolle campanulée, couleur de crème ou jaune pâle ; les cinq lobes presque égaux, arrondis et obtus. Dix étamines dépassant à peine la partie plane de la corolle ; filets légèrement velus à la base et armés parfois d'une ou deux dents en forme d'épine. Ovaire rouge très-écailleux, elliptique, à cinq loges et assis sur un large disque charnu et lobé.

L'exemplaire de ce joli Rosage javanais, d'après lequel a été faite la planche du *Botanical Magazine*, a fleuri au mois de novembre dernier dans l'établissement de MM. Rollisson à Tooting, où il était tenu en serre chaude. L'introduction en est due à M. Henshall, collecteur de la maison Rollisson. M. Blume l'avait trouvé sur le mont Salak. Le *Rhododendrum album*, par son port et même un peu par son coloris, ressemble au *Rhododendrum citrinum*, espèce également javanaise, mais dont les corolles plus tubuleuses, plus jaunes, le calice plus

ample, les feuilles plus larges et dépourvues d'écaillés comme tout le reste de la plante, enfin l'androécée consistant seulement en cinq étamines rouges, sont autant de caractères différentiels qui séparent ce dernier Rosage de celui à fleurs blanches.

Nous rangeons le *Rhododendrum album* sous la rubrique des plantes de serre tempérée, bien que MM. Rollisson le cultivent actuellement en serre chaude, parce qu'il est probable qu'on pourra le conserver dans une température moyenne de 10 à 14 degrés centigrades.

Symphoricarpus microphyllus (HUMBOLDT, BONP. et KUNTH), figuré dans le *Bot. mag.*, 4975.— Syn. *Symphoricarpus montanus* (H., B., K.), *Symphoricarpus glaucescens* (H., B., K.), *Auisanthus microphylla* (WILLD. in ROEM. et SCHULT.) — Famille des Caprifoliacées. — Pentandrie Monogynie.

Tout le monde connaît le joli *Symphoricarpus racemosus* (*Symph. leucocarpus* H. Paris) ou *Symphoria racemosa*, dont les petites fleurs rouges donnent naissance à de grosses baies d'un blanc pur, disposées en grappes et persistant jusqu'aux fortes gelées; charmant arbrisseau originaire du Canada que l'on cultive dans presque tous les jardins. L'espèce à petites feuilles croît sur les hautes montagnes du Mexique et mérite aussi bien que sa devancière d'être cultivée dans nos bosquets; ses baies sont plus petites, il est vrai, mais leur jolie couleur rosée compense amplement ce défaut; ses fleurs sont d'un rose pâle et fort nombreuses. La taille peu élevée et la disposition buissonnante de cette espèce la recommandent particulièrement pour nos petits jardins, car elle est tout à fait rustique et fleurit pendant tout l'été.

Le *Symphoricarpus microphyllus* est un arbrisseau très-branchu, touffu et très-feuillé. Les feuilles sont opposées, petites, à pétioles très-courts, généralement ovées-aiguës, glauques en dessous, entières. Fleurs axillaires, solitaires, un peu plus longues que les feuilles, dirigées vers le bas, de manière à être en partie cachées par le feuillage. Deux bractées, petites, ovées, sont situées à la base de l'ovaire. Limbe calicinal en forme de coupe, à cinq dents. Corolle tubuleuse-infundibuliforme, teintée de rose; limbe plus ou moins étalé à cinq segments larges et ovés; tube corollaire velu intérieurement. Filets courts, insérés un peu en dessous des sinus des lobes de la corolle. Anthères oblongues à peine exsertes. Style moitié plus court que la corolle, renflé à la base. Stigmate capité, bilobé, duveteux. Baies globuleuses de la grosseur d'une groseille, rose carné.

Culture du *Symphoricarpus racemosus*, c'est-à-dire à mi-ombre et même entièrement à l'ombre; planté dans un endroit frais et rocailleux, cette espèce produira un fort joli effet.

CULTURE MARAÎCHÈRE.

LES RAVAGES DES CAMPAGNOLS.

LES HARICOTS, LES COURGES ET LE CRAMBÉ OU CHOU MARIN.

Nous écrivons ces lignes à la date du 14 avril, par un temps affreux qui rappelle et dépasse même les plus mauvais jours de l'hiver. Ici, le vent d'ouest hurle et fait trembler les maisons, la terre est littéralement couverte de neige, et nous avons beau chercher de l'œil nos jeunes plantes du potager, qui avaient si bonne mine la semaine dernière : plus rien, absolument rien ; tout cela est caché sous le manteau d'hermine des poètes. Que le soleil l'emporte, et bien vite ! et puis, Dieu veuille que la lune rousse ne vienne pas renchérir sur cette queue de l'hiver ! Nous avons assez de misère déjà avec les campagnols. En avez-vous là-bas, sous le climat du Brabant ? Et si vous en avez, comme nous dans le Luxembourg, par centaines et par milliers, que vont devenir nos pois et nos fèves de marais. Pour notre compte, nous sommes presque découragé. Il y a deux ans, nous ne connaissions encore les campagnols que de vue, et n'avions pas à nous en plaindre ; l'année dernière, ils ont commencé à nous donner de la tablature ; maintenant, ils semblent disposés à faire ravage complet. Au fur et à mesure que les pois et les fèves sortent de terre, par le clair de lune ou la nuit noire, peu importe, ils font la visite des planches, flairent le légume, grattent, coupent les tiges et mangent les graines. Il y a bien un moyen de préserver ces graines de leur voracité, moyen qui consiste à les tenir plongées pendant six ou sept heures dans une forte dissolution d'aloès, et à les saupoudrer ensuite de fleur de soufre avant de les planter, mais les campagnols n'en persistent pas moins à grignoter les jeunes tiges, en sorte que, tout en sauvant le grain, nous ne sommes pas plus avancés après qu'avant. Il y a moyen encore de les empêcher d'arriver directement sur les lignes ou les touffes des légumes, c'est de verser sur ces lignes ou ces touffes un mélange d'eau d'aloès, de suie et de chaux ; mais ils parviennent, malgré cela, à les atteindre de loin en loin par des galeries ouvertes sur le côté. Au lieu donc de chercher à les rebuter, on ferait mieux de les détruire. Morte la bête, morte la dent. Oui, sans doute, mais nous avons employé les souricières, les pots enfouis et à moitié remplis d'eau ; rien n'y fait. Nous avons eu recours ensuite à la pâte phosphorée, aux graines de pois trempées dans l'arsenic et la noix vomique, et éparpillées sur les planches du potager. Ces

deux moyens *in extremis* nous ont, il est vrai, délivré des visites des campagnols, mais ils ont trop d'inconvénients et ne sauraient être recommandés. Nous en sommes donc à nous demander en ce moment si les petits moulins à vent, que l'on place au jardin, dans certaines localités, en vue de produire un bruit continu et d'éloigner ainsi les taupes, ne pourraient pas aussi éloigner les campagnols. C'est à voir.

Laissons les bêtes de côté, si vous le permettez, et parlons un peu des légumes, dont nous aurons à nous occuper dans le courant de mai. A tout seigneur, tout honneur ! Commençons par les haricots. Il arrive souvent d'en planter vers la fin d'avril, même dans l'Ardenne belge, et de réussir, mais c'est jouer si gros jeu, sans chance de grand profit, qu'il vaut mieux reculer la plantation de quinze jours ou trois semaines. Un refroidissement de l'atmosphère peut surprendre la jeune plante, au moment de la levée, et alors les feuilles jaunissent, souffrent et ont de la peine à se rétablir. Or, encore une fois, ne nous parlez point des légumes qui languissent au début de la végétation, et vivent ceux qui partent résolument et vont à leur fin sans s'arrêter !

Il y a trois manières de planter les haricots. Tantôt on les dispose en touffes serrées, tantôt en touffes ouvertes, tantôt en lignes et graine par graine. La première méthode ne convient qu'aux pays chauds; les tiges rapprochées entretiennent la fraîcheur du sol et favorisent le développement du légume; la seconde, qui consiste à ouvrir une fosse circulaire et à placer quelques graines à la circonférence, est très-usitée en Belgique et nous paraît excellente, en ce sens qu'elle maintient un écartement convenable entre les tiges, et qu'en fixant la rame au centre du cercle, on n'ébranle point les racines; la troisième est la meilleure à suivre dans les contrées humides où les sécheresses extrêmes sont rarement à craindre.

Le haricot vient pour ainsi dire partout; cependant les terrains secs et légers sont ceux qu'il préfère. Non-seulement, il est sujet à pourrir dans les terrains frais, avant de lever, et surtout quand une pluie survient après la plantation, mais il est encore, plus qu'ailleurs, exposé aux ravages des limaces, dans le cours de sa végétation. La culture de ce légume est si répandue, et si connue par conséquent, que nous nous garderons bien de l'aborder dans tous ses détails. Nous nous bornerons à dire : « Faites tremper vos graines dans de l'eau tiède, pendant une demi-heure, roulez-les dans de la cendre de bois, laissez-les ensuite se ressuyer convenablement au soleil, plantez presque à fleur de terre, répandez au-dessus de chaque touffe recouverte une bonne poignée de poussier de charbon, et la levée se fera plus vite qu'autrement. Si, après la levée, vous avez à souffrir des ravages des limaces grises, entourez les pieds de haricots d'un mélange de cendres de bois et de suie. Si, après la floraison, vous tenez à hâter le développement des

gousses, binez faiblement, puis revenez à l'emploi du poussier de charbon de bois ou de houille, autour de chaque touffe, et sur une épaisseur d'un travers de doigt. Ne donnez pas de rames très-élevées à ceux de vos haricots qui en exigent; les tiges retomberont, la sève circulera moins vite et les gousses ne s'en développeront que mieux. Enfin, ne craignez pas de ramener vos haricots plusieurs années de suite à la même place; car la seconde et la troisième année, vous obtiendrez une récolte plus abondante que la première.

Quant au choix des variétés à cultiver, nous maintenons, en première ligne, parmi celles à rames, le *sabre à larges cosses*, le *haricot princesse Friolet* et le *haricot d'Alger* ou *beurre* à grains noirs, trois excellents mange-tout qui donnent un produit considérable. Malheureusement, le haricot d'Alger n'est pas de vente facile, parce qu'il est moins appétissant sur le plat que sur pied, et qu'étant fort gros et de couleur jaune, on ne l'accepte pas dans les restaurants, sous le nom de *petit haricot vert*. Le haricot d'Alger que, pour notre compte, nous estimons beaucoup, a cependant un double inconvénient que nous voulons signaler. Ses gousses pourrissent assez souvent par la pointe, et, comme si ce n'était point une variété bien fixe, ces mêmes gousses ont parfois de la tendance à se marbrer de rose. — Parmi les variétés naines, nous recommandons tout particulièrement le *Nain de Soissons*, que l'on nomme encore *gros pied*, *deux à la touffe* et *basset*. Il est tout à la fois précoce et très-productif. Nous recommandons également, et au même titre, les *Suisses gris de Bagnolet*, *ventre de biche* et *rouge*.

En Belgique, on consomme le plus ordinairement les haricots en gousses vertes et en grains secs; on n'y fait pas assez de cas, selon nous, des grains verts, désignés en France sous l'appellation élastique de haricots blancs. Pour ce mode de consommation, nous ne connaissons pas de variété supérieure au *flageolet de Laon*. Toutefois, sous les climats rudes, tels que celui de l'Ardenne, il n'y a pas lieu d'y songer; nous en sommes réduit au grand *haricot d'Espagne* à fleurs blanches, qui n'est qu'une variété de celui à fleurs rouges, cultivé dans les parterres de village. Son grain est gros, farineux, savoureux, mais il a la peau épaisse. Que voulez-vous? Faute de grives, on mange des merles. On pourrait, ce nous semble, en tirer un excellent parti pour la préparation des purées.

Les meilleurs haricots, pour le grain sec, sont toujours le *soissons à rames*, le *prédome*, le *blanc commun* et le *rouge d'Orléans*. Si nous mettons le soissons en tête de colonne, c'est uniquement pour nous conformer à l'opinion générale; si nous ne consultions que notre goût particulier, nous lui ferions un mauvais parti. Il est beau, soit, mais nous le trouvons fade et savonneux.

Des haricots, permettez-nous de passer aux courges ou potirons.

Ce n'est pas un légume très-recherché dans ce pays ; cependant il a ses amateurs, et nous l'avons rencontré aux expositions des provinces de Liège et de Namur. Nous avons successivement cultivé le potiron jaune de Paris, la citrouille de Touraine, le potiron vert, la courge longue de Barbarie, celle d'Italie, de Naples, de Valparaiso, la moelle végétale des Anglais, le giraumon turban, les pâtissons variés ou artichauts de Jérusalem ; nous avons cultivé toutes ces espèces et variétés avec un succès qui nous a étonné, à cause du climat ; nous avons mangé des unes et des autres, et savons par conséquent à quoi nous en tenir sur chacune d'elles. Les pâtissons sont petits, mais ils ont la chair serrée et tiennent plus qu'ils ne promettent. Nous les plaçons, sans hésiter, bien au-dessus de toutes les Cucurbitacées que nous venons d'énumérer. Ils ont, en outre, l'avantage de ne point courir, comme la plupart des autres. Le Giraumon turban occupe le second rang, quant à la qualité ; du moins, les jardiniers et les connaisseurs émérites le veulent ainsi. Pour notre part, au risque de commettre une hérésie, nous déclarons tout net que nous lui préférons la moelle végétale, la courge d'Italie et la longue de Barbarie. La citrouille de Touraine n'est pas à dédaigner, sans doute ; mais ce n'est point ce qu'on peut appeler une courge fine. Celle-ci a surtout le mérite du volume ; nous avons pu la pousser jusqu'à 55 kilogr. environ, résultat très-satisfaisant, ce nous semble, pour le pays.

Nous ne conseillerons à personne de planter les courges à demeure, même dans de l'excellent terreau, car pour quelques graines qui réussissent, beaucoup pourrissent ou sont exposées à la dent des campagnols et des souris. Il vaut mieux placer quelques doigts de bonne terre sur un tas de fumier, et y planter la semence de courge dans la seconde quinzaine de mai, par un temps tiède. En moins d'une semaine, pour peu que la température du fumier soit élevée, la semence lève, et au bout de sept à huit jours on peut enlever les plantes, avec ou sans la motte, et les mettre à demeure dans un terrain bien fumé. C'est une opération que l'on doit exécuter dans la soirée, alors que le soleil n'a plus guère de force ; puis l'on arrose. Les courges reprennent avec une facilité extraordinaire ; elles reprennent même de bouture, et pour ainsi dire aussi bien que des rameaux d'osier.

On peut encore faire lever les courges en pots, sur couche tiède et sous châssis ; de cette manière, la germination est encore plus sûre et plus prompte que sur le fumier.

Les limaces sont très-avides des jeunes feuilles de courges ; vous ne les perdrez donc pas de vue et ne les transplanterez pas trop près des haies, qui sont, avec les murs dégradés, le refuge habituel de ces animaux.

Quelquefois, et en Belgique notamment, on cultive des courges au

mur ; on les fait grimper à un treillage, puis, quand les fruits sont formés, l'on s'arrange de façon à leur donner un support. Cette méthode n'est point la nôtre ; nous la réservons aux courges pèlerines qui n'atteignent pas un gros volume, et se soutiennent très-bien à des tuteurs. Nous laissons ramper les autres espèces et variétés.

Quand on veut avoir de très-gros fruits, on n'en laisse porter qu'un seul, deux au plus à chaque pied ; on rogne, on taille les rameaux, deux nœuds au-dessus de la courge ou des courges réservées, afin de refouler la sève sur elles. Nous procédons ainsi parfois, mais le plus souvent nous ne taillons pas. Lorsque le fruit est formé, nous incisons le dessous du rameau, à deux nœuds de distance du fruit en question, puis nous enterrons la partie incisée dans une petite rigole et la recouvrons. La partie de rameau prend racine et emprunte au sol assez de sève pour nourrir d'autres fruits.

Les courges demandent beaucoup d'eau au pied, beaucoup de chaleur à la tête, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Toutefois, on aura soin de ne pas supprimer les feuilles qui ombragent les fruits, parce qu'une chaleur sèche en durcirait la peau et les empêcherait de grossir. Par cela même que l'on doit arroser souvent les courges, en terrain sec s'entend, il faut leur fournir beaucoup d'engrais, attendu que l'eau lessive et épuise. Eh bien, l'engrais par excellence, pour cette plante, est la colombine du pigeon ou de la poule. On la prendra sèche, on l'écrasera, et tous les quinze jours on en jettera deux ou trois poignées dans l'arrosoir, avec de l'eau mêlée d'urine de vache ou de jus de fumier.

Nous laissons porter à chaque pied de courge creuse quatre ou cinq fruits ordinairement, sept ou huit au plus, quand nous avons affaire à la moelle végétale. Nous supprimons le surplus et les employons pour l'usage de la cuisine, en guise de concombre. Sous chaque fruit conservé, nous plaçons une ardoise ou une pierre plate quelconque. A l'approche des premières gelées, par un temps sec, nous faisons notre récolte et mettons nos courges sur les étagères de la cuisine. Dans la cave, elles pourraient ; au grenier, elles gèleraient. Dans la cuisine, elles se conservent très-bien jusqu'en avril. A l'heure où nous écrivons ces lignes, il nous reste encore deux ou trois courges en bon état.

Nous aurions encore à vous parler du crambé, des endives et du scolyme, mais la place nous manque ; ce sera pour le prochain numéro. Toutefois, vous nous permettrez quelques mots à la hâte en ce qui concerne le crambé. On ne le cultive guère plus en Belgique qu'en France, et l'on a tort. A qui la faute ? Aux livres spéciaux qui s'évertuent à créer des difficultés, même dans les opérations les plus simples. La culture du crambé n'est pas plus difficile que celle de l'oseille ;

il n'y a donc pas lieu de reculer, mais on nous dit qu'il faut de grands cylindres en terre cuite avec couvercle, ou des ruches habilement faites pour étioler les jeunes pousses de ce légume. C'est plus qu'il n'en faut pour rebuter les plus entreprenants. Pour notre part, nous avons employé, à cet effet, les pots et les caisses en bois, et n'avons réussi qu'à faire pourrir une partie de nos plantes. Cette année, vers la fin de mars, alors que les bourgeons commençaient à marquer et par un temps sec, nous avons pris le parti de butter chaque pied avec de la terre, et nous en trouvons bien. Le moyen est économique, expéditif, à la portée de tout le monde, très-employé même par certains jardiniers. Recommandons-le, et ceux qui reculaient devant la culture du cramé ou chou marin, ne reculeront plus, et nous réussirons peut-être à faire adopter ce légume qui, bien blanchi à l'eau bouillante et à diverses reprises, puis préparé à la manière des asperges en petits pois, sera tôt ou tard très-recherché.

P. JOIGNEAUX.

MISCELLANÉES.

CULTURE DES APHELEXIS.

Les *Aphelexis* forment le plus joli groupe des plantes dites *immortelles*, tant à cause de la beauté et de la profusion de leurs fleurs que par leur port touffu et ferme. Les quelques espèces qui composent le genre *Aphelexis* de Don, sont originaires du Cap de Bonne-Espérance. Plusieurs auteurs les réunissent aux *Helichrysum* et aux *Helipterum*; nous indiquerons à la fin de cet article la synonymie des espèces cultivées. Ces plantes sont très-estimées en Angleterre, où on les cultive avec succès; nous espérons que le système assez simple d'éducation que nous présentons ici, d'après un habile cultivateur anglais, engagera nos amateurs à s'occuper sérieusement de ces splendides Immortelles.

On choisira pour la multiplication les jeunes pousses sans dispositions à fleurir, et dont le bas est déjà ferme; on les retranche du pied mère au moyen d'un canif bien aiguisé, afin que la coupe soit nette, et on enlève les écailles ou feuilles jusqu'à 2 à 5 centimètres de la base. Cette opération se fait vers la fin d'avril ou dans les premiers jours de mai. On insère ces boutures dans des godets, au fond desquels on place plusieurs petits tessons pour assurer un bon drainage; sur ces tessons une couche de terre de bruyère fibreuse, et l'on remplit avec du sable blanc bien humecté. On se trouvera fort bien de mettre le

godet dans un second pot plus large, de remplir le vide laissé entre les deux avec du sable, et de recouvrir le tout d'une cloche s'appuyant à la paroi intérieure du grand pot. Il faudra ombrer lorsque le soleil donnera sur la serre, et avoir le soin, quand on aura arrosé, ce qui doit se faire avec beaucoup de précautions, de ne remettre la cloche que quand le sable sera sec à la surface. Une couche modérément chaude suffit pour stimuler l'émission des racines des boutures. On doit, quelques jours après l'insertion des boutures, soulever la cloche vers le soir, afin de leur donner un peu d'air et prévenir les funestes effets de l'humidité; on supprimera tout à fait l'emploi des cloches dès que quelques racines auront traversé la couche de terre, et on rempotera dans de petits pots lorsqu'elles auront tapissé le fond des godets. Les jeunes plantes seront alors placées dans une bâche froide, sous châssis, et y passeront l'été, sans autres soins que de leur donner de l'air et de les garantir des ardeurs du soleil. Si ces diverses opérations vous semblent trop minutieuses, procurez-vous alors de jeunes plantes, trapues et robustes, cultivées dans des petits pots. Rempotez-les immédiatement, en ayant soin de dégager préalablement les racines enchevêtrées ou trop serrées. Le meilleur compost à leur donner consiste en trois parties de terre de bruyère fibreuse, deux parties de sable blanc ou de tout autre sable pur, rude au toucher et anguleux, et d'une partie de terre argileuse (en très-petite quantité) et de fragments de tessons et de charbon de bois. Les jeunes plantes avanceront rapidement dans ce compost, et nécessiteront, lorsque les vases seront remplis de radicelles, des pots plus grands. Deux rempotages suffisent la première année; on pince les pousses, et pour obtenir des plantes buissonnantes, et pour empêcher la floraison, qui sera d'autant plus belle et plus abondante l'année suivante. On retranche, lorsque les plantes ont achevé leur floraison, les longs jets fleuris et on repote.

En hiver, on ne donnera que fort peu d'eau; le sol ne doit pas cependant devenir tout à fait sec. Au printemps, les arrosements deviendront réguliers, sans être trop abondants. On pourra avoir recours, deux fois par semaine, dès que les plantes commenceront à montrer des boutons à fleur, à de très-légères solutions d'eau de fumier; enfin, de fréquents seringages sur la tête des plantes contribueront beaucoup à leur santé et à leur vigueur.

Les *Aphelaxis* exigent, au printemps, une température moyenne de 8 à 10 degrés centigrades, avec une libre circulation de l'air; les courants d'air froid doivent leur être évités avec soin; les pots doivent être, à mesure que la chaleur extérieure augmente, garantis des rayons trop ardents du soleil. Au commencement de l'automne, on les placera en plein soleil, dans une bâche ordinaire, que l'on panneautera seulement lors de fortes pluies ou lorsque les nuits seront froides; vers la mi-

octobre, on les disposera sur les tablettes de la serre froide, et la température pendant l'hiver ne devrait jamais descendre beaucoup plus bas que 8 à 10 degrés centigrades.

Les magnifiques capitules d'*Aphelexis* se conservent pendant plusieurs années, si l'on a soin de les préserver de la poussière et de l'humidité; associés aux fleurs de *Gnaphalium*, *Helichrysum*, à quelques Graminées, telles que *Briza maxima*, *Stipa pennata*, et aux capsules rouges séchées du joli *Physalis Alkekengi*, ils forment de charmants bouquets d'hiver.

La liste suivante comprend les plus beaux *Aphelexis* cultivés actuellement :

- Aphelexis humilis*, var. *grandiflora* ou *macrantha* (*Helipterum humile*), d'un riche rose violacé: capitules larges de 6 à 8 centimètres.
- *rosea*, variété naine, d'un beau rose.
 - *macrantha purpurea*; la meilleure variété naine, à grandes fleurs violettes.
 - *prolifera*, var. *Barnesi*. Très-belle, fleurs violettes.
 - *Barnesi*, fleurs d'un rose vif. Variété considérée comme la plus belle et la plus grande.
 - *rupestris grandiflora*, rose cramoisi.
 - *speciosissima*, d'un rose violacé de toute beauté.
 - *venusta*, variété tout à fait distincte. Fleurs petites, en touffes.

On cultive également les :

- Aphelexis sesamoides* Don (*Helichrysum sesamoides*, *Xeranthemum sesamoides* et *Helipterum*), à fleurs violettes.
- *heterophylla* Don (*Helipterum heterophyllum*), à fleurs blanches et rouges.
 - *fasciculata* Don et ses variétés *lutescens*, *versicolor* et *rubra*, à fleurs couleur de paille, pourpres et blanches et écarlates.
 - *filiformis* Don (*Helichrysum ericoides*, *Helipterum filiforme*), à fleurs rosées.

Enfin l'*Aphelexis incana* Don (*Helichrysum incanum*, *Helipterum incanum*), à fleurs blanches et violettes. Cette espèce est originaire de la serre de Van Diemen.

Toutes ces espèces et variétés peuvent s'obtenir chez nos grands horticulteurs, en petites plantes, à des prix fort bas. M. A. Van Geert, de Gand, les cultive avec succès dans des serres froides peu élevées et très-aérées.

MÉTHODE

POUR CULTIVER AVEC SUCCÈS LE FRAISIER BLACK-PRINCE.

Cette variété, gagnée il y a quelques années par M. Cuthill, horticulteur anglais, se recommande par sa précocité, sa fertilité, la longue durée de son produit et la couleur foncée de son fruit (de là son nom anglais de Prince noir), qui est de grosseur moyenne à chair juteuse, acidulée, d'un goût agréable. Enfin c'est une variété très-utile pour la culture forcée. Mais la culture ordinaire des fraisiers ne suffit pas pour faire produire à cette variété toute spéciale des fruits de bonne qualité; c'est faute d'avoir étudié la manière d'être de ce fraisier, que beaucoup de personnes l'ont rejeté en l'accusant de ne donner que des fruits petits, durs, en un mot sans valeur. M. Nicholson écrit au journal le *Gardener's Chronicle*, que le fraisier Black Prince est une sorte toute particulière qui exige une culture spéciale; plusieurs années de succès dans cette culture l'engagent à rendre sa méthode publique, et les personnes, dit-il, qui suivront ses conseils sont à peu près certaines d'effectuer, la première saison après la plantation, une abondante récolte de belles fraises bien colorées, et d'une excellente saveur. Faites bêcher, dit-il, au commencement de juillet une plate-bande comme s'il s'agissait de faire une couche, saupoudrez la surface de quelques poignées de suie et égalisez avec le râteau. Ouvrez ensuite avec la bêche des tranchées peu profondes, dans lesquelles vous planterez les coulants, auxquels on aura laissé un talon d'environ un pouce; le jeune plant se tient mieux en terre, grâce à ce support, et les vers ne peuvent facilement l'arracher hors du sol. L'espace entre les tranchées sera d'environ 20 centimètres, et les jeunes plantes seront écartées l'une de l'autre d'environ 10 centimètres; mettez un peu de terreau ou de fumier consommé autour des racines, et remplissez le creux de la tranchée en foulant le sol sans enterrer la couronne de la plante; donnez un bon bassinage. Les rayons solaires étant dans cette saison d'une grande puissance, il faudrait garantir pendant quelques jours le jeune plant de leur action au moyen de branchages, ou mieux en fichant de distance en distance des baguettes fourchues élevées de 50 à 40 centimètres au-dessus du sol; on croise des lattes sur ces fourches, et au-dessus on jette des nattes qui abritent parfaitement le plant et n'empêchent pas la circulation de l'air; on arrose quand le besoin s'en fait sentir, et l'on coupe les coulants aussitôt qu'ils se présentent. Vous aurez de cette manière au mois d'août ou de septembre, une bonne provision de jeunes fraisiers vigoureux et bien développés pour la plantation définitive. Les lignes seront maintenant espacées de 45 à 50 centimètres et exhaussées de 5 à 8 centimètres au-dessus de la

surface, et chaque pied de fraisier sera planté à une distance de 50 à 55 centimètres; on donne une bonne mouillure et on paille immédiatement avec de la litière, opération que l'on renouvelle au printemps suivant. L'auteur ajoute qu'un saupoudrage de suie exécuté en même temps produira un excellent effet. Au printemps, on donne un léger labour, on terreaute; les soins ultérieurs se bornent aux binages, sarclages et aux arrosements. La récolte a lieu de mai jusqu'en juillet. La plantation devra être renouvelée au bout d'un an de rapport ou tout au moins de deux années; le fraisier *Black Prince* cultivé plus longtemps dégénère et prend le blanc, ce qui a fait dire à bien des personnes qu'il ne valait rien; on sait cependant que beaucoup de fraisiers ne produisent que des fruits inférieurs après la deuxième année de rapport.

M. Nicholson indique pour les petits cultivateurs la rotation suivante dans la culture du potager: après la récolte de pommes de terre hâtives, labourez la pièce de terre et plantez-y les fraisiers comme il a été indiqué plus haut. Au mois de juillet suivant, après la récolte des fraises, bêchez les planches et remplissez-les de choux, de brocolis ou d'épinards, qui seront consommés vers l'époque de la plantation des pommes de terre hâtives; celles-ci de nouveau feront place aux fraisiers et ainsi de suite. Deux pièces de terre ainsi cultivées alternativement, peuvent produire sur un espace restreint une succession de plantes potagères fort recherchées et donner un beau bénéfice.

Un autre cultivateur de fraisiers, M. Brown, écrit au journal le *Gardener's Chronicle*, qu'il a été aussi heureux que M. Nicholson dans la culture de cette *utile variété* (le fraisier *Black Prince*). « Ma serre à pêchers, ajoute-t-il, a 40 pieds de longueur et 8 de largeur, les tuyaux de chaleur sont adossés au mur de derrière. J'ai fait placer trois tablettes près des vitraux, suspendues aux membrures du toit, pour faire un essai comparatif des fraisiers *Black Prince*, *Keen's Seedling* et *Sir Harry*. Le 17 février dernier, je recueillis d'excellents fruits très-savoureux sur le *Black Prince* pesant une demi-once, quelques fraises dépassaient ce poids. Le fraisier *Sir Harry*, plus tardif, commençait à se colorer et présente une fort belle apparence. Le *Keen's Seedling* en est au même point, mais donnera une récolte beaucoup plus abondante; j'estime à cinq pour cent les fruits qui n'ont pas noué. Dans *Sir Harry*, cette proportion est très-forte: elle s'élève au tiers; enfin dans le *Black Prince* tous les fruits ont noué. J'infère de ces expériences qu'il n'existe aucun fraisier plus profitable que ce dernier, soit pour la culture forcée, soit pour la culture en plein air. Cette variété devrait figurer dans tout potager. Je ne pense pas non plus qu'il soit absolument nécessaire de lui accorder un traitement différent des autres fraisiers; mais j'ai remarqué qu'elle ne doit pas être cultivée pendant plus de deux années à la même place.

GREFFAGE DES ARBRES A FEUILLES PERSISTANTES

SUR LES ARBRES A FEUILLES CADUQUES.

En réponse à une invitation adressée par M. Baumann, président de l'Académie d'horticulture de Gand, aux horticulteurs, de lui faire parvenir des notes relatives aux expériences qu'ils auraient pu faire sur le greffage des arbres à feuilles persistantes, sur des espèces à feuilles caduques, MM. Baltet frères ont adressé à ce sujet, à M. Baumann, l'intéressante note que voici :

« Monsieur le président,

» Dans le dernier numéro des *Annales de l'Académie d'horticulture de Gand*, vous demandez quelles sont les expériences dont les résultats auraient été satisfaisants dans le greffage des arbustes à feuillage persistant sur ceux à feuilles caduques.

» Nous avons l'honneur de vous rendre compte de celles qui nous ont toujours réussi et qui, probablement, ont obtenu les mêmes succès chez nos confrères :

» Le *Photinia glabra*, vulgairement connu sous le nom de *Cratægus glabra* (Alisier glabre), et sa sous-variété, le *Photinia serrulata dentata*, vivent parfaitement, greffés sur le coignassier commun, et plus vigoureusement sur le coignassier d'Angers. Nous préférons l'écusson à la greffe en fente, et nous n'employons jamais de trop gros sujets, dans la crainte du décollement de la pousse de la première année. Nous avons ainsi obtenu dans nos pépinières des *Cratægus glabra* à haute tige, de 2 mètres de haut, n'ayant que deux ans de greffe. Il est à remarquer que cet alisier ne vient pas aussi bien sur épine blanche, comme les autres alisiers. — Il y a quatre ou cinq ans, à la suite d'un désastreux hiver, qui a tué tant d'arbrisseaux toujours verts, les *Cratægus* des jardins bourgeois (les fortes touffes qu'on n'avait pu couvrir) étaient complètement gelés jusqu'au bourrelet de la greffe, tandis que le tronc du coignassier était resté intact.

» L'*Eriobotrya japonica*, *Bibacier* ou *Néflier du Japon*, réussit également bien sur coignassier, mais greffé en fente ou en placage. Comme le précédent, l'épine blanche convient moins que le coignassier.

» Le *Cotoneaster buxifolius*, greffé en tête sur tige d'Aubépine, forme d'agréables parasols ; les rameaux, légèrement pendants, sont duveteux, les feuilles luisantes et le fruit couleur corail ; tandis que le *Cotoneaster microphyllus* s'élève en une pyramide élégante, dont les fruits nombreux, rouge poudré, contrastant avec le feuillage sombre, en font un des plus jolis arbustes d'hiver. — L'un et l'autre se cultivent encore

francs de pied; le premier pour les terrains en pente, les talus; le second comme arbuste de groupe ou pour orner un appartement.

» Depuis longtemps nous multiplions le *Laurier-Amande* (*Prunus laurocerasus*), — outre le marcottage en pied, écussonné sur merisier commun, à fruits rouges (*Cerasus avium*), et sur merisier à grappes (*Cerasus padus*) à haute tige et demi-tige. Par ce moyen le sujet est très-robuste contre le froid dans les terrains ordinaires.

» Toutes les *Mahonias* peuvent être soudées sur épine-vinette (*Berberis vulgaris*). Celle du Népal donne des tiges assez fortes pour permettre de lui rapporter des greffons de *Mahonia* à une certaine hauteur.

» Le coignassier et l'aubépine sont encore les sujets les plus convenables pour recevoir le buisson ardent (*Mespilus pyracantha*) à fruit écarlate et à fruit blanc-jaunâtre.

» Le *Cerasus caroliniana* vivra plusieurs années sur le merisier à grappes et le *Cerasus ilicifolia* (cerisier à feuilles de houx) se greffe sur Sainte-Lucie, Mahaleb; et à cause de la finesse de son épiderme, on pourra l'y introduire de la même façon que les rosiers greffés en serre.

» Les clématites toujours vertes reprennent sur la clématite ordinaire; la ténuité des rameaux exige quelques précautions dans l'opération.

» Il y a bien encore le *Malus sempervirens*, qui se greffe par écusson comme les autres pommiers, mais son feuillage est très-peu persistant.

» La facilité de bouturer, marcotter ou semer les fusains du Japon (*Evonymus japonicus*), Alaterne (*Rhamnus Alaternus*), viorne Awafuski et de Chine (*Viburnum awafuski* et *Viburnum sinense*), troëne du Japon et du Népal (*Ligustrum japonicum* et *nepalense*), etc., etc., nous ont empêché d'en essayer la greffe sur fusain d'Europe, nerprun, viorne, troëne, lilas, etc.

» Le mariage des greffes précitées s'établit généralement bien, en introduisant sous l'écorce des petits rameaux, munis de deux ou trois yeux et taillés en biseau, tel qu'on pratique la greffe de boutons à fruits, surtout depuis qu'on l'a appliquée à regarnir les arbres dénudés. dont l'écorce trop vieille s'opposerait à la pose de l'écusson.

» Tous ces détails vous sont sans doute très-familiers, à vous, monsieur le président, qui savez multiplier avec tant de succès les rosages et les autres beaux genres qui enrichissent votre établissement renommé. Notre but a été de répondre à votre appel, et de corroborer des faits qui vous seront signalés par des hommes beaucoup plus expérimentés que nous.

» Veuillez agréer, monsieur le président, et faire agréer aux membres de l'Académie horticole de la capitale des fleurs, les salutations respectueuses et dévouées de vos obéissants serviteurs,

» C. BALTET FRÈRES,

» Horticulteurs, faubourg de Croncels, 14, à Troyes. »

Les faits que relatent MM. Ballet, sont du plus haut intérêt pour l'horticulture, et les lecteurs du journal de l'Académie en jugeront aussi probablement comme moi. Maintenant j'appellerai l'attention de ces habiles confrères, ainsi que de tous ceux à qui cela importe, sur la question de savoir jusqu'à quel point réussit l'opération contraire, c'est-à-dire le greffage des arbres à feuilles caduques sur arbres à feuilles persistantes; et je verrais avec plaisir une réponse à ma question, si en effet le *Viburnum macrocephalum* a réussi en France, comme on l'a dit, sur le *Viburnum tinus*?

J. B.

SUR LE PENTAS CARNEA.

Le *Pentas carnea* et sa variété rose sont de charmantes plantes que tout amateur devrait posséder, et que tout horticulteur devrait cultiver en grand, car elles donnent beaucoup de fleurs fort utiles pour la confection des bouquets. Nous les voyons fréquemment figurer aux expositions et dans les boutiques des marchands-fleuristes, mais en général ce sont des exemplaires médiocres et ne donnant qu'une faible idée de la beauté que peuvent acquérir ces jolies plantes lorsqu'elles sont convenablement traitées. Toute plante, quelque peu exigeante qu'elle soit, témoigne presque toujours sa reconnaissance envers celui qui lui accordera certains soins en se présentant plus vigoureuse, plus feuillée, et en se couronnant de fleurs plus grandes, plus colorées et plus aptes à porter des graines. C'est souvent à l'aspect des plantes vulgaires ou de culture facile que l'on peut juger du goût et de l'aptitude d'un jardinier; s'il a eu lui le *feu sacré* il ne dédaignera pas d'accorder son attention aux plantes ordinaires, il les fera valoir et paraître sous un jour tout différent de celui sous lequel l'insouciance ou le dédain ont coutume de nous les présenter. Les remarques que nous livrons aux amateurs sont plus importantes qu'on ne le croit, et se seront souvent présentées à leur esprit; elles pourraient, croyons-nous, recevoir une utile application pour apprécier les qualités d'un employé jardinier.

Le sol le plus propre à la culture des *Pentas* consiste en un mélange par parties égales de terre de bruyère, de terre franche non tamisées mais brisées en petits morceaux, et de fumier de vache bien consommé et passé au tamis; on ajoute quelques fragments de charbon de bois et une certaine quantité de sable pour rendre le tout bien perméable. Le commencement du printemps (avril-mai) est la meilleure époque pour le bouturage; les boutures qui devront avoir de 5 à 6 centimètres de longueur et être munies d'un talon, seront insérées dans des godets ou pots bien drainés et remplis de terre légère sableuse et ensuite placés

dans une bonne couche ou bêche chaude en observant les règles ordinaires de bassinage et d'ombrage. Les boutures seront bien enracinées au bout de quelques semaines et devront être repotées dans des vases de 5 à 7 centimètres d'ouverture avec le compost indiqué ci-dessus, mais plus sableux, et de nouveau plongées dans la couche et aussi rapprochées que possible du vitrage. Une température très-élevée n'est pas nécessaire, 15 à 18 degrés centigrades suffisent pour assurer leur bonne venue. On donnera de l'air pendant la journée, on ombrera légèrement et vers le soir on seringuera sur la tête des plantes. Les pousses vont se développer rapidement, et il sera nécessaire de pincer les principaux jets et de repoter, opérations qui devront se faire presque simultanément dès que les racines ont entièrement tapissé les parois des pots; quatre ou cinq jours d'intervalle entre la taille et le repotage seront observés, afin de ne pas provoquer à la fois un temps d'arrêt dans le développement des racines et dans celui des pousses. Les boutures, enracinées de bonne heure au printemps, doivent former, si elles ont été convenablement traitées suivant nos instructions, de belles plantes compactes et buissonnantes dans des pots de 9 à 10 pouces de diamètre; et on peut, si on les juge suffisamment fortes, les laisser porter fleurs, ce que l'on obtient en supprimant le système des pincements. Les soins ultérieurs se bornent à ajouter les exemplaires dans une serre froide sèche, et de les arroser très-modérément pendant l'hiver : juste assez pour conserver leur feuillage en bon état; on les transfère au mois de février ou de mars, ou plus tôt si on le désire, dans la serre chaude, après les avoir taillés en forme compacte. Ces plantes, sous l'influence de la chaleur, seront bientôt en végétation active; il faudra alors examiner leurs racines et repoter au besoin. Les pousses seront fréquemment pincées, et ce jusqu'au moment où, satisfait de la forme et de la force de la tête de l'arbrisseau, on arrêtera les pincements pour permettre aux fleurs de se former; six ou sept semaines à partir du dernier pincement suffisent pour amener une abondante et riche floraison. En taillant de nouveau après la floraison, on obtient une seconde et même une troisième floraison avant l'automne. Ces exemplaires auront fait leur temps; il vaudra mieux les mettre au rebut, et les remplacer par de jeunes plantes.



Mimulus cyathoides, Ait.

ADHATODA CYDONIÆFOLIA (NEES VON ESENBECK).

ADHATODA A FEUILLES DE COIGNASSIER.

(Planche XI.)

La beauté, la facile culture et l'abondante floraison de cette Acanthacée, nous ont engagé à en offrir un dessin à nos lecteurs; ils trouveront une description détaillée des caractères qui la distinguent de ses congénères dans le n° 5 (page 52) du présent recueil.

GEUM HYBRIDES VARIÉS.

(Planche XII.)

Le genre *Geum* de Linné (Benoîte en français) (1), appartient à la grande famille naturelle des Rosacées, tribu des Dryadées, et à l'icosandrie Polygynie de Linné; il se compose d'herbes à feuilles diversement découpées et présente un tube calicinal renflé et terminé en limbe quinquéfide, cinq bractées extérieures et alternes aux divisions du calice, cinq pétales, des étamines nombreuses, des carpelles secs et disposés en tête, un style articulé et appendiculé, ou barbu après la floraison, une semence ascendante et un gynophore plus ou moins développé. On en connaît un assez grand nombre d'espèces : sept habitent la France; ce sont : le *Geum urbanum* (L.), à fleurs jaunes assez petites; elle porte vulgairement les noms Benoîte commune, Galiote ou Récise; sa racine séchée est préconisée comme ayant des propriétés astringentes; on l'emploie pour arrêter les crachements de sang; les feuilles broyées guérissent quelquefois les fièvres intermittentes; — le *Geum rivale* (L.), à fleurs jaune rosé; ces deux espèces se retrouvent en Belgique; — le *Geum Pyrenaicum* (Ramond), à fleurs jaunes; — le *Geum sylvaticum* (Pourr), qui habite les bois près de Narbonne; — le *Geum Thomasianum* (Seringe), des Pyrénées; — le *Geum reptans*, à fleurs jaunes des Alpes, — et le *Geum montanum* (L.), à fleurs jaunes, très-grandes; espèce cultivée dans les jardins. — Le *Geum coccineum*

(1) *Geum* du grec *Geuo*, agréable au goût. Les racines du *Geum urbanum* ont une saveur légèrement astringente aromatique, rappelant un peu celle des clous de girofle, de là le nom de *Caryophyllata* que lui avaient appliqué les anciens botanistes. Les racines recueillies dans des endroits bien exposés sont plus aromatiques que celles croissant dans des lieux humides. On prétend que ces racines, jetées fraîches au printemps dans la bière, lui donnent un bon goût et l'empêchent d'aigrir.

(Sibth), de l'Orient, et le *Geum Chiloense* (Balbi), du Chili (espèce plus rare et plus belle que le *coccineum* avec lequel elle est généralement confondue), sont des plantes recherchées et dignes de figurer dans tous les jardins.

Les *Geum* se plaisent dans un terrain frais, un peu humide ; toutefois, les *Geum coccineum* et *Chiloense* exigent une exposition chaude.

M. Reyckaerts, jardinier-fleuriste à Stalle, près de Bruxelles, cherche depuis plusieurs années à perfectionner les *Geum* au moyen de la fécondation artificielle ; les trois jolies variétés que représente notre planche XII nous semblent assez méritantes pour être recommandées aux amateurs de plantes rustiques ; on doit aussi stimuler et encourager ces sortes d'essais souvent si longs et si peu fructueux pour l'obtenteur.

Voici les notes qui nous ont été communiquées par M. Reyckaerts, sur les variétés de *Geum* obtenues par lui :

N° 1. *Geum Reyckaertii* est une variété à grandes et belles fleurs de couleur mordorée, ressemblant aux fleurs de la *Potentilla Antverpiensis*. Elle est issue d'une seconde génération de semis du *Geum montanum* et donne, comme ce dernier, une grosse racine pivotante. Sa floraison commence en mars et se prolonge jusqu'aux gelées. Cette variété donne fort rarement de bonnes graines et se multiplie difficilement, car elle produit peu de jets latéraux.

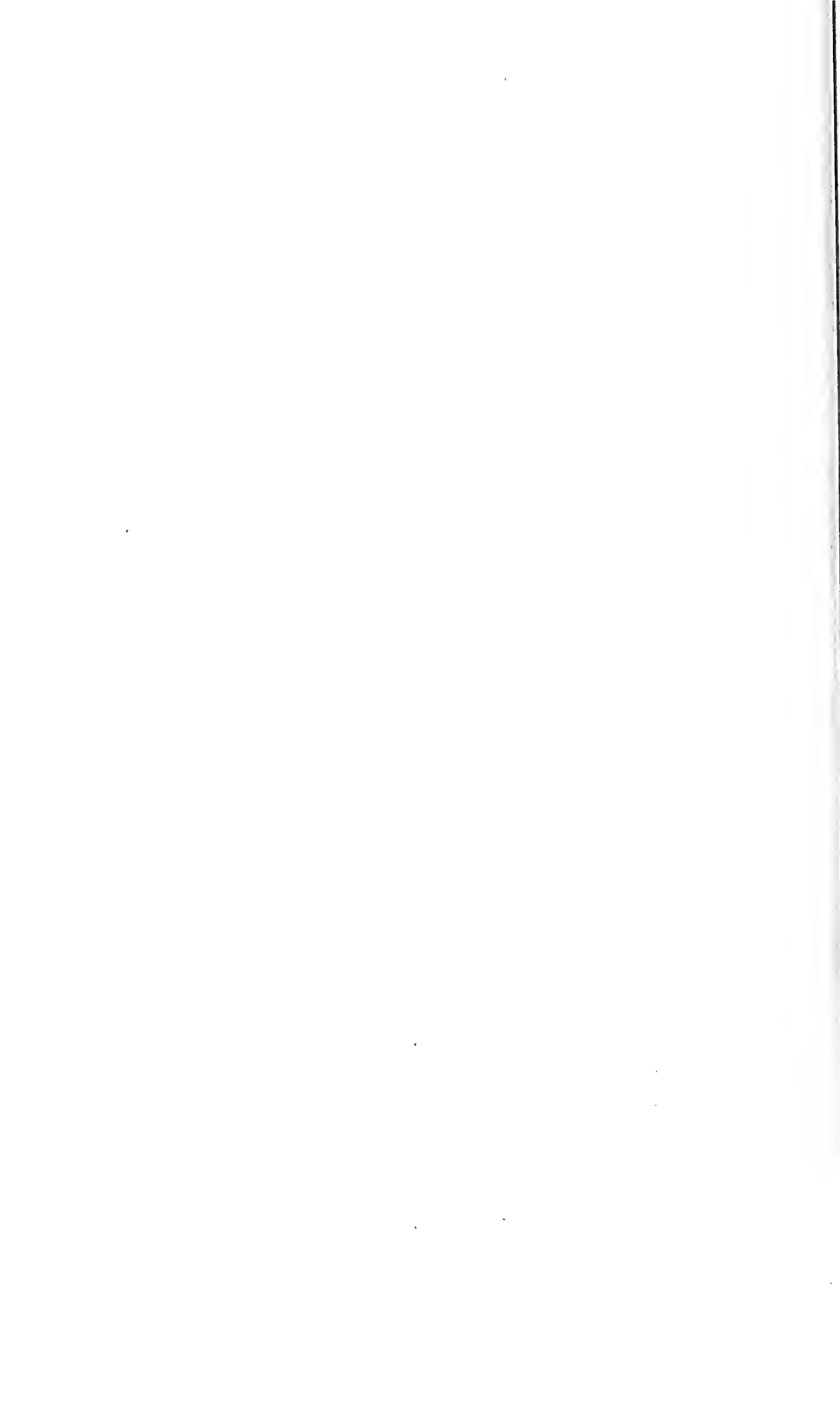
N° 2. *Geum Mulleri*. — Jolie variété dédiée par M. Reyckaerts à M. Muller, amateur distingué de plantes de pleine terre ; elle fleurit presque aussi abondamment que le *Geum Reyckaertii*, de mars en septembre. Elle est issue, selon l'obtenteur, du *Geum Reyckaertii*, fécondé par le *Geum coccineum*. Ses feuilles sont plus longues que celles de la première variété ; elle est également pourvue d'une forte racine pivotante ; elle a le mérite de fructifier plus facilement.

N° 5. *Geum Gloire de Stalle* (Reyckaerts), variété très-florifère, fort distinguée par son superbe coloris d'acajou poli. Panicule portant jusqu'à vingt et trente fleurs à la fois. L'époque de la floraison est limitée au mois de juin, en même temps que le *Geum coccineum*. Cette variété donne souvent à la première floraison des fleurs semi-doubles comme la *Potentilla Antverpiensis*. Origine non constatée.

M. Reyckaerts a coté ces trois variétés à des prix modérés ; le même horticulteur possède une importante collection de plantes vivaces de pleine terre et de *Yucca*.



Varietas de Quercu



REVUE DES PLANTES RARES OU NOUVELLES.

SERRE CHAUDE.

Cirrhopetalum Medusæ (LINDLEY), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 4977.
— Famille des Orchidées.

Il est peu d'Orchidées tropicales, quelque étrange que soit la forme de leurs fleurs, qui présentent un aspect plus original et plus remarquable que le *Cirrhopetalum Medusæ*. Ses fleurs, quoique petites, sont très-nombreuses et réunies en un épi court et dense, figurant assez bien, par l'allongement extraordinaire des deux sépales latéraux des fleurs, une tête échevelée ou une de ces curieuses actinies aux longs bras déliés que l'on observe dans nos *Aquaria* d'eau de mer ; le nom d'*Orchis à tête de Méduse*, appliqué par M. Lindley à cette singulière plante, est heureusement trouvé.

Le *Cirrhopetalum Medusæ* est originaire des environs de Singapore, d'où il a été introduit, depuis plusieurs années, par MM. Loddiges ; il fleurit en hiver.

Les pseudobulbes sont ovés, comprimés et subtéragones, d'un brun foncé, munis à la base d'une ou plusieurs larges écailles brunes ; ils s'élèvent d'un rhizome mince et rampant. Feuille solitaire terminale, longue de 25 à 50 centimètres, ligulée, obtuse, charnue et subcoriace. Scape naissant à la base du pseudobulbe, haut de 15 à 20 centimètres, érigé ou incliné, entièrement revêtu de longues bractées membraneuses, concaves, engainantes et d'un vert pâle ; il est terminé par un épi court, arrondi, multiflore, formant tête, muni de bractées linéaires-lancéolées acuminées. Fleurs sessiles, petites, blanches ou couleur de crème, légèrement maculées de jaune fauve. Sépales à base assez large, ovée-lancéolée, diminuant dans le sépale supérieur en une pointe comparativement courte, et, dans les deux sépales latéraux, en filets pendants longs de 10 à 12 centimètres. Pétales petits, à base large, plus longs que le gynostème. Labelle plus court que les pétales, appliqué contre la base de la colonne ; celle-ci présente deux pointes érigées, subulées, à peu près de la longueur des pétales.

Cette Orchidée est encore peu répandue dans les collections.

Odontoglossum Anceps (C. LEMAIRE), figuré dans l'*Illustration horticole*, pl. 128. — Famille des Orchidées.

Cette nouvelle espèce est, ainsi que le dit M. C. Lemaire, très-voisine des *Odontoglossum maculatum* (La Llave), et *cordatum* (Lindley).

Elle en diffère suffisamment pour qu'on l'admette comme espèce distincte. Elle s'éloigne de l'*Odontoglossum maculatum* par son scape dressé, ancipité, flexueux, pauciflore et non pendants, cylindrique, pluriflore, et par son labelle à peine onguiculé, cucullé et cuspidé; de l'*Odontoglossum cordatum* par sa feuille solitaire, son labelle cuspidé (et non très-acuminé) et à bords irrégulièrement dentés-lacérés (et non très-entiers). Elle appartient à la section des *Xanthoglossum*.

C'est une espèce fort jolie, originaire du Mexique, d'où elle a été introduite dans l'établissement Verschaffelt, par MM. Tinel frères. Elle doit provenir, croyons-nous, des forêts de chênes des régions tempérées, du Michoacan et des environs de Cuernavaca, et peut être même, si nos souvenirs sont exacts, de la Cordillère d'Oaxaca, à 8,000 et 9,000 pieds d'altitude supra-marine.

Les pseudo-bulbes ovés, comprimés-ancipités, supportent une seule feuille lancéolée, oblongue, six fois plus longue que le pseudo-bulbe; la nervure centrale du dessous de la feuille est en carène aiguë; le scape ancipité, flexueux, érigé, porte de trois à cinq fleurs; il est muni de squames membraneuses, à dos ailé, moitié plus courtes que les pédicelles, et à base subamplexicaule. Les fleurs sont grandes; leurs trois segments extérieurs (sépalés) sont étroitement lancéolés et longuement acuminés, verts en dessous et carénés, d'un beau brun uniforme en dedans, très-finement et horizontalement striés de jaune à la base; les deux segments internes (pétales) plus larges, presque rhomboïdes, sont, ainsi que le labelle, d'un beau jaune, richement maculé de rouge-brun de la base au milieu. Labelle à peine onguiculé, presque sessile, dilaté-cordé à la base, cucullé, cuspidé, à bords dentés-lacérés; appendice petit, en forme de selle; au milieu se trouve une ligne élevée, qui se prolonge en avant en deux petites dents divariquées. Gynostème dépourvu d'ailes à peine pubescentes.

L'*Odontoglossum anceps* fleurit en février. L'établissement Verschaffelt en possède un certain nombre d'exemplaires, et les cote à un prix modéré.

Heppiella Nægelioides (LEMAIRE), figuré dans l'*Illustration horticole*, pl. 129. — *Gesneria egregia* (HORTUL.).

L'*Heppiella Nægelioides* est une fort jolie hybride, née dans l'établissement de M. A. Verschaffelt, de Gand, de graines obtenues par une fécondation artificielle de la *Nægelia* (*Gesneria*) *zebrina*, à feuilles panachées, fécondée par l'*Heppiella atrosanguinea* (Regel). De ce mariage est résulté une hybride offrant le feuillage de ses parents et les formes florales de l'*Heppiella atrosanguinea*. Ses feuilles sont amples, belles, d'un vert sombre, velouté en dessus, d'un rouge foncé en dessous; les fleurs, grandes et nombreuses, sont axillaires et terminales

en panicule étalée, et portées sur de longs pédoncules rouges et velus ; le tube est écarlate ; le limbe, d'un rouge pâle avec un large ocellé carné à l'orifice.

Les tiges, les pétioles, les pédoncules et leurs divisions, ainsi que le calice, sont couverts de petits poils glandulifères comme ceux que l'on remarque sur les sommités de *Hippiella atrosanguinea*.

Cette jolie hybride se cultive aussi facilement que les Achimènes.

Comparettia falcata (POEPPIG et ENDLICHER), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 4980. — Famille des Orchidées. — *Comparettia* à feuilles en faux.

Le genre *Comparettia* a été fondé sur la présente espèce par MM. Poeppig et Endlicher, et dédié à André Comparetti, savant physiologiste et botaniste de Padoue. Ce genre est très-remarquable en ce que ses fleurs offrent deux éperons. Le docteur Lindley fait observer à cet égard que le labelle ou les sépales de beaucoup d'Orchidées produisent un éperon, mais qu'il est fort rare qu'un même organe soit muni de deux éperons. On ne citait que les genres *Satyrium* et *Diplocentron*, comme offrant ce cas particulier. Le labelle, dans les *Comparettia*, est muni de deux éperons, lesquels sont cachés et enfermés dans un éperon, formé à la suite de la réunion des sépales latéraux. Singulière structure que l'on retrouve parmi les Renonculacées dans les Aconits.

Le *Comparettia falcata* offre des pseudo-bulbes lisses, oblongs, réunis en groupes, plus ou moins recouverts par des squames engainantes. Feuille solitaire terminale lancéolée, à peine arquée en faux, tordue obliquement, aiguë au sommet. Scape latéral long de 10 à 15 centimètres, filiforme, rouge, pendant, muni de distance en distance de petites écailles brunes, apprimées et un peu engainantes. Ce scape porte un racème de quatre à six fleurs distantes les unes des autres, et d'un magnifique rouge pourpré presque cramoisi. Sépale intermédiaire et pétales libres, concaves ; les deux sépales latéraux combinés en un seul, lequel est situé sous le labelle et forme un éperon. Labelle libre, largement obcordé, présentant une élévation sur l'onglet et muni à sa base de deux éperons subulés logés dans l'éperon des sépales. Colonne libre.

Cette fort jolie Orchidée, d'abord trouvée au Pérou où elle croit sur les arbres, a été ensuite découverte près de Merida en Colombie, par M. J. Linden qui en fit parvenir des exemplaires vivants en Europe. On la cultivera de préférence sur un bloc de bois suspendu dans la serre. Elle fleurit en décembre.

Aerides cylindricum (LINDLEY), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 4982.
— *Aerides* à feuilles cylindriques. — Famille des Orchidées.

La tige de cette Orchidée, longue de 50 à 40 centimètres, est ronde, flexueuse, probablement pendante, revêtue des bases engainantes, striées et d'un brun violacé des feuilles; celles-ci sont distantes, longues de 10 à 15 centimètres, rondes, subulées et soudainement rétrécies-acuminées vers le sommet comme si la moitié supérieure eût été coupée et enlevée en longueur; un mince sillon court le long de la face supérieure de la feuille depuis la base du rétrécissement jusqu'à la gaine. Texture rude et rigide. Fleurs latérales, solitaires, blanches, assez grandes, à sépales obovés-cunéiformes, ondulés, à pétales étalés, semblables aux sépales, mais plus amples. Lobe très-curieusement conformé, blanc immaculé. Ses lobes latéraux sont grands, apparents, dressés à base large, bifides; lobe intermédiaire défléchi, largement obcordé, onguiculé, bipartit; le disque porte à sa base deux lames ou protubérances légèrement velues; le dessous du labelle se prolonge à sa base en un éperon subulé, arrondi, verdâtre vers le haut et rouge au sommet. Colonne courte, non ailée, verdâtre teinté de rose.

Cette espèce, encore fort rare, provient des grandes Indes; elle a fleuri pour la première fois en février dernier, dans la serre de M. Parker, à Hornsey. Sans être brillante ni d'une floraison riche, c'est cependant une Orchidée digne d'être recommandée.

Begonia Griffithii (W. HOOKER), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 4984.
— *Begonia picta* (HORTUL.). — Famille des Bégoniacées. — Monœcie Polyandrie.

Ce nouveau *Begonia* est peut-être le plus beau de la série des espèces acaules, dont la plupart sont cependant très-remarquables par un feuillage ample et à coloris chatoyant métallique ou velouté. On le suppose originaire du Bootan, de cette terre indienne si fertile en plantes habillées de riches couleurs; son apparition dans le monde horticole européen est de date toute récente. MM. Henderson, horticulteurs à Londres, ont propagé cette espèce sous le nom de *Begonia picta*, dénomination qui ne pouvait subsister, parce qu'il existe un autre *Begonia picta* décrit par M. Smith, et figuré il y a fort longtemps dans le *Bot. Mag.* (pl. 2962).

Le *Begonia Griffithii* est acaule. Les feuilles s'élèvent directement du rhizome souterrain; elles sont grandes eu égard à la taille de la plante, épaisses, obliquement cordées, brièvement acuminées; le sinus profond de la base à sinus forme deux lobes arrondis se recouvrant; bord sinué crénelé, poilu; les poils sont courts et s'élèvent d'un petit tubercule pellucide, ce qui donne une apparence granulée à la surface; la couleur

du feuillage est un beau vert admirablement panaché : à quelque distance du bord cilié se trouve une large bande courant parallèlement au bord d'un vert pâle; le bord lui-même est d'un pourpre foncé; le dessous de la feuille est d'un vert pâle, à centre et bord couleur de sang. Pétioles à peu près aussi longs que les feuilles, assez épais, rouges à la base, glanduleusement velus; scapes semblables aux pétioles, mais plus longs que ceux-ci. Cyme pauciflore à bractées caduques. Fleurs grandes, blanches intérieurement; les mâles offrent quatre sépales; les femelles cinq. Capsule obliquement ovale, presque arrondie, hispide et tant soit peu tuberculée, pourvue de deux ailes étroites et d'une grande aile à bord crénelé se projetant de la base.

Cette charmante et ornementale espèce exige une certaine somme de chaleur et d'humidité, et d'être tenue à l'ombre; elle est cotée dans les catalogues marchands de 1857 à un prix modéré.

Begonia heracleifolia: var. *Nigricans*, figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 4985. — Syn. : *Gircoudia heracleifolia*, var. *punctata* (KLOTZSCH.) — *Begonia punctata* (L. et OTTO). — *Begonia nigricans* (HORT. BERLIN). — *Begonia nigrescens* (HORTUL.).

Cette belle variété du *Begonia heracleifolia* est originaire des régions tempérées du Mexique, d'où elle a été introduite vers 1844 par l'explorateur, M. Melchior Verheyen, actuellement horticulteur à Bruxelles, et par nous; elle est généralement connue sous le nom de *Begonia nigrescens*, quoique nous l'ayons signalée depuis longtemps comme une simple variété du *Begonia heracleifolia* de Schlecht et Chamisso. Les feuilles sont vertes, à bords ombrés d'une large teinte d'un vert foncé presque noir; les pétioles, scapes et pédicelles sont rougeâtres; les bractées, d'un vert pâle; les pétales sont presque blancs; enfin la large aile de la capsule est rose.

Cette belle variété, encore peu répandue, fleurit en hiver.

SERRE FROIDE ET PLEINE TERRE.

Befaria Mathewsii (FIELDING et GARDNER), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 4981. — Syn. : *Befaria phillyreæfolia*, (BENTHAM). — Famille des Éricacées. — Décandrie Monogynie.

On doit l'introduction de cette plante à M. Lobb qui la rencontra dans les montagnes du Pérou et en envoya des graines à MM. Veitch dans l'établissement desquels elle vient de fleurir (mars 1857).

Le *Befaria Mathewsii* est un arbuste à rameaux arrondis, très-ligneux, ferrugineux ou rougeâtres. Feuilles assez abondantes, étalées ou subérigées, de longueur variable (2 à 7 centimètres), courtement pétiolées, oblongues-elliptiques, aiguës, glabres, d'un vert foncé en dessus,

glaucques en dessous et souvent un peu tomenteuses. Fleurs en racème ou plutôt en corymbe, portées sur des pédoncules terminaux écailleux. Calice court, en forme de coupe, duveteux à la base, présentant cinq à sept lobes érigés ovés et aigus. Corolle de cinq à sept pétales oblongs-spatulés, d'un jaune de soufre pâle. Étamines au nombre de dix, rarement de douze, beaucoup plus longues que les pétales, courbées vers le haut; filets subulés, velus vers le bas; anthères ovées, à deux loges, s'ouvrant au sommet par deux pores. Ovaire déprimé-globuleux de cinq à sept lobes et de cinq à sept loges. Style allongé, courbé vers le sommet. Stigmate dilaté, à disque petit, quinquelobé.

Les *Befaria* sont de beaux arbrisseaux ayant assez d'analogie avec les Azalées de l'Inde; et qui sont destinés à jouer un rôle important dans l'ornementation des serres froides lorsqu'on en connaîtra mieux la manière de végéter; on les traite actuellement comme les Azalées de l'Inde. Leur multiplication par le bouturage est assez facile, quoique leur bois soit dur et sec; la voie du couchage serait le moyen le plus certain pour obtenir rapidement de belles multiplications. La Colombie et le Mexique offrent un certain nombre de belles espèces de *Bejaria* ou *Befaria* à fleurs coccinées, roses et blanches, dont la beauté et l'élégance peuvent rivaliser avec les meilleures Azalées actuellement dans le commerce; quelques-unes de ces espèces ont cependant le grave défaut de ne pas bien épanouir leurs corolles à cause d'une espèce de gomme-résine qui suinte des pédicelles et du calice, englue ces différents organes et empêche la corolle de bien étaler ses lobes, et le corymbe ou panicule de se développer librement.

Prunus triloba (LINDLEY), *Gardener's Chronicle*, 18 avril 1857.

Le *Prunus triloba* est une de ces nombreuses et importantes trouvailles faites en Chine par M. Fortune et qui ont rendu le nom de cet heureux voyageur familier à tous les amis de Flore. Cette introduction est fort intéressante en ce qu'elle dotera nos jardins d'un nouvel arbre rustique fort ornemental. Un exemplaire a fleuri récemment dans l'établissement de M. Glendinning à Chiswick près de Londres; les fleurs semi-doubles, d'un coloris rosé fort délicat, mesuraient environ 5 centimètres et demi de diamètre (1 pouce et demi). Les feuilles, poilues, doublement dentées, sont généralement en forme de coin et trilobées, ce qui est fort remarquable dans le genre *Prunus*. Les rameaux sont légèrement pubescents; le calice à tube campanulé glabre présente des dispositions à se colorer en rose et à acquérir la texture des pétales; l'ovaire est velu comme celui du pêcher. M. Lindley ne nous dit pas si ce prunier, au mérite d'être ornemental, joint celui non moins grand de produire des fruits de bonne qualité.

CULTURE MARAÎCHÈRE.

SCOLYME. — ENDIVES. — PE-TSAI. — NAVETS.

Voici quatre sortes de légumes qui demandent à être semés tardivement. Dès que l'on cherche à les sortir de leur saison et à gagner l'avance, ils s'emportent et se mettent à fleur. Vous les contrariez ; donc ils souffrent et ont hâte de se reproduire tant bien que mal. Cette tendance à monter est d'autant plus marquée que le climat est plus défavorable à la plante. Ainsi, nous avons toutes les peines du monde à dominer le scolyme, légume des pays chauds. Notre soleil n'est pas le sien, il ne s'acclimate qu'à regret, et quoi que nous fassions, beaucoup de tiges florales se développent la première année. La racine y perd en délicatesse, sans doute ; elle dure un peu ; quelquefois même le cœur devient tout à fait ligneux, mais en fin de compte, et malgré cet inconvénient, que les livres ont exagéré, nous trouvons la culture du scolyme avantageuse.

La racine de cette plante est bien autrement grosse et longue que celle de la scorsonère et du salsifis. C'est le volume qui constitue son principal avantage. Sa saveur particulière est agréable ; sa chair est un peu pâteuse.

Nous semons nos scolyms vers la fin de mai ou dans le courant de juin, sur vieux fumier et terre parfaitement tassée, soit en rigoles, soit à la volée. Sur une terre fraîchement remuée, les racines fourcheraient à l'infini. Au bout d'une quinzaine de jours ou de trois semaines environ, la plante lève à la manière des artichauts ou cardons ; puis, pour peu que la température soit douce et moite, la végétation marche avec une grande rapidité. Nous l'activons de notre mieux par des sarclages et des binages répétés, et, en même temps, nous éclaircissons, de manière à laisser des intervalles de 25 à 50 centimètres entre les pieds. Ce que nous perdons en vides, nous le gagnons en développement de feuilles et de racines. Il ne nous reste plus qu'à surveiller les planches et à supprimer les tiges florales, à mesure qu'elles se montrent.

L'année dernière, un cultivateur de nos amis s'imagina de repiquer le scolyme pour l'empêcher de monter. Il réussit à souhait ; les plantes repiquées ne bougèrent point, mais les racines se divisèrent et s'enchevêtrèrent. Reste à savoir maintenant si la transplantation a eu lieu selon les règles, dans un terrain reposé et ne contenant point de fumier long. C'est un essai à renouveler.

On peut arracher les racines de scolyme à l'approche des gelées et les mettre en cave, dans du sable, à titre de provision d'hiver ; on peut

également les laisser en terre jusqu'au printemps. Les jardiniers de Paris nous disent qu'il est prudent alors de les couvrir de paille ou de feuilles mortes; ici, sur un des points les plus élevés de la Belgique, nous n'usons pas de cette précaution; les neiges font couverture et valent mieux que la paille et les feuilles.

En raison de la longueur de ses racines, on n'arrache pas le scolyne aussi aisément que la scorsonère et le saisisif. Quelle que soit la division, la légèreté du sol, il est impossible d'atteindre, avec une fourche de fer, à la profondeur voulue; la fourche en question ne sert qu'à déchausser et ébranler la plante; il faut, après cela, saisir la racine à deux mains et la tirer à soi verticalement, sans secousses. Les extrémités se rompent presque toujours, mais la perte n'est pas considérable. Les racines de 50 à 60 centimètres sont communes.

On ne rencontre guère le scolyne que dans les potagers d'amateurs; les jardiniers de profession ne l'ont point encore admis dans leurs cultures. Espérons que, tôt ou tard, cette lacune sera comblée.

Parlons à présent de la chicorée-endive. Nous avons les endives frisées et les endives à larges feuilles ou scaroles. La première catégorie comprend la chicorée de Meaux, celle d'Italie, celle de Rouen et la chicorée mousse; la seconde comprend les scaroles blondes et vertes. En Belgique, on s'attache surtout aux endives d'Italie. Pour bien réussir, ce légume exige une terre riche en humus et de quelque consistance par cela même. Il est sujet à monter, quand on le sème de bonne heure. Sous le climat des Flandres et du Brabant, la seconde quinzaine de mai est l'époque la plus favorable pour le semis des endives; sous le climat du Luxembourg, nous devons attendre la seconde quinzaine de juin; toutes les fois que nous nous pressons trop, nous échouons inmanquablement.

En Belgique et dans la Flandre française, on fait une consommation prodigieuse d'endives; aussi la culture de cette plante y est-elle poussée jusqu'à la perfection. Sous ce rapport, le pays wallon ne saurait lutter contre le pays flamand. Il y a donc de nouveaux efforts à tenter pour établir le niveau; tentons-les.

Quand vous aurez le terrain convenable, procurez-vous de la graine de deux ans, car celle de l'année donne des plants trop sujets à s'emporter, semez-la en temps voulu, bassinez le semis pour hâter la germination, sarcez et éclaircissez bien la pépinière. Attendez, pour repiquer, que les plants aient de 8 à 10 centimètres, faites le repiquage par un temps couvert ou le soir quand le soleil n'a plus de force, espacez à 50 centimètres au moins, pressez fortement la terre au collet, puis arrosez avec un mélange de purin, de colombine et même de matière fécale, mélange que vous affaiblirez avec de l'eau. Renouvelez cet arrosage tous les huit jours; arrosez, en outre, en temps de sécheresse,

avec de l'eau ordinaire, et vos endives prendront un rapide développement.

Aussitôt que les feuilles de la base ne grandiront plus et que le cœur de l'endive se remplira, vous songerez à l'étiollement. Le plus souvent, on ne donne pas à cette opération tous les soins qu'elle demande. On se contente de ramasser les feuilles par le dessous, de les retrousser et de les lier par le haut. D'anciens même poussent la précaution jusqu'à les coiffer avec des feuilles de chou, comme ils font à l'endroit de la laitue romaine ou chicon. C'est aller trop vite en besogne et arrêter le développement des feuilles du cœur. Chaque endive à étioler veut deux liens. Le premier s'applique à la base et tient les principales feuilles redressées, laissant aux petites feuilles du cœur la facilité de se développer et de se masser. Dès que l'intérieur est bien fourni, bien plein, on applique la seconde ligature au sommet de la plante.

Au bout de quinze jours à trois semaines, les endives sont blanchies et bonnes à prendre. Si, lorsqu'elles viennent d'être liées, le temps se mettait au sec prolongé, on devrait arroser, mais avec le goulot de l'arrosoir, au pied seulement, et en prenant garde de mouiller les feuilles du cœur; autrement, la pourriture ne les épargnerait point. C'est pour éviter cette pourriture, que l'on recommande bien de ne jamais lier les endives en temps de pluie et pendant la rosée.

Puisque nous en sommes sur le compte des légumes sujets à s'emporter, nous devons dire quelques mots du *pe-tsaï* ou chou chinois, délicieuse plante trop peu connue et trop peu répandue. On lui reproche, il est vrai, de monter presque toujours à fleurs la première année, mais il nous semble qu'avec de la vieille graine semée sur couche tiède ou froide et deux repiquages, au lieu d'un seul, on réussirait à empêcher la montée. Admettons, à la rigueur, que ce soit chose impossible. Devrait-on, pour cela, renoncer définitivement à la culture du *pe-tsaï*? Ce n'est pas notre avis. On pourrait le semer à demeure et assez dru, vers la fin de juin et au commencement de juillet. On le couperait dès qu'il ferait mine de vouloir monter et on le consommerait à la manière des feuilles de navets. Tant que les boutons ne sont pas ouverts, les feuilles et les tiges du chou chinois sont tendres, et admissibles pour les préparations culinaires. Nous l'avons cultivé et le cultiverons encore, à titre de légume délicat. Nous n'avons pas de choux assurément qui valent le *pe-tsaï*.

La culture de cette plante ne présente aucune difficulté. Quiconque a semé et repiqué des choux, sèmera et repiquera le *pe-tsaï* avec autant de succès que les plus habiles jardiniers. Seulement, nos lecteurs sauront que les altises raffolent du légume en question, et ils devront, en conséquence, essayer de les éloigner par les binages, les arrosages ou de meilleurs moyens, s'ils en connaissent. Pour notre compte, nous

avouons humblement notre impuissance à l'endroit de ces insectes. Chaux, cendres, eaux de savon, rien n'y fait. Cette année, les altises sont si nombreuses, ici du moins, que les jeunes semis ne leur suffisent plus; elles n'épargnent pas même les choux d'automne repiqués et prêts à tourner.

Vers la fin de ce mois, nous aurons à semer les navets de table. Pas n'est besoin d'entrer dans les détails de la culture de ce légume; tous vos lecteurs la connaissent; nous nous bornerons à leur signaler les variétés les plus délicates. Parmi les navets tendres, nous recommandons aux jardiniers celui des *vertus*; parmi les demi-durs, nous n'en connaissons pas qui soit supérieur au *noir sucré d'Alsace* et qui réussisse mieux dans les terres légères de la Belgique; la variété *boule d'or* n'en approche point. Parmi les navets secs, le *petit telteau* ou *navet de Berlin* est délicieux, mais il n'est pas d'un rapport satisfaisant; la variété de *malteau* est préférable. Si nous ne préconisons pas le *navet de Saulieu*, l'une de nos meilleures variétés françaises, c'est qu'ici nous avons échoué dans un premier essai de culture, avec de la graine de choix qui nous avait été adressée de Saulieu même par un de nos amis. Nous avons été plus heureux l'année dernière avec le *navet d'Orret*. C'est une variété longue, de la forme et de la couleur de la racine du salsifis blanc, variété très-renommée, et à juste titre, dans le Châtillonnais (Côte-d'Or). Elle n'est pas connue dans le commerce; vous ne la découvrirez sur aucun catalogue. Jusqu'ici, les cultivateurs d'Orret ont eu le monopole de sa culture et ont pris entre eux l'engagement de ne point livrer de graines aux personnes étrangères à leur localité. Ce n'est pas sans peine que nous avons pu nous en procurer l'année dernière. En nous en adressant un échantillon, on a eu soin de nous donner à entendre qu'on nous faisait une véritable faveur.

Nous profiterons de cette faveur pour répandre le navet d'Orret, cette année même, dans toute la Belgique, certain qu'on nous saura gré de cette introduction et que la variété en question fera son chemin rapidement.

P. JOIGNEAUX.



BIBLIOGRAPHIE.

GUIDE PRATIQUE DU JARDINIER MULTIPLICATEUR,

par M. CARRIÈRE. — 1 vol. in-18 de 270 pages (1).

Les végétaux sont doués de deux grandes facultés, celle de produire des graines, ce qui constitue la fructification ou la reproduction proprement dite, et celle de se diviser ou d'être divisée en plusieurs parties, dont chacune peut vivre isolément, ce qui constitue la multiplication ou la reproduction par division. C'est ainsi que s'exprime Auguste Pyrame de Candolle, d'illustre mémoire, dans sa *Physiologie végétale*, t. II, p. 465.

La graine multiplie l'espèce. Le bourgeon provenant soit de couchages, de boutures ou de greffes, propage l'individu. Il n'y a que ces quatre modes de multiplier les végétaux.

M. Carrière consacre une partie de son livre à chacun de ces modes. Il traite d'abord des semis. Dans cette première division, il passe en revue le sol, la stratification, l'époque favorable et l'exécution des semis. — Semis en *grand* : — tous ceux qui se pratiquent sur une certaine étendue de terrain; semis en *petit* : — ceux qui se font en pots, terrines, sur couches, etc. — Les soins à donner aux plantes : — de l'éclaircissage, du repiquage, de l'empotage, du pincement. — Applications de ces opérations aux plantes de pleine terre annuelles, bisannuelles, vivaces, ligneuses, de serre. — Vient après le traité des couchages, avec ses procédés divers. — Puis celui des boutures :

1^o Boutures dépourvues de feuilles avec un seul œil, avec talon, avec parties souterraines, avec écailles ;

2^o Boutures pourvues de feuilles, de feuilles sans rameaux, de rameaux herbacés, de rameaux aoûtés, de plantes vivipares. Il passe ensuite aux greffes, qu'il divise en végétaux ligneux et en végétaux herbacés. Dans le premier groupe, il décrit celles qui se font par rameaux détachés comme la greffe en fente ordinaire, avec rameaux à fruits, en couronne, en placage, etc., et celles qui sont dépourvues de rameaux (celles en écusson, en flûte, en sifflet). Dans le second groupe, c'est encore la greffe en fente, celle des Dahlias, des Roses trémières, des Clématites. Il complète ce travail par des considérations générales sur les greffes, sur les soins à leur donner, le temps le plus favorable pour les faire, sur le choix des rameaux, des outils nécessaires pour les

(1) Prix, franco, 3 fr. 50 c. Auguste GORX, éditeur, quai des Grands Augustins, 41, à Paris. — PARENT Montagne de Sion, 17, à Bruxelles.

effectuer. Enfin, il termine par des observations sur les *mères* destinées à fournir des boutures, des rameaux pour les couchages, pour les greffes, pour les graines, sur les abris, le mode d'ombrager les serres.

Ce sommaire donne déjà une idée favorable de la manière méthodique de l'auteur. Je vais maintenant pénétrer dans le cœur de l'ouvrage, et chercher à mettre en lumière les considérations les plus importantes qu'il renferme.

Des semis.

Toutes les fois que l'on pourra entretenir la serre humide, il y aura toujours avantage à placer les graines le plus près possible de la surface du sol. — Page 15.

Lorsque la faculté germinative des graines est affaiblie, lorsque celles-ci sont vieilles, on peut les ranimer en les trempant dans une eau rendue légèrement alcaline au moyen de la chaux. L'opération du *chantage*, que l'on fait subir au blé avant de le semer, a pour but, dit-on, de le débarrasser des corps étrangers qui peuvent en occuper la surface. Si ce résultat est atteint, celui que nous signalons ne l'est pas moins, et cela sans avoir été remarqué. — Page 15.

Époque favorable au semis. — Pour les plantes annuelles, lorsqu'elles seront assez rustiques pour supporter l'hiver sans souffrir, il y aura toujours avantage à les semer à l'automne. On peut aussi les repiquer sous châssis froid. Quant aux plantes bisannuelles, elles doivent être semées vers le commencement de juin. — Page 19.

Semis sur terre. — Les graines très-fines, celles des Spirées, Fraisiers, Orchidées, etc., doivent être semées *sur* le sol et bassinées souvent, afin d'être toujours humides; mais il faut en même temps les préserver des atteintes du soleil. L'auteur donne ici un excellent conseil, qui devrait toujours être appliqué aux semis de Fraisiers, que beaucoup de jardiniers inexpérimentés compromettent faute de soins. Il engage à recouvrir les semis d'une couche de grande paille de seigle. La germination s'effectue bien. On éclaireit peu à peu cette paille, à mesure que le besoin s'en fait sentir, puis on la supprime entièrement. — Pages 41-42.

Les chapitres sur les semis de plantes aquatiques et sur les moyens les plus prompts pour faire germer les graines sont pleins d'intérêt.

A propos de l'emploi des châssis. — Les couches peuvent donner de bons résultats pendant toute l'année, mais à la condition que les plantes qui les occupent seront à l'air libre l'été et fréquemment bassinées; encore dans beaucoup de circonstances verra-t-on la *grise* s'en emparer, (page 51), et j'ajouterai, surtout quand on replante melons sur melons, haricots sur haricots.

Sur la faculté germinative des graines. — L'absence à peu près

totale de l'air, surtout l'invariabilité *absolue* de la température, semblent être une cause importante de la conservation des graines, et l'auteur s'appuie de terrains nouvellement mis à nu qui se sont couverts de plantes étrangères au pays. Ce fait qu'il avance ne peut être mis en doute ; il est consigné dans plusieurs ouvrages de botanique. Il faut donc admettre la conservation des graines en terre ou leur développement spontané. Hypothèse que M. Carrière repousse tout comme moi, et par une considération très-élevée : « Quelque chose ne peut venir de rien : le néant ne donne pas la vie ; *la vie ne naît que de la vie*. Toute autre idée est non-seulement ridicule et vide de sens, mais elle est » en même temps un outrage envers le Créateur. » Page 57.

Dans une même famille les graines de certains genres lèvent rapidement, tandis que celles d'autres genres, quoique très-voisines demandent plus de temps : cette différence se rencontre même entre les espèces, et parmi ces dernières, des graines récoltées sur le même individu, soumises aux mêmes milieux lèvent à des intervalles considérables... Les graines lèvent d'autant mieux qu'elles sont plus nouvelles. Une exception remarquable à cette règle, c'est le *Linum grandiflorum*, dont les graines nouvellement récoltées ne lèvent pas. — Pages 58, 59.

Les pepins de poire offrent cette singularité que, si on les sème sans leur avoir fait subir de préparation, ils ne lèvent ordinairement que la deuxième année, si, au contraire, on les lave bien afin de les débarrasser d'une sorte de mucilage qui les entoure et forme une enveloppe imperméable à l'air et à l'eau, alors ils lèvent très-bien dès la première année. — Page 61.

Du repiquage. — Le mot est bien connu et la chose très-pratiquée, à Paris surtout ; mais j'ai vu faire du jardinage en province et je puis assurer qu'il est encore nombreuses contrées de France où cette pratique importante est complètement ignorée, aussi bien pour les plantes comestibles que pour les plantes décoratives. La réussite du repiquage, dit M. Carrière, dépend en grande partie de la quantité de racines dont les plants sont munis, et surtout de l'intervalle plus ou moins long qui se sera écoulé entre le moment de leur arrachage et celui de leur replantation, comme aussi du soin qu'on apporte à leur enlèvement du sol. On doit éviter que les racines soient exposées au contact de l'air, car les spongioles étant très-tendres et gorgées de liquide, sont très-promptement détruites, et comme ce sont les principaux organes d'absorption, la reprise est d'autant plus assurée que le nombre en est plus grand et la conservation plus parfaite. Il faut éviter de repiquer quand les hâles sont très-grands, choisir un temps couvert, ne prendre le plant qu'au fur et à mesure du besoin. — Page 66.

Du pincement. — Demandez à la plupart des jardiniers éloignés d'un certain rayon de Paris, quelles plantes doivent subir le pincement, ils

vous répondront, et ceux qui passent pour les plus habiles, qu'on pince le pêcher, le poirier, je doute qu'ils citent l'abricotier, le cerisier, le prunier, le groseillier ; mais appliquer cette opération à des plantes vivaces ou annuelles, à de petits arbrisseaux de serre, ils n'en ont pas la moindre idée. Et cependant, c'est à l'aide du pincement que tous nos fleuristes de Paris préparent ces ravissantes plantes faites au moule, chargées d'une multitude de fleurs et qu'ils exposent quotidiennement sur nos marchés à l'admiration du public. Le pincement demande à être fait avec discernement pour obtenir ce résultat. Il ne s'agit pas de raccourcir un axe trop long, puis un autre une autre fois. Il faut que les axes appartenant à la même génération soient pincés simultanément, ceux qui se développeront ensuite subiront le même sort. Il en résultera que la plante étant jugée suffisamment branchue, tous les axes florifères ayant le même âge, s'épanouiront au même moment. Telle est l'origine de ces plantes correctes, irréprochables de forme. Il est peu de propriétaires chez qui on en rencontre de pareilles.

M. Carrière nous dit que cette opération peut s'appliquer au plus grand nombre de végétaux dicotylédons, excepté à ceux qui n'émettent pas ou très-difficilement de bourgeons axillaires. Pour les monocotylédons au contraire le pincement est presque toujours défavorable.

Des plantes annuelles. — Tout être organisé tend à se reproduire ; si vous lui en ôtez les moyens, vous pouvez prolonger sa durée dans une certaine mesure, surtout chez les végétaux.

« Le terme de la vie des plantes annuelles paraît être marqué par » leur fructification. On pourra donc, dans quelques cas, prolonger leur » existence en les empêchant de produire des semences... La vie ne se » prolonge qu'à la condition qu'on empêchera le rameau de fleurir. » — Page 68. — Il me semble que parfois on peut prolonger la durée de la plante en la laissant fleurir ; mais en ne la laissant pas fructifier, la *Julienne de Mahon*, que l'on tond après la fleur, nous en offre un exemple.

Repiquage des plantes annuelles. — Ce travail se fait lorsque les plantes sont jeunes et lorsqu'elles ne sont pas encore durcies ni étioilées par leur trop grand rapprochement. Dans aucun cas on ne doit retrancher leurs racines. L'auteur recommande le pincement pour les espèces annuelles dont on veut obtenir plus de rameaux et par suite plus de fleurs, ou rendre naines celles qui sont hautes. — Page 70-75.

Pincement des plantes vivaces. — Il se fait à l'époque où les tiges sont déjà développées, mais toujours bien avant qu'elles fleurissent. Si on pince pour changer l'époque de la floraison, on attend plus tard. On applique le pincement avec avantage aux phlox, aster, chrysanthèmes. Il est nuisible sur les espèces qui n'émettent point de bourgeons axillaires. — Pages 79-80.

Les chapitres intéressants se succèdent. On trouve à citer à chaque page. Ceux sur *la division des plantes vivaces* et sur *le repiquage des plants ligneux* termineront cette première partie de mon analyse. Ils ne sont pas les moins importants. Veuillez les méditer. Qui n'a pas entendu dire et lu partout qu'on multipliait les plantes dites *vivaces* par les racines, en les éclatant tous les trois ans, depuis l'automne jusqu'au printemps, quand on réservait les touffes trop fortes? Cette pratique erronée est encore fort en usage. Ah! il faudra bien du temps avant que le jardinage rationnel ait pénétré dans nos établissements d'horticulture, ce qui n'empêche pas d'avoir à tout propos le mot de progrès à la bouche.

Ce n'est pas le moment du repos des plantes qu'il faut choisir, dit M. Carrière, c'est lorsqu'elles commencent à végéter. En agissant différemment on fait fausse route et on a un résultat souvent mauvais. Il cite deux espèces très-printanières de la famille des crucifères, l'*Arabis alpina* et l'*Aubrietia deltoïdes*, d'un effet si gracieux dans les rocailles et en bordures. Si on les sépare aussitôt la floraison passée, quand elles entrent dans leur époque de repos, la plus grande partie périt. Règle générale, le printemps est l'époque la plus avantageuse à la division des plantes vivaces, *sauf* celles dont la floraison est très-printanière. — Pages 80-82.

A quelle époque repiquer les plants ligneux à feuilles caduques? — Si le sol est léger, à l'automne; s'il est argileux et humide, au printemps.

A quelle époque, les plants ligneux à feuilles persistantes, y compris les conifères? — Au commencement de l'automne, non pas *toujours* et *quand même*, mais en prenant pour base la nature des plantes, la condition du sol. Et voici la raison physiologique qu'il en donne : la végétation des plantes de cette section étant pour ainsi dire *continue*, entraîne comme conséquence l'action *continue* de tous leurs organes; car, comme c'est surtout par les feuilles que se fait l'évaporation, et que ces dernières sont ici persistantes, il faut nécessairement aussi que les pertes occasionnées par cette évaporation soient constamment réparées : c'est par l'absorption des liquides nourriciers que se fait cette réparation. — A l'automne, le temps est encore favorable à la végétation, l'air est moins sec, le soleil moins brûlant, toutes circonstances avantageuses à la reprise. — Pages 87-88.

COMTE LÉONCE DE LAMBERTY.

(*La suite au prochain numéro.*)



MISCELLANÉES.

CULTURE FORCÉE DES PÊCHERS EN POTS.

La culture du pêcher en pots commence à prendre une certaine extension, depuis qu'on la comprend mieux ; elle exige, il est vrai, un peu d'attention, mais n'en est-il pas de même pour toutes les plantes forcées et les difficultés insurmontables, dont on se plaisait à hérissier cette culture, ne sauraient être invoquées de nos jours que par un jardinier peu intelligent. Un cultivateur anglais, M. Saul, adresse une note au *Gardener's Chronicle* sur le mode qu'il emploie pour forcer les pêchers en pots, et par lequel, assure-t-il, on obtient une récolte abondante. En voici le résumé :

Procurez-vous au commencement de l'automne des pêchers cultivés en pots et de force à porter fruits, examinez leurs racines ; vous n'aurez, si elles sont bonnes, d'autre soin qu'à tenir le sol suffisamment frais et d'éviter soigneusement tout excès d'humidité, jusqu'au moment fixé pour commencer le forçage ; si les racines sont, au contraire, mauvaises, seconez la terre qui les entoure, retranchez celles qui sont mortes ou pourries, et rempotez dans du sol neuf, lequel consiste pour cette culture, en terre franche, riche en humus, mêlée à un peu de fumier consommé ; on marque ces pieds que l'on place à part des autres, car ils ne peuvent être forcés qu'une année plus tard. La terre des pots doit être conservée modérément sèche pendant l'automne ; les racines fibreuses seront en bon état de santé lorsqu'on commencera le forçage. M. Saul insiste sur la nécessité d'avoir des pêchers pourvus de racines saines, car, sans cette condition, on n'obtient que de mauvais résultats.

Il faut, pour obtenir des pêches mûres au commencement de juin, commencer à forcer les arbres vers Noël, mais pas plus tard. Si l'on désire avoir des fruits qui se succèdent jusqu'à l'époque de la maturité des pêches de plein air, on forcera à des intervalles de trois à quatre semaines, de nouvelles séries ou lots de pêchers, et ce jusqu'à la fin de mars ; chaque lot comporte dix, vingt pêches ou plus, selon l'emplacement et le besoin. Le mode de culture est le même pour toutes les séries.

Il est rare que l'on obtienne, dès la première année, beaucoup de fruits d'arbres achetés chez les pépiniéristes. On doit alors se contenter d'une récolte de six à douze pêches par arbre, en en laissant plus, les fruits sont de grosseur et de qualité inférieures, et les pieds ne seront pas en aussi bonne condition pour le forçage de la seconde année que les pieds ayant moins porté.

On commence le forçage par une température peu élevée, soit d'en-

viron 4 degrés centigrades pendant la nuit et de 6 à 7 pendant le jour. On arrose copieusement le premier jour ; on se bornera ensuite à entretenir une humidité moyenne jusqu'au développement du feuillage, alors on accordera de nouveau de forts arrosements. Quinze jours après, on portera la température à 6 ou 7 degrés pendant la nuit et à 9 pendant le jour, et quinze jours plus tard, à 9 degrés la nuit et 12 le jour. La température pendant la nuit ne doit pas dépasser les degrés indiqués tant que le fruit n'est pas noué. M. Saul insiste également sur ce point, qu'il considère comme la pierre d'achoppement des cultivateurs commençants. Ils oublient, dit-il, que le Pêcher doit fleurir sous une température comparativement basse ; ils ont peur de donner de l'air, surtout lorsqu'il gèle ; ils croient qu'une atmosphère chaude et *enfermée* fera avancer la floraison, tandis que le résultat de cette manière de procéder sera d'avoir des fleurs dont les pétales se détachent facilement, sans qu'il y ait de fruits noués.

Admettez, lorsque les pêchers sont en fleurs, le plus d'air possible pendant le jour et un peu pendant la nuit ; il va sans dire que l'on doit prendre quelque précaution si l'air extérieur était très-froid, en plaçant des nattes ou des toiles devant les ouvertures (portes ou fenêtres), pour amortir le froid du courant. M. Saul ajoute que la floraison ne court aucun risque, tant qu'on conserve une température au-dessus de 2 degrés centigrades, mais que, par contre, une atmosphère enfermée et une température élevée détruisent bientôt tout espoir de récolte. En admettant beaucoup d'air et en conservant pendant la nuit une température de 6 à 9 degrés centigrades, et si les rameaux étaient bien aoûtés avant la mise en forcierie, les pêchers seront garnis de beaucoup plus de fruits noués qu'il n'est nécessaire d'en conserver pour la récolte. Les arrosements durant cette période doivent être modérés, l'eau employée à cet effet aura la température de la serre.

On procédera, le fruit étant noué et du volume d'un gros pois, à l'éclaircissage, opération qui exige quelque attention ; on ébourgeonne peu à peu ; il est préférable de visiter souvent les pêchers et d'enlever chaque fois quelques bourgeons, que d'opérer en une fois ; on ne conservera, l'ébourgeonnement terminé, que les rameaux absolument nécessaires pour porter fruit l'année suivante. On seringue alors les pêchers le matin et l'après-midi. La température sera élevée à 12 et 15 degrés pendant la nuit, et à 18 pendant le jour, température que l'action des rayons solaires pourra faire monter de 5 à 6 degrés en plus.

Entin, on donne de l'air en abondance. La température de 12 à 15 degrés pendant la nuit ne doit pas être dépassée tant que dure la formation du noyau, seconde période critique de la culture forcée du pêcher. Ce moment passé, on peut porter la température nocturne à 18 degrés centigrades et celle du jour à 20 et 21. Les pêchers peuvent

supporter dorénavant un degré de chaleur fort élevé. On les seringuera deux et trois fois par jour et l'on arrosera assez copieusement, opération que l'on n'aura pas négligé depuis le moment du développement complet du feuillage. M. Saul est peu partisan des engrais liquides pour les pêchers cultivés en pots; on pourra en accorder de temps à autre afin de faire grossir le fruit; mais ces engrais liquides, employés pour l'arrosement, doivent être limpides et non épais, car, dans ce dernier cas, leur sédiment détruit la porosité du sol.

Nous voilà arrivés à l'époque de la maturation: commencement de juin, si l'on a commencé à forcer en décembre; le fruit doit alors être complètement exposé à la lumière et à l'action de l'air; on ne donnera plus que la quantité d'eau nécessaire pour que les arbres ne souffrent pas, et l'on supprimera les seringages jusqu'après la récolte. Celle-ci faite, on seringuera pour conserver le feuillage sain et le préserver des attaques de l'araignée rouge. On placera ensuite, vers la mi-juillet, les arbres en plein air et à une exposition chaude; on les repote dans des vases plus grands en se servant du mélange indiqué ci-dessus. On enterre ensuite les pots et on arrose le moins possible. Il est un moyen excellent pour empêcher que la surface du sol ne sèche trop vite ou ne soit battue par les fortes pluies, c'est celui de poser des tuiles ou des ardoises sur les pots. Ainsi exposé en plein air, le jeune bois des pêchers s'endurcira rapidement et se chargera de bourgeons à fleurs pour la prochaine campagne.

Il faut bien observer que tous les pêchers employés dans cette culture doivent être repotés avant la fin du mois d'août. Cette observation s'applique au forçage par séries successives, car il est de la plus grande importance qu'ils fassent le plus possible de jeunes racines pendant que le feuillage conserve sa vitalité active et avant que les jours ne soient très-courts.

En suivant la méthode que je viens d'indiquer, les pêchers, dit M. Saul, seront dans les meilleures conditions pour donner une récolte abondante, la seconde année de forçage, et en les repotant tous les ans, ils continueront à donner de bons et beaux fruits pendant plusieurs années. Il peut arriver un moment où de nouveaux vases ou cuvettes deviendraient d'un diamètre incommode; on enlève les pêchers hors des pots, on secoue la terre qui entoure les racines et on les replante dans des vases aussi petits que possible; et on raccourcit en même temps les extrémités supérieures de l'arbre; de cette façon on réduit des arbres trop volumineux à une taille convenable.

M. Saul termine son intéressante notice en disant qu'il croit que d'ici à quelques années la culture des pêchers en pots deviendra aussi facile et aussi popularisée que celle des *Fuchsia*. Nous faisons des vœux pour qu'il en soit ainsi, tout en n'y croyant pas entièrement.

CLEMATIS GUASCOI (HORTUL.).

Cette magnifique hybride de Clématite, dont nous pensons donner un dessin prochainement, a été obtenue de graines récoltées par M. de Guasco, de Fauquemont (près de Maestricht, Limbourg hollandais), sur un individu de *Clematis cœrulea*, var. *grandiflora*, fécondé par le *Clematis viticella*, flore purpureo. Dans notre numéro de décembre 1856, nous avons attribué ce beau gain à un M. de Guasco, amateur luxembourgeois. Cette erreur que nous signale M. A. Loisel, ami et concitoyen de M. de Guasco, a été répétée par nous d'après *l'Illustration horticole*; nous nous empressons de la rectifier et de complimenter l'honorable doyen des amateurs limbourgeois pour l'obtention d'une hybride qui fera les délices de tous ceux qui recherchent les belles plantes rustiques.

Exposition de la Société impériale et centrale d'horticulture de Rouen.

La séance solennelle de la distribution des récompenses accordées par le jury aux lauréats des concours ouverts par la Société impériale et centrale d'horticulture de Rouen, a eu lieu le 14 mai 1857, dans la grande salle de l'exposition, sous la présidence de M. Tougard, président et fondateur de la Société, et en présence d'une brillante et nombreuse assemblée. Un discours prononcé par M. de la Guéronnière, secrétaire général de la préfecture, délégué par M. le préfet, a retracé éloquemment l'utilité des expositions, lorsqu'elles sont dirigées avec le zèle et le dévouement qui animent les membres de la Société et de son digne et infatigable président. Ce discours et une courte allocution du président ont été salués par d'unanimes applaudissements.

M. Pinel, rapporteur, proclame ensuite les lauréats, parmi lesquels nous remarquons :

Prix Bouctot.

Introduction de végétaux : Le capitaine Fruchard, médaille de vermeil.

Pour la restauration des vieux arbres fruitiers : M. Marie, de Darnétal, médaille d'argent.

Pour les pommiers à cidre de semis : M. Legrand, de Doudeville, médaille d'or.

Bons et longs services.

M. Jacques Godin, de Gaudebec-lès-Elbeuf, 16 ans de services médaille de bronze.

M. François Gohin, de Rouen, 35 ans de services, grande médaille de bronze.

M. Auvard, de Rouen, 48 ans de services, médaille d'argent.

Ouvrages relatifs à l'horticulture.

M. Carrière, de Paris, *Traité des Conifères*.

De nombreuses récompenses ont été ensuite accordées à différents amateurs, fleuristes et maraichers, par suite des visites faites dans les jardins.

Une médaille d'honneur en or, mise à la disposition de la Société par S. M. l'Empereur, est décernée à M. Eugène Pinel, en considération des progrès qu'il n'a cessé de faire obtenir chaque année à la science horticole, non-seulement par ses conseils et ses leçons, mais encore par ses exemples. C'est un juste hommage que rend la Société au mérite et aux travaux d'un de ses membres les plus actifs.

M. Pinel a reçu, aux applaudissements de toute l'assemblée, la haute marque de distinction dont il avait été jugé digne.

Exposition d'Évreux.

Cette exposition a eu lieu du 4 au 7 mai, au Jardin des Plantes, dans une baraque que nous regrettons de trouver d'une simplicité trop primitive. M. Hervieu, de Caen, a eu les honneurs de la fête; ses Azalées, Rhododendrons et Pélargoniums sont des plus méritants. M. Genatalis l'a suivi de près, avec une charmante collection de Bruyères et de Rosiers. Les Azalées de M. Hue n'étaient pas moins remarquables; mais le voisinage de ses beaux Caméllias leur faisait un peu de tort. Nous avons vu aussi avec intérêt les Calcéolaires de M. Deshayes et les plantes grasses de M. Letellier. Quant aux Pivoines de M. Guérin-Modeste, il suffit de les nommer pour en faire l'éloge. Enfin, M^{me} veuve Quétel, de Caen, avait exposé une riche collection d'Anémones coupées.

Les légumes de primeurs de M. Houdou ont été justement appréciés; ses Melons avaient une très-belle apparence. M. Plot a été mentionné honorablement pour ses légumes, ainsi que pour ses fruits conservés.

Le jury n'a pas cru devoir accorder de prix pour les Ignames; cette sévérité nous a surpris. Il y avait là cependant de bien beaux Rhizomes, exposés par MM. Aubert, Piéton et Pépin, notre habile chef des cultures du Jardin des Plantes de Paris. Les Ignames de ce dernier exposant, venues dans une terre du domaine d'Harcourt, à sous-sol dur, avaient 63 centimètres de long et pesaient 500 grammes; quelques-unes montraient déjà une tendance à se bifurquer.

En fait d'instruments, nous signalerons la *tondeuse* de M. Ganneron, qui, bien qu'opérant dans des conditions très-peu propices, a mérité une mention honorable. Nous ne doutons pas que cet excellent instrument n'obtienne, dans les prochains concours horticoles, des récompenses plus élevées. Le métier à faire les paillassons, du même exposant, a aussi très-bien fonctionné.

A. D.

Exposition de Paris.

Le Palais de l'Industrie a ouvert ses portes, le 20 mai, aux nombreux amateurs de l'horticulture. La commission d'organisation, présidée par M. Bernard, de Rennes, a tiré un excellent parti du vaste local qui lui était accordé. Rendons justice à ses membres, et surtout à son infatigable secrétaire, M. Rouillard. La commission a fait de la grande nef du palais un jardin paysager, composé surtout de grandes pelouses vertes, entourées et coupées par de larges allées. Des massifs de fleurs et des arbres isolés s'élèvent de distance en distance, et sont groupés d'une manière très-harmonieuse. Un rocher, disposé au milieu, laisse couler en cascades, l'eau d'une petite rivière qui a reçu des plantes aquatiques; un pont rustique, jeté vers le milieu de son cours, produit un heureux effet. Tout le jardin est renfermé entre des plantations d'arbres verts qui forment un cadre bien assorti au tableau.

Les Azalées et les Rhododendrons dominent, comme d'habitude, dans cette exposition. Nous retrouvons là les noms bien connus de MM. Bertin, Paillet, Michel, Courtois. M. Linden a exposé de beaux groupes de plantes de serre, Fougères herbacées et arborescentes, Araliacées, Broméliacées, etc.; M. Lhomme, quelques Fougères de la belle collection du jardin de l'École de médecine; M. Chantin, qui présente aussi des Fougères en arbre, s'est surtout distingué pour les Palmiers, Cycadées et végétaux analogues; on remarque encore, dans cette dernière catégorie, les lots du prince de Troubetzkoi, de MM. Luddemann, Rongier-Chauvière. Parmi les plantes de serre chaude, il faut enfin noter les Orché-

dées de MM. Luddeman, Thibaut et Kételeér, les Broméliacées de M. Luddemann et les Cactées de MM. Chantin et Landry.

M. Alphonse Dufoy soutient sa vieille réputation pour les Pélargoniums et les Verveines. Des lots remarquables de Cinéraires, de Calécolaires, sont exposés par MM. Chevalier, Tabar et Duval.

Les arbres et arbustes d'ornement de pleine terre nous offrent surtout les Conifères de MM. Groux et Leroy, d'Angers; les Honx et *Mahonia* de MM. Mathien et Portemer. On sait avec quels succès MM. Fontaine et Hippolyte Jamain cultivent les Rosiers.

MM. Vilmorin, Tollard, Lierval, ont présenté d'intéressantes collections de plantes annuelles ou vivaces, en fleurs. Mentionnons encore les Pivoines de M. Guérin-Modeste, les Quarantaines de M. Chaté, les Pétunies de MM. Dufoy et Tabar, les Anémones de M^{me} Tirard, les plantes des colonies françaises, exposées par MM. Aubry-Lecomte, Belanger et Richard, et surtout les Amaryllis de M. Aimé-Turlure.

Nous ne ferons que signaler les beaux produits des cultures fruitières et maraîchères. Les objets d'industrie horticole, relégués dans l'aile du sud, ne sont pas moins intéressants à voir et nous ont mis à même de constater de notables progrès. En résumé, cette exposition fait honneur à la Société impériale et centrale d'horticulture.

A. D.

LE PALAIS DES FLEURS.

Forcés de quitter leur établissement de la rue des Trois-Couronnes, devenu trop restreint par suite du développement de leurs cultures, MM. Lemiechez l'ont transféré dans un vaste jardin de neuf hectares, situé à l'extrémité de la rue de Villiers, aux Thernes, non loin du bois de Boulogne et de l'ancien parc de Neuilly. Ce terrain, richement planté, mais d'un goût équivoque, a dû être modifié, en même temps que l'on s'occupait de la construction des serres. Au bout d'un an, le plan de MM. Lemiechez était réalisé, et le plus riche établissement d'horticulture que possède la France était définitivement fondé.

Voici une esquisse aussi rapide que possible de cette admirable création; leurs auteurs l'ont appelée à juste titre le *Palais des Fleurs*, et le monde horticole français et étranger en a consacré le baptême.

Les frères Lemiechez étaient des horticulteurs praticiens de première distinction; ils sont devenus des architectes de premier mérite. Ils ont eu le bon esprit de procéder par la règle du *crescendo*. Ainsi, une grille modeste, mais de bon goût, entourée de treillages et d'ornementations propres à recevoir des plantes fleuries, donne entrée dans l'établissement. Une large allée, flanquée de magnifiques *Magnolia* et d'arbustes à feuilles persistantes, révèle déjà cependant la distinction des lieux. Ce parcours circulaire, qui n'a d'abord pour point de vue que des groupes de *Rhododendrum* et de *Kalmia*, change bientôt d'aspect en arrivant devant l'habitation principale, vis-à-vis de laquelle d'immenses pelouses mouvementées avec art et à perte de vue, offrent le plus ravissant ensemble. La vue se perd d'abord dans la profondeur du tableau; l'œil est ébloui et provoqué par la multitude des détails. Les futaies, les vallons, les corbeilles, les massifs, les accidents, tout est calculé avec un art et un goût qui font de ce grand travail un des plus beaux jardins paysagers connus. En continuant la grande allée de ceinture, on arrive à une légère et élégante marquise, qui forme le premier vestibule du Palais.

Ce palais, construction de forme circulaire par les deux bouts, est un chef-d'œuvre de simplicité, d'élégance et de solidité tout à la fois. La nef centrale ou le dôme prolongé s'enfonce et finit au loin, relié à deux autres voûtes en contrebas, qui vont se réunir et se fondre avec la première au fond de l'édifice, en empruntant la forme d'un sanctuaire. Il résulte de cette triple figure aérienne un vaste parcours au centre et deux galeries latérales de la plus parfaite élégance. Quant aux armatures, aux arceaux, aux colonnettes, à toutes les pièces inhérentes à cette admirable charpente de fer, tout est léger, gracieux, hardi, solide : et, à quelque point qu'on se trouve placé, rien ne gêne la vue, tout est transparent, comme si les trois nefs en dentelle de fer émaillé de cristal se trouvaient magnifiquement suspendues. Honneur à la maison Lefèvre qui a exécuté ce chef-d'œuvre, et à MM Lemichez qui en ont étudié et fixé le dessin ! Donnons aussi des éloges aux appareils de chauffage, si habilement disposés par la maison Chevalier.

Faut-il aborder maintenant la description des plantations si richement faites dans ce vaste et brillant conservatoire ? Ce serait bien intéressant, mais ce serait trop long. Un des membres les plus distingués de la Société impériale d'horticulture a dit qu'en entrant on trouvait là un jardin paysager au fond duquel un rocher laissait échapper les eaux qui alimentent une prairie de *Lycopodium*. Il aurait pu dire presque un jardin céleste. Les massifs y sont formés des plus riches individus qu'on puisse rencontrer parmi les *Camellia*, *Rhododendrum*, *Azalea*, *Kalmia*, *Mimosa*, etc. A travers ces massifs, l'œil est délicieusement provoqué par les plus riches végétaux jetés çà et là isolément, avec un art et un goût à désespérer les plus habiles architectes des jardins. Les *Latania*, les *Cupressus funebris*, les *Yucca*, les *Chamærops*, les *Dracæna*, les *Rhopala Corcovadensis*, les *Phyllocladus*, les *Cunninghamia*, les *Dammara australis*, les *Araucaria Brasiliensis*, *imbricata excelsa*, etc., n'y ont été admis qu'à l'état de gigantesques exemplaires.

Pour donner encore, et toujours d'une manière imparfaite, une légère idée de l'établissement, il faut dire que les frères Lemichez y ont concentré les cultures de tous les genres. Les serres principales jetées à la gauche du jardin d'hiver ont une étendue de 300 mètres environ, sans y comprendre toutes les petites serres dites *hollandaises*. On y trouve successivement la serre chaude des grands spécimens de plantes exotiques, — la serre d'exposition des Azalées et des Camellias lors de leur floraison, — la serre particulière aux Camellias, — la serre tempérée des Pélargoniums, — la haute serre chaude pour les Orchidées, — la serre chaude à multiplication, — la serre chaude à forcer, — la serre tempérée affectée à diverses spécialités, — la serre froide pour certains genres, — diverses autres serres de conservation.

Toutes ces galeries de fer sont reliées entre elles ou à peu près : la visite en est très-facile, les plantes y sont distribuées et classées avec méthode et intelligence ; la bonne pratique a passé par là et a tout dirigé.

Les bornes d'une simple notice ne permettent point de plus longs détails, et c'est dommage, car on écrirait avec plaisir, et *currente calamo*, un volume tout entier sur les jardins, les serres et le Palais des Fleurs des frères Lemichez. Tout y est splendide et merveilleux, et rien en France n'avait jusqu'ici pu faire espérer une pareille création particulière, car rien de semblable n'existait jusqu'ici, ni sous le rapport de la construction, ni sous celui de la plantation des jardins d'hiver.

CHÉREAU,

Président honoraire de la Société impériale d'horticulture.

Note de l'Éditeur. — Nous apprenons qu'à la suite d'un rapport fait par M. Chéreau, M. Lemichez aîné a été nommé membre honoraire de l'Institut des arts unis de Londres.



Campanula s. Saegolia Kunakarinna Lindl.

Chrysos. Mexico

GESNERIA (NÆGELIA) CINNABARINA (LINDEN).

(Planche XIII.)

Couronnée de la première palme du concours de la *plante nouvelle fleurie, la plus remarquable*, proclamée par tous comme le hijou le plus brillant de cette brillante exhibition quinquennale, de la Société royale d'agriculture et de botanique de Gand (mars 1857), la *Gesneria cinnabarina* que nous nous hasardons à figurer est parée de couleurs tellement vives, chatoyantes et veloutées, qu'elle défie le pinceau le plus habile à reproduire même imparfaitement ce feuillage de velours vert, marbré de reflets ignés et métalliques, cette inflorescence du vermillon le plus éclatant. Nos prétentions se bornent, devant cette impuissance que nous constatons en toute humilité, à présenter une peinture imparfaite comme coloris, mais au moins fidèle comme esquisse générale du port et du mode d'inflorescence de la *Gesneria cinnabarina*.

La première impression à l'aspect de cette plante vous reporte à la *Gesneria zebrina* avec laquelle notre nouvelle espèce présente certaines relations botaniques, mais dont elle se distingue amplement par le mode d'inflorescence, la forme et le coloris des fleurs et enfin par le feuillage.

Racine tubéreuse écailleuse comme dans la *Gesneria zebrina*. Tige forte, dressée, érigée, ronde, ramense, couverte de même que les feuilles et les pédicelles de longs poils soyeux rouges. Feuilles amples, opposées, ovées-subarrondies, un peu cordées à la base, un peu acuminées, à bords crénelés-dentés, réticulées, veinées; nervure et veines proéminentes en dessous, d'un vert foncé velouté en dessus; veines marquées de carmin ou de pourpre velouté; intervalles marbrés de reflets métalliques; en dessous d'un vert plus pâle ombré et lavé de pourpre. Pétioles longs, robustes, rouge pointillé de jaune. Tige florale dressée érigée, feuillée jusque près du racème terminal, ramifiée; branches latérales dressées, opposées, axillaires, portant un long épi de fleurs et formant avec la tige principale, une énorme et splendide pyramide de 2 à 5 pieds de hauteur. Pédicelles assez minces, beaucoup plus courts que dans la *Gesneria zebrina*, ce qui contribue à la beauté de l'aspect des épis: denses et serrés et non lâches et divergents comme dans la *Gesneria zebrina*; une petite bractée se trouve à la base des pédicelles. Fleurs grandes, nombreuses, digitaliformes, rapprochées, pendantes, d'un rouge vermillon vif, tigré à la gorge du tube corollaire de points plus foncés. Calice petit à divisions étroites, lancéolées, vertes. Corolle campanulée allongée (forme des Digitales), un peu

ventrue en dessous, glanduleuse-pubescente; limbe subbilabié; les lobes supérieurs plus courts, arrondis, presque droits; les trois lobes inférieurs plus grands, ovales-arrondis, étalés, très-entiers.

La *Gesneria cinnabarina* est d'introduction toute récente; elle date du mois de juin 1856, époque à laquelle notre excellent ami et émérite voyageur M. A. Ghiesbreght, en rapporta à M. Jules Linden des bulbilles de Chiapas, l'État le plus méridional et le moins exploré du Mexique. Quelques mois après, M. Linden avait le plaisir de la voir en fleurs, et de s'assurer que les éloges qu'en avait faits l'heureux introducteur étaient plutôt en dessous de la vérité qu'exagérés! La floraison commence en novembre et se prolonge jusqu'en avril, c'est-à-dire que ses brillantes corolles égayeront la serre chaude pendant les cinq mois les plus tristes de l'année.

M. Linden annonce dans son nouveau Catalogue que cette plante sera livrée à partir du 1^{er} septembre prochain, au prix de 20 francs.

H. G.

VARIÉTÉS HORTICOLES DE PYRETHRUM ROSEUM.

(Planche XIV.)

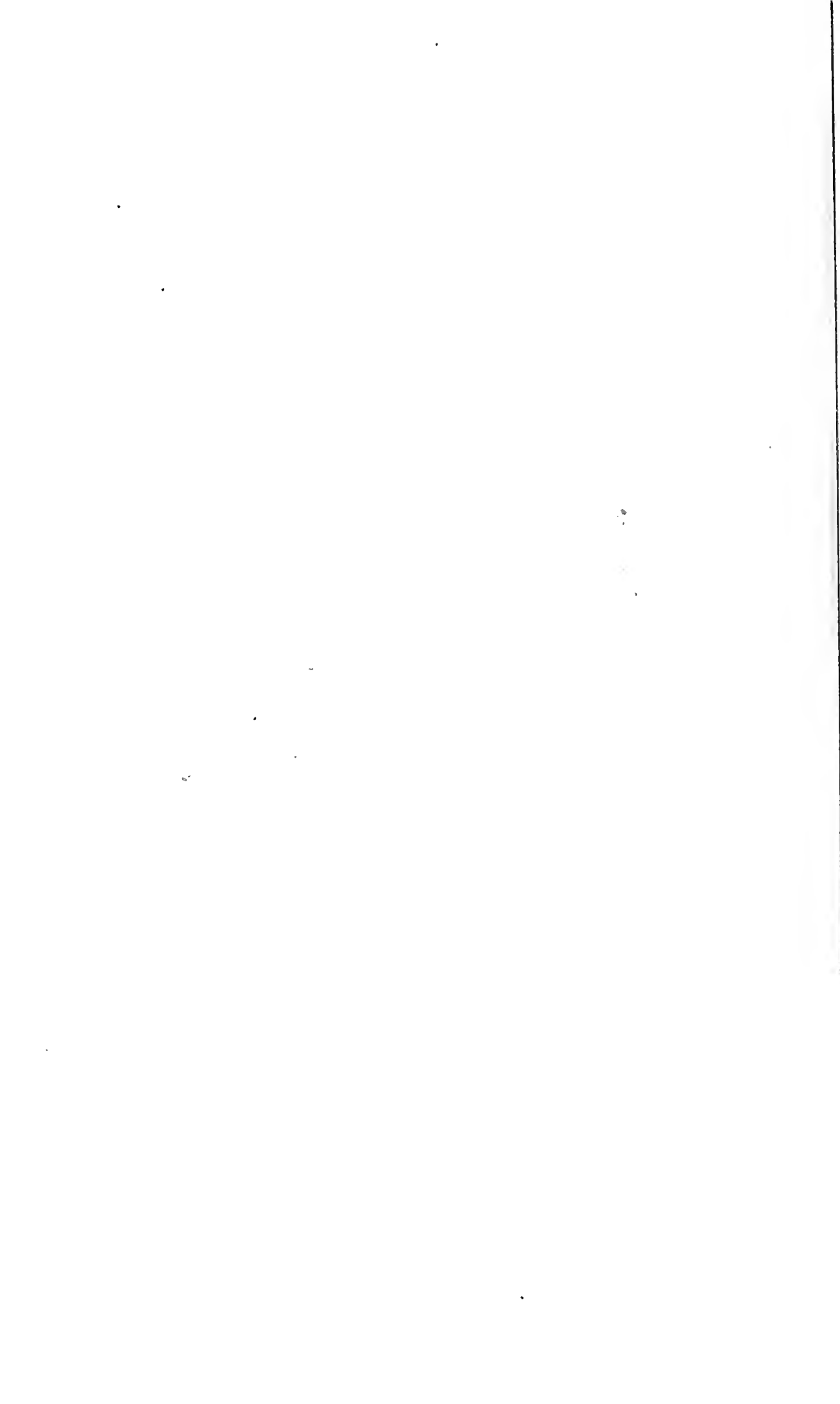
Les *Pyrethrum roseum* et *carneum* de Bieberstein ont entre eux de si grandes affinités qu'il est fort difficile de les distinguer l'un de l'autre autrement que par la différence du coloris (1). Ces deux plantes proviennent de la Transeucasie et sont cultivées depuis longtemps dans nos jardins, comme jolies plantes vivaces, rustiques, vivant dans toute espèce de terre. Plusieurs variétés ont été obtenues depuis quelques années, de l'une et de l'autre espèce, sans qu'il ait été constaté s'il y avait eu mariage entre les deux plantes ou si les variétés provenaient plutôt d'une espèce que de l'autre; l'affinité que nous avons signalée nous force à attacher peu d'importance à cette constatation. Néanmoins, comme les magnifiques variétés que nous représentons dans la planche de cette livraison sont parées de couleurs vives et prononcées, nous croyons devoir les reporter plus convenablement à un type foncé comme le *Pyrethrum roseum* qu'au *Pyrethrum carneum*, dont les fleurs beaucoup plus pâles semblent nous promettre une race à coloris tendres, peut-être blancs.

(1) M. M. Bieberstein fait observer que les feuilles du *Pyrethrum roseum* sont moins découpées que celles du *Pyrethrum carneum*, à divisions plus étroites, moins profondément laciniées, à dentelures rapprochées et non divergentes, et que les pédoncules, au lieu d'être solitaires, se développent souvent plusieurs à la base du pédoncule principal: particularité que présente la variété à fleurs doubles de M. Bedinghaus et qui la rend si ornementale et multiflore.



Varities de Symplocos racemosa

Part. flor. racemosa racemosa



Les trois variétés que nous figurons nous ont été tout récemment communiquées, par M. H. J. Bedinghaus, horticulteur à Nimy, près de Mons, qui s'occupe depuis quelques années à perfectionner le genre *Pyrethrum*. On doit déjà à cet habile semeur quelques belles variétés, mais aucune d'elles n'approche de celles qu'il vient d'obtenir; aussi nous ne doutons pas qu'elles ne soient à l'exposition de la Société impériale et centrale d'horticulture de Paris où elles figurent en ce moment, vivement appréciées par les amateurs et par le jury comme un nouvel ordre de plantes décoratives (1). De pareils gains sont trop importants pour qu'on ne les signale pas de suite à l'attention générale; et on ne saurait, non plus, trop louer les efforts de ces modestes semeurs qui se livrent ainsi à la recherche du perfectionnement de nos plantes ordinaires du jardin plutôt par passion que par esprit de lucre.

Le *Pyrethrum roseum flore pleno* (n° 1) est une magnifique variété qui atteint 2 à 5 pieds de hauteur; la tige principale et les rameaux sont dressés; les feuilles sont assez grandes, pennatifides, à divisions laciniées, pennati-incisées, d'un beau vert foncé. Pédoncules très-longs portant une ample capitule à double rangée de rayons larges, longs, d'un beau rose, au-dessus desquels se montrent plusieurs rangs de petits rayons roses provenant de la transformation des fleurs tubuleuses du disque en fleurs ligulées formant comme une petite couronne de languettes irrégulières chiffonnées, tordues, ceignant la base du disque bombé et de couleur dorée.

C'est, comme on voit, un acheminement à des fleurs complètement pleines, comme celles des *Pyrethrum sinense* (Chrysanthèmes) et des *Callistephus hortensis* (Reines-Marguerites). D'un feuillage élégamment découpé, d'une floraison facile et abondante, d'une nature rustique, d'une vie de longue durée, les *Pyrethrum roseum* perfectionnés présentent de grandes ressources pour la décoration des jardins, et ils ont en outre le grand avantage de se multiplier facilement de boutures.

La variété *Gloire de Nimy* (n° 2) présente de grandes capitules à longs rayons plats disposés sur deux rangées et d'un carmin tellement velouté qu'il est impossible au peintre d'en traduire sur le papier la teinte exacte et surtout le brillant éclat.

La troisième variété (n° 3), nommée *Tom Pouce* par M. Bedinghaus est une délicieuse acquisition pour les petits massifs; il s'élève au plus

(1) Nous apprenons à l'instant que le jury leur a décerné une médaille d'argent de première classe (troisième concours, celui des semis, l'un des plus importants du programme). A l'exposition de la Société d'horticulture de Mons (7 juin 1857), une médaille d'honneur grand module en vermeil leur a été également décernée.

à 12 ou 15 centimètres, et porte, à peine haut de 10 centimètres, une douzaine de fleurs d'un riche carmin pourpré.

Les deux premières variétés seront mises en vente, par M. Bedinghaus au premier septembre prochain; la variété *Tom Pouce* est livrable depuis le printemps.

M. Bedinghaus nous écrit qu'il a commencé à cultiver les *Pyrethrum roseum* et *carneum* vers 1844, en 1850 ces plantes s'étant ressemées dans son jardin lui offrirent une variété foncée qu'il nomma *Pyrethrum rubrum*, et c'est depuis lors qu'il se mit à semer dans un but de perfectionner cette plante; il obtint ainsi en 1855 les *Pyrethrum Delhayi*, belle fleur rose foncé, dédiée à M. Delhaye-Verdure de Tournai (cette variété a été figurée dans l'*Illustration horticole*, juin 1855, pl. 58); *Themisterii*, dédié à M. Thémister, zèle amateur à Liège; *Mulleri* et *Roseum nanum*, charmante variété qui ne s'élève qu'à 20 ou 25 centimètres. « Il me semblait, ajoute notre estimable corres-
» pondant, que l'on pouvait encore avoir mieux que je n'avais obtenu
» jusqu'alors, et je résolus de supprimer les types *Pyrethrum roseum*
» et *carneum*, pour travailler uniquement à perfectionner les formes
» et le coloris des variétés obtenues; je choisis donc la variété la plus
» rouge comme porte-graines et je gagnai en 1854 le joli *Pyrethrum*
» *Duchesse de Brabant*, qui obtint à l'exposition de Mons une mention
» honorable toute spéciale. Je suivis en 1855 le même principe, de
» nouveaux succès couronnèrent mon travail : j'obtins le *Pyrethrum*
» *Princesse Charlotte* et une médaille de bronze de grand module à
» l'exposition de Mons. Enfin des graines du *Pyrethrum Duchesse de*
» *Brabant*, semées aussitôt leur récolte, sont sorties les deux jolies va-
» riétés : *Gloire de Nimy* et *Tom-Pouce*. Le *Pyrethrum roseum* à fleurs
» doubles est assurément une plante qui s'est semée d'elle-même et
» qui a beaucoup de rapports avec mon *Pyrethrum Themisterii*. —
» Les *Pyrethrum* fleurissent de mai en juin, et si on désire une seconde
» floraison, on coupe les plantes rez terre et elles remontent aussi-
» tôt. — En Chine on emploie cette plante pulvérisée pour détruire les
» insectes (surtout les puces); effectivement nous n'avons jamais vu
» ni chenilles, ni fourmis, etc., sur les feuilles de ces Pyrèthres. »

Nous publions avec plaisir cet intéressant fragment de la lettre de M. Bedinghaus; elle est empreinte, selon nous, d'un cachet de modestie relevée par la conscience d'un travail persévérant; elle peut servir d'exemple à ceux qui s'occupent de semis et à les fortifier contre le découragement.

H. G.



REVUE DES PLANTES RARES OU NOUVELLES.

SERRE CHAUDE.

Gardenia citriodora (W. HOOKER), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 4987.
— Famille des Rubiacées. — Pentandrie Monogynie.

Ce joli arbrisseau est originaire de Natal (côte sud-est d'Afrique), d'où il a été importé dans les serres de MM. Rollison, de Tooting, près de Londres ; ses fleurs, petites en comparaison de celles des espèces que nous cultivons, sont blanches, nombreuses et réunies en groupes ou corymbes axillaires ; elles exhalent une délicieuse odeur de fleurs d'Oranger, fleurs dont elles affectent assez bien la forme et l'aspect.

Le *Gardenia citriodora* constitue un élégant arbuste peu élevé (60 à 80 centimètres de hauteur), toujours vert, à branches érigées-étalées, arrondies ou parfois obtusément subquadrangulaires. Feuilles opposées, subcoriaces, elliptiques-lancéolées, plutôt aiguës qu'acuminées, étalées, portées sur des pétioles longs de 10 à 12 millimètres. Stipules larges et apparents, s'élevant d'une base large et charnue, étroitement subulés, érigés, apprimés, longs de 2 à 5 centimètres. Fleurs délicieusement odorantes, agrégées aux aisselles des feuilles en corymbes alternes pluriflores. Pédoncules et pédicelles très-courts. Calice à cinq lobes ovés-lancéolés, ciliés ; on remarque trois petites glandes oblongues et sessiles placées intérieurement et un peu au-dessous de chaque sinus du limbe. Corolle hypocratériforme, blanche à tube jaunâtre ; limbe à cinq lobes étalés, oblongs-obovés, blanc pointé de rose-carminé. Cinq étamines, petites et insérées près de la bouche de la corolle ; anthères linéaires, oblongues, jaunes, saillantes. Style aussi long que le tube de la corolle ; stigmate en forme de massue ; surface stigmatique bilabée, glanduleuse-tomentuse.

Si la culture de ce nouveau *Gardenia* est aussi facile que celle du *Gardenia florida*, ce que nous ne savons pas encore, il est certain alors que ce sera une précieuse acquisition pour les serres et surtout pour les jardiniers-bouquetiers.

Begonia Wagneeriana (KLOTZSCH), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 4988.
— *Moschkowitzia Wagneeriana* (KLOTZSCH).

Ce *Begonia*, natif de Vénézuéla, atteint un ou deux pieds de hauteur ; il est glabre dans toutes ses parties et d'un vert-pâle ; son port est peu gracieux. Les tiges sont arrondies, succulentes, dressées, d'une consistance faible, à branches éparses. Feuilles cordées-ovées, acuminées,

avec un profond sinus à la base, subpeltées; bord obscurément lobé et plus ou moins denté en scie. Pétiole long d'un pouce et demi à deux pouces, légèrement teinté de rouge, de même que les veines du dessous de la feuille, et la face inférieure des jeunes feuilles; pédoncules axillaires et terminaux, multiflores, formant des cymes distincts, et plusieurs fois dichotomes, dans chacun desquels dominant soit les fleurs mâles, soit les fleurs femelles. Fleurs mâles à deux sépales, cordés ou réniformes-orbiculaires, blancs, étalés. Fleurs femelles, à cinq sépales, petits, oblongs-spatulés, verts; bractées au nombre de deux oblongues, ciliées; capsule tubinée, triangulaire, présentant deux ailes étroites et une troisième fort grande, triquètre; divisions du stigmate allongées et disposées en spirale.

Ce *Begonia* fleurit au printemps; sans avoir de grandes prétentions ornementales, il se recommande néanmoins par l'abondance de ses fleurs et par ses cymes nettement composés soit de fleurs mâles d'un beau blanc relevé par un gros amas d'étamines dorées, soit de fleurs femelles très-nombreuses, vertes, et comme armées des longs lobes du style, curieusement enroulées en tire-bouchon.

Begonia rosacea (PUTZEYS), figuré dans la *Flore des Serres et Jardins de l'Europe*, pl. 1194.

Cette gracieuse espèce de *Begonia* appartient, dit M. Putzeys, au même groupe que les *Begonia octopetala* (Her.) et *rubricaulis* (Hook.), et sur lesquels M. Klotzsch, dans sa révision des Bégoniacées, a établi le genre *Huszia*. Elle est originaire de la Nouvelle-Grenade, d'où elle a été récemment introduite par M. Triana, dans les serres de M. J. Linden.

C'est une espèce caule, à racine tubéreuse, émettant successivement plusieurs pédoncules de 25 à 50 centimètres de hauteur, d'un rouge vif, pubescents, se subdivisant une ou deux fois, chaque division portant trois fleurs larges d'environ 50 millimètres, et présentant dans leur aspect quelque analogie avec certaines Potentilles. Ces fleurs, en s'épanouissant, sont d'un blanc de crème; au bout de quelques jours, elles sont maculées de rouge et de vert, surtout sur les bords et extérieurement. Les fleurs mâles ont huit sépales; les externes arrondis, denticulés sur les bords; les internes moitié moins larges, oblongs-cordés; étamines très-nombreuses à filets libres. Les fleurs femelles n'ont que six sépales disposés et de même forme que ceux des fleurs mâles; style persistant multipartit, à divisions tordues en spirale; capsule pubescente, à trois ailes, dont la plus grande est ascendante et deux fois plus longue que les deux autres.

Les feuilles, d'un vert foncé, sont brièvement cordées à côtés inégaux, profondément bilobées à la base, subacuminées, sinuées-den-

tées; nervures de la face inférieure velues; pétioles moitié plus longs que la feuille, canaliculés en dessus, rouges et garnis de poils laineux blancs ou rougeâtres; stipules membraneuses, cordées, extérieurement velues.

Le *Begonia rosacea* (1), que nous considérons comme une charmante addition d'un genre justement apprécié, fleurit pendant l'été et l'automne.

Cyripedium hirsutissimum (LINDLEY), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 4990. — Famille des Orchidées. — Gynandrie Diandrie.

On ne connaît point au juste la patrie de cette nouvelle espèce de *Cyripedium*, achetée par un amateur anglais, M. Parker, de Hornsey, à une vente d'Orchidées de l'Inde; on la croit originaire de Java. C'est peut-être la plus belle espèce du groupe si distingué des *Cyripedium acaules*; elle est alliée aux *Cyripedium insigne*, *villosum*, *Louii* et *barbatum*, tout en étant parfaitement distincte de chacune de ces plantes. C'est ainsi que le *Cyripedium insigne* est seulement tomenteux et que ses pétales n'ont pas la forme spatulée, les longs poils et les bords fortement ondulés de notre nouvelle espèce; que le *Cyripedium villosum* porte des fleurs plus allongées dépourvues d'ondulations et de cils aux pétales et que son étamine stérile est tronquée au lieu d'être carrée; que les longs pétales plats et nus du *Cyripedium Louii* l'en distinguent au premier coup d'œil; enfin le *Cyripedium barbatum* présente l'étamine stérile circulaire, des feuilles courtes et maculées et est dépourvu de ces longs poils hérissés qui donnent un aspect tout particulier à notre nouveau *Cyripedium*.

Les feuilles mesurent souvent plus de 50 centimètres de long; elles sont linéaires-oblongues ou ligulées, aiguës ou bifides au sommet, distiches, carenées, canaliculées et équitantes à la base, costées, mais obscurément striées, d'un vert uniforme et tout à fait glabres. Scapè à peu près aussi long que les feuilles, arrondi, vert lavé de violet foncé, velu ou chargé, de même que les bractées, l'ovaire et le revers de la fleur, de longs poils étalés. Bractée largement ovée, engainante, uniflore. Pédicelle court, à peu près inclus dans la bractée. Sépales ciliés; le supérieur large, rhomboïdal-cordé, à bords réfléchis, d'un vert pourpré foncé, strié, tout à fait vert au bord; sépales latéraux verts, réunis en un seul, de forme ovée, strié et plus court que le labelle. Pétales très-larges, étalés horizontalement, largement spatulés, ciliés, à lame violette et onglet vert, maculés et pointillés de violet foncé; bords singulièrement lobés-ondulés. Labelle ample, vert foncé lavé de violet, bord cilié. Gynostème court panaché de blanc et de vert et maculé de violet foncé.

(1) M. Linden l'annonce dans son Catalogue de 1857 au prix de 15 francs.

Le *Cypripedium hirsutissimum* a fleuri au mois d'avril dernier. Il nous est revenu que quelques exemplaires de cette magnifique Orchidée ont été acquis par M. J. Linden de Bruxelles; de telle sorte que M. Parker ne sera bientôt plus le seul à jouir de cette belle plante.

Trichopilia crispa (LINDLEY), *Gardener's Chronicle*, 16 mai 1857. — Famille des Orchidées. — Gynandrie Monandrie.

Cette fort belle Orchidée a été dernièrement exposée au salon de la Société d'horticulture de Londres, par M. Rucker; elle provient des collections recueillies dans l'Amérique tropicale par M. Warscewitz. — Son port et son feuillage sont ceux du *Trichopilia coccinea* (voir notre planche III); mais son pédoncule paraît être constamment biflore; le bord du labelle est irrégulièrement, mais très-fortement crispé, et son coloris d'un rouge de sang foncé rend ses fleurs plus attrayantes que celles du *Trichopilia coccinea*. M. Lindley ajoute que, malgré le nom qu'il a imposé à cette Orchidée en vue de venir en aide aux amateurs, il croit cependant qu'elle ne doit être considérée que comme une simple variété du *Trichopilia coccinea*, auquel elle se rapporte entièrement, sauf par les deux ou trois caractères indiqués ci-dessus.

Aerides Wightianum (LINDLEY), *Gardener's Chronicle*, 25 mai 1857. — Syn. : *Aerides testaceum* (LINDL.), *Genera and spec. Orch.*, p. 258. — *Vanda parviflora* (LINDL.), *Bot. Regist.*, 1844. — Famille des Orchidées. — Gynandrie Monandrie.

Par son aspect cette plante ressemble aux autres Aérides de nos serres, mais ses fleurs sont très-différentes. Elles forment un racème érigé, long de 5 à 6 pouces, situé à l'extrémité d'un pédoncule commun; elles sont un peu moins grandes que les fleurs du *Vanda Roxburghi*, émettent une faible odeur de miel; leur coloris est abricot pur, à l'exception du labelle qui est violet au bout, cunéiforme et presque entier, et présente deux lignes élevées courant parallèlement au centre du labelle. Les feuilles sont en lanière, bilobées et plus courtes que le racème.

C'est une fort jolie espèce native de l'Hindoustan et de l'île de Ceylan; introduite en 1845, dans les serres de MM. Loddiges, elle y fleurit l'année suivante, mais si mal que son identité avec l'*Aerides Wightianum* ne put être reconnue alors. Un bel exemplaire appartenant à M. C. B. Warner a permis à M. Lindley d'en constater le mérite.

SERRE FROIDE ET PLEINE TERRE.

Echeverria canaliculata (W. HOOKER), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 4986. — Famille des Crassulacées. — Décandrie Pentagynie.

Cette plante est originaire des environs de Real del Monte au Mexique, région montagnaise et froide située au nord de Mexico, et élevée de 8 à 9,000 pieds au-dessus du niveau de la mer; région alpine où croît un grand nombre de fort belles espèces de *Mamillaria*, d'*Echinocactus*, différents *Pinus*, des Chênes, des *Pentstemon*, des *Bouvardia* et plusieurs belles Éricacées. C'est une assez jolie espèce fleurissant facilement en longs racèmes portés sur des tiges florales d'un pied ou deux de hauteur. Fleurs rouge de brique vif, orange à l'intérieur; assez grandes (un pouce de longueur) et nombreuses. Feuilles disposées en rosette, nombreuses, étalées, longues de 4 à 6 pouces, oblongues ou un peu en lanière, épaisses, charnues, s'amointrissant vers le sommet en une pointe mince presque filiforme, profondément canaliculée en dessus, glauques et lavées de pourpre. La tige florale est garnie de feuilles distantes passant graduellement en de petites bractées très-glauques oblongues-obtuses.

L'*Echeverria canaliculata* se rapproche beaucoup de l'*Echeverria Scheerii* (Lindl.), mais s'en distingue par les feuilles oblongues et profondément canaliculées de la rosette, largement spatulées dans celle de l'*Echeverria Scheerii*. La floraison a lieu en avril.

Les *Echeverria* se cultivent avec la plus grande facilité; exigent une certaine quantité d'eau pendant leur végétation active, beaucoup de lumière et une terre un peu forte. En été, on les expose en plein air; en hiver, on les conservera presque secs et en serre tempérée sèche.

Aquilegia eximia (PLANCHON, Hort. VAN HOUTTE), figuré dans la *Flore des Serres*, pl. 1188. — Famille des Renonculacées. — Polyandrie Pentagynie.

C'est parmi des graines importées de Californie par M. Boursier de la Rivière, et toutes acquises par l'établissement Van Houtte, que s'est trouvé l'*Aquilegia eximia*, charmante nouveauté voisine des *Aquilegia Skinneri* et *Canadensis*, mais qu'elle surpasse et pour les dimensions et pour la grâce du port. Toute la plante, à l'exception des fleurs, est visqueuse-duveteuse; les feuilles sont biternées à segments tripartits ou trilobés, incisés-dentés; fleurs de couleur orange vif, longuement pedunculées, courbées, tout à fait renversées et imitant assez bien, dit M. Planchon, une couronne à dix pointes surmontée de cinq fleurons; ces fleurons seraient les petits renflements sphériques qui terminent chaque cornet et dont la face interne secrète une liqueur miellée;

sépales lancéolés, réfléchis; limbe des pétales très-court, entier; éperon droit un peu plus long que les sépales; styles dépassant les étamines.

Aquilegia eximia a fleuri pour la première fois à Gand, en 1856; c'est une plante tout à fait rustique et d'une élégance exquise.

Tanacetum elegans (DECAISNE), figuré dans la *Flore des Serres*, pl. 1191. — Famille des Composées. — Sénecionidées. — Syngénésie Polygamie superflue.

Quel est le jardin d'amateur où l'on ne rencontrera pas un pied de notre Tanaisie vulgaire, dont le feuillage, d'un beau vert foncé et élégamment découpé, et les nombreuses fleurs, d'un jaune d'or éclatant, sont d'un effet si pittoresque, surtout dans la variété à feuilles frisées? Un port touffu, la rusticité, l'aptitude à embellir les rocailles, l'odeur particulière même de cette plante, lui ont assuré depuis longtemps un coin du jardin; sa nouvelle congénère, la *Tanaisie élégante*, mérite un bon accueil, non parce qu'elle vient de fort loin, de la Californie, d'où ses graines ont été rapportées par M. Boursier de la Rivière, mais parce que ses tiges, hautes de 50 à 40 centimètres, légèrement anguleuses, velues et grisâtres, portent de grandes feuilles, auxquelles leurs profondes et fines découpures donnent une élégance peu commune. Ses feuilles, doublement pennées, sont d'un blanc de neige avant leur entier développement, à lobes épais, dont les bords sont enroulés en dessous et parsemés de petites glandes odoriférantes; les capitules naissent à l'extrémité des rameaux, et forment une sorte de corymbe d'un beau jaune doré. La valeur décorative de cette plante est ici heureusement associée au mérite d'être vivace et rustique chez nous; aussi nous ne doutons pas que le *Tanacetum elegans* ne trouve facilement son chemin dans tous les jardins.

Datura albido-flava (C. LEMAIRE), figuré dans *l'Illustration horticole*, pl. 151. — Famille des Solanacées. — Pentandrie Monogynie.

Cette belle plante a été découverte en 1847, dans l'île Sainte-Catherine au Brésil, par M. F. Devos, collecteur de M. A. Verschaffelt de Gand. Sa première floraison eut lieu en mars 1855. M. Lemaire la regarde comme une espèce inédite, et qui se distingue par un bel et ample feuillage vernissé en dessus, violacé en dessous, de très-grandes fleurs campaniformes et passant d'un vert d'émeraude à un jaune verdâtre ou blanchâtre. C'est un arbrisseau vigoureux, bien ramifié, bien feuillé, glabre. Ramules très-courts, épais et d'un violet noirâtre, ainsi que les pétioles. Feuilles disposées surtout au sommet des rameaux, ovales-oblongues brièvement acuminées, très-grandes (longues de 14 à 55 centimètres, larges de 10 à 12), d'un vert sombre vernissé en dessus, plus pâle ou violacé en dessous; nervures épaisses, arquées, distantes.

Fleurs terminales, solitaires ou gémées, très-grandes (15 à 16 centimètres de long, 12 de diamètre); pédoncule très-court. Tube calicinal très-glabre, quinquangulaire-aigu. Corolle épaisse, très-glabre, tubulée-pentagone de la base au milieu, puis largement campanulée, multicostée, à cinq grandes dents cuspidées-obtuses, tricostées, étroitement et brusquement révolutes dès l'anthèse. Cinq étamines exsertes; anthères oblongues, dressées; style grêle, très-glabre; stigmate allongé bilamellé.

Le *Datura albido-flava* peut, dit M. A. Verschaffelt, fort bien se contenter de l'abri d'une bonne serre tempérée; à son défaut, de la serre chaude ordinaire. Pendant la belle saison, il peut rester à l'air libre, en sera plus robuste et n'en fleurira que mieux. Terre forte et riche en humus. Bouturage facile et prompt par section de jeunes rameaux, dont on retranchera, avant de les planter, les feuilles inférieures et la moitié des suivantes; placer sous cloche, avec chaleur modérée. Cette plante, par le curieux coloris de ses fleurs, contraste fortement avec les blanches corolles du *Datura suaveolens* (*Datura arborea*); malheureusement le contraste des odeurs entre ces deux espèces n'est pas aussi agréable: autant celle du *Datura suaveolens* est agréable, autant les effluves émanées de l'*albido-flava* sont nauséabondes.

CULTURE MARAÎCHÈRE.

PLANTATIONS ET SEMIS D'ARRIÈRE-SAISON.

Nous ne déployons pas pour les cultures de l'arrière-saison la même activité que pour celles du printemps, et fort souvent nous laissons inoccupés des terrains qui, sans s'épuiser, pourraient nous donner des produits avantageux en récoltes dérobées. Jetez un coup d'œil, en passant, par-dessus les murs ou les haies de nos potagers et vous verrez que la plupart des carrés ne portent rien d'octobre en mars. Le jardinage, à notre avis, ne devrait point chômer; aussitôt une récolte enlevée, aussitôt la place envahie par une autre, à la condition, bien entendu, de ne point lui marchander l'engrais. Nous savons qu'en exigeant toujours et sans cesse, nous allons contre les principes, que nous altérons plus ou moins la qualité des produits, mais nous savons aussi, malheureusement, que les vrais connaisseurs sont rares et que la quantité nous sauve.

Ainsi donc, pas de trêve au potager, pas de répit à la terre; aussitôt les cultures de printemps et d'été finies, il faut aviser à faire suer

encore au sol sa réserve de sève; mort ce légume, vive cet autre! arrière les débris, en avant les nouvelles graines et les nouveaux plants!

En Belgique et en France, nous vivons sur les vieilles pommes de terre, par exemple, en attendant que la culture forcée jette sur le marché les variétés les plus précoces, comme la marjolin, la six-semaines de Lyon, le comice d'Amiens et les yeux bleus. En Angleterre, on n'attend pas ainsi. A partir des mois de mars et d'avril, les jardiniers offrent aux consommateurs une contrefaçon de pomme de terre nouvelle qui a été beaucoup vantée par les voyageurs, qui figure sur les meilleures tables, trompe les plus habiles et mérite assurément une mention particulière. Nous avons opéré ici à la manière des Anglais et obtenu d'aussi bons résultats qu'eux. Nous allons, en quelques mots, vous donner les détails de cette opération :

Arrangez-vous de façon à conserver jusqu'en juillet des tubercules de l'année précédente, et, pour cela, transportez-les dans une chambre fraîche et changez-les de place deux fois par semaine, à partir du mois d'avril. Vers le 15 juillet, mettez vos plants en terre à la profondeur ordinaire. A l'approche de l'hiver, quand les fanes seront mortes et que les gelées seront à craindre, vous butterez chaque touffe, afin de la préserver des rigueurs de la saison, et le printemps suivant, vous procéderez à l'arrachage, de bonne heure, avant que la terre ait eu le temps de se réchauffer et de développer les germes des petits tubercules. Vous mettrez ces tubercules de primeur dans une chambre froide et les remuerez toutes les semaines pour les empêcher de fermenter. Avec ces précautions, vous aurez jusqu'à la venue des pommes de terre nouvelles, un produit de transition qui, certes, n'est pas à dédaigner, produit dont la culture constitue une industrie très-importante chez nos voisins les Anglais.

Les pommes de terre, ainsi obtenues avant leur entier développement, ne sont ni dures ni insipides comme celles entièrement développées qui restent en terre après l'arrachage et que la bêche soulève après l'hiver, au moment des labours. Elles sont fines, délicates et d'une saveur pareille à celle des pommes de terre nouvelles. C'est à s'y méprendre.

Par la même méthode, les jardiniers savent se procurer des carottes et des panais qu'ils vendent dès le printemps, à titre de nouveautés, c'est-à-dire à un prix fort élevé. A cet effet, ils sèment ces deux légumes dans la première quinzaine d'août et provoquent une levée rapide à l'aide d'arrosements. Quand vient l'hiver, les petites racines sont formées; il ne reste plus qu'à les protéger avec des feuilles sèches. Souvent même, cette précaution est inutile; la neige les protège mieux que les feuilles.

Les carottes et les panais, que l'on obtient par cette méthode de culture, ne valent pas les primeurs de bon aloi, mais valent mieux que les racines de conserve.

On peut encore obtenir des carottes et des panais huit ou quinze jours plus tôt qu'avec les semis de printemps, en ayant soin de les semer vers la fin d'octobre ou en novembre. Cette méthode est des plus rationnelles et nous la pratiquons avec succès. Il se passe ici ce qui se passe avec le semis naturel. Vous avez dû remarquer que nos porte-graines de carottes, de panais, de persil, de cerfeuil, etc., perdent chaque année une partie de leur semence et que cette semence, éparpillée sur le sol consolidé, lève très-bien au printemps et en quantité considérable; vous avez dû remarquer en même temps que les semis naturels ont toujours l'avance sur ceux faits à main d'homme. Voilà le maître, voilà la leçon; au lieu de mettre ses graines dans un sac, comme le jardinier, la nature les confie de suite à la terre et maintient mieux que nous leurs facultés germinatives. Imitons-la plus souvent et plus généralement.

Les cultivateurs de jardins savent parfaitement que l'on peut semer les carottes et les panais à la veille de l'hiver, mais ils se comportent à peu près comme s'ils ne le savaient pas et n'usent du procédé que par exception. Ils ont tort, puisque le succès est certain et que par ce moyen les racines fourchent moins que celles de printemps. En voici la raison : — Toutes les fois que vous avez affaire à un terrain fraîchement remué et fumé avec du fumier frais, — ce qui arrive sans cesse avec les cultures de printemps, — les racines fourchent; toutes les fois, au contraire, que la terre a eu le temps de se rasseoir et le fumier de pourrir, les racines offrent de belles formes. Or, il est clair qu'une terre préparée en octobre ou novembre présente ces conditions au printemps, surtout si l'on a eu soin d'y enterrer de l'engrais parfaitement décomposé et de la piétiner avant et après le semis. C'est d'ailleurs ce qui doit être exécuté. Il va sans dire que cette opération préparatoire ne dispense pas le cultivateur de consolider de nouveau, à la sortie de l'hiver, les planches ensemencées, afin de combattre les effets de la gelée qui soulève toujours le sol plus ou moins et de combler les conduits des taupes et des campagnols.

En prenant ces précautions, il y a un avantage incontestable à semer dès l'automne, en pleine terre, les racines dont il vient d'être parlé.

Nous voudrions encore que l'on semât, au mois d'août, des salsifis et des scorsonères, sans préjudice des semis de mars et d'avril. On va nous répondre que ces racines n'entrent dans la consommation qu'à la sortie de l'hiver, qu'elles arrivent à point à l'époque du carême, alors que la plupart des provisions sont épuisées et qu'il n'est pas nécessaire d'en produire au marché avant ou après cette époque. Nous ne sau-

riens, pour notre part, nous contenter de cette raison ; en fait de culture potagère, nous ne sommes ni ne devons être l'esclave des dates fixes. Quand un légume nous plaît, nous le désirons et le recherchons sans consulter d'abord le calendrier. Vous nous apportez des salsifis et des scorsonères pendant le carême ; soit, soyez le bienvenu ; mais y aurait-il de l'inconvénient à nous en apporter en plein été ? Nous ne le pensons pas. Ceux qui affectionnent ces racines à la sortie de l'hiver n'en feraient point fi, sans doute, au mois de juillet ou d'août. On va nous dire qu'alors le potager est chargé de produits, que les amateurs ont le choix dans le nombre. — Et puis après, qu'est-ce que cela prouve ? De quel droit nous impose-t-on certaines espèces plutôt que d'autres. Pouvez-vous, oui ou non, livrer au marché, durant l'été, des racines de scorsonère et de salsifis ? Vous le pouvez en semant dès le mois d'août ; donc vous le devez. Ces deux plantes sont robustes ; elles sont déjà fortes quand vient l'hiver et ne sont point en peine de lui résister, même sous le climat de l'Ardenne. Les jardiniers ne l'ignorent pas plus que nous, mais ils ont leur routine et il leur en coûte d'en démordre. Ils veulent à toute force imposer leurs lois aux consommateurs, quand, en bonne tactique, ils devraient se conformer de tous points aux désirs de ces derniers.

Nous rappelons à ceux de nos lecteurs qui ne sont point jardiniers de profession, qu'il est de leur intérêt de faire des semis de choux vers le milieu du mois d'août, sur couche froide ou sur bon terreau. Ils sèmeront le savoyard hâtif, le cabbage, le gros chou-pain, le cabus d'Allemagne, le chou rouge de Frise et même le chou-fleur d'Angleterre ou de Bruxelles. Ils les repiqueront, en pépinière, vers la fin de septembre ou au commencement d'octobre, les ombrageront d'une manière quelconque à la sortie de l'hiver, afin de prévenir les fâcheux effets du soleil après les gelées de la nuit, et les transplanteront à demeure dès la fin de février ou dans les premiers jours de mars. C'est le seul moyen d'obtenir de très-beaux produits et de les obtenir de bonne heure. Avec nos plants de couche de printemps, plants frêles et délicats, nous avons à souffrir horriblement des ravages des altises et ne pouvons compter sur rien. Cette année, nous en savons quelque chose, puisque nous avons dû renouveler quatre fois nos plants de choux et que nous ne désespérons pas de les renouveler une cinquième fois. Où en serions-nous sans nos choux semés au mois d'août de l'année dernière ?

Les livres nous disent que les choux-fleurs passent difficilement l'hiver ; ne les croyons pas sur parole ; semons-les, comme les autres, repiquons-les de même, mettons-les à demeure en pleine terre, en février ou mars, si le temps le permet, et ils pommeront en juin. Si nous disposons de coffres mobiles à châssis vitrés, abritons-les et ils pommeront en mai.

Nous rappelons enfin à nos lecteurs qu'ils doivent se munir de graines d'oignons blancs, les semer vers le 15 août, les repiquer à demeure en novembre, ou ne les semer qu'à la fin d'août pour les repiquer au printemps de l'année suivante. P. JOIGNEAUX.

BIBLIOGRAPHIE.

GUIDE PRATIQUE DU JARDINIER MULTIPLICATEUR,

par M. CARRIÈRE. — 1 vol. in-18 de 270 pages.

(Suite. — Voir le numéro de juin, p. 133.)

DES COUCHAGES.

Il est avantageux de donner aux rameaux à multiplier, lorsqu'ils sont *couchés*, une position à peu près horizontale. On ne doit pas les laisser dans une position verticale, comme plusieurs écrivains l'ont conseillé. En effet, dans cette dernière position, la sève n'éprouvant dans sa marche aucun obstacle, se porte vers l'extrémité des rameaux, et les racines ne se développent que très-difficilement; cette remarque vaut la peine qu'on en fasse son profit. — Page 107.

Le *déchaussage externe ou en botte*, qui consiste à amonceler la terre autour de la *mère*, employé presque exclusivement pour multiplier les coignassiers, pourrait l'être pour un grand nombre de plantes qui émettent beaucoup de drageons.

Le *déchaussage interne ou creux*, qui consiste au contraire à creuser le sol dans lequel se trouvent les *plantes mères*, et qui n'est guère employé que pour obtenir des plants de rosier des quatre saisons, pourrait, comme le premier procédé, être appliqué à d'autres végétaux. — Page 110-111.

DES BOUTURES.

Et d'abord, voyons la théorie que l'auteur nous donne des boutures. Toutes les parties des végétaux *jennes* et *viabiles* contiennent tous les éléments d'une plante entière, et sont susceptibles, étant placées dans des milieux convenables, de faire des plantes pareilles à celles dont elles sont détachées. Dans chaque portion du végétal il y a une vie latente et dont nous pouvons exciter le développement. Quelles sont les conditions nécessaires à la reprise des boutures? Tout végétal *absorbe* et *évapore*. La vie ne peut donc persister qu'autant que ces fonctions sont dans un certain rapport. Dans les boutures, l'absorption se fait, mais avec moins d'énergie; et seulement par la capillarité et selon les lois de l'eudsmose. Si une bouture donc ne recevait pas constamment

une certaine somme d'humidité, si l'absorption était moindre que l'évaporation, elle périrait. De là l'emploi des cloches pour atténuer les effets de l'évaporation est d'autant plus nécessaire que les parties bouturées sont plus herbacées, plus aqueuses. Nous considérons comme principe rigoureux, démontré au point de vue pratique, qu'il est indispensable, pour la radification des boutures, que l'absorption soit plus *considérable* que l'évaporation. C'est ce qui se passe sous les cloches. — Page 115-119. — On ne peut mieux raisonner, plus clairement, plus à la portée de chacun, et cela en faisant marcher parallèlement la théorie et la pratique s'éclairant l'une l'autre.

M. Carrière considère comme identiques *au point de vue de la multiplication*, toutes les parties souterraines des végétaux auxquelles les botanistes ont imposé des noms divers, qu'ils ont jugé être tantôt des racines, tantôt des rhizomes; il entre à ce sujet dans une discussion qu'il eût peut être mieux fait de laisser aux savants spéciaux. Quant à moi, j'ai une opinion faite, mais ce n'est pas le moment de l'émettre. — Il n'y a pas de famille, dit-il, et pour ainsi dire, de genres qui ne renferment des espèces qui ne se prêtent à la multiplication, à l'aide des parties souterraines. Dans certaines familles toutes les espèces possèdent cette propriété.

Boutures avec écailles. — Employées pour multiplier les plantes dites *bulbeuses*, exemple : les lis. Elles doivent être placées dans le même sens que celui qu'elles occupaient lorsqu'elles étaient adhérentes au bulbe. Elles doivent être enterrées pour que leur moitié inférieure au moins soit cachée.

Boutures de feuilles et fragments de feuilles. — Mode exceptionnel, on n'en fait guère usage que pour les plantes de serre chaude; c'est dans la famille des Gesnériacées que les feuilles émettent particulièrement des bourgeons. Souvent une partie du limbe suffit. M. Carrière enregistre ici un fait physiologique très-curieux. Dans les boutures de feuilles, les racines se montrent d'abord, puis les bourgeons; mais ces derniers ne sortent pas immédiatement de la feuille, comme on pourrait le croire; celle-ci peut être considérée comme leur aïeule, comme une mère nourrice qui donne naissance aux racines et les alimente; puis celles-ci à leur tour produisent des bourgeons. Aussi, en raison de ce double phénomène, cette transformation devient impossible dans un grand nombre de plantes. Chez le *Hoya carnosa*, il n'y a jamais d'autre production aérienne que la *feuille-mère*. Les racines peuvent garnir des vases très-grands, sans jamais produire un seul bourgeon. — Pages 147-150.

Il arrive parfois que les feuilles s'enracinent, sans pour cela produire de bourgeons à leur base, et que ceux-ci apparaissent *tout à coup* sur la partie supérieure de la feuille, exemple : le *Begonia*. Le pétiole

s'enracine et les bourgeons font éruption le long des grosses nervures, à l'angle qu'elles forment à leur insertion sur la nervure médiane. Ce sont ces gemmes, ou *plantes composées de toute pièce*, qu'on détache et qu'on fait enraciner comme s'il s'agissait de rameaux. — Page 152.

Boutures avec rameaux herbacés. — L'auteur recommande le bouturage des *Pelargonium inquinans* et *zonale* en plein air et même au soleil. Ceci me rappelle que j'ai vu employer ce moyen chez M. Lemieuz, à Neuilly, au mois d'août 1850. Une plate-bande en plein carré en contenait plusieurs milliers. J'ai encore sa phrase dans la tête : Vous voyez, on simplifie toujours cette méthode si excellente. Je n'en perds pour ainsi dire pas.

Sur le rempotage des boutures. — On trouve comme ailleurs d'excellents conseils. Il vaut mieux faire deux et même trois rempotages qu'un seul dans de trop grands vases, les plantes se porteront toujours mieux.

Des arrosements. — Opération des plus importantes et cependant à laquelle on apporte en général le moins de soins. Ce sont les moins exercés auxquels on confie ce travail. Il faut avoir égard à la nature des plantes, si elles sont vigoureuses ou non, en repos ou en végétation, couvertes de feuilles ou en portant à peine. Plusieurs substances mêlées à l'eau sont très-favorables à la végétation, telles que le guano, la poudrette, la colombine, le purin, la colle-forte ; mais on ne doit faire usage de tous ces ingrédients qu'avec une très-grande réserve et toujours en commençant avec des proportions minimales. — Pages 164-165.

M. Carrière donne le nom de *bouturage-écusson* à un nouveau mode qui paraîtrait avoir été découvert par M. Vilmorin et qui lui a réussi pour toutes les espèces qu'il y a soumises. C'est en effet un écusson qui sert de bouture, mais un écusson *bordé*, c'est-à-dire détaché avec une partie du bois qui adhère à son écorce. La feuille qui accompagne l'œil doit être conservée dans son entier si elle est petite, le limbe sera tronqué si elle est considérable. La plantation se fait dans de la terre de bruyère ou du sable. On enterre l'œil et la base du pétiole. On place ces boutures sous cloche. — Page 166.

DE LA GREFFE.

M. Carrière rappelle ici ce qui a été enseigné par tous les physiologistes, que la soudure ne peut avoir lieu qu'entre des *végétaux ayant une certaine analogie*, et il rend hommage aux travaux des botanistes, en reconnaissant l'influence qu'ils exercent sur les opérations de la pratique. Cet éloge de la science dans la bouche d'un homme instruit, sans doute, mais horticulteur praticien avant tout, lui fait un honneur infini ; aussi, pour l'édification de ses confrères qui pourraient encore faire fi de la science, dois-je citer textuellement ce passage si bien senti : « La botanique, cette science que la plupart des jardiniers trai-

» tent avec mépris, est pourtant celle qui leur sert de guide dans la
» greffe, parce que c'est elle qui a établi certains groupes plus ou moins
» naturels, il est vrai, en rapprochant l'une de l'autre les plantes dont
» les caractères organiques sont à peu près semblables.... Pour nous,
» nous regardons cette science comme l'une des plus belles et des plus
» précieuses pour l'horticulture.... Honneur aux Tournefort, aux
» Linné, aux Jussieu, qui ont découvert, par une patiente étude de la
» nature, ces lois dont la connaissance devait plus tard rendre de si
» importants services ! »

Qu'il me soit permis de me citer à ce propos. A vingt ans j'habitais une campagne dans le centre de la France, sans conseils, sans points de comparaison, et où la culture est encore aujourd'hui très-arriérée. Ce qui détermina ma vocation pour le jardinage, ce ne fut pas *le Bon Jardinier*, ni aucun livre pratique, mais des ouvrages de botanique, ce furent l'*Organographie* et la *Physiologie végétale* de de Candolle. Croire qu'on peut se passer de théorie est l'utopie d'un ignorant.

La réussite des greffes sera d'autant plus certaine qu'on aura davantage tenu compte de la place qu'occupent relativement, dans la *méthode naturelle*, les deux végétaux qui concourent à l'opération.

Toutes les greffes qui se font sur des genres différents portent le nom de *greffes digénères* ; exemples : le poirier sur le coignassier, le chionanthe sur le frêne.

On pourra greffer avec succès des arbres à feuilles persistantes sur des arbres à feuilles caduques ; exemple : le *Magnolia grandiflora* sur le *Magnolia purpurea*. Mais on ne peut faire l'opération inverse, c'est-à-dire greffer des arbres à feuilles caduques sur des végétaux à feuilles persistantes sans entraîner la mort de ceux-ci. Ces faits s'expliquent facilement. Dans le premier cas, le sujet, qui ne cesse de végéter que par la chute de ses feuilles, se trouvant continuellement excité par la persistance de celles de la greffe, conserve toute sa vitalité. Dans le deuxième cas, il en est autrement : le sujet devait, par sa nature, être toujours en végétation, et il se trouve forcé de s'arrêter par suite de la chute des feuilles de la greffe. Cet arrêt subit et opposé à sa manière d'être, détermine une réaction qui amène la mort. — Page 176.

Le sujet joue relativement à la greffe le rôle attribué au sol relativement à la graine. C'est en réalité un sol d'une nature toute particulière, sur lequel on plante, au lieu d'une graine, un fragment d'un végétal tout développé. — Page 177.

Les conditions nécessaires pour la réussite de la greffe ressortent des lois organiques et naturelles. C'est la similitude ou la parenté entre la greffe et son sujet à laquelle l'auteur donne le nom de *loi similaire* ou *d'identité*. En règle générale, les espèces d'un même genre auront plus de tendance à s'unir que des espèces appartenant à des genres voisins.

Cependant le pommier appartenant au genre *Pyrus* reprend, mais ne vit pas très-longtemps lorsqu'il est greffé sur ce dernier, tandis qu'il reprend vite et très-bien sur le coignassier genre différent, mais qui touche le genre *Pyrus*. Il y a donc entre ces végétaux des différences organiques que la science n'est pas encore parvenue à découvrir. — Page 179.

Il est une règle très-admise : *pour que les greffes réussissent, il faut que leur écorce et celle des sujets coïncident parfaitement*. L'auteur la juge fautive en principe et ordinairement vraie dans l'application. Elle pèche par le principe, puisque dans les plantes désignées sous le nom de *plantes grasses* les greffes se placent au centre de la tige et la reprise s'opère pourtant très-bien. Elle est vraie en ce sens qu'en faisant coïncider les écorces à l'extérieur, les parties les plus jeunes, celles qui sont en voie de formation se trouvent en contact les unes avec les autres.

L'auteur entre dans des détails très-précis, très-intéressants, sur les sortes de greffes les plus généralement pratiquées dans l'horticulture moderne : — Greffes en placage très-usitées pour les arbustes de serre froide à feuilles persistantes. — Greffe mixte (greffe Luizet), presque exclusivement employée pour mettre les arbres à fruit. — Greffe anglaise (en pied de biche), dont on ne fait usage que sur de petits individus ; greffes herbacées, de dahlia ; manière d'opérer selon qu'on désire ou non qu'elles *s'affranchissent* ; *greffe centrale*, uniquement pour les plantes grasses. Il termine ce chapitre important par de sages conseils sur l'époque de faire les greffes, sur le moment de les couper et sur le choix des rameaux.

Il y a bien des manières de rendre compte d'un ouvrage. Celle que j'ai suivie ne sera peut-être pas du goût des éditeurs de ce recueil, car elle prend plus de place qu'on en accorde généralement aux articles bibliographiques ; mais faisant mon apprentissage dans les *Revue*s, je n'ai pas encore acquis l'habitude de renfermer mes pensées dans un cercle tracé d'avance, sous peine de ne pouvoir le franchir. Si je sais réunir de nombreuses variétés de plantes sur un petit espace, j'ai craint de ne pouvoir grouper assez d'idées dans une page. Voilà pourquoi il m'a fallu tant de papier ! M. Carrière ne m'en voudra pas, car cet écrit lui est consacré en entier ; et si mes lecteurs, en y mettant un peu de bonne grâce, le parcourent d'un bout à l'autre, je suis persuadé que *tous* voudront faire plus ample connaissance avec le *Guide du Multiplicateur*, pour le succès duquel je fais les vœux les plus sincères, autant dans l'intérêt du consciencieux auteur que dans celui des praticiens. Ce livre est destiné à apprendre beaucoup à ceux qui ignorent et même à ceux qui savent.

Comte LÉONCE DE LAMBERTYE.

MISCELLANÉES.

MEUBLES ET ORNEMENTS RUSTIQUES.

Le style rustique embrasse toutes les œuvres destinées à l'ameublement des campagnes, et qui ont un caractère simple et naturel ; c'est l'art de grouper d'une manière gracieuse des matériaux grossiers, tels que les fournit la nature. En un mot, dit un auteur anglais dans l'*Horticultural Magazine*, un meuble rustique doit autant que possible représenter les premiers efforts de l'homme, pour arriver à fabriquer ce qui lui est nécessaire avec les matériaux les plus simples. Les premiers ponts, les premiers cottages, les premiers meubles étaient des constructions dénuées d'élégance, faites sans grand travail, d'une façon grossière et telles que le goût actuel ne saurait les accepter ; et si l'art moderne s'est emparé de ce mode primitif de construction, il s'est servi de ces matériaux grossiers pour les grouper d'une manière gracieuse, et conforme à notre sentiment du beau et les approprier à nos besoins et à nos fantaisies.

La construction des meubles et ornements rustiques n'exige point de connaissances de menuiserie, ni un attirail d'instruments ; avec un peu de goût, on saisira facilement les diverses combinaisons auxquelles les élagages du verger et des arbres de la forêt peuvent donner lieu. Une scie, une tarière ou vrille, une hache, un fort ciseau, des tenailles, un marteau et des clous, composent toute la série des instruments nécessaires à ce travail. Les branches et le tronc d'un pommier rugueux, bossué, sont particulièrement propres à la construction des meubles rustiques ; le poirier, le prunier, le chêne, sont également fort utiles à cause de la fréquente courbure et des bifurcations variées qu'ils présentent. Le bois doit être sec avant d'être employé ; revêtu de son écorce, il offre un cachet de rusticité complet, mais qu'il ne conserve malheureusement pas très-longtemps : l'écorce se détache peu à peu et finit par tomber entièrement ; une couche ou deux de peinture appliquées tous les ans retardent jusqu'à un certain point la chute de l'écorce, mais ne sauraient toutefois l'empêcher ; aussi il est préférable d'enlever l'écorce immédiatement et d'appliquer sur le meuble une couche de bon vernis. Les paysans de Boitsfort, près de Bruxelles, font de charmantes corbeilles et de fort jolies jardinières rustiques en branches de chêne vernissées ; de plus, l'écorce abrite toujours une certaine quantité d'insectes xylophages, qui détruisent rapidement les meubles les plus solides ; tandis que la surface lisse du bois dénudé ne leur offre aucune retraite pour se cacher. Aussi la *vermoulure* y est bien moins fréquente.

Un peu d'habitude et ensuite le goût vous amèneront bientôt à savoir tirer parti des différentes branches d'un arbre. Ainsi une grosse souche, une grosse branche trifurquée, donnent de suite l'idée d'une table : il suffit de retourner la branche et d'asseoir ses trois bras en les sciant à longueur voulue. Une planche ronde ou carrée clouée sur la coupe horizontale de la branche ou du tronc forme le dessus de la table. De grosses branches arquées et bifurquées formeront naturellement des bancs ; la partie servant de siège sera rendue plane à la hache ou recouverte d'une planche. Ces premiers essais de constructions, d'une extrême simplicité, vous conduiront ensuite à fabriquer des meubles d'une forme plus gracieuse ; c'est ainsi que trois branches plus ou moins rameuses et bifurquées peuvent fournir les éléments d'une table par l'entrelacement de leurs bras ; l'extrémité des branches sera fixée à la pièce de dessus soit par des clous, soit dans des trous forés dans cette pièce. Arrivons à des agencements plus compliqués : la table que représente la *fig. 1* est établie au moyen d'un



Fig. 1.

tronc droit fiché en terre ; c'est le support sur lequel repose la pièce plane de dessus ; trois ou quatre branches courbes sont fixées par des clous au tronc et à la tablette, et servent à la consolider ; cela suffirait à la rigueur ; mais deux ou trois branches noueuses et ramifiées s'appuyant d'un côté sur le sol, de l'autre au support, ajouteront de l'élégance et de la force à votre construction, et le support, grâce à cet appui, pourra être plus mince.

La fabrication d'une chaise, d'un canapé, exige une certaine somme d'habileté pour établir le dossier ; on choisit à cet effet une branche

présentant une courbure convenable, et on la scie perpendiculairement en deux parties égales, lesquelles formeront les deux côtés symétriques du dossier; la surface plane par derrière, la convexe par devant. Notre *fig. 2* représente une chaise ainsi fabriquée; les branches accessoires sont clouées ou introduites comme chevilles dans le dossier.



Fig. 2.



Fig. 3.

La *fig. 5* offre une heureuse application du style rustique à la décoration des jardins; c'est une corbeille destinée à recevoir une touffe d'*Hortensia*, de *Geranium*, de *Petunia*, de Rosier buissonnant ou de toute autre plante à effet pouvant supporter le plein air pendant la belle saison; on peut se servir pour vase intérieur d'un petit tonneau coupé par le milieu, ou d'une cuvette faite exprès, que l'on revêt de branches fendues et entrelacées de noisetiers ou de chêne; une branche ou deux de chêne et de gros lierre nouées par les deux bouts encerclent et terminent le haut de la corbeille. Le support peut être façonné de différentes manières, sur trois pieds, sur un tronc fourchu ou simple. sur des branches entrelacées, etc.

Les accessoires, tels que cônes de sapin, clochettes, plaques de bois polis ou peints en couleurs variées, que quelques personnes font ajouter aux meubles rustiques détruisent l'harmonie du style, et vous font tomber dans le genre *rococo* et niais. Faisons remarquer que l'on ne doit pas réunir de grosses bûches ou des souches volumineuses à de faibles branches; on emploiera ces fortes pièces comme supports de tables ou de corbeilles; avec les petites on fait des dossiers de chaise ou de canapé, des tablettes, des corbeilles, des tabourets, et les

embellissements des grands meubles. Il faut en un mot, qu'une certaine harmonie, qu'une certaine proportion règne entre toutes les parties, sinon l'on tombe dans l'affectation et le ridicule.

DES PERCE-OREILLES.

M. Oberdieck, célèbre pomologue, recommande pour détruire sinon pour diminuer les perce-oreilles, si redoutables aux fruits et aux fleurs, de déposer de vieux paniers aux endroits où ils se cachent. On laisse ces paniers pendant deux ou trois jours tranquillement à leur place, puis on les saisit un beau matin et on les secoue avec force; les perce-oreilles, qui s'y rassemblent parfois par milliers, tombent sur la terre où on les écrase. Des chiffons de laine, des déchets provenant de la tonte des haies, des tiges de pavots, la paille de pois ou la paille ordinaire, liée en bottes minces, rendent à peu près le même service. M. Oberdieck, en déposant dans son jardin, près des espaliers, plusieurs vieux paniers, est parvenu à détruire des milliers de perce-oreilles, et a ainsi réussi à restreindre les dégâts qu'ils occasionnaient dans ses meilleurs fruits. Dès qu'on est une fois parvenu à maîtriser la trop forte multiplication de cet insecte, il devient ensuite facile, avec un peu d'attention, de le tenir en bride.

Les amateurs de Dahlias peuvent facilement attraper les perce-oreilles, en déposant au printemps, près des jeunes plantes, les vieilles tiges de l'année précédente, qui sont ouvertes à l'un des deux bouts et fermées à leur bout opposé, de manière que le bout ouvert soit dirigé du côté de la plante. On trouve souvent, peu de jours après, dans chaque tige quelques centaines de jeunes perce-oreilles. Il paraît que ces insectes affectionnent particulièrement l'odeur des tiges de Dahlias, car aussitôt qu'ils en trouvent, ils se disposent à y déposer leurs œufs.

Inutile de dire que les bouts des tiges doivent être conservés pendant l'hiver dans un lieu sec.

S.

EXPOSITION DE VALOGNES (MANCHE).

Cette exposition a eu lieu du 5 au 9 juin, dans la belle salle que la ville a fait construire sur la place du Château : elle était fort remarquable ; aussi de nombreux visiteurs sont venus payer un juste tribut d'éloges aux horticulteurs de l'arrondissement de Valognes. Les fleurs variées, les fruits et légumes, les meubles rustiques et les instruments de jardinage témoignaient par leur bon choix de l'heureuse émulation qui s'est établie entre les exposants, des progrès qui se font remarquer à chaque exposition. S. E. le ministre de l'agriculture et des travaux publics avait bien voulu, sur les instances de l'honorable président de la Société, M. le général Meslin, mettre deux médailles spéciales d'argent destinées l'une aux travaux de l'arboriculture, l'autre à la culture maraîchère. Deux concurrents, MM. Paul Le Cappon et Louis Lepoittevin, dans le concours d'arboriculture, se présentaient avec un mérite égal ; la médaille échut par voie du sort au premier de ces horticulteurs intelligents ; un diplôme remis à chacun constate l'égalité de leur mérite. Le grand prix pour la culture maraîchère est décerné à M. Duclou, jardinier chez M. du Poerier de Franqueville. Les beaux légumes de M. Picot, jardinier de M^{me} du Picot, reçoivent le premier prix donné par la Société ; les récompenses obtenues par MM. Touroude, Typhaigne, Georges André, Olivier et Lemire, prouvent combien la culture maraîchère a fait de progrès dans l'arrondissement de Valognes et l'importance que la Société attache à cette spécialité. Un lot de pommes et poires parfaitement conservées atteste les soins de M. du Mesnildot, propriétaire à Anneville en Saire ; une médaille d'argent lui est accordée. Les collections de Pélargoniums étaient nombreuses, bien choisies et bien cultivées ; celle de M. Paul Le Cappon obtient le premier prix ; les Fuchsia et les Azalées de ce même horticulteur remportent également les premières palmes ; une charmante corbeille de roses coupées de M. Bitot, avoué à Valognes, reçoit le prix ; le jury remarque dans ce contingent une jolie rose de semis qu'il nomme séance tenante *Triomphe de Valognes*. M^{me} veuve Quétel de Caen avait exposé une remarquable collection d'Anémones : une médaille spéciale lui est décernée. Les Pensées de M. Othon, avocat à Valognes ; les Anémones ou semi-doubles de M. Touroude ; les meubles rustiques de M. Dagoury fils, de M. Lemire ; les outils de jardinage de M. Debout ; le sécateur à deux lames tranchantes de M. Goubaux ; les Rhododendrons, Azalées, Pélargoniums et Pensées de M. Malherbe, de Bayeux, et les Verveines de M. Ourry, horticulteur à Cherbourg, sont vivement appréciés par le jury qui leur décerne à tous des premiers prix.



Thunbergia laurifolia Nutt.

THUNBERGIA LAURIFOLIA (LINDLEY).

(Planche XV.)

Le genre *Thunbergia* a été dédié par Linné fils, au célèbre botaniste et voyageur Karel Peter Thunberg, professeur à l'université d'Upsal et auteur de la *Flora Japonica*, etc.; il appartient à la famille naturelle des Acanthacées et à la Didynamie-Angiospermie du système de Linné. Les diverses espèces qui composent ce beau genre offrent comme caractères généraux un calice court, cupuliforme, tronqué ou à plusieurs dents, muni à sa base de deux bractéoles; une corolle campanulée-infundibuliforme, renflée à la gorge, à limbe découpé en cinq lobes étalés presque égaux; quatre étamines didynamies insérées sur le tube de la corolle; anthères dressées biloculaires; stigmaté infundibuliforme transversalement bilabié; anneau nectarifère épais, lobé, entourant l'ovaire; capsule globuleuse à la base, biloculaire, atténuée en bec vers le haut; graines globuleuses. Ce sont des plantes ligneuses ou herbacées grimpantes originaires surtout des régions tropicales, de l'Inde orientale, des îles de l'océan Indien, de l'Afrique australe, des îles Mascariques, etc.; leurs feuilles sont généralement anguleuses, découpées, opposées; les fleurs sont axillaires, pédonculées, solitaires (*Thunbergia alata*, *chrysops*), ou disposées en racème (*Thunbergia laurifolia*), et ornées de corolles souvent fort grandes, jaunes, bleues ou lilas très-belles et fort ornementales. Le *Thunbergia alata*, dont on a obtenu diverses variétés à fleurs blanches, couleur nankin, jaune soufre avec ou sans œil noir, est une espèce herbacée fort gracieuse, très-florifère et dont la culture est devenue très-répondue, grâce à sa docilité; les autres espèces introduites depuis quelques années, quoique infiniment supérieures en beauté au *Thunbergia alata*, ont été malheureusement trop délaissées sous le prétexte qu'elles ne fleurissaient pas; il serait à désirer que l'on poursuivit les essais avant de les haïr complètement. En revanche le nouveau *Thunbergia laurifolia* semble être une espèce à croissance rapide et d'une floraison facile et abondante. Sir William Hooker dit qu'elle fleurit à différentes époques de l'année, souvent au printemps, et que c'est réellement un *objet remarquable*; M. Rollisson nous a recommandé cette plante comme étant très-florifère et de culture facile; palissée contre le mur du fond de la serre chaude, ou conduite autour d'un pilier en pleine terre, ou dans un grand vase, elle se développe avec rapidité.

Le *Thunbergia laurifolia* se ramifie beaucoup; ses jeunes branches sont arrondies, vertes et glabres. Les feuilles, longuement pétiolées, sont oblongues-lancéolées, acuminées, entières ou parfois légèrement dentées, trinervées, réticulées par des nervilles transversales. Pétioles longs de

5 à 8 centimètres et plus, minces, présentant la particularité d'être renflés au sommet et à la base. Racèmes terminaux et axillaires portant parfois quelques fleurs seulement et dépourvus de feuilles ; tantôt formés de fleurs disposées par verticilles, et munis à la base de deux feuilles opposées plus petites que celles de la tige. Bractées ou larges écailles semblables à une spathe, ouvertes et libres au bord inférieur, adhérentes par le bord supérieur, légèrement striées. Calice très-petit en forme de coupe, pointillé. Corolle très-grande, d'un bleu pâle à œil jaune. Tube obliquement infundibuliforme, élargi à l'orifice. Limbe très-grand, étalé, à cinq lobes arrondis, profondément émarginés, presque bifides. Étamines incluses, insérées près de la base du tube corollaire : filets larges, subulés arqués ; anthères oblongues, apiculées, frangées sur le devant et munies de deux éperons subulés à la base. Ovaire subglobuleux, enfoncé dans un disque ou anneau charnu, crénelé au bord. Style allongé, mais ne dépassant pas le tube ; stigmate bifide.

Cette magnifique plante grimpante est originaire de la péninsule Malayenne. La première floraison a eu lieu au château royal de Frogmore ; des individus nés au Jardin botanique de Kew, de graines envoyées de Calcutta par le docteur Thomson, ont fleuri admirablement cette année. Les racèmes ont environ 50 centimètres de longueur. Les horticulteurs anglais l'annoncent à un prix très-moderé. (12 fr. 50 c.)

On cultivera le *Thubergia* à feuilles de laurier dans une serre chaude et humide, dans un compost de terre de bruyère, de terre franche (en petite quantité) et de sable. En été on arrosera copieusement et l'on seringuera journellement le feuillage pour le préserver de l'attaque de l'araignée rouge. On propage facilement cette plante par boutures de tige et de jeunes rameaux que l'on place sur couche chaude et sous cloche.

RHODODENDRUM VEITCHIANUM (W. HOOKER).

(Planche XVI.)

En rendant compte de l'exposition du 6 mai dernier de la Société d'horticulture de Londres, M. Lindley dit que parmi différents Rhododendrons présentés par MM. Veitch, se faisait remarquer une nouvelle espèce provenant de Moulmein (côte de Tenasserim), à fleurs d'un blanc pur, mesurant au moins cinq pouces de diamètre, à bords crispés comme l'*Azalea crispiflora*. « On doit, ajoute cet érudit botaniste, considérer cette plante comme une acquisition précieuse parmi les Rosages de serre froide. » Le dessin que nous donnons ici d'après la planche (n° 4992) du *Botanical Magazine*, justifiera l'éloge que font



Handwritten text, possibly a species name or reference number.

de ce beau *Rhododendron* et les botanistes et les amateurs anglais qui ont eu l'avantage de l'admirer aux expositions du 6 et du 16 mai.

Les fleurs du *Rhododendrum Veitchianum* ont, toutes grandes qu'elles soient, le facies d'un *Azalea* et M. Lindley a eu raison de comparer les lobes de leur corolle aux lobes crispés et ondulés de l'*Azalea crispiflora*, mais botaniquement la plus grande affinité de cette nouvelle espèce est avec le *Rhododendrum formosum* (*Rhododendrum Gibsoni* des horticulteurs), à côté duquel il devrait être systématiquement placé, bien qu'il en soit très-distinct et par les fleurs et par le feuillage.

C'est un arbuste de taille moyenne, dont les vieilles branches sont revêtues d'une écorce rouge-brunâtre, glabre. Les feuilles, longues de 5 à 4 pouces (8 à 10 centimètres), sont exactement obovées, coriaces, aiguës et même mucronées à l'extrémité, se rétrécissant graduellement vers le bas en un pétiole très-court; elles sont glabres, et nues en dessus, glauques en dessous et revêtues d'écaillés résineuses disséminées, orbiculaires, rouges ou ferrugineuses. Les fleurs naissent par trois ou quatre au sommet des branches; leurs pédicelles sont écailleux, ainsi que la partie externe du calice; celui-ci est à cinq lobes courts et ovés, munis de quelques soies rudes marginales. Corolle fort grande, d'un blanc pur, infundibuliforme-campanulée à tube court; limbe très-étalé à cinq lobes, profonds, presque égaux, obovés, étalés, bords fortement ondulés et crispés. Étamines de douze à quatorze, s'élevant d'un disque hypogyne lobé et annulaire; anthères blanches, linéaires. Ovaire oblong-ové, très-écailleux, de même que la base du style. Stigmate dilaté, à cinq lobes.

Le *Rhododendrum Veitchianum* a été importé directement de Moulemein par MM. Veitch et fils, horticulteurs à Chelsea près Londres.



REVUE DES PLANTES RARES OU NOUVELLES.

SERRE CHAUDE.

Dendrobium crepidatum (LINDLEY), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 4995. — Famille des Orchidées.

Le *Dendrobium crepidatum* ou à labelle en forme de pantoufle, est une charmante espèce originaire de l'Inde (de l'Assam ou des collines de Khasya, dans le Bengale oriental), d'où elle a été introduite il y a quelques années, mais sans doute en quelques exemplaires seulement, car elle ne se trouve pas indiquée sur les catalogues horticoles, et l'on

ne cite que M. Holford qui l'a fait en fleurs en 1850. L'exemplaire décrit dans le *Botanical Magazine* a été communiqué en avril dernier au savant rédacteur de cet utile recueil par M. Parker, horticulteur à Hornsey. M. Lindley considère ce nouveau *Dendrobium* comme voisin du *Dendrobium Pierardi* et surtout du *Dendrobium crctaceum*, dont il diffère surtout par ses fleurs plus grandes et plus fortement teintées de carmin et de jaune orange et par ses ovaires et pédicelles plus allongés et colorés en rouge.

Les tiges du *Dendrobium crepidatum* ont de 25 à 55 centimètres de longueur; elles sont fermes, presque érigées, arrondies, striées, branchues seulement à la base, à joints assez rapprochés où l'on remarque les vestiges d'une écaille engainante. Feuilles rares et seulement sur les jeunes tiges non fleuries. Fleurs grandes, blanches, à extrémités roses, jaune orangé au centre du labelle; elles naissent généralement par deux aux joints des tiges non feuillées. Pédicelles et ovaires minces assez longs, rouges. Sépales étalés, oblongs, obtus. Pétales semblables aux sépales, mais plus larges et subarrondis, étalés. Labelle presque cordé, étranglé à la base, entier, très-légèrement trilobé, obtus ou rétus au sommet, replié de chaque côté de la base, de manière à présenter une cavité calcéiforme (en pantoufle); surface interne pubescente, à l'exception du disque qui est obscurément strié; la base du labelle se termine extérieurement en un éperon très-obtus. Colonne très-courte.

Cirrhopetalum Cumingii (LINDLEY), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 4996. — Famille des Orchidées.

On doit l'introduction de cette fort jolie Orchidée à M. Cuming qui la rapporta des îles Philippines vers 1840. Sa floraison facile, le riche coloris de ses fleurs disposées très-régulièrement en ombelle déprimée, presque circulaire, assurent à cette espèce une place dans toute collection d'élite.

Les pseudo-bulbes, petits, ovés ou oblongs, monophylles et munis d'une large écaille membraneuse engainante, s'élèvent d'un caudex rampant; quelques racines fibreuses se montrent sous les pseudo-bulbes. Feuille solitaire terminale, longue de 8 à 10 centimètres, oblongue ou elliptique, coriace, dépourvue de nervure et s'amincissant vers le bas. Scapes solitaires naissant de la base du pseudo-bulbe, beaucoup plus longs que la feuille, minces, filiformes, rouges, portant deux petites écailles. Fleurs en ombelle rayonnante presque circulaire, d'un riche pourpre violacé. Pédicelles très-courts, de longueur égale, rouges de même que l'ovaire, et munis à la base de très-petites bractées vertes. Sépales très-inégaux : le supérieur petit, concave, ové, très-étroitement acuminé, frangé de longs poils glanduleux; sépales latéraux longs de

près de 5 centimètres, linéaires-oblongs, brièvement acuminés, se projetant en avant, et tordus à la base de manière que les bords extérieurs se touchent. Pétales de même forme que le sépale supérieur, mais un peu moins grands et frangés comme lui. Labelle, petit en proportion de la dimension de la fleur, épais, charnu, en forme de langue, obtus; le disque présente deux proéminences ou plis élevés; la base s'articule avec le prolongement décurrent de la base de la colonne; celle-ci est épaisse et courte, ses côtés se projettent en forme d'ailes.

Le *Cirrhopetalum Cummingii* fleurit au printemps; il croît fort bien sur un bloc de bois suspendu dans la serre; on le cultive également dans le sphagnum.

Puya virescens (W. HOOKER), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 4991. — Famille des Broméliacées. — Hexandrie Monogynie.

M. W. Hooker dit avoir reçu cette plante des jardins belges sous le nom de Puya; il la suppose originaire de Vénézuéla ou de la Nouvelle-Grenade. Sa floraison a eu lieu en mars 1857. C'est une espèce ornementale, acaule, de taille moyenne. Ses feuilles ont de 50 à 60 centimètres de longueur; elles sont inermes, linéaires-lancéolées, assez larges, se terminant brièvement en une pointe courte et fine; de couleur vert foncé terne; leur surface est striée par des lignes parallèles rapprochées. Scape haut de 60 centimètres et plus; les feuilles qui le garnissent inférieurement se transforment graduellement en bractées rapprochées et pour ainsi dire imbriquées, acuminées, subulées à base large et engainante. Épi solitaire oblong, long de 15 à 20 centimètres, lâche, composé et muni de nombreuses bractées largement ovées, acuminées, vert jaunâtre lavé et strié de brun rouge. Fleurs presque sessiles, grandes, nombreuses, d'un blanc verdâtre ou jaunâtre très-pâle. Calice à trois sépales linéaires-oblongs, submembraneux, obtus, entiers, dressés, appliqués contre la base étroite de la corolle. Trois pétales amples, larges, spatulés, à limbe étalé; les onglets fort longs adhèrent légèrement par les bords. Six étamines à filets plus courts que les pétales, attachés dans presque toute leur longueur à l'onglet; anthères subsagittées. Style aussi long que les étamines, articule près de la base. Ovaire subpyramidal, obtusément trigone.

SERRE FROIDE ET PLEINE TERRE.

Doronicum Bourgaei (SCHULTZ-BIPONT), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 4994. — Famille des Composées. — Syngénésie-Polygamie superflue.

Cette fort jolie plante de serre froide a été découverte en 1855 au Barranco del Angostura dans les îles Canaries, par M. Bourgeau.

savant naturaliste, qui explore actuellement l'Amérique boréale aux frais du gouvernement anglais. C'est une espèce fleurissant très-abondamment en mars et avril, en même temps que ces jolis Cinéraires (ou Sénéçons) des îles Canaries, devenus populaires grâce à leur élégance et leur facile culture : Notre *Doronicum* ressemble à s'y méprendre à un de ces Cinéraires ou Sénéçons et se cultive comme eux.

La taille du *Doronicum Bourgœi* varie selon la qualité du sol, depuis 50 centimètres jusqu'à près d'un mètre de hauteur : il est branchu et généralement glabre. Les feuilles sont alternes, très-variables de forme ; les inférieures longuement pétiolées sont lyrées-pinnées ; à lobe terminal ample, profondément cordé, aigu, sinué-anguleux ; lobes latéraux très-petits, distants, opposés, cordés-ovés ; pétiole muni vers le bas de chaque côté d'une large oreillette ; feuilles supérieures perdant graduellement leurs lobes latéraux, petites et à pétiole entièrement et largement ailé et presque amplexicaule ; surface supérieure des feuilles glabre ; surface inférieure blanche et arachnoïde. Fleurs radiées, disposées en corymbes larges, composés et un peu feuillés ; pédicelles munis de plusieurs bractées subulées. Involucre hémisphérique, glabre, dépourvu de bractéoles ; corolles de la circonférence (demi-fleurons) d'un violet pâle, à akène glabre et dépourvu de pappus ; corolles du centre (fleurons) d'un violet foncé, à akènes poilus et à pappus presque aussi long que le fleuron tubulaire.

Le *Doronicum Bourgœi* se multiplie de graines et de boutures ; c'est une excellente acquisition pour la serre froide.

Forsythia suspensa (VAHL.), figuré dans le *Bot. Mag*, pl. 4995. —
Syn. : *Syringa suspensa* (THUNBERG). — Famille des Oléacées. —
Diandrie Monogynie.

Aussi rustique que le *Forsythia viridissima* Lindley, le *Forsythia* à rameaux pendants l'emporte sur celui-ci en beauté et en grâce ; ses fleurs sont plus grandes, mieux faites, son port plus élégant. Il fleurit de même au commencement du printemps avant l'évolution des feuilles. C'est sur cette espèce : le *Syringa suspensa* de Thunberg, qu'a été créé le genre *Forsythia* ; il paraîtrait qu'elle a été introduite du Japon en Hollande vers 1855, par M. Verkerk-Pistorius, c'est-à-dire bien longtemps avant l'envoi en Europe du *Forsythia viridissima* par Fortune. Il est assez étonnant qu'une pareille plante soit restée si longtemps dans l'oubli. M. Siebold dit que le *Forsythia suspensa* est seulement connu au Japon à l'état de culture, et qu'il semble y avoir été importé de la Chine.

C'est un arbrisseau très-branchu à rameaux épars, revêtus d'une écorce rouge, souvent extraordinairement allongés et pendants. Feuilles de formes variables, simples ou trifoliées à folioles ovées ou subrhomb-

boïdes, dentelées. Fleurs grandes, fort belles, jaunes, naissant de bourgeons écaillieux opposés. Pédoncules allongés (ils sont courts dans le *Forsythia viridissima*), souvent pendants et munis de bractées. Calice profondément découpé en quatre lobes lancéolés, érigés-étalés, grands en proportion de la fleur. Corolle ample, d'un jaune brillant, rayé d'orange dans le tube qui est court, campanulée en roue; segments oblongs, plus larges et moins allongés que dans l'autre espèce. Deux étamines aussi longues que le tube, et insérées à la base même de la corolle. Pistil petit, plus court que les lobes calicinaux. Ovaire globuleux.

On multiplie aisément cette plante; en recouvrant de terre l'extrémité des branches pendantes; la radification se fait en peu de temps. MM. Veitch et fils, horticulteurs à Chelsea, près Londres, propriétaires de ce joli *Forsythia*, le mettront prochainement en vente.

Scabiosa atropurpurea L., *flore pleno*; figuré dans la *Flore des serres et jardins de l'Europe*, pl. 1205. — Famille des Dipsacées. — Tétrandrie Monogynie.

M. Van Houtte a reçu cette fort jolie plante de M. Döllner, jardinier de M. le comte de Schœnborn, à Vienne, qui l'avait trouvée parmi des semis. Les capitules d'un cramoisi velouté noir, reflété de feu, apparaissent vers la fin de l'été et jusqu'en hiver.

On doit, pour l'avoir plus belle, dit M. Van Houtte, la cultiver à la manière des Géraniums et la soumettre à une taille sévère. — On bouture au printemps. — Elle sera mise en vente au premier septembre prochain par l'établissement Van Houtte.

Nous ne savons pas si la duplication des fleurs provient de la transformation des étamines en organes pétaloïdes ou si elle doit être attribuée à un dédoublement de la corolle, comme dans les *Daturas* et les *Campanules*; l'inspection de la figure nous porte à croire que cette dernière supposition est plus proche de la vérité que la première.

CULTURE MARAÎCHÈRE.

TÉTRAGONIE ÉTALÉE.

ANSERINE QUINOA. — IGNAME BATATE. — CERFEUIL BULBEUX. — RACINES DE CHICORÉE. — ÉTAT DES POTAGERS.

Nous avons eu tant de misère cette année avec nos épinards d'été, que nous voulons prendre nos mesures pour l'année prochaine et les remplacer avec avantage. A cet effet, nous songeons à la tétragonie étalée, que d'aucuns appellent l'épinard de la mer du Sud et que nos marchands grainiers désignent, sur leurs catalogues, sous le nom peu scientifique de tétragone cornue. Les qualités de cette plante, introduite en France et en Belgique vers 1810, sont parfaitement connues ; malheureusement, la levée des graines est si capricieuse que, jusqu'à ce jour, les jardiniers et les amateurs n'ont point osé se livrer à une culture régulière de la plante en question. Voici ce qu'en dit *le Bon Jardinier* : — « L'expérience a pleinement constaté, en France et en Angleterre, le mérite de cette plante comme épinard d'été. Elle a, en effet, tellement la qualité de l'épinard, qu'on peut s'y méprendre. L'avantage particulier de la tétragone, c'est que plus il fait chaud, plus elle produit, tandis que l'épinard monte si vite que l'on peut quelquefois à peine obtenir une cueillette. Les semis en place au printemps sont souvent capricieux pour la levée ; un semis fait à la fin d'octobre, et qui ne lève qu'au printemps, nous a quelquefois mieux réussi. »

Ce *quelquefois* n'est pas consolant ; il est clair, d'après cela, que, selon le livre cité plus haut, on n'est pas précisément sûr de la levée des graines, pas plus avant l'hiver qu'après. Partant, on s'explique très-bien l'hésitation des jardiniers à entreprendre la culture de la tétragonie. Nous allons, en deux mots, les sortir d'embarras. Voilà quatre ans que nous cultivons ce légume et que nous avons à nous plaindre des caprices de sa germination. Tout en y attachant une grande importance, nous étions presque résolu à l'écarter de notre potager. Sur ces entrefaites, le livre de Lindley nous tomba sous la main et nous lûmes avec un vif intérêt les passages qui traitent de l'échaudage des graines d'une germination difficile. Lecture faite, nous primes le parti d'user de ce procédé héroïque à l'endroit des semences de la tétragonie. L'année dernière, alors que celles de ces semences enterrées sur couche s'obstinaient à y dormir, nous primes le parti de pratiquer un semis de pleine terre, après avoir opéré l'échaudage, mais timidement. Le résultat fut favorable ; nous obtînmes une levée

des plus satisfaisantes. Cette année, au printemps, nous semâmes de nouveau sur couches. Trois ou quatre graines germèrent; c'était à se dépiter et à y renoncer. Cependant, nous ne perdîmes pas courage, nous versâmes sur un certain nombre de graines restantes de l'eau tout à fait bouillante, et laissâmes nos graines dans cette eau pendant trois ou quatre jours. Cette opération avait lieu au commencement de juin. Les semences échaudées furent mises en pleine terre et la levée ne se fit guère attendre, à notre grande satisfaction. Aujourd'hui donc, nous pouvons dire en toute assurance aux amateurs et aux jardiniers : — Ne reculez plus devant la culture de la tétragonie; il vous suffira de passer ses graines à l'eau bouillante pour en déterminer la germination et assurer la levée, sinon de toutes les graines, au moins d'un assez grand nombre.

L'anserine quinoa peut encore nous tenir lieu d'épinards d'été. Elle a sur la tétragonie l'avantage de bien mûrir ses graines sous le climat de la Belgique, et d'en produire une quantité prodigieuse. Elle a presque exactement la saveur de l'épinard, et nous connaissons des personnes qui lui donnent la préférence sur ce légume au point de vue de la délicatesse. L'anserine quinoa est d'une culture très-facile et donne des produits abondants toutes les fois qu'on prend la peine de la sarcler avec soin, et de l'éclaircir de bonne heure. Cette dernière opération nous paraît surtout essentielle.

On peut semer le quinoa à demeure dans le courant d'avril, en lignes ou à la volée, de même que l'on peut le semer sur couches en mars et le repiquer dès que le plant a sept ou huit centimètres. Pour notre compte, nous préférons la première méthode à la seconde, parce que, l'année dernière, nous avons eu beaucoup à souffrir de la transplantation. Sur trois longues planches de sujets repiqués, nous n'avons pu sauver que trois ou quatre pieds. Les larves de certains insectes que l'on connaît sous le nom de taupins et vulgairement de marteaux, ont tout ravagé, malgré nos soins de tous les jours.

Nous avons dû, on le pense bien, renoncer au repiquage et adopter la méthode du semis à demeure. Nous nous en trouvons à merveille et la recommandons à nos lecteurs.

Permettez-nous, à présent, de vous dire un mot de l'igname batate. Au risque de faire acte d'hérésie horticole, nous déclarons que ce légume nouveau ne tiendra pas les promesses qui ont été faites en son nom. Non-seulement sa venue est lente et exige deux années pleines pour le développement d'un produit de quelque valeur; non-seulement l'igname exige une profondeur de terre considérable et présente des difficultés pour l'arrachage, mais elle a de plus l'inconvénient de lever avec une grande irrégularité. Cet inconvénient n'a pas été constaté, et nous le regrettons, car il devait être très-bien connu des personnes qui

ont prôné ce légume avec tant d'ardeur dans ces derniers temps. Ainsi, vous planterez des tronçons d'igname dans un même terrain, à une même profondeur, le même jour, et vous en aurez qui auront un mètre de tige, alors que les autres ne commenceront qu'à pousser. Or, il est évident que ces derniers venus ne donneront jamais d'aussi belles racines que les premiers, et que cette irrégularité dans la levée ne satisfera jamais l'homme de la grande culture. Nous maintiendrons peut-être l'igname dans nos jardins à titre de curiosité et pour grossir le nombre de nos espèces, mais nous persistons à croire que nous n'en tirerons pas plus profit dans l'avenir que dans le présent.

Voici un légume qui a fait un peu de bruit en même temps que le précédent. Nous voulons parler du cerfeuil bulbeux. Tout d'abord, nous nous plaignons d'une chose que voici. Les personnes qui ont recommandé la culture de cette plante auraient dû, ce nous semble, en indiquer les détails. L'accomplissement de ce simple devoir eût épargné des frais inutiles à bon nombre de personnes. Pour notre part, nous avons cru qu'on pouvait semer le cerfeuil bulbeux au printemps, et nous l'avons semé en pure perte, puisqu'il ne pousse qu'après avoir été semé à l'automne. Nous en savons qui ont procédé comme nous, qui se récrient contre les marchands de graines et ont raison de se récrier. Quand il nous arrive d'acheter quelques échantillons de graines de parterre, nous sommes à peu près sûrs de trouver les opérations de culture résumées sur l'étiquette du paquet. Pourquoi ne pas agir de même avec les graines de légumes, surtout lorsque ces légumes sont nouveaux ou peu connus.

Il n'y a pas d'inconvénient à passer brusquement d'un sujet à un autre ; il n'y a pas nécessité de ménager les transitions. Donc, du cerfeuil bulbeux, nous arriverons d'un bond à quelque chose de très-commun, aux racines de la chicorée. Les personnes qui habitent le Brabant, la province d'Anvers et les Flandres, ne cultivent pas uniquement la chicorée pour transplanter ses racines en cave pendant l'hiver et produire cette salade fine et étiolée, généralement connue sous le nom de *barbe de capucin*. Ils la cultivent encore pour tirer parti de ses racines pendant l'été. A ce titre, c'est un légume admis sur toutes les tables et recherché, malgré son amertume ou plutôt à cause d'elle, par un grand nombre de personnes. En France, et ici, dans le pays wallon, nous ignorons tout à fait cette préparation des racines de chicorée. Elle peut être vieille comme le monde dans les Flandres ; ici, nous la tenons pour nouvelle et originale. A ce propos, et dans le cas où certains de nos lecteurs tiendraient à en faire l'essai, il nous paraît utile de mettre le pied en passant sur le domaine de la cuisinière bourgeoise et de dire comment l'on doit tirer parti de la chose. — Dès que les racines de chicorée sont de la grosseur du doigt, ce qui arrive ordi-

nairement dans le courant de juillet, on les arrache, on les nettoie comme les carottes, puis on les jette dans l'eau bouillante avec du sel. Quand ces racines sont cuites, on les retire de l'eau bouillante pour les jeter dans l'eau froide. Après cela, on fait fondre du beurre dans une casserole, on y délaye une cuillerée à café de farine, on y ajoute de l'eau, ou mieux du bouillon, du poivre et du sel, et enfin un peu de crème. On verse les racines dans cette sauce, on les tourne quelques minutes et on les sert.

A présent que nous avons dit ce que nous avons à dire touchant certaines cultures spéciales, parlons un peu de l'état des récoltes dans nos potagers.

Selon les gens de l'Ardenne, jamais sécheresse n'amena cherté. A ce compte, nous devrions nous attendre aux récoltes abondantes et au bas prix des denrées maraîchères. Cependant, nous ne pouvons ajouter foi pleine et entière au dicton; tout en espérant de beaux produits dans les sols riches, fumés de vieille date et faciles à arroser, nous craignons que la végétation ne soit tourmentée dans les terrains secs, de création nouvelle, exposés au midi et éloignés de l'eau. Mais si nous n'avons pas partout la quantité, nous aurons bien certainement la qualité, et c'est un point à prendre en considération, dès qu'il s'agit de légumes. Autant que nous pouvons en juger par ce qui se passe chez nous, par ce que nous avons vu dans les provinces de Namur, de Liège et de Brabant, la récolte de choux sera faible. Si le gros chou d'Allemagne fait bonne figure encore, malgré la chaleur tropicale de ces derniers jours, en retour le trapu de Brunswick, les choux-fleurs, les choux-raves ou d'Arabie, et les choux-navets font peine à voir. Ils ont eu à souffrir des insectes, ils souffrent à présent de la sécheresse; c'est plus qu'il n'en faut pour les anéantir en partie. Les chenilles aidant, le mal ne fera qu'empirer et se précipiter. Le chervis, les panais et les carottes qui aiment la fraîcheur, ne sont pas à leur aise, on le pense bien. Les pommes de terre, plantées avant l'hiver, produiront beaucoup, attendu que les tubercules placés à une grande profondeur, se trouvent dans de bonnes conditions de végétation. Les pommes de terre plantées au printemps et au niveau du sol pour ainsi dire, ne prendront pas de développement, surtout dans les terrains légers et pierreux. Les navets seront tardifs, parce que les premiers semis ont été maltraités par les altises et que les seconds paraissent souffrir beaucoup en ce moment, et des insectes et de la sécheresse. La difficulté des repiquages élèvera nécessairement le prix des endives; on ne pourra les obtenir qu'à grand renfort d'arrosage, et il est juste que les frais de main-d'œuvre se payent. Presque partout, l'ail et les oignons s'annoncent bien. Les laitues pommées souffrent, les romaines ou chicons souffrent également, font leur cœur avec peine et durcissent par les côtes. Les haricots,

plantés un peu serrés, nous promettent, sinon de hautes fanes, au moins de nombreuses gousses, et c'est là l'important de la chose. Ceux qui ont été plantés clair et à peine recouverts, souffrent de la chaleur, jaunissent et auraient besoin d'être buttés, mais il y a lieu de croire que notre conseil arrivera quand les lecteurs n'en auront plus besoin. L'année, selon toute vraisemblance, sera bonne pour les plantes des pays chauds. Ainsi, nous aurons de magnifiques cardons, des courges d'un fort volume et d'excellente qualité, des concombres en abondance, des tomates, pour peu que nous prenions la peine d'arroser copieusement ces légumes matin et soir.

P. JOIGNEAUX.

POMOLOGIE.

DE LA SCARIFICATION DES ARBRES FRUITIERS

COMME MOYEN D'EN AUGMENTER LA FERTILITÉ.

Il y a déjà quelques années que la scarification (incision longitudinale) et la décortication circulaire pratiquées sur la tige ou les branches des arbres fruitiers, comme moyens d'en stimuler la fructification, faisaient la ronde dans tous les journaux d'horticulture de l'Europe et de l'Amérique. Cependant, cette méthode, nullement nouvelle pour cette époque, est tombée, comme tant d'autres, dans un oubli presque complet. Notre but n'est pas d'entrer dans l'examen des raisons pour lesquelles elle n'était pas viable, car nous serions obligés d'entrer dans des discussions de physiologie végétale, ce qui serait en dehors de notre compétence (1).

(1) Le traducteur de cet article ne voit pas de grandes difficultés pour expliquer la raison pourquoi la méthode de scarifier les arbres fruitiers a été abandonnée. La décortication circulaire se basait sur la supposition que cette opération empêchait la descente dans l'écorce des sucs qui avaient été élaborés dans les feuilles. Mais cette supposition part de fausses prémisses; car une sève qui descend dans l'écorce n'existe pas. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à enlever une bande circulaire de quelques pouces de longueur d'un jeune arbre, un frêne par exemple, et l'on verra qu'il continuera à vivre au moins 4 à 5 ans encore. Nous avons en ce moment sous les yeux cinq jeunes frênes qui avaient été opérés ainsi en avril 1854 et qui vivent encore. Où est donc ici la prétendue sève descendante? Dans nos études de la physiologie végétale nous n'avons pu découvrir nulle part la preuve certaine d'une sève descendante, il y a certainement plus de preuves qui démontrent le contraire; et pour en citer une, nous demanderons comment il se fait que le sujet sauvage sur lequel on a euté un rameau d'une bonne espèce, ne prend pas les caractères de celui-ci, ce qui devrait cependant avoir lieu si la sève descendait continuellement de la couronne vers le pied de l'arbre. Mais on sait

Mon intention est, au contraire, de rappeler aux cultivateurs un moyen très-ancien et peut-être très-connu; je veux parler de l'espèce de *scarification* pratiquée sous le nom de *saignée* et qui consiste à fendre l'écorce depuis le commencement de la couronne jusqu'à la racine. Je suis convaincu que c'est une erreur de ne pas oser appliquer cette méthode dans toute son étendue et aussi énergiquement qu'il le faut pour assurer le succès qu'on en attend.

Peut-être le nom de saignée est-il la cause que le moyen n'est pas aussi fréquemment appliqué qu'il serait à désirer; involontairement on fait des rapprochements et on craint d'affaiblir l'arbre, comme cela a lieu chez les hommes et les animaux auxquels on tire du sang. N'a-t-on pas vu de célèbres pomologues, qui malheureusement ne le sont que dans leur cabinet, soutenir la thèse que par les saignées on fait perdre aux arbres trop de sève et qu'on les affaiblit, mais que ce même affaiblissement, ajoutent ces messieurs, est nécessaire pour rendre les arbres fertiles! Qui, après cela, en vaudra au néophyte, si, en se fondant sur de pareilles autorités et dans la crainte d'affaiblir ses arbres, il n'ose pas entreprendre l'opération, ou ne l'exécute pas comme il le faut? Que la perte de sève n'est pas aussi grande qu'on le prétend, il est facile de s'en convaincre en faisant une incision longitudinale dans l'écorce d'un figuier ou d'un sumac, arbres qui regorgent de sucs: sur une étendue de 4 à 6 pieds, il n'en sortira pas la quantité d'un gros. Si l'on fait une incision circulaire, la quantité de suc que perd l'arbre est plus grande.

« *Un arbre fruitier doit avoir achevé la production de bois mûr avant qu'il puisse fructifier*, est une ancienne règle de nos ancêtres, qui a pour signification qu'un arbre, avant qu'il puisse porter des fruits, doit avoir atteint une hauteur et une force relative à sa nature et au sol, ou, en d'autres termes, qu'il doit avoir atteint un certain âge, un âge viril. C'est alors que la croissance se ralentit. On se tromperait du reste beaucoup si l'on considérait ce ralentissement dans la croissance comme le commencement de la fructification; c'est le contraire qui arrive le plus souvent. Ce serait donc commettre une faute que de

qu'au-dessus de l'endroit de la greffe la sève reste invariablement toute autre qu'en dessous dans le sauvageon. Le vrai motif pour lequel la méthode de la scarification a été abandonnée, c'est que les arbres en devenaient malades, comme ils le deviennent toujours après des blessures graves de ce genre. Et ceci s'explique également. Lorsqu'on enlève une bande circulaire de l'écorce, l'aubier sous-jacent est mis à nu; le cambium qui en sort se dessèche et il n'est plus possible que de nouvelles couches ligneuses puissent se former. La sève ascendante est donc forcée de continuer à monter dans l'ancienne couche d'aubier: mais comme celle-ci finit par s'oblitérer, la sève est arrêtée dans son mouvement ascendant et la partie de la branche qui est située au-dessus de la région opérée, n'est plus nourrie et doit nécessairement tôt ou tard se dessécher.

vouloir affaiblir un arbre d'une certaine force, dans le but de le faire fructifier. L'arbre doit avoir montré d'abord une certaine disposition à fleurir avant qu'on puisse venir à son aide.

La racine et la couronne d'un arbre se trouvent dans des rapports réciproques ; la partie intermédiaire entre les deux forme la tige ; c'est elle qui entretient la communication entre ces deux parties. Plus la tige est épaisse, plus elle peut envoyer de sève à la couronne ; plus la couronne est étendue, plus elle est chargée de feuilles et plus elle attirera de sève, et plus tôt l'arbre produira des fruits.

Un obstacle essentiel qui s'oppose à la croissance de la tige en largeur, c'est l'écorce. Chez un arbre qui croît rapidement, l'écorce gorgée de sucs devient élastique, mais pas assez pour faciliter les propensions expansives de la tige ; il en résulte un conflit de forces dans lequel la résistance de l'écorce l'emporte toujours. En fendant l'écorce, on obvie à cet inconvénient, la formation de nouveaux canaux et de fibres ne rencontrant plus de résistance du côté de l'écorce, le grossissement de l'arbre se fait avec une nouvelle vigueur. La petite peine qu'on s'est imposée est amplement compensée par la fertilité de l'arbre.

Chez les arbres faibles et languissants l'écorce est fragile, dure et sèche ; l'arbre, à cause de son peu d'énergie, est incapable de vaincre la résistance qu'elle lui oppose. Ces arbres profitent peu, ne grossissent que faiblement, et s'ils portent des fruits, ils sont petits et insipides.

La scarification est ici, comme dans le cas précédent, un moyen sûr. En effet, la cause de l'infertilité dans les deux cas est identique ; elle consiste dans la résistance de l'écorce, et si l'on procède énergiquement, la scarification écarte complètement l'obstacle (1). Chez un arbre maigre on fera deux fois autant d'incisions que la tige mesure de pouces de circonférence. La première année, cette opération héroïque ne sera suivie d'aucun succès, ce que l'on verra au peu d'élargissement que montrent les incisions. L'année suivante, l'arbre sera déjà en état de faire un plus grand effort ; on réitérera l'opération. Si l'écorce était très-dure on pourrait hardiment trancher dans les premières incisions. On pourrait saigner une troisième fois le même arbre, si après la seconde opération l'effet n'était pas sensible, c'est-à-dire si les fentes ne s'élargissaient pas beaucoup.

On pense que la saignée produit un arrêt chez les arbres vigoureux ; mais c'est le contraire qui a lieu et ils fructifieront en beaucoup moins de temps. Je ne conseillerai cependant pas de faire autant d'incisions sur les arbres vigoureux que sur les faibles, car la force expansive

(1) Il s'entend de soi-même que si la cause de la langueur d'un arbre provient de la mauvaise qualité du terrain il devient nécessaire d'amender préalablement celui-ci, sans quoi toutes les saignées du monde n'y feront rien.

de l'aubier y est si grande dans les premiers que, sous le couteau même, les incisions deviennent béantes, et que les lanières de l'écorce, si elles sont étroites, se détachent; ces entailles ne font aucun mal réel à l'arbre, mais le défigurent pour quelque temps. Quatre incisions sont suffisantes sur ces arbres, et on peut réitérer l'opération au bout de quelques mois ou l'année suivante.

Il est bien rare que les arbres saignés d'après cette méthode fassent longtemps attendre leurs fruits. Des espèces qui tiennent le milieu entre ces deux extrêmes sont traitées conformément à leur état respectif. Chez tous les arbres à pépins cette méthode peut être appliquée sans conditions. Chez ceux à fruits à noyau, j'ai d'abord hésité parce que les fibres corticales y sont moins parallèles; je craignais qu'en les tranchant, l'écoulement de la gomme ne se présentât immédiatement; mais j'eus bientôt acquis la certitude que mes craintes n'étaient point fondées, car sur les pruniers les bons effets de l'opération se firent déjà remarquer l'année suivante. Chez les cerisiers à fruits doux, la scarification ne produit aucun effet sur la fructification, ni en bien, ni en mal; mais l'écorce de l'arbre est défigurée (1).

Je n'ai point encore fait d'expériences comparatives, relativement au moment opportun d'exécuter la scarification; c'est pourquoi j'opère depuis le printemps jusqu'en automne, selon que j'aperçois un arbre qui paraît en avoir besoin. Jamais je n'en ai vu résulter aucun inconvénient.

Je pense cependant que l'opération devrait être exécutée au printemps ou dans la première moitié de l'été, car il est évident que lorsque la végétation a déjà commencé à se ralentir, l'effet de l'opération ne pourrait plus se faire sentir dans la même année. Si l'on exécute l'opération au milieu de l'été, il y a danger que les rhynchites déposent leurs œufs dans les fentes (2). Il faudrait, si l'on craignait que le mal n'eût envahi l'arbre, badigeonner le tronc avec un lait de chaux vive.

Quant à la profondeur où la lame du couteau doit pénétrer, il paraît qu'il vaut mieux faire un peu trop que trop peu; car il n'y a pas de mal si l'aubier est entamé; mais l'effet de l'opération serait incomplet, si l'écorce n'était pas entièrement coupée, car dans ce cas le liber exercerait encore une grande résistance.

Au bout de quelques années les traces des incisions sont entièrement effacées.

Ce que nous venons de dire, se résume dans les faits suivants :

1° La saignée ou incision longitudinale est un excellent moyen de

(1) De tous les arbres fruitiers, le cerisier à fruits doux est le plus sensible à une taille mal entendue, souvent on le voit périr peu de temps après l'opération. Aussi quand une branche commence à se dessécher, il n'y a plus moyen de sauver l'arbre de la mort.

(2) Ces insectes ruinent au printemps les bourgeons de l'arbre.

rendre fertiles en deux ou trois ans des arbres qui, à cause d'un trop grand âge ou de trop de vigueur, ne portent pas de fruits ou en portent de mauvais ;

2° Le temps normal de la fructification peut être avancé par ce moyen ; mais il faut se garder de s'attendre à l'impossible ;

3° Les arbres qui contiennent peu de sève doivent être saignés plus rigoureusement que ceux qui sont en pleine vigueur ;

4° Le moment le plus opportun d'exécuter l'opération est le printemps ; mais on peut la faire également en automne après la chute des feuilles ;

5° L'incision doit descendre jusqu'à l'aubier et l'écorce doit être complètement tranchée ;

6° Les arbres qui portent déjà, deviennent plus fertiles après la scarification, en ce que la circulation de la sève est augmentée ;

7° Les arbres à fruits à noyau supportent également l'opération sans contracter l'écoulement de la gomme (1) ;

8° Chez les cerisiers à fruits doux (bigarreautiers) la scarification ne produit aucun effet.

(Traduit des *Annales de la Société pour l'avancement de l'horticulture en Prusse.*)

SEN.

FRUITS PEU CONNUS ET RECOMMANDABLES

PAR LEURS BONNES QUALITÉS.

POIRES.

Beurré de Saint-Amand (GRÉGOIRE).

Cette variété, décrite et figurée ainsi que les suivantes dans les *Annales de Pomologie belge et étrangère* (4^e année, 1856) (2), a été obtenue dans le village de Saint-Amand, près de Fleurus, par M. Grégoire, curé de cette paroisse, qui l'a communiquée en octobre 1855 à la Commission royale de Pomologie. — C'est un fruit de première qualité, dont la maturité a lieu vers la mi-octobre. L'arbre, très-vigoureux

(1) Les incisions longitudinales sont même préconisées et employées sur le pècher pour éviter la gomme ou pour guérir l'arbre de cette maladie; dans ce cas elles doivent être plus ménagées et moins profondes. H. G.

(2) Cet excellent recueil, publié par la Commission royale de Pomologie, instituée par S. M. le Roi des Belges, paraît par livraisons de quatre planches grand in-4°. Le prix de la souscription est de 24 francs par an ou par volume (pour la Belgique et 26 fr. pour la France, sans frais à domicile), contenant 12 livraisons. Quatre volumes ont paru de cet ouvrage indispensable à celui qui s'occupe sérieusement de pomologie. On s'abonne à Bruxelles, chez F. Parent, éditeur, et à Paris, chez A. Goin, éditeur d'ouvrages d'agriculture et de jardinage, quai des Grands-Augustins. 41. H. G.

et très-fertile, s'élève pyramidalement et porte son bois droit; ses branches à fruit sont grêles, grises; les jeunes rameaux sont assez gros, longs, un peu arqués, striés, droits, cotonneux vers leur sommet et aplatis sous chaque gemme. L'épiderme, lisse, luisant, gris-brun, est ponctué de quelques lenticelles blanc sale, peu apparentes. Les mérithalles sont réguliers, assez courts. Les gemmes sont très-allongés, grêles, pointus, écartés, portés sur de légers supports, de couleur brun clair lavé de gris argenté. Le bouton à fleur est assez gros, allongé, pointu, brun fauve lavé de gris. Les feuilles sont moyennes, ovales-allongées ou ovales-lancéolées pointues; quelques-unes ont les bords relevés en gouttière, mais la plupart sont planes; leur serrature est large, profonde et aiguë; le pétiole, long de 15 à 20 millimètres, est gros, vert clair, largement et profondément canaliculé; stipules filiformes.

Le fruit est presque moyen, arrondi-turbiné; l'épiderme, vert clair, passe au jaune d'or et se nuance de rouge-orangé du côté du soleil, à l'époque de la maturité; il est en outre ponctué, panaché et ombré de roux clair. Le pédoncule, gros, ligneux, brun, arqué, est implanté dans une cavité peu profonde et étroite. Le calice, couronné, est placé dans une petite cavité très-évasée; ses divisions sont brun-noir, dressées. La chair est blanc-jaunâtre, des plus fines, demi-beurrée; son eau est très-abondante, sucrée et d'un parfum très-agréable.

(Extrait du texte de M. A. Bivort.)

Poire Scraphine Ovin (SOCIÉTÉ VAN MONS).

Cette poire provient d'un arbre de semis, cultivé dans le jardin de la Société Van Mons; dégustée par la Commission royale de pomologie, elle a été reconnue de toute première qualité. L'époque de sa maturité a lieu vers la mi-octobre.

L'arbre est vigoureux et très-fertile. Ses branches à fruit sont moyennes, grises, ponctuéées de larges lenticelles rondes, blanc-pâle. Le bouton à fleur est moyen, conique, pointu, brun-roux ombré de brun-marron. Les supports sont grêles, courts, ridés et gris à leur base, lisses, jaune noisette et peu renflés à leur sommet. Les jeunes rameaux sont longs, de grosseur moyenne, légèrement flexueux et striés, arqués et renflés à leur sommet. L'épiderme est lisse, luisant, gris-verdâtre du côté de l'ombre, gris-brun du côté du soleil, ponctué de petites lenticelles ovales, blanc sale et proéminentes. Le gemme est ovale-pointu, brun foncé lavé de gris-cendré, saillant et porté sur un léger renflement du bois. Les mérithalles sont courts. Les feuilles sur les rameaux sont ovales, arrondies, pointues, vert clair; leurs bords sont relevés en gouttière et légèrement sinués. Sur lambourdes, elles

sont très-allongées, aiguës, planes, et leurs bords sont irrégulièrement serretés. Le pétiole, grêle, ligneux, vert clair, long de 2 centimètres, lorsqu'il supporte les feuilles des rameaux, est long de 6 centimètres lorsqu'il porte les feuilles des lambourdes. Stipules parfois linéaires, mais plus souvent falciformes.

Le fruit est moyen, arrondi, ou courtement turbiné; l'épiderme, lisse, vert clair, prend une teinte jaune d'or à la maturité; il est panaché de rouge obscur du côté frappé par les rayons solaires, lavé de brun-roux autour du pédoncule et du calice, maculé de même et ponctué de gros points gris-blanc et gris-roux. Le pédoncule, assez gros, ligneux, arqué, brun clair, long de 25 à 50 millimètres, est implanté obliquement dans une petite cavité. Le calice, étoilé, occupe une cavité peu profonde et étroite; ses divisions sont grises. La chair est blanc-jaunâtre, demi-fine, fondante, beurrée; son eau, très-abondante, est sucrée, vineuse et d'un parfum des plus agréables.

(Extrait du texte de M. A. Bivort.)

Poire Nouvelle Fulvie (GRÉGOIRE).

« Ce nouveau gain de notre collègue de Jodoigne est, dit M. A. Bivort, une des poires les plus méritantes peut-être qu'on ait acquises depuis nombre d'années. Beauté, bonté, maturité tardive, fertilité, elle réunit à elle seule toutes les qualités que peut désirer l'amateur le plus exigeant. » Pareil éloge émanant d'un pomologue aussi consciencieux que l'est M. Bivort, recommande suffisamment cette nouvelle poire à l'attention des cultivateurs de bons fruits.

« Comme la plupart des gains du même auteur, qui sont trop délicats pour nos vergers, la place de la *Nouvelle Fulvie*, ajoute M. Bivort, est dans nos jardins : mieux ceux-ci seront abrités, plus le sol en sera généreux et plus on obtiendra de beaux et savoureux produits.

Le fruit est gros ou très-gros, pyriforme, pyramidal, fortement bosselé; il mesure ordinairement 10 centimètres en hauteur sur 7 en diamètre; l'épiderme, jaune citron à l'époque de la maturité, est coloré de rouge vif du côté frappé par les rayons solaires, panaché et ponctué de brun-roux et ombré de même couleur autour du pédoncule; il est plus finement et plus fortement ponctué près du calice que sur le reste du fruit. Le pédoncule, long de 15 millimètres, est gros, noir, implanté à la base du fruit, sans solution de continuité. Le calice est couronné; il occupe une cavité assez profonde, dont l'orifice est rendu irrégulier par plusieurs gibbosités. La chair, blanc-jaunâtre, est très-fine, fondante beurrée; son eau est abondante, sucrée, d'un parfum exquis, ayant de l'analogie avec ceux du *Passe-Colmar* et du *Bon-Chrétien d'Espagne*.

La *Nouvelle Fulvie* est de qualité tout à fait supérieure; son pre-

mier rapport a eu lieu en 1854; elle mûrit en janvier et en février.

L'arbre mère est assez vigoureux et affecte naturellement la forme pyramidale; ses branches à fruits sont moyennes, grises; les supports, gris, ridés à leur base, sont renflés, brun-roux à leur sommet. Le bouton à fleur est moyen, ovale-pointu, brun, ombré de brun-marron et lavé de gris. Les jeunes rameaux sont longs, grêles, arqués, flexueux et striés; l'épiderme lisse, luisant, gris-brun du côté du soleil, brun noisette du côté de l'ombre, est ponctué de nombreuses lenticelles, rondes ou ovales, légèrement saillantes, gris-roux, irrégulièrement disséminées sur toute sa surface. Le gemme est gros, arrondi, pointu, brun clair ombré de brun foncé et de gris, écarté, ou comprimé entre deux renflements du bois et souvent porté sur des rudiments de lam bourde. Mérithalles inégaux. Les feuilles sont petites, ovales-arrondies, aiguës, planes, vert clair; la serrature est peu profonde et obtuse; les feuilles secondaires sont lancéolées, pointues, partiellement serretées. Le pétiole, long de 10 à 15 millimètres, est grêle, vert clair, légèrement canaliculé. Stipules linéaires.

Les poiriers *Nouvelle Fulvie* et *Séraphine Ovin*, sont annoncés dans le dernier Catalogue de M. Papeleu, horticulteur-pépiniériste, à Ledeburg-lez-Gand et à Wetteren, au prix de un franc cinquante centimes pièce.

MISCELLANÉES.

MOYEN D'AMÉLIORER LA QUALITÉ DES FRAISES.

A Messieurs les Membres du Comité de la rédaction.

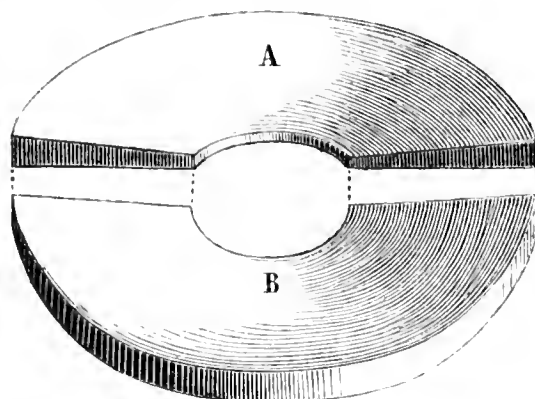
J'ai l'honneur de vous envoyer le modèle d'un petit plat de terre cuite vernissée, dont je me sers avantageusement comme *porte-fraises*. Cet objet, déjà employé avec succès en Angleterre pour d'autres fruits et légumes, avec ou sans cloche en verre, a produit partout les meilleurs résultats.

Des expériences comparatives, faites à l'aide de ces petits appareils, ont démontré que, par leur emploi dans la culture des fraisiers, on obtient :

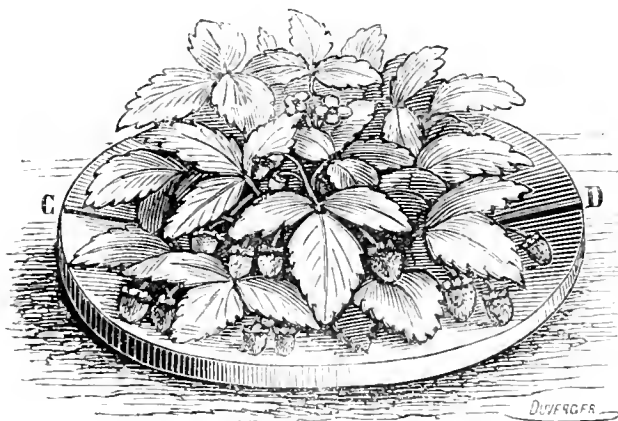
- 1° Une maturation plus rapide et par conséquent plus précoce ;
- 2° Une augmentation sensible dans la grosseur et le poids du fruit ;
- 3° La propreté et la conservation de ce fruit en cas de pluie ou d'humidité prolongée.

Ainsi que l'indique la figure suivante, le porte-fraise se compose de

deux plateaux semi-sphériques, que l'on rapproche de A en B, après avoir réuni au centre la touffe de plantes qu'il s'agit de conserver.



Dès que ces plateaux sont réunis, comme cela se remarque en C D dans la vignette ci-dessous, les fruits viennent se poser à la surface.



Ils profitent ainsi de la chaleur qu'ils reçoivent directement, et des rayons solaires reflétés par la partie supérieure des plateaux. J'ajouterai que la forme un peu évasée de l'appareil permet aux eaux de pluie de se réunir au centre, lesquelles viennent en temps de sécheresse rafraîchir les racines de la plante, et par suite, donnent au fruit un développement de plus en plus considérable.

D'après les renseignements qui me sont fournis, on pourra sous peu se procurer des porte-fraises chez M. Jean Moermans, potier à la station du chemin de fer d'Alken, et à la fabrique de MM. Henault frères, près de Tongres, au prix de quelques centimes par vase.

Veillez agréer, etc.

B^{on} ADRIEN DE HEUSCH.

Cortessein, 30 mai 1857.

En nous autorisant à reproduire cet article, inséré en premier lieu dans le *Journal de la Société centrale d'agriculture*, l'auteur nous

annonce qu'il vient d'achever une cloche lanterne en fonte, de prix très-minime, joint à une grande solidité, qu'il destine à être superposée à l'appareil que nous représentons en figures et à nous donner des fraises en mars ou avril pour les espèces ordinaires et pendant tout l'hiver pour celles dites *perpétuelles*.

EXPOSITIONS.

Exposition d'été de la Société royale de Botanique et d'Agriculture de Gand.

Cette exposition a eu lieu du 28 juin au 1^{er} juillet. Vingt-sept concours avaient été ouverts par la Société, cinq ont été annulés faute de concurrents. M. Jean Verschaffelt obtient le deuxième prix affecté au concours de la plus belle collection de soixante-quinze plantes en fleurs : une jolie série d'*Amaryllis* distingués contribuaient par leur présence à rehausser l'ensemble du contingent et à lui donner un certain éclat ; la température sèche et brûlante qui règne depuis le mois de mai a affecté beaucoup de plantes de jardin et de serre froide, et a soumis la patience des jardiniers à une rude épreuve ; il leur devenait presque impossible de maîtriser le développement de certaines espèces, d'en retarder la floraison et de les conserver fleuries pendant quelque temps. Un beau pied d'*Euphorbia splendens*, exposé par M. Camille Van den Bosche, obtient les honneurs du concours de belle culture.

Le Concours de vingt-cinq plantes remarquables a été dignement rempli par M. A. Van Geert. Son contingent renfermait quatre nouveaux *Rhododendrons* ; *Rhododendrum Princess royal*, de Veitch ; *Rhododendrum ochraceum* ; *Rhododendrum clethraefolium*, et le magnifique *Rhododendrum Blanfordiæflorum*, Hooker ; le joli *Hypericum oblongifolium*, dont nous avons donné la figure (numéro de janvier 1857, pl. 1^{re}), l'*Adiantum Cydoniaefolia* (voir notre numéro de juin dernier) ; le *Thunbergia laurifolia*, que nous représentons dans ce numéro ; le rare et magnifique *Aralia reticulata* ; le *Larix Kämpferi* ; le *Tradescantia discolor*, variété *lineata*, dont le vert foncé de la page supérieure des feuilles est coquettement ligné de blanc, de jaune et de rose ; le rare *Dammara undulæfolia* de la Nouvelle-Écosse, etc. Le jury accorde à l'unanimité le premier prix à ce précieux envoi.

M. A. Verschaffelt remporte les deux prix affectés au concours de la plante fleurie ou non fleurie, récemment introduite ; le premier prix avec le *Clematis lanuginosa*, variété *pallida* (en fleur) ; le second avec le *Colletia Bicktoniense* (non fleuri).

Deux belles collections de *Pelargonium*, présentées l'une par M. Ch. de Buck, l'autre par M. Robichon, obtiennent, *ex æquo*, le premier prix du concours de trente *Pelargonium* en fleur ; les meilleures variétés de la race à cinq couleurs figuraient dans les deux lots.

Une collection de trente Fougères (parmi lesquelles figuraient l'*Angiopteris erecta*, le *Cibotium Schiedei*, le *Balanium antarcticum*, le gracieux *Asplenium Belangeri*, le *Cyathea elegans*, le *Dictyoglossum crinitum*, le curieux *Platyceerium grande*, etc., appartenant à M. le baron Heynderyex, président de la Société, reçoit un premier prix ; une jolie collection de ce même ordre de plantes, exposée par M. A. Van Geert, remporte le second prix. — Le jury décerne à l'unanimité le

premier prix du concours de la plus belle Fougère en arbre, à l'exemplaire princier de *Balanium antarcticum*, exposé par M. A. Verschaffelt.

MM. A. Van Geert et D. Spae avaient exposé deux riches collections de Conifères; celle de M. Van Geert, qui obtint le premier prix, renfermait les rares *Araucaria Cookii* et *Dammara Brownii*; un second prix est décerné à M. D. Spae.

Le concours de dix Orchidées en fleur avait attiré deux exposants: l'un, M. A. Verschaffelt, obtient la première palme; l'autre, M. le baron Heynderyex, la seconde; dans la collection du célèbre horticulteur gantois, se faisaient remarquer les *Aerides odoratum*, *affine rubrum*, une variété du *Vanda suavis*, le *Dendrobium Dalhousianum*; une jolie variété à bords pourprés du *Vanda tricolor*; dans celle de l'honorable président de la société, nous citerons le *Dendrobium Gibsoni*, le *Myanthes fimbriatus*, le *Chelouanthera speciosa*, etc.

La race des *Achimenes* (*Tydaea*, *Mandirola*, *Scyadocalyx*, *Locheria*, etc.) est devenue entre les mains d'habiles semeurs et hybridateurs une source féconde en variétés et hybrides charmantes. Les *Tydaea* hybrides, exposés par M. A. Verschaffelt, ont été avec raison récompensés d'un premier prix du concours pour la plante en fleur obtenue de semis en Belgique; nous avons vu de ces semis provenant du *Tydaea amabilis*, d'un coloris rose-pourpré, rose violacé réticulé de veines plus foncées, etc., qui nous ont paru d'une délicatesse de tons et d'une élégance peu commune. Les Gloxinies attirent toujours l'attention et partagent avec les Achimènes la faveur du public et les soins des semeurs; les collections de ces plantes, exposées par MM. Edm. Claus, premier prix, et J. Verschaffelt, deuxième prix, étaient fort jolies.

La collection de quarante *Calcéolaires en fleur*, de M. J. Verschaffelt, obtient le premier prix.

M. A. Coene remporte le premier prix du plus beau lot de quarante *Fuchsia* en fleur, et M. A. Tonel, le second.

Les Verveines, de M. J. Van Damme Sellier (premier prix), et celles exposées par M. Albert Coene (deuxième prix), ont été dignement appréciées. — Une riche collection de *Petunia*, comprenant toutes les dernières nouveautés, fait décerner un premier prix à M. F. Coene.

M. L. de Cock reçoit un premier prix pour une collection de quinze Lis en fleurs. Le beau contingent de *Begonia*, exposé par M. Van den Hecke, de Lembeke, remporte à l'unanimité le premier prix; son concurrent, M. Ch. de Buck, le deuxième; nous citerons les *Begonia Roylei* et *semperflorens Saundersii*, excellente variété de salon, envoyés par le premier exposant.

Le nombre d'espèces qui est venu depuis quelques années augmenter la famille des Lycopodiacées (*Lycopodium* et *Selaginella*) a engagé le conseil de la Société à ouvrir un concours spécial en faveur de ces charmantes plantes dont la fraîche et éternelle verdure réjouit les yeux: c'est le moyen le plus efficace de faire naître, pour ainsi dire, du nouveau en horticulture. En Lycopodiacées la marge est grande: les botanistes en énumèrent plus de trois cent vingt espèces (dont plus de deux cents Selaginelles); l'horticulture n'en cultive encore que vingt-cinq à trente, et les plus belles restent à introduire. M. Éd. Claus obtient à l'unanimité le premier prix affecté à ce concours.

Les collections de vingt-cinq plantes à feuilles marbrées, panachées ou striées, de MM. le baron Heynderyex et Van den Hecke, sont proclamées, à mérite égal, dignes d'un premier prix.

On néglige les Caetées, c'est fâcheux: car ces plantes exigent peu de soins; une chambre où elles soient à l'abri de la gelée, leur suffit en hiver, et elles sont si jolies avec leurs couronnes de fleurs, si intéressantes par la régularité de leurs formes ciselées, pour ainsi dire avec une précision géométrique; Gand, heureuse-

ment possède deux concurrents sérieux, MM. L. de Smet et Auguste Tonel, auxquels le jury accorde respectivement un premier et un second prix. M. de Smet présentait, entre autres, l'*Astrophyton myriostigma*, les *Echinocactus Monvillii*, *pecteniferus*, *denudatus*, *centeterius*; les *Mamillaria elephantidens*, *nivea dedalata*, etc. M. Tonel, l'*Anhalonium prismaticum*, *Cereus senilis*, *Echinocactus Mirbelii*, etc. Nous citerons de M. L. de Smet, une riche collection de soixante-cinq espèces d'Aloës (*Aloe*, *Apiera*, *Gasteria*, *Haworthia*, etc.), que le jury oublia de récompenser; cependant ces sortes de collections sont difficiles à former.

Les prix du quinzième concours (collection de vingt-cinq *Yucca*, *Agave*, *Aloe*, *Dracena*, *Pincenecticia*) sont remportés, le premier par M. le notaire Beaucarne, le second, par M. A. Tonel.

Enfin, deux riches collections de Palmiers, de ces nobles plantes indispensables à l'ornementation d'un salon de Flore, présentées par M. A. Verschaffelt et Jean Verschaffelt, reçoivent respectivement un premier et un second prix.

BIBLIOGRAPHIE.

Traité élémentaire des Champignons comestibles et vénéneux.
par A. DUPUIS, professeur à l'École impériale d'agriculture de Grignon. — Ouvrage couronné par la Société impériale et centrale d'horticulture de Paris (1).

Le livre dont nous nous proposons de tracer une courte esquisse n'est pas un de ceux dans lesquels on aborde les hautes considérations scientifiques : son but est plus modeste, mais non moins utile. L'auteur a voulu simplement mettre ses lecteurs à même de pouvoir distinguer avec certitude les champignons comestibles des espèces vénéneuses, et prévenir ainsi, autant que possible, les trop nombreux empoisonnements qu'occasionnent ces dernières.

Il n'est en effet pas d'année où les journaux ne rapportent des cas d'accidents mortels provoqués par une fatale méprise : et comment en serait-il autrement ? Le botaniste qui a fait de l'étude des plantes son occupation unique parviendra bien à établir la distinction quelquefois si difficile des bonnes et des mauvaises espèces ; il pourra au besoin s'aider des savants traités que seul il a entre les mains ; mais ceux qui n'ont pas fait ces études spéciales, et ceux-là sont de beaucoup les plus nombreux, se trouvent dans l'alternative, ou de se priver d'un aliment précieux, ou de s'exposer aux conséquences terribles d'une méprise.

M. Dupuis, qui, par sa position de professeur à l'École impériale d'agriculture de Grignon, est si bien à même d'apprécier les besoins du cultivateur, a voulu combler cette lacune et mettre entre les mains de tous ceux qui récoltent les champignons, un livre que tous puissent facilement comprendre. Son traité, essentiellement pratique, peut être compris par les personnes les plus étrangères à l'étude des plantes, et il ne peut manquer, non-seulement de faire éviter les méprises, mais encore, ce qui a aussi une certaine importance, de favoriser ainsi l'usage des champignons comestibles. Il faut bien se rappeler en effet que la crainte de l'em-

(1) Un vol. in-18, avec huit planches coloriées ; prix : 1 fr. 75 c. — Paris, librairie centrale d'agriculture et de jardinage, quai des Grands-Augustins, 41; A. Goin, éditeur. — Bruxelles, librairie de F. Parent, éditeur, montagne de Sion, 17. — Envoyer *franco* des cahets d'affranchissement à 20 c.

poisonnement fait souvent rejeter un aliment très-riche en azote assimilable et par conséquent précieux pour le paysan dans l'alimentation duquel l'azote fait en général défaut. C'est à cette richesse en azote qu'est dû le mode de putréfaction des champignons, mode tout à fait analogue à la putréfaction des matières animales. Enfin, remarquons avec M. Dupuis que certaines espèces peuvent servir d'alimentation aux animaux, et que tous forment, en abandonnant au sol les produits de leur destruction, un engrais des plus riches.

La première partie du livre de M. Dupuis se compose de notions générales nécessaires pour pouvoir bien comprendre les différences que présentent entre elles les espèces. Là, se trouvent sommairement indiqués, l'organisation des champignons, leurs propriétés et leurs usages, les moyens généraux de distinguer les bonnes des mauvaises espèces, la culture des champignons, et enfin le traitement à suivre en cas d'empoisonnement.

La seconde partie comprend l'étude des dix genres principaux, en négligeant toutes les espèces que leur odeur, leur dureté, etc., font repousser par les consommateurs. Dans chacun de ces genres, l'auteur a mis en parallèle les caractères des espèces voisines qui se ressemblent extérieurement tout en ayant des propriétés toxiques ou alibiles bien différentes.

Ajoutons en outre que pour rendre la distinction encore plus facile, l'ouvrage se trouve orné de planches lithographiées et coloriées avec soin, et qui représentent avec fidélité les espèces alimentaires à côté des espèces toxiques avec lesquelles on peut les confondre.

C'est donc une œuvre utile que nous signalons au public ; le but que se proposait l'auteur a été atteint, c'est ce qui lui a valu la haute approbation de la Société impériale d'horticulture.

Docteur COULIER.

Graines de Quarantaine (Stock). — Un horticulteur anglais a remarqué que toutes les fleurs (simples) ayant cinq, six ou sept pétales, produisent des graines dont les fleurs seront doubles et ce huit fois sur dix. Il faut, dit-il, bien examiner les plantes lorsqu'elles sont en pleine floraison, et marquer au moyen d'un ruban ou d'un fil coloré, les fleurs présentant un des nombres de pétales indiqués ; recueillez les graines provenant des fleurs marquées et semez-les à part.

Salvia splendens pour floraison d'hiver. — Prenez, dès que vos plantes commencent à boutonner en août, des boutures sur les jets les plus vigoureux immédiatement au-dessous du troisième joint ; insérez chaque bouture isolément dans un godet et plongez-les dans une bonne couche chaude, et sous cloche ; servez-vous d'un mélange, par parties égales, de terreau de feuilles, de sable et de fumier consommé ; ayez bien soin que la bouture ne retombe de côté, car il est à peu près certain qu'elle ne se redressera plus et qu'elle périra ; il faut donc les assujettir à un petit tuteur avant de les recouvrir de la cloche. Une fois enracinées, vos boutures seront graduellement repotées dans des vases d'un diamètre de plus en plus grand, jusqu'à celui que l'on jugera convenable pour y attendre la floraison. Cette belle plante est très-utile pour les serres froides, qu'elle ornera pendant les tristes mois de novembre, décembre et janvier.



Ficus - Ficus tigrina, leaves & Black fruits

FRAISE PRINCE IMPÉRIAL (GRAINDORGE).

(Planche XVII.)

Cette fraise provient d'un semis de différentes variétés, fait en 1855, par M. Denis Graindorge, cultivateur à Bagnolet, près Paris. « Je choisis, nous écrit M. Graindorge, chaque année, depuis que je m'occupe de semis, les plus beaux fruits dont la maturité est trop avancée, et je les mets tous ensemble dans un pot; je sème ensuite et m'en rapporte au hasard, qui le plus souvent ne donne que des résultats négatifs ou du moins rien de neuf et de remarquable. J'ai soin, pour ne pas encombrer mes parcs de plantes inutiles, de tenir mes semis séparés par année.

» La fraise que je vous envoie, et dont vous voulez bien donner un dessin dans votre estimable et utile journal d'horticulture pratique, montra son premier fruit en 1855; son aspect me frappa, j'y vis de suite quelque chose de bon; je ne m'étais pas trompé, car l'ayant dégusté, je lui trouvai une saveur exquisite. Dès lors, je cultivai avec soin ce nouveau gain et le multipliai de telle sorte qu'en 1856 j'en possédais une cinquantaine de pieds en plein rapport, et je pus mieux juger de ses mérites. Je préparai une douzaine de pieds pour forcer en serre, en même temps qu'une douzaine de variétés anciennes et nouvelles; cette comparaison fut favorable à mon fraisier; ainsi, il dépassa de dix jours en *hâtivité* la fraise *Princesse royale*.

» Le fraisier *Prince impérial*, porte de grandes feuilles arrondies, d'un vert tendre, à bords ciliés. La hampe est longue et se couche par le poids des fruits; ceux-ci sont nombreux, gros, arrondis-allongés, les premiers un peu aplatis, d'un rouge cocciné foncé; la chair est rouge, très-succulente et très-parfumée.

» Le 17 avril 1857, à la séance de la Société impériale zoologique d'acclimatation, M. Ferdinand Gervais en présenta une potée en mon nom. »

Nous trouvons consigné dans le Bulletin de ladite société (t. IV, page 241, mai 1857), le rapport suivant :

« Notre confrère, M. F. Gervais, présente au nom de M. Denis Graindorge, cultivateur à Bagnolet près Paris, une nouvelle fraise sous le nom de *Fraise Prince impérial*, provenant de semis de fraises anglaises, et qui est tellement précoce, qu'on peut l'obtenir en serre ordinaire, parfaitement mûre, dans la première quinzaine de mars. »

Il est à remarquer que sur le pied présenté à la Société, se trouvaient des fraises qui étaient en pleine maturité depuis plus d'un mois; et que ce pied remis à l'archiviste de la Société portait encore des fruits et des fleurs à la fin du mois de mai. La même longue durée était observée par M. Graindorge sur les exemplaires cultivés chez lui.

Avec de pareils mérites : précocité, saveur exquise, longue portée, beauté d'aspect, le *Fraisier Prince impérial* doit être reçu par tous les amateurs et cultivateurs de bons fruits, comme une nouveauté d'élite et une précieuse addition aux primeurs les plus recherchées ; nos maraichers sauront gré à M. Graindorge de l'obtention de cette belle et productive fraise.

Nous ne pouvons terminer ce chapitre sur les fraises, sans parler des cultures des fraisiers de M. Ferdinand Gloede, propriétaire, aux Sablons près et par Moret-sur-Loing (Seine-et-Marne). La collection de cet amateur comprend toutes les variétés obtenues depuis quelques années, son catalogue pour l'automne 1857 et le printemps 1858, ne renferme que les sortes les plus recommandables et les variétés nouvelles ; parmi ces dernières, nous trouvons mentionnés : le fraisier *Prince impérial*, au prix de 2 francs 50 centimes la pièce, et de 25 francs la douzaine ; le *Fraisier duc de Malakoff* obtenu par M. Gloede, d'un semis de l'ancienne fraise du Chili, velue, fécondée par la *British-Queen* ; c'est une sorte très-vigoureuse et d'un très-grand produit ; le fruit de première grosseur est d'un rouge très-foncé, à chair rose très-fine, vineuse et parfumée ; le fraisier *Empress Eugénie* (KNEVETT), variété anglaise à très-gros fruits (quelques-uns mesuraient 6 pouces et un quart de circonférence) ; la chair d'un beau rouge est très-juteuse et d'un parfum supérieur à celui de la plupart des très-grosses fraises, et le fraisier *Mistress D. Neilson* (Stewart et Neilson), variété hors ligne, la plus tardive connue, ayant cette année commencé à fructifier chez M. Gloede, lorsque la récolte des autres fraises était entièrement terminée. Elle a en outre le mérite d'être d'une qualité supérieure. Fruit très-gros, couleur rouge-orangé, chair blanche ; ces trois beaux fraisiers sont également cotés à 2 francs 50 centimes le pied.

GROSEILLIER CASSIS BLACK NAPPE.

(Planche XVII.)

Cette variété du Groseillier à fruits noirs, poivrier, *Ribes nigrum* des botanistes, est annoncée sur les catalogues de quelques pépiniéristes sous les noms de *Cassis royal de Naples*, *Gros de Naples*, *Gros Cassis*, etc., mais je crois que son véritable nom est *Black Nappe*, ce qui veut dire en français *nappe noire* (1).

Quel que soit du reste le lieu de sa provenance, il n'en est pas moins utile de signaler aux cultivateurs la beauté du fruit de ce *Cassis*

(1) Cette traduction est fort contestable, et nous avons ne pas la comprendre : car le mot *nappe* n'est pas anglais. Il aurait peut-être mieux valu s'en tenir au nom de *Cassis royal de Naples*. (H. G.)



Passiflora ligularis L.

qui est fidèlement reproduit par notre gravure. Abondance de fruits, grosseur des baies et longueur des grappes, sont les qualités qui le distinguent à la première vue du *Cassis* commun. Ajoutons que le goût de son fruit est bien plus agréable que le fruit de ce dernier; qu'il est moins poivré (1); qu'étant plus gros on en tirerait plus de liqueur. Ajoutons encore que le fruit du *Black nappe* présente l'avantage de rester sur le pied jusqu'à la chute des feuilles, et même d'y sécher comme le fruit du Groseillier rouge ordinaire; de plus, il possède le mérite très-grand pour le cultivateur de donner des fruits dès la troisième année de plantation.

DENIS GRAINDORGE, à *Bagnolet (Seine)*.

CLEMATIS GUASCOI (HORT.).

(Planche XVIII.)

Cette belle plante ayant tenu toutes ses promesses de rusticité, d'abondante floraison et de coloris particulier, nous a paru dès lors mériter une place dans la série d'iconographies de notre recueil. Plusieurs publications horticoles ont attribué l'obtention de cette hybride à un amateur luxembourgeois; c'est à M. de Guasco, propriétaire à Fauquemont près Maestricht (Limbourg hollandais), que l'honneur en revient; et c'est sur les instances de notre honorable correspondant, M. A. Loisel, de Fauquemont, que son ami, M. de Guasco, s'est décidé à en céder des greffes et des jeunes plantes à MM. Makoy et Comp^e de Liège; à ces célèbres horticulteurs appartient donc l'honneur de l'introduction de cette intéressante nouveauté dans le monde horticole.

« M. Loisel, en nous communiquant la note ci-dessus, ajoute que chez » M. de Guasco, la plante mère est placée au pied d'un mur au levant, » et que pendant la mauvaise saison on l'abrite, en la recouvrant d'un » paillasse. Cette variété, qui est très-florifère, a en outre l'avantage » de fleurir jusqu'aux premières gelées, et je pense que, cultivée en » pot, elle continuera à porter durant une grande partie de l'hiver. »

Le *Clematis Guascoi* a été obtenu de graines récoltées sur un individu de *Clematis cœrulea*, var. *grandiflora*, fécondé par le *Clematis viticella*, var. *purpurea*. De l'union de ces deux plantes originaires de contrées si éloignées l'une de l'autre (le *Clematis cœrulea* vient du Japon, le *Clematis viticella*, d'Espagne), est résultée une hybride très-remarquable, à fleurs d'un beau violet foncé, velouté en dessus,

(1) Les fruits que nous avons dégustés n'ont point en effet cet arôme pénétrant qui caractérise le *Cassis* ordinaire; ils sont légèrement acidules et laissent un arrière-goût un peu amer. Ce qui nous a surtout frappé dans ce nouveau Groseillier, c'est la longueur des grappes, la grosseur de leurs baies et leur grand nombre sur toutes les branches.

plus pâle en dessous, aussi amples que celles du *Clematis corulea* (environ 8 centimètres de diamètre), solitaires sur des pédoncules uniflores, et composées de quatre, cinq ou six pétales obovés-oblongs, plissés-trinerves en dedans, tricotés en dehors. Les étamines sont toutes fertiles, très-glabres. — Les feuilles sont quinées, à segments presque glabres, amples, luisants, dont deux basilaires et trois terminaux. Les tiges sont élancées, vigoureuses et parsemées de poils courts.

On voit que le *Clematis Guascoi* a hérité de l'ampleur des formes florales de sa mère et du beau coloris du *Clematis viticella purpurea*, son père. Il se multiplie au moyen du couchage ou du marcottage de ses tiges. On le trouve chez la plupart des horticulteurs de France et de Belgique.

REVUE DES PLANTES RARES OU NOUVELLES.

SERRE CHAUDE.

Thunbergia Harrisii (W. HOOKER), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 4998.
— Famille des Acanthacées. — Didynamie Angiospermie.

Ce nouveau *Thunbergia* est certainement la plus belle plante grimpante de serre chaude que nous connaissions. Ses fleurs ressemblent beaucoup au charmant *Thunbergia laurifolia* (voir notre planche du numéro d'août 1857), par leur volume et par leur forme générale; mais l'intérieur et une partie de l'extérieur du tube corollaire sont d'un beau jaune passant au blanc à la base du limbe, qui tranche élégamment avec la nuance bleu violacé du restant de la corolle; les fleurs sont beaucoup plus nombreuses que dans le *Thunbergia laurifolia* et disposées en racèmes ou grappes, soit axillaires, solitaires et courtes, ou terminales allongées, multiflores et pendantes, de l'effet le plus imposant.

Les graines de cette nouvelle espèce ont été envoyées au Jardin royal de Kew, par lord Harris, gouverneur de Madras, à qui elle a été dédiée par sir W. Hooker; elles avaient été recueillies sur la côte de Tenasserim, par le docteur Cleghorn, de Madras; d'après ce naturaliste, le *Thunbergia Harrisii* serait commun à Rangoon et à Moulmein.

Le *Thunbergia Harrisii* est un arbrisseau sarmenteux glabre, à branches arrondies; feuilles à intervalles distants, opposées, pétiolées, ovées-lancéolées, étroitement acuminées, légèrement sinuées-dentées, trinervées, obtuses ou même tronquées à la base; pétioles assez courts (ils sont allongés dans le *Thunbergia laurifolia*), épais, anguleux. Racèmes pédonculés, soit axillaires, solitaires et courts, soit terminaux et allongés, multiflores et pendants; pédicelles plus ou moins nom-

breux, en verticilles interrompus, plus courts que les fleurs et partant souvent par deux d'un même point, épaissis et munis chacun d'une petite bractée à la base et terminés par deux très-grandes bractées situées à la base de la fleur; ces deux grandes bractées sont moitié aussi longues que le tube de la corolle, oblongues-ovées, convexes, gibbeuses vers le bas, à extrémités obliques, aiguës, striées et pointillées de très-petites glandes noires et sessiles; leurs bords supérieurs sont réunis dans presque toute leur longueur, de manière à former une spathe bifide, qui se fend dans son bord inférieur lorsque s'épanouit la fleur. Calice représenté par une légère expansion turbinée du sommet du pédicelle; il est souvent ponctué. Corolle à tube campanulé, gibbeux en dessous, étranglé vers la base; limbe très-grand, étalé presque horizontalement, et offrant cinq lobes presque égaux, arrondis, d'un beau bleu violacé, très-pâle en dessous; gorge ouverte, jaune blanchissant à la base du limbe. Étamines au nombre de quatre, presque égales, inclusives et insérées près de la base du tube, là où commence l'étranglement. Filets se dilatant extrêmement au-dessus de leur base, recourbés; anthères oblongues, apiculées, biloculaires, la face convexe de très-longs poils étalés; à la base de chaque loge on remarque deux éperons étalés, souvent assez longs et égaux, parfois l'un d'eux est presque nul. Ovaire largement ové, enfoncé dans un large disque charnu, annulaire. Style aussi long que le tube de la corolle, flexueux, mince à la base, devenant plus gros vers le haut et se dilatant en un stigmate en forme de trompette, mais bilobé; les côtés du lobe supérieur sont serrés l'un contre l'autre comme si on les avait pincés.

Un exemplaire de cette plante a fleuri abondamment dans la serre de MM. Veitch, au commencement du printemps. Dans sa patrie, le *Thunbergia Harrisii* étale ses splendides corolles dès le mois de janvier; la floraison continue jusqu'au printemps.

Cœlogyne elata (LINDLEY), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 5001. —
Famille des Orchidées.

Cette Orchidée, découverte en premier lieu au Népal et dans le Sylhet par M. Wallich, fut trouvée ensuite dans le Bootan, par feu M. Griffith, qui en donna un dessin, mais point de nom spécifique; plus tard, le docteur Hooker la rencontra dans le *Sikkim Himalaya*, à une élévation supra-marine de 4,000 à 6,000 pieds, et enfin MM. Strachey et Winterbottom l'observèrent à Kamaon, dans la vallée de Sarjée, à 5,700 pieds au-dessus du niveau de la mer; M. Lindley la décrivit en 1850 dans son *Genera et Species Orch.*, page 40, d'après des échantillons secs de l'herbier Wallich. C'est une espèce assez belle, à fleurs de taille moyenne, couleur de crème, disposées au nombre de 8 ou 10 sur un assez long épi. Les pseudo-bulbes sont oblongs, comprimés,

anguleux, sillonnés, écailleux à la base dans leur jeune âge et portant deux ou trois grandes feuilles oblongues, coriaces, membraneuses, striées, acuminées, longues d'un pied et demi et plus. Scape terminal sur le bulbe, s'élevant d'entre les feuilles, plus court qu'elles et revêtu, plus bas que l'épi floral, de grandes bractées opposées, imbriquées, rapprochées, brunes, dures et obtuses. Bractées florales longues, subearénées, membraneuses, caduques. Fleurs inclinées à sépales et pétales étalés, étroits, lancéolés; les pétales plus petits et plus étroits. Labelle grand, élégamment marqué d'une macule d'orange formant une figure régulière, obové, aigu, très-faiblement trilobé; disque plane avec trois légères proéminences et deux longues crêtes ondulées, crispées, d'un beau blanc pointillé de rouge au bord et d'un effet vraiment remarquable. Colonne allongée, ailée vers le haut.

Cette espèce fleurit au printemps. L'exemplaire figuré dans le *Botanical Magazine* avait été envoyé à sir W. Hooker, par M. Parker, horticulteur à Hornsey. Les catalogues marchands cotent le *Cælogyne elata* à un prix assez bas, 20 à 50 francs; c'est une plante vigoureuse, d'un port imposant, mais d'une floraison assez peu attrayante.

SERRE FROIDE ET PLEINE TERRE.

Rhododendrum Thomsoni (Hook. fil.), figuré dans le *Bot. Mag*, pl. 4997. — Famille des Éricacées. — Décandrie Monogynie.

Bien que répandue actuellement dans toutes les collections européennes, cette belle espèce n'avait pas encore fleuri. M. Methven, horticulteur à Édimbourg, a eu le plaisir de la voir se parer de ses brillantes corolles au mois d'avril dernier. On sait que ce Rosage croît sur l'Himalaya, à une altitude supra-marine très-élevée (11,000 à 15,000 pieds), et qu'il pourrait, en raison de cet habitat, supporter facilement en plein air les rigueurs de nos hivers; cependant, à moins de trouver le moyen de retarder la floraison, l'avantage de cette rusticité serait d'une importance tout à fait négative pour celui qui ne se borne pas à cultiver uniquement des plantes pour leur feuillage, mais bien pour jouir de leurs fleurs. L'abri d'une bâche ou de la serre froide est indispensable aux Rosages de l'Himalaya, dont les espèces montrent leurs corolles à la fin de l'hiver. Nous croyons cependant que les sortes véritablement rustiques pourront servir plus tard pour la forcerie, comme cela se pratique avec divers *Rhododendrum*, avec les *Kalmia*, les *Ledum*, *Rhodora*, etc.

Le *Rhododendrum Thomsoni* atteint dans ses montagnes une hauteur de 6 à 10 pieds, et même de 15 pieds dans les bois humides. Les branches inférieures très-fortes (M. Hooker indique 1 pied de diamètre!); les supérieures minces, feuillées surtout aux extrémités. Les

feuilles sont longues de deux ou trois pouces, très-larges, glabres; à texture coriace, mais pas très-épaisse; la couleur est d'un vert vif; le dessous de la feuille est presque glauque. Les fleurs, tout à fait inodores, sont réunies en tête au nombre de six ou de huit, à l'extrémité des branches courtes; pédoncules longs d'un pouce et au delà. Corolle remarquable par sa magnifique couleur rouge de sang foncé et par sa surface luisante; le seul *Rhododendrum fulgens* lui est peut-être supérieur sous ce rapport; le tube est allongé, long de 2 pouces et souvent comprimé verticalement; le limbe ample, étalé, présente cinq lobes échancrés au sommet; les lobes supérieurs sont ornés de macules très-foncées. On remarque à la base, dans l'intérieur de la corolle, une forte sécrétion de miel dépourvu des propriétés toxiques qui caractérisent la liqueur miellacée des *Rhododendrum Dalhousiae* et *argenteum*.

M. Hooker fils avait d'abord détaché du *Rhododendrum Thomsoni* une espèce qu'il avait nommée *Candelabrum*, à fleurs d'un rouge moins foncé, à calice beaucoup plus court et à ovaires glanduleux-poilus; un examen plus sérieux l'a engagé à supprimer cette espèce et à la reporter comme simple variété sous le nom de variété *candelabrum* du *Rhododendrum Thomsoni*. Ces deux plantes sont dépourvues de ces petites écailles apprimées, si abondantes dans beaucoup d'espèces de Rhododendrons. — Il y a beaucoup d'analogie entre le *Rhododendrum Thomsoni* et le *Rhododendrum Hookeri* (Nuttall) de Bootan, dont on a donné un dessin dans le n° 9 du *Journal d'Horticulture pratique* de la Belgique (année 1856).

Burtonia scabra (R. BROWN), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 5000. — Syn. : *Gompholobium scabrum* (SMITH). — Famille des Légumineuses. — Décandrie Monogynie.

Cette charmante plante, introduite en 1805 par M. P. Good, fleurissait très-bien vers cette époque dans la serre froide du jardin de Kew; puis elle disparut des cultures; sa réapparition dans nos jardins après un demi-siècle d'absence lui donne presque l'importance d'une plante toute nouvelle. Elle surpasse en beauté les espèces les plus distinguées introduites depuis 1805, telles que les *Burtonia pulchella* et *villosa* de Meisner; elle se reconnaît facilement à ses feuilles très-rudes au toucher, comme la surface d'une lime.

Le *Burtonia scabra* forme un petit arbuste ayant le port d'un *Erica*, garni de branches érigées, roides, légèrement pubescentes et chargées de feuilles; celles-ci érigées, imbriquées, alternes, glabres, se divisent jusqu'à la base en trois folioles rigides, linéaires-subulées, brièvement pétiolulées et quelque peu uncinées, mais mutiques à l'extrémité; le bord est replié; la surface est rendue rude au toucher par la présence de nombreuses papilles petites et coriaces. Stipules larges, membra-

neuses, ciliées. Fleurs très-apparentes et fort jolies naissant aux aisselles des feuilles, se rapprochant à plusieurs en faux verticilles près du sommet des branches. Pédicelles courts, bractéolés. Calice glabre, cilié au bord et marqué de points noirs à l'extrémité des lobes. Étendard étalé, d'un beau violet, jaune à l'onglet. Ailes couleur rouge de sang; carène jaunâtre. Ovaire velu. Style subulé. — La floraison a lieu en mai.

Les *Burtonia*, de même que leurs alliés les *Gompholobium*, *Dillwynia*, *Gastrolobium*, etc., exigent une serre bien éclairée et bien aérée; les pots dans lesquels on les cultive doivent être bien drainés, car ces plantes craignent une humidité prolongée; les arrosements doivent être modérés mais réguliers; le sol le plus favorable est un mélange par parties égales de terre de bruyère et de terre franche très-sableuse. La multiplication se fait assez facilement au moyen de jeunes boutures insérées dans le sable et recouvertes d'une cloche.

Cydonia Japonica, var. **Mallardii**, figuré dans *l'Illustration horticole*, pl. 155.

Cette variété a été obtenue en France par un amateur du Mans, M. Mallard, qui l'année dernière la communiqua en fleurs à M. A. Verschaffelt et dont celui-ci s'empressa d'acquérir la propriété entière. C'est qu'en effet le gain de M. Mallard est de tous points méritant; ses fleurs, grandes et nombreuses, à fond d'un rose vif, sont élégamment bordées d'une large bande d'un blanc pur qui avance quelquefois en courtes fascies sur les pétales; l'opposition franche et heurtée du blanc marginal avec le rose du fond, fait, dit M. Lemaire, véritablement de ses fleurs une chose attrayante et ornementale. Elle se rapproche par son coloris de la variété *Moerloosii*, mais dans celle-ci le blanc alterne en panaehures avec le rose.

M. A. Verschaffelt annonce le *Cydonia Japonica Mallardii* dans son nouveau catalogue pour l'automne 1857, au prix de 40 francs.

Azalea Indica, var. **Baron de Vrière**, figuré dans *l'Illustration horticole*, pl. 156.

C'est à M. Vincke, horticulteur à Bruges, que l'on doit l'obtention de cette variété, dédiée à M. le baron de Vrière, gouverneur de la Flandre orientale, par M. A. Verschaffelt, acquéreur de ce beau gain. Les fleurs sont très-grandes, fond rose tendre, passant au blanc presque pur du milieu aux bords; une belle et large macule d'un rose vif ponctué de cramoisi orne le lobe supérieur; çà et là, mais très-rarement, apparaît une strie cramoisie, comme on en observe sur les Azalées à fond blanc. Les feuilles sont petites, coriaces, lancéolées-elliptiques, couvertes de poils couchés.

M. A. Verschaffelt annonce cette belle variété au prix de 10 francs. Il annonce également trois autres variétés distinguées : l'*Azalea magniflora* obtenu par M. Spaac, de Gand, dont la fleur est d'une grandeur extraordinaire et ressemblant pour le coloris à celui de l'*Azalea admiration*; l'*Azalea gigantiflora*, à fleurs d'un énorme volume, un peu charnues, d'un beau rose vif; le lobe supérieur et la moitié antérieure des deux latéraux, d'un rose plus vif et parsemés de macules coccinées et l'*Azalea rosea illustrata* (Van Coppenolle) à fleurs semi-doubles; bonne variété rappelant l'*Azalea Reine des Belges* et le surpassant en beauté.

Senecio Tagetes (LINDLEY), *Gardener's Chronicle*, 23 juillet 1857. —
Famille des Composées. — Syngénésie Polygamie-superflue.

Le Jardin de la Société d'horticulture de Londres est redevable à M. Skinner de l'introduction de ce nouveau *Senecio*. C'est une plante grimpante, sufruticuleuse, à tiges minces striées, portant des feuilles pétiolées ovées, arrondies à la base, denticulées, à peine angulenses, de la grandeur de celles du *Fuchsia globosa*. Les capitules forment des cymes larges de 2 à 5 pouces; ligules du rayon au nombre de quatorze environ, de couleur orangée plus ou moins brillante : ceci est encore incertain, dit M. Lindley, car la plante cultivée à Chiswick n'a pas encore fleuri et la description est faite d'après des échantillons secs envoyés du Mexique par M. Skinner. — Nous aurons donc probablement à revenir sur le compte de cette espèce qui se rapproche des *Solanum volubilis* et *Bogotensis*.

CULTURE MARAÎCHÈRE.

Il y a belle heure que nous vous avons, par anticipation, entretenus des cultures de la fin de l'été et de l'automne; pour le moment donc, nous n'en parlerons pas. Il y a belle heure aussi que nous vous avons dit notre mot sur l'état des potagers, et si nous avions à le redire, nous ne bifferions pas un mot de nos assertions; au contraire, nous pourrions y ajouter. Personnellement, nous n'avons pas à nous plaindre; il y a mieux, nous nous réjouissons, nous avons plus et plus beau que les années dernières, mais si la Pologne était ivre quand Auguste avait bu, il ne s'ensuit pas précisément que tous les jardiniers soient dans la joie, parce que votre serviteur, en véritable égoïste, bat des mains et

se mire dans ses légumes, sur un tout petit coin de l'Ardenne. Non, non, les jardiniers, en général, ne sont pas contents, et ils ont leurs raisons pour ne pas l'être. Misère dans la petite culture, abondance dans la grande; il y a compensation, et c'est ce qui nous console. Après tout, prenons les choses comme le bon Dieu nous les envoie; ne nous lamentons pas, puisque les lamentations ne mènent à rien, et faisons tout simplement des vœux pour que l'année 1858 soit un peu moins chaude que l'année 1857. Maintenant, passons.

Un de nos amis de Paris, qui est en même temps le vôtre, nous a adressé vers la fin de l'hiver toutes sortes de grains à essayer. De son côté, M. Panis nous a fait la même gracieuseté. Malheureusement, il convient que vous sachiez que, dans le nombre de ces graines, se trouvaient quantité de choux et de navets, c'est-à-dire des variétés qui ont eu leurs aises, comme le poisson sur la paille. Les unes n'ont point poussé; les autres ont été dévorées cinq ou six fois par les altises; les plus robustes, enfin, ne font pas bonne mine. Nous ne pouvons pas, en conscience, juger ces légumes sur un unique essai, pratiqué dans les conditions les plus défavorables, et vous dire sur la vue d'un ou de deux échantillons défectueux que ce sont des races à rejeter. Patience, nous y reviendrons. En attendant, permettez-nous de rapides observations sur une laitue qui nous est venue de la maison Vilmorin et qui porte le nom un peu prétentieux de *laitue romaine panachée améliorée*. Ce chicou a parfaitement réussi chez nous, mais son feuillage a quelque chose de sombre, d'attristant, de demi-deuil qui produit un mauvais effet. Première impression à mettre en ligne de compte. Cependant, il serait absurde de proscrire un légume, parce que sa couleur laisserait à désirer. C'est comme si nous proscrivions la grive en faveur du geai et l'ortofian en faveur du Martin Pêcheur. Nous manquerions au bon sens le plus vulgaire et mériterions la moquerie des gens d'esprit. Donc, tout en regrettant que le feuillage de la laitue romaine panachée et améliorée ne soit ni flatteur, ni appétissant, nous lui pardonnerions ce défaut, — car c'en est un au point de vue de l'effet et de la vente, — si la qualité était vraiment supérieure et de nature à le racheter. Mais vous saurez qu'il n'en est rien. Ceux qui ont amélioré la laitue panachée en question, n'ont point fait de prodige. Cette romaine, recommandée à tort, est mangeable sans doute, mais elle n'approche pas de notre grise maraichère et de notre verte, si tendre, si cassante, si jutense. Elle ne s'élève pas même au niveau de l'alphange à graine noire qui, du moins, a le mérite de fournir beaucoup et de monter lentement. La panachée améliorée ne fournit guère, ne se coiffe pas seule et s'emporte au galop. Ses feuilles extérieures sont un peu cotonneuses, à la manière des feuilles de notre grosse chicorée à racines; celles du cœur sont d'un blanc jaunâtre, fouetté de sang clair

et ont plus de tendance à se chiffonner qu'à se rompre. Pour une romaine, c'est un défaut capital.

Notre navet d'Orret est superbe et brille à côté des autres variétés comme une exception. C'est donc une conquête réalisée, une introduction précieuse qui ne nous échappera pas. Sous le climat de l'Ardenne, cette racine nous paraît tout aussi délicate que dans son propre pays. Nous l'avons comparée dernièrement au navet du Palatinat; autant, bien entendu, qu'on peut comparer une race sèche et une race tendre, et l'avantage en faveur du navet d'Orret n'était pas contestable.

Voilà pour le succès, voici pour l'échec. Nous voudrions étendre un peu la culture du chervis et remettre en honneur ce légume si vanté par Olivier de Serres et assez connu dans le pays de Liège, sous le nom de *carotte blanche*, bien que ses racines enchevêtrées n'aient rien de commun avec celles de nos carottes. Nous avons échoué l'année dernière; nous avons échoué cette année. La plante s'est emportée et la racine est devenue coriace comme du bois sec. Nous nous en prenons à notre terrain et aux fortes chaleurs. Bien certainement, le climat de la Belgique convient mieux au chervis que le climat du midi de la France. Qu'on lui donne des terrains frais et des arrosages copieux, et l'on réussira, mieux encore en Ardenne que partout ailleurs.

A diverses reprises, nous vous avons parlé des ravages des larves parmi les plantes repiquées, notamment parmi les choux, choux-raves et rutabagas. Aujourd'hui, nous sommes heureux de vous apprendre que des moyens préservatifs ont été découverts. Un curé du canton de Houffalize a sauvé ses plantes repiquées en les arrosant avec de l'eau de suie; dans certaines localités du canton de Durbuy, on se sert, à cet effet, de cendres lessivées, que l'on jette dans les trous avant la transplantation. Ce procédé s'étend, se généralise et passe pour infailible. Pour notre compte, nous ne le connaissons pas, et, en même temps que nous en prenons note, nous engageons nos lecteurs à ne point le perdre de vue.

Pierre qui roule n'amasse pas mousse, dit un vieux proverbe, ce qui revient à établir qu'on ne fait point fortune en courant. Le proverbe a du bon, mais tout en nous inclinant devant sa sagesse, nous n'en roulons pas moins de canton en canton, et aussi, parfois, de province en province; et, en roulant, nous découvrons çà et là des choses que nous ne soupçonnions guère. Tout à l'heure, nous vous citons l'efficacité des cendres lessivées contre les larves du potager. Qu'en saurions-nous, sans nos excursions? Maintenant, nous allons vous entretenir des cloches en osier, si peu répandues et cependant si utiles pour les cultures précoces, les plantes sensibles à la gelée, les repiquages et le bouturage. C'est à Tirlemont que nous les avons vu employer pour la

première fois sur une assez grande échelle, et nous nous demandons pourquoi on ne les emploie pas partout. Ces cloches, que vous connaissez probablement, mais que d'autres ne connaissent pas, sont tout simplement de petits paniers façonnés en forme de nids à pigeons, munis de quatre pieds, et couverts extérieurement de couleur à l'huile. Chacun de ces paniers coûte vingt centimes environ et dure au moins trois ans. Ce n'est donc pas la mer à boire.

Avec les cloches en osier, nous pouvons avancer d'une quinzaine certaines de nos récoltes. Pour les amateurs, c'est quelque chose ; pour les jardiniers, c'est plus encore. La peur des gelées tardives, nous oblige sans cesse à reculer nos semis ou la transplantation de jeunes légumes levés sur couche. Eh bien, avec des cloches en osier, nous recouvrons pendant la nuit et découvrons le jour ; par conséquent, plus de petites gelées à redouter. Nous aurons, si nous le voulons, des haricots prêts à fleurir, quand ceux du voisin, cultivés à ciel découvert, ne commenceront qu'à sortir de terre ; des laitues prêtes à pommer quand, autre part, elles seront à peine bonnes à repiquer. Pas n'est besoin d'allonger les citations pour démontrer l'importance des cloches en jardinage. Nous ferons observer, en outre, qu'en temps de sécheresse, ces cloches sont excellentes pour préserver les plantes repiquées et les boutures des atteintes du soleil. C'est assurément plus qu'il n'en faut pour les recommander à l'attention des jardiniers et des amateurs.

Notre correspondance ne serait pas complète, si nous ne disions un mot de la conservation des porte-graines. Nous avons déjà agité cette question dans un des numéros de ce journal (mars 1857, p. 56), dans l'article consacré à ce sujet, nous avons donné le conseil de maintenir les porte-graines en cave pendant l'hiver, de les en sortir au moment de la pousse et de les transporter dans un appartement froid, à l'exposition de la lumière du jour. A ce propos, une remarque nous a été soumise ; on nous a dit que si, dans la plupart des cas, notre recommandation pouvait être suivie, elle ne pouvait cependant pas l'être toujours. Les cultivateurs n'ont pas souvent de pièce disponible, et il peut arriver que ceux qui en ont se laissent surprendre par une germination anticipée en cave. On ne songe pas toujours à dégager ses porte-graines du sable qui les recouvre, et un beau jour, l'on est tout surpris d'avoir des germes d'un demi-pied de longueur, au moment même où l'on s'imaginait que la végétation ne devait faire aucun mouvement. La remarque est juste, elle est fondée. Nous avons, en effet, des caves traîtresses, sur lesquelles il y aurait imprudence à compter, des caves où la germination des porte-graines commence dès le mois de janvier. Le cas devient embarrassant.

Pour éviter cet inconvénient, nous conseillons une pratique suivie

dans un grand nombre de localités. Elle consiste en ceci : On ouvre un large trou dans une des parties les plus sèches du jardin, puis tout autour, et même au milieu de ce trou, on dispose toutes les racines de porte-graines, racines de betterave, de carotte, de chou-rave, de navet, de céleri, etc., par lits d'une simple rangée, avec du sable ou de la terre sèche au-dessus de chaque lit. Dans cette disposition, l'extrémité des racines occupe la circonférence, tandis que le collet regarde le centre de la fosse. Une fois la conserve établie, on forme avec un pieu et des perchettes une petite charpente au-dessus de la fosse, charpente que l'on recouvre de paille, de façon à sauvegarder les porte-graines, pendant l'hiver, contre les rafales, les pluies et les neiges. Seulement, chaque fois que, dans la saison rigoureuse, il survient des jours de soleil et de douce température, on écarte un peu la paille du toit pour donner l'air aux plantes. A la sortie de l'hiver, quand les fortes gelées ne sont plus à craindre, on donne un peu plus de jour encore pour retarder la germination, et, un peu plus tard, on enlève tout à fait la paille.

En procédant ainsi, les racines ne s'épuisent pas en pousses étiolées, et quand on transplante des porte-graines en pleine végétation, on a du moins des feuilles vertes et robustes qui contiennent leur développement régulier et n'ont rien à craindre des gelées tardives. Avec nos porte-graines étiolées en cave, nous ne pouvons pas toujours répondre du succès ; pour peu que les nuits soient froides, les fanes pourrissent et parfois aussi les racines.

P. JOIGNEAUX.

POMOLOGIE.

FRUITS PEU CONNUS ET RECOMMANDABLES

PAR LEURS BONNES QUALITÉS.

POMMES.

Pomme neige (*Annales de Pomologie*, t. IV, p. 77).

Cette pomme, que nous considérons, dit M. Hennan, comme la meilleure de celles mûrissant en août, est à peine connue en dehors des anciens pays de Liège, de Namur et de Limbourg; nous estimons qu'elle est originaire de l'une ou de l'autre de ces provinces, où, depuis un temps immémorial, elle est en très-haute estime comme fruit d'été. On l'a quelquefois confondue avec d'autres pommes étrangères, qui ont

avec la nôtre quelque affinité, quelques traits de ressemblance, notamment avec la *Calville blanche d'été*, de Knoop (*Madeleine blanche* de Noisette, *Jardin fruitier*), et avec la vraie *Calville blanche d'été* de Miller et de Diel, qui est une variété différente de la première. Cette opinion a été accréditée par des pépiniéristes d'un légitime renom en Belgique, mais nous la croyons erronée. Notre *Pomme neige* s'en distingue par plusieurs caractères qu'il serait trop long d'énumérer, entre lesquels nous mentionnerons seulement le volume qui est moindre, et le mérite qui est incontestablement supérieur.

La *Pomme neige*, ajoute M. Hennau, est un fruit moyen (6 centimètres de diamètre sur 5 au moins de largeur), de forme globuleuse, se rétrécissant un peu vers l'œil. Le calice, dont les divisions sont longues et recoquillées, est clos et occupe une cavité peu profonde, d'où partent, sans faire trop de saillie, quatre ou cinq côtes, peu proéminentes sur la périphérie du fruit. Le pédoncule, long et mince, d'un vert clair, s'implante profondément dans une cavité infundibuliforme unie et régulière.

L'épicarpe (peau) lisse, fin, luisant, un peu onctueux au toucher, et d'un vert légèrement nuancé de jaune citron du côté de l'ombre, revêt une teinte jaune moins indécise du côté du soleil, où se remarquent souvent des tiquetures à bords rougeâtres; ailleurs les points sont gris, clair-semés, fort apparents. L'éclatante blancheur de sa chair très-fine, très-délicate, justifie pleinement le nom qu'elle a reçu; l'eau est abondante, sapide, rafraîchissante, d'un arôme suave. De nombreux pépins brun-marron, ovoïdes, occupent, sans les remplir, des loges relativement spacieuses. C'est là l'un des caractères du genre *Calville*, dans lequel cette pomme nous semble devoir être rangée.

L'arbre, de moyenne vigueur, un peu lent à fructifier, devient très-fertile dans l'âge adulte. Il ne doit pas prendre place dans les vergers, à moins qu'ils ne soient parfaitement abrités des vents d'ouest, attendu que le fruit, une fois parvenu à sa maturité, tombe au moindre vent. Nous conseillons donc de le cultiver sur nain. Le bois est de couleur brun-olive nuancé de jaune. Les jeunes rameaux, d'une teinte rougeâtre, sont assez grêles et divariqués; les lenticelles y sont peu nombreuses, peu apparentes. Les feuilles sont assez amples, épaisses, ovoïdes, obtusément et régulièrement dentelées, duvetées en dessous. Le pétiole est long, fort, un peu teinté de rouge clair.

Ajoutons, en terminant, que plus d'une ménagère experte nous a beaucoup vanté l'emploi de la *Pomme neige*, pour certaines conserves.

(Texte de M. C. A. Hennau.)

Pomme Duchesse d'Oldenbourg (*Annales de Pomologie*, t. IV, p. 81).

Cette pomme, qui nous semble appartenir à la famille des Calvilles bâtardes (Gulderlinge), est de date récente et nous n'avons pu en trouver la description nulle part. Originnaire de Russie, elle porte avec elle, pour ainsi dire, son certificat d'origine, comme les pommes *Alexandre I^{er}*, *Blanche d'Astrucan*, etc. Nous voulons parler de cette sécrétion onctueuse dont la prévoyante nature a revêtu leur épicarpe délicat, pour les protéger contre les rigueurs du climat moscovite. Elle a été introduite en Angleterre, il y a quelques années, sous le nom de *Duchess of Oldenburgh*, par M. Kirke, pépiniériste à Brompton. Elle s'est parfaitement acclimatée chez nous, où elle porte d'abondantes récoltes, sans jamais tromper nos espérances, même dans les années les moins favorables.

Cette pomme est d'une forme assez irrégulière, gibbeuse et d'un volume plus que moyen, mesurant communément 6 centimètres de hauteur sur 7 à 8 de diamètre. Le pédoncule, extrêmement court, s'implante dans une cavité peu profonde, aux bords évasés, assez unis, et plus ou moins largement maculée de gris-verdâtre. Le calice, ordinairement clos, aux divisions touffues, allongées, d'un vert-brunâtre, occupe une cavité profonde, bosselée et brusquement décline. L'épicarpe (peau) d'abord vert clair et jaunissant plus tard, est teinté et lavé de rouge cerise du côté du soleil : coloris qui se ternit et s'efface graduellement dans les parties restées à l'ombre. Çà et là, se montrent à peine quelques petits points blanchâtres. La chair est blanche, grenue, légère; une fois exposée à l'air, elle prend rapidement une teinte jaunâtre, si elle est mûre. Son eau, sucrée, acidule, est abondante et d'un très-agréable parfum, qui nous semble rappeler un peu l'arome de l'Ananas. Les loges et le trognon qui sont fort amples, contiennent des pepins brun marron, obovales, parfois avortés.

La *Pomme Duchesse d'Oldenbourg* mûrit vers le 15 août, et doit se consommer dans la quinzaine. On voit combien est précieuse à pareille époque cette nouvelle variété : moins du reste pour le dessert que pour les usages culinaires.

L'arbre d'ailleurs, répétons-le, est d'une remarquable fertilité; ajoutons que sa complexion est saine et rustique. Le bois est brun nuancé, olive-verdâtre, tiqueté de rares lenticelles grises peu saillantes. Le jeune bois se teint de rouge obscur vers la partie exposée aux rayons solaires. Les feuilles sont amples, épaisses, ovales-acuminées, d'un vert luisant sur la page supérieure, cotonneuses en dessous, d'une serrature régulière peu profonde; les pétioles sont forts, tomenteux; les stipules linéaires.

(Texte de M. C. A. Hennau.)

MISCELLANÉES.

CULTURE DU TRITONIA AUREA.

Le *Tritonia aurea* (Pappe et Hook, *Bot. Mag.*, pl. 4553) est une charmante plante bulbeuse voisine des *Ixia* et appartenant comme ces dernières à la famille des Iridées et à la Triandrie monogynie. Quelques auteurs, il est vrai, considèrent le genre *Tritonia* établi par Ker aux dépens du genre *Ixia*, comme un double emploi de ce dernier ; mais comme il est généralement adopté aujourd'hui et que notre plante est connue des amateurs sous le nom de *Tritonia aurea*, nous nous tiendrons à cette dénomination. Le *Tritonia* à fleurs dorées est originaire du district de George dans la colonie du Cap et a été introduit par MM. Pappe et Villett qui en envoyèrent des bulbes vers 1847 à M. Backhouse, horticulteur à York, en Angleterre ; la beauté et le nombre de ses fleurs, sa taille assez élevée, et sa culture assez facile, ont acquis une juste réputation à cette espèce, la plus belle d'un genre déjà riche en jolies plantes. Le scape s'élève souvent de 60 à 75 centimètres de hauteur ; il est feuillé vers le bas et se termine par une ample panicule chargée de grandes fleurs d'un orange brillant, passant au rouge et de longue durée ; les feuilles sont distiques, longues (moins longues que le scape), étroites, linéaires, ensiformes et striées. Étamines et style très-saillants et très-longs. Le bulbe est assez grand, subglobuleux, strié, brun, et émet de nombreux jets latéraux.

La mi-février ou le commencement de mars est l'époque la plus favorable pour la mise en pots des bulbes ; plus tard on risquerait de briser la pousse supérieure de nature très-fragile et de retarder ainsi considérablement le développement de la plante ; à l'époque prescrite pour le repotage, cette pousse n'a souvent que quelques millimètres de hauteur et offre moins de chances d'être endommagée. On plante six bulbes, les plus forts possible (les jeunes seront traités séparément) dans de larges pots que l'on aura préalablement bien drainés au moyen d'un lit de 5 à 4 centimètres d'épaisseur de tessons, de gros gravier et de morceaux de charbon de bois, et rempli d'un mélange par parties égales de terreau de feuilles consommées, de terre argileuse sableuse et de terre de bruyère tourbeuse, auquel on aura ajouté une certaine quantité de sable. Quelques personnes tamisent leurs terres avant de les employer ; ce travail est inutile ; il est bien préférable de se servir de sols non tamisés, qui permettent aux eaux d'arrosement de les pénétrer plus facilement et de les traverser sans y séjourner longtemps. En plantant les bulbes, il faut avoir soin de les enfoncer assez profon-

dément, de manière à ce qu'ils soient recouverts d'au moins 5 à 6 centimètres de terre; on bassine légèrement pour affermir le sol; les arrosages subséquents sont différés jusqu'à l'apparition des pousses au-dessus du sol. La plantation achevée, on porte les pots dans une bache froide; là les *Tritonia* se développeront peu à peu, mais d'une manière régulière; évitez tout surcroît de chaleur, car s'il est vrai que ces plantes végèteront plus rapidement sous une température de 18 à 20 degrés centigrades, la floraison sera aussi moins belle, la panicule moins grande, le port général plus faible que lorsqu'elles sont soumises à un traitement moins excitant. Une fois en pleine végétation, on les arrosera fréquemment, on aura de plus recours aux seringages, très-utiles pour les garantir des attaques de l'araignée rouge, insecte qui affectionne beaucoup trop les *Tritonia*; on reconnaît ses ravages à la teinte jaune des feuilles; si les seringages étaient impuissants à chasser cette vermine, il faudrait laver les feuilles et la tige avec de l'eau de savon noir. On placera les *Tritonia*, dès qu'ils seront bien développés et vigoureux, dans un lieu abrité du jardin en plein air où ils formeront leur panicule en toute liberté; on devra, pour jouir longtemps de leurs brillantes corolles, les rentrer dans l'orangerie, là elles feront les délices de l'amateur pendant les mois d'août et de septembre.

On peut également planter les *Tritonia* en plate-bande, à exposition chaude et abritée, dans de la terre de bruyère tourbeuse et sableuse, où ils rivaliseront de beauté avec les fastueux *Gladiolus psittacinus*.

Les gros bulbes sont entourés de bulbilles que l'on enlève au moment de la plantation et que l'on élève en pots et dans un compost plus sablonneux que celui indiqué pour les vieux bulbes. Ces bulbilles formeront deux ou trois années après des exemplaires de force à fleurir.

Après la floraison, on reporte les plantes dans une bache froide, en les exposant en plein soleil; on continue les arrosements afin d'aoûter complètement les feuilles et d'endurcir les bulbes; on les diminue lorsque le feuillage commence à se faner pour les suspendre complètement lors de sa chute. On conserve les pots dans un endroit sec et à l'abri de la gelée jusqu'en février. Quelques cultivateurs n'accordent à ces plantes qu'un mois ou deux de repos, les repotent vers la mi-octobre, et plongent les pots dans une couche de vieille tannée, mélangée de fumier d'étable frais, qu'ils recouvrent de panneaux et de paillassons pendant l'hiver. Par cette méthode on obtient une floraison un peu plus précoce, mais on a plus d'embarras que par notre système. Cette méthode est surtout bonne pour les *Sparaxis*, *Babiana*, *Ixia*, *Oxalis*, *Lachenalia*, *Gladiolus*, etc., et plusieurs *Tritonia*, qui souvent commencent à fleurir dès les premiers jours de mai. On a remarqué qu'en recouvrant le lit de tessons, qui forme le drainage des pots, d'une couche de fumier de vache bien décomposé, les glaïeuls plantés en octobre acquéraient une vigueur remarquable.

PUBLICATIONS BOTANIQUES ET HORTICOLES

DES PAYS-BAS.

Paris, août 1857.

Nous avons remarqué à l'Exposition d'horticulture quelques ouvrages hollandais présentés par M. Vattermare, le directeur des échanges littéraires internationaux. Nous avons cru devoir en dire quelques mots à cause de leur valeur, en même temps que pour donner un aperçu de l'importance de la littérature botanique néerlandaise.

L'histoire naturelle, et particulièrement celle des plantes, est une des branches scientifiques les plus cultivées dans les Pays-Bas; mais malheureusement, grâce à la langue de ce pays très-peu connue, les publications des Blume, des de Vriese, des Miquel, des Junghuhn (1), etc., ne sont consultées que par un très-petit nombre de savants, tandis que l'horticulture, par exemple, pourrait leur faire de nombreux emprunts. *L'Illustration des Rafflesias* est un échantillon de ces beaux travaux. On connaît ces magnifiques végétaux, remarquables à la fois par leur dimension et leur manière d'être, ces fleurs si phénoménales qui se développent comme des champignons sur la tige d'un arbre (appartenant à une espèce de *Cissus*) dont elles sont les parasites. On trouve dans le texte (en français) de l'ouvrage à la suite de l'exposé purement botanique, des détails minutieux sur la forme et la grandeur des fleurs de *Rafflesia*, mais qui ne peuvent néanmoins nous permettre une description fidèle, car pour de telles plantes la représentation figurée est indispensable afin d'en donner une idée quelque peu exacte. Dans ce rapport, les planches de *L'Illustration des Rafflesias* (2) sont on ne peut plus fidèles, car elles ont été dessinées sur les lieux mêmes; celle qui représente la végétation de la *Rafflesia Rochussenii* au mont Salak (Java) mérite l'attention du botaniste et de l'artiste, elle offre un tableau saisissant de la nature tropicale dans toute sa luxuriante fécondité, telle qu'elle se montre sous le climat si chaud et si humide de la Malaisie.

Il est une autre publication de la Hollande sur laquelle nous nous appesantirons quelque peu : nous voulons parler du *Tuinbouw*

(1) On trouve un catalogue très-complet des publications sur l'histoire naturelle des Indes néerlandaises dans l'ouvrage du docteur JUNGHUHN. *Java; zijne gedaante zijn plantentooi en invendige bouw* (Java; sa forme, les plantes qui forment, sa formation géologique). Amsterdam, 2^e édit., 1852-1854. Gr. in-8^o, t. I. p. 179-199.

(2) *Illustration des Rafflesias Rochussenii et Patma d'après les recherches faites aux îles de Java et de Nèssa Kambangan* (près Java) par MM. TEYSMANN et S. BINNENDYK de *Buitenzorg*; par M. H. DE VRIESE. Leyde, 1854. in-fol., et six planches.

flora (1). Dans les volumes parus nous avons trouvé plusieurs travaux intéressants dont l'énumération ne sera pas sans utilité. L'année 1854 nous offre un mémoire très-curieux sur les Ignames de la Chine et du Japon (*Schân-yô* en chinois, *Naga-imo*, *Yamma-imo* en japonais), d'après les ouvrages originaux de ces contrées par M. J. Hoffmann, l'interprète du roi de Hollande pour le japonais (p. 289-505), une note sur les lis de montagne du Japon (*Lilium jama-juri*, Sieb., p. 519-520); des descriptions de l'épicéa (*Picea alba*, Lam., avec deux planches, p. 515-516), du *Bilbergia thyrsoides*, Mart. (planche, p. 555-555), etc. L'année 1855 renferme aussi des documents sur l'Igname en partie inédits, en partie d'après les revues françaises (p. 56-40, 529-551, 546-555); une note de Siebold, le fameux explorateur du Japon sur les nouvelles espèces de patates de ce pays qu'il a introduites dans son jardin de Leyde (p. 281-285); des descriptions du *Thajopsis dolabrata* (p. 1-2, planche); du *Cedrus deodora* (p. 95); du Mangoustan (*Garcinia Mangostana*, p. 96); de l'herbe de Para (*Panicum jumentorum*, p. 285-287); des mémoires sur l'introduction du quinquina du Pérou à Java (p. 151-161, 257-271), sur une nouvelle nomenclature des palmiers des jardins des Indes orientales néerlandaises (p. 560-571), sur le développement des plantes de Surinam et sur l'état prospère de cette colonie (p. 12-52, 44-55), et un travail sur la culture des Orchidées (p. 97-128, 161-192, 225-256, 289-526; en tout plus de 120 pages). Dans le volume de 1856 nous trouvons des notions sur le Cyprès pleureur de l'Himalaya *Cupressus funebris*, p. 1-5), sur le *Cyclanthera pedata*, Schrad. (p. 49); sur l'herbe de Para (*Panicum jumentorum*, p. 25-26); sur une plante potagère propre à tenir lieu des épinards (*Pircunia esculenta*, Miquel, p. 84-86); sur les espèces du genre *Aeschynanthus* (p. 152-159); sur la culture de l'Igname de Chine (p. 65-64); sur l'origine des Calebasses (55-57); des travaux concernant les Palmiers considérés sous le rapport de leurs attributs botaniques, de leur culture, de leur utilité industrielle (p. 57-65); l'histoire de la Vanille, un nouveau produit des Indes orientales néerlandaises (p. 55-49, 65-83, avec deux planches de la *Vanilla Guyanensis* et deux planches de la *Vanilla planifolia*); un nouvel examen touchant le Camphrier de Sumatra et de Bornéo (*Dryobalanops Camphora*, p. 86-110); l'arbre Gutta-percha des Indes néerlandaises (*Isouandra gutta*, p. 195-258 et planche); la culture des plantes japonaises à Leyde par

(1) *Tuinbouw flora van Nederland en zijne overzeesche bezittingen*, uitgegeven onder de bescherming van Z. M. den koning door de koninklijke Nederlandsche Maatschappij tot aanmoediging van den Tuinbouw. Leyde, 1854-1856, 8^e derde deel (*Flore des Jardins de la Neerlande et de ses possessions d'outre-mer*, publiée sous le patronage de S. M. le roi par la Société royale néerlandaise pour l'encouragement de l'horticulture).

M. de Siebold (p. 140-152); un mémoire très-curieux sur l'âge des arbres (p. 115-128, 161-192, 245-256).

Nous pensons que ces extraits suffiront pour faire comprendre tout l'intérêt qu'offrent les publications néerlandaises aux sciences de la botanique et de l'horticulture. L'agriculture, en ce qui concerne nos colonies, y trouvera aussi de précieux renseignements; car en fait de cultures tropicales il faut se rappeler que les Hollandais ont su développer à Java, sur une vaste échelle, les cultures du thé, de la cochenille, du canellier étrangères au pays et sont parvenus à fonder un système agricole des plus remarquables.

PAUL MADINIEZ.

DE LA CULTURE EN PLEINE TERRE DES ROSIERS THÉ

ET DE LA NOUVELLE ROSE JAUNE ISABELLA GRAY.

Les Rosiers Thé étant plus délicats que la plupart de leurs congénères, exigent certains soins de culture et un abri pendant nos froids rigoureux; l'humidité et les changements brusques de température de nos climats inconstants les détruisent plus qu'un froid rigoureux mais continu. Il est certain qu'on peut conserver en pleine terre la majeure partie des Rosiers Thé en drainant suffisamment le sol: les alternances de gelée et de dégel n'ont plus alors cette influence si fatale aux plantes qui croissent dans un terrain peu perméable. Il faudra, si l'on voulait tenter cette expérience, creuser le sol à une profondeur de 50 à 60 centimètres, charger le fond d'une couche de tessons de pots, de morceaux de briques, de plâtras et autres matériaux poreux. Cette couche, épaisse d'au moins 16 à 18 centimètres, sera ensuite recouverte jusqu'à la hauteur voulue du compost suivant: terre franche et fumier consommé par parties égales; on ajoutera, pour rendre le mélange plus perméable, une certaine quantité de gros sable. On plantera les Rosiers dans ce terrain ainsi préparé; ils y fleuriront fort bien, car ils se plaisent dans un sol riche et léger. Si la terre du jardin était de nature perméable, on se bornerait à la fumer convenablement. A l'approche des grands froids, on fichera en terre, çà et là autour des rosiers, des frondes sèches de la grande Fougère des bois (*Pteris Aquilina*); ce simple abri est un des meilleurs que nous connaissions; on peut aussi se servir de paille et de paillassons, mais sans perdre de vue que les rosiers ne doivent jamais être tellement couverts que la circulation de l'air soit complètement arrêtée. Nous le répétons, un abri léger pendant les froids intenses suffira si le sol est bien drainé. Beaucoup d'amateurs relèvent leurs rosiers à l'entrée de l'hiver pour les héberger en bêche ou en serre froide; mais en observant nos recommandations, cette déplanta-

tion devient inutile, tant pour les variétés franches de pied que pour celles greffées ou écussonnées.

Les Rosiers Thé bien cultivés forment la tribu la plus intéressante du genre rosier, soit qu'on les élève autour des piliers de la serre froide ou qu'on les palisse contre un mur. Les meilleurs sujets pour recevoir les greffes et les écussons de Rosiers Thé sont la *Rosa Banksiæ* variété *Fortunei*, à fleurs blanches, plus rustique que les autres (1), et la *Rosa canina* ou églantier ordinaire.

Parmi les plus belles Roses Thé viendra briller la rose *Isabella Gray*, obtenue de semis dans la Caroline du sud aux États-Unis, par M. Gray, et récemment introduite en Angleterre; elle fleurit très-abondamment et croît avec vigueur. Ses fleurs sont d'un beau jaune doré uniforme, c'est-à-dire sans aucune de ces teintes saumonées, jaune citron ou chamois, que l'on observe communément dans cette classe de roses, grandes, bien faites et d'une odeur très-suave. L'exposition du 7 avril dernier, de la Société d'horticulture de Londres, comprenait de magnifiques contingents de Rosiers forcés, entre autres une variété jaunâtre nommée *Ochroleuca*, portant 45 fleurs, objet de l'admiration générale; « mais, dit le rapporteur de cette exposition (*Gardener's Chronicle*, 11 avril 1857), le principal bijou de cette partie de l'exhibition était un nouveau Rosier Thé grimpant, à fleurs d'un jaune foncé, provenant de la Caroline du Sud, présenté par M. Low, horticulteur à Clapton, près Londres. Bien que la plante eût un peu souffert du transport, on pouvait néanmoins juger de son mérite; elle portait au delà de quarante fleurs grandes et doubles, et d'un coloris presque aussi beau que celui de l'ancienne variété *jaune à fleurs doubles*, si difficile à porter. Ce serait donc une acquisition précieuse si cette nouvelle va-

(1) M. J. Cherpin, dans son intéressant *Journal des Roses et des Vergers*, Lyon, 4^e année, 1^{re} livraison, dit à propos de la greffe de Rosiers sur *Banks jaune*, imaginée par M. A. L. et décrite en ces termes dans une publication du midi de la France: « On obtient par cette greffe de longues guirlandes de roses. Le *Banks* s'élève beaucoup; il a une végétation vigoureuse; les rosiers remontants greffés sur les tiges ont donné dans l'année un développement de 6 à 7 mètres. Le Rosier *Banks* fleurit plus tôt que nos rosiers remontants; la floraison des roses greffées a devancé de trois semaines celle des variétés greffées sur églantiers. » Peut-être ce moyen est-il praticable dans le Midi, mais dans nos contrées, ajoute M. Cherpin, et dans le Nord où le froid sévit rigoureusement, le *Banks*, même la variété à fleurs jaunes, ne peut guère être conservé qu'avec beaucoup de soins. Nous ne pensons pas, du reste, que les greffes soient faciles à la reprise et durent longtemps sur cette espèce. Plusieurs variétés de *Multiflores*, dont la végétation est aussi luxuriante que celle du *Banks*, nous paraissent offrir des avantages plus certains aux amateurs. Nous les engageons néanmoins à tenter l'essai recommandé par les horticulteurs du Midi. — Les observations de M. Cherpin sont fort justes quant aux anciens *Banks*, mais la variété *Fortunei* à fleurs blanches est employée en Angleterre comme étant plus rustique.

riété tient les belles promesses qu'elle vient de faire. Le rapporteur ajoute qu'il y a déjà en Angleterre deux ou trois *Miss Gray* dont les qualités n'ont point encore été appréciées, de telle sorte que les amateurs doivent être sur leurs gardes et bien spécifier dans leurs demandes la variété exposée à Chiswick.

Dans le numéro du 4 juillet du *Gardener's Chronicle*, nous lisons sous la signature de M. T. Rivers, rosoman et pomologue distingué, que « M. Andrew Gray, ex-chef jardinier chez M. Buist à Philadelphie, s'établit, il y a environ huit ans, à Charleston (Caroline du Sud) et s'attacha à la culture des Rosiers; il sema des graines de la Rose noisette Chromatelle (*Cloth of Gold* des Anglais), et choisit dans ce semis deux variétés, l'une qu'il nomma *Isabella Gray*, l'autre *Jane Hardy*; la première fleurit fort bien en Amérique, sans toutefois égaler en beauté la Rose Chromatelle; la seconde fleurit mal. Il y a environ trois ans que M. Buist envoya la rose Isabelle Gray en Angleterre, dont la première floraison a eu lieu cette année. Il n'existe donc qu'une seule Rose Isabelle Gray, qui probablement deviendra une fort bonne variété florifère. »

M. William Paul, cultivateur renommé de rosiers, écrit à son tour qu'il n'existe qu'une seule rose américaine, *Isabella Gray*, obtenue par M. Gray, et envoyée en premier lieu à M. Paul par M. Buist; de telle sorte que les personnes qui ont acheté l'an dernier ce rosier, peuvent être assurées de son identité.

Nous avons cru devoir entrer dans quelques détails à l'égard d'une variété aussi remarquable, d'autant plus que son prix actuel est assez élevé (10 à 20 francs).

NOUVEAU FRUIT COMESTIBLE DU CHILI.

Eugenia Ugni (MOLINA).

Le programme de l'exposition de fruits du 24 octobre 1857, émis par la Société d'horticulture de Londres, ouvre un concours pour la plus belle assiettée de fruits d'*Eugenia ugni*; le premier prix est d'une valeur de 50 francs; le second, de 25; ces deux prix sont offerts en faveur de ce nouveau et précieux fruit par M. C.-W. Dilke, membre de la Société. — On se demande quelle est donc l'importance de ce fruit que l'on semble placer sur un pied d'égalité dans le programme des concours avec les ananas, les raisins et les oranges? C'est l'importance qui s'attache à l'introduction d'un fruit reconnu délicieux, mûrissant sous notre climat!

La plante nommée *Eugenia ugni* est originaire du Chili, où elle fut

remarquée, au commencement du siècle dernier, par le célèbre voyageur le père Feuillée, qui en publia une description et une figure sous le nom de *Mirtillo*. C'est un arbrisseau touffu, à feuilles toujours vertes, d'une couleur plus foncée et d'une texture plus épaisse que celles du myrte auquel l'*Eugenia ugni* ressemble beaucoup. Il paraît plus rustique que le myrte, à en juger par la facilité avec laquelle une plante en la possession de M. Lindley a traversé les deux derniers hivers dans une bâche humide, non chauffée et exposée au Nord; le froid ne lui fit aucun mal.

Les fleurs sont blanches, teintées de carmin et offrent une apparence particulière comme si elles étaient de cire; elles pendent solitaires entre les feuilles. Le fruit consiste en baies rondes, d'un violet noirâtre, et du volume des baies du groseillier noir ou cassis, dont le goût, lorsqu'elles sont mûres, ressemble à celui produit par un mélange de fraises, d'ananas et de goyaves violettes (fruit du *Psidium cattleianum* Lindl.) (1). « Selon mon opinion, » ajoute M. Lindley, auquel nous empruntons ces détails (*Gardener's Chronicle*, 18 avril 1857). « Le fruit de l'*Eugenia ugni* est un des plus agréables au goût qui ait été introduit dans les cultures; et bien que le peu de grosseur des baies semble soulever des objections, leur abondance compense leur peu de volume. »

L'*Eugenia ugni* possède une grande qualité, celle d'être d'une culture facile, et il n'y a pas de raison, croyons-nous, pour qu'on ne puisse le cultiver partout où le myrte ordinaire peut vivre. Il exige, lorsque les fruits sont noués, la plus forte somme de chaleur possible; ainsi les pieds cultivés en pots doivent, dès que leurs fleurs ont passé, être exposés en plein soleil dans la partie la plus chaude du jardin, par exemple, au pied d'un mur au midi; on pourrait même, pour être plus certain de la récolte, établir au-dessus des plantes une toiture temporaire pour les préserver de la fraîcheur des nuits; si on les laisse en serre froide, on les placera assez près des vitres et de manière à ce qu'ils reçoivent en plein les rayons solaires. Ces remarques, dit M. Lindley, sont de simples suggestions; les essais qui vont se tenter cette année permettront de mieux connaître les errements de la culture de cet intéressant arbrisseau; une grande quantité de pieds ont été vendus depuis peu, à différentes personnes, probablement en vue du concours du mois d'octobre; les différents résultats obtenus serviront de leçon pour l'avenir.

Les fruits dégustés par M. Lindley provenaient de plantes cultivées dans une serre de MM. Veitch; une médaille fut décernée à ces émi-

(1) Le *Psidium cattleianum*, originaire du Brésil, est réputé comme produisant les meilleures goyaves; le fruit est d'un brun orangé; sa pulpe offre la consistance et le goût d'une fraise.

nents horticulteurs à l'exposition du mois de juin 1856, pour l'envoi de ces fruits.

L'Eugenia ugni est assez multiplié actuellement pour que l'on puisse s'en procurer facilement de jeunes plantes à un prix fort bas. Il serait à désirer que quelques amateurs du centre et du midi de la France voulussent bien tenter cette culture en plein air.

NOTES SUR LES PROPRIÉTÉS MÉDICINALES

DE QUELQUES PLANTES INDIGÈNES.

Capsella bursa pastoris D. C. (THLASPI, LIN.). — Famille des Crucifères.

Français : *Tabouret, Bourse à berger*. — Anglais : *Shepherd's purse*. — Allemand : *Die Hirtentasche*. — Hollandais : *Herders-Taschjes*.

Description. — Tige de un à deux pieds, dressée, rameuse, munie de quelques poils. Feuilles radicales roncées, un peu velues, sub-ciliées sur les bords, étalées en rosette ; les caulinaires dentées, incisées, hastées, semi-amplexicaules. Fleurs blanches petites terminales. Silicule (fruit) triangulaire, comprimée, glabre, échancrée au sommet.

Cette plante annuelle, très-commune, se trouve dans toute l'Europe, aux bords des chemins, dans les endroits cultivés, sur les murs, etc. Elle croît presque toute l'année.

Comme la plupart des Crucifères, cette plante possède des propriétés qui ne sont pas à dédaigner, malgré cela elle est pour ainsi dire proscrite de la matière médicale ou du moins reléguée dans l'oubli, sans doute parce qu'elle est trop commune.

Elle passe pour astringente. La plante entière pelée est conseillée en topiques pour les douleurs rhumatismales, les hémorroïdes, etc. On a obtenu, par l'administration de son suc, de très-bons résultats dans les maladies de poitrine et principalement dans l'hémoptysie (crachement de sang), maladie dans laquelle M. le docteur Devos de Bruxelles en préconise l'usage, par suite des succès qu'il en a obtenus.

Son suc est recommandé à la dose de deux à quatre onces, contre les éjections sanguines, même pour les bestiaux.

Les campagnards se servent fréquemment de cette plante pour arrêter toute espèce d'hémorragies, tant pour leurs semblables que pour les animaux domestiques.

B.





Lerenium Bourgae Schultze.

DORONICUM BOURGOEI. (SCHULTZ-BIPONT.)

(Planche XIX.)

Il nous a semblé utile de donner une bonne figure de ce joli *Doronicum* dont nous avons publié une description dans notre numéro du mois d'août 1857, page 175 ; car il est probable que les catalogues de marchands grainiers en offriront des graines prochainement ; et les amateurs pourront juger, par notre planche, du mérite de cette nouveauté. — C'est une plante d'orangerie comme les Cinéraires des îles Canaries, avec lesquelles elle a la plus grande analogie ; les botanistes, et, entre autres, M. le professeur Schultz-Bipont, qui s'occupe particulièrement de la famille des Composées, légitiment la distinction du genre *Doronicum* sur ce que les akènes du disque sont munis d'un pappus, tandis que les akènes du rayon en sont dépourvus. Le port, l'inflorescence, le coloris même des fleurs rappellent les Cinéraires, et nous ne serions pas surpris que notre *Doronicum* n'en fasse un jour partie.

Le *Doronicum Bourgoei* fleurit très-abondamment au printemps ; sa culture, des plus faciles, se résume en celle des Cinéraires. Sa multiplication a lieu par les graines qu'il donne assez facilement et par le bouturage des jets latéraux.

PRUNE POND'S SEEDLING.

(Planche XX.)

Ce fruit, très-distingué par son volume, l'un des plus considérables du genre, a été obtenu en Angleterre il y a quelques années et n'est pas encore très-répandu sur le continent ; il est de seconde qualité, mais sa beauté, la vigueur et la fertilité de l'arbre, lui donnent droit à une place dans toutes les collections d'amateurs.

La forme de la *Pond's Seedling* est ovale, allongée, amincie vers le pédoncule, arrondie au sommet vers lequel son diamètre augmente ; la rainure, très-apparante, un peu plus profonde vers le haut, partage le fruit en deux moitiés inégales ; il mesure en longueur 6 à 7 centimètres sur 4 à 4 et demi de diamètre.

Le point pistillaire est peu apparent, petit, rond, brun, placé à fleur du fruit. Le pédoncule, long et gros, vert, renflé à son sommet, est implanté dans une cavité arrondie et peu profonde. La peau, rongeviolacé, ponctuée de points gris et couverte d'une pruine bleuâtre, est épaisse et se sépare facilement de la chair. Celle-ci est jaune, succulente, demi-fondante, sucrée, mais sans arôme particulier bien caractérisé.

Le noyau est ovale, long de trois centimètres, large de un et demi, tronqué à sa base et se terminant en pointe effilée à son sommet; les joues sont rugueuses, les arêtes du ventre tranchantes, divisées par un sillon étroit et profond; ses arêtes dorsales sont largement espacées; celle du milieu est obtuse, tandis que les latérales sont tranchantes. Le noyau, en se séparant de la chair, en retient quelques parcelles.

Cette prune mûrit, en Belgique, du 15 au 50 du mois de septembre; elle tient fortement à l'arbre et se fendille rarement par la pluie.

L'arbre, très-vigoureux, a le bois gris-brun; les rameaux de l'année sont longs, droits, lisses; leur couleur est rouge-brun. Le gemme est pointu, gris-verdâtre. Les feuilles, vert foncé, velues, ovales-lancéolées, ont environ 12 centimètres de longueur sur 6 de largeur; vers le milieu, leur pétiole est cannelé, long de 5 à 4 centimètres.

(A. ROYER, *Annales de Pomologie belge et étrangère*, livraisons 4-5, 1857.)

On peut se procurer cette belle prune chez la plupart de nos pépiniéristes.

L'exemplaire figuré provient d'un arbre cultivé en pyramide.

REVUE DES PLANTES RARES OU NOUVELLES.

1° SERRE CHAUDE.

Dendrobium nobile, var. **pallidiflorum**, figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 5005. — Famille des Orchidées.

Cette variété diffère surtout du type par ses pédoncules uniflores, par ses fleurs moins grandes, à pétales plus étroits, et par l'absence du beau coloris rose et de la large macule rouge de sang qui orne le tube du labelle du type. Telle qu'elle est, cette plante est fort jolie et ressemble beaucoup au *Dendrobium crepidatum*; son labelle pubescent est d'un jaune de soufre pâle, à lobes latéraux marqués de stries purpurines; les sépales et les pétales de couleur blanchâtre sont bordés de rose, de sorte qu'en somme cette variété à fleurs pâles nous paraît aussi élégante que le type à fleurs roses.

M. Van Houtte, de Gand, en possède des exemplaires.



Agave densiflora (W. HOOKER), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 5006. —
Famille des Amaryllidées. — Hexandrie Monogynie.

Il est peu de groupes de plantes dont l'étude soit moins avancée que celui des *Agave*, *Littœa*, *Fourcroya*, *Dasyllirion*, etc. Les fragments que l'on trouve dans les herbiers sont insuffisants, sinon pour l'analyse des fleurs, du moins pour la description du port, du feuillage, etc. La nature charnue de ces plantes, le volume considérable auquel elles atteignent, s'opposent à ce que les naturalistes explorateurs les comprennent dans leur butin de plantes sèches; et, dans tous les cas, de pareils échantillons sont trop déformés pour que le botaniste puisse les décrire avec succès. Ce n'est donc que sur des pieds cultivés en Europe que l'étude de ces plantes pittoresques et ornementales peut se faire; et jusqu'à ce jour, bien que le nombre d'espèces cultivées soit assez grand, soit à cause de leur rare floraison ou de l'inadvertance des possesseurs d'exemplaires en fleurs, peu d'entre elles ont été décrites d'une manière satisfaisante. On commence à s'occuper sérieusement de ces nobles végétaux; de grandes collections ont été formées au Jardin royal de Kew, dans divers jardins botaniques de l'Allemagne, de la Hollande, de la Belgique et de la France; enfin leur culture est mieux comprise; on peut donc inférer que, grâce à ces diverses causes, la connaissance de ces sortes d'Amaryllidées fera bientôt assez de progrès pour faire justice de cette foule d'espèces et de genres adoptés provisoirement. Un botaniste allemand, M. Kunth, a décrit trente-huit espèces d'Agaves qu'il partage en trois sections: 1^o scape paniculé-rameux; 2^o scape simple, fleurs disposées en épi et sessiles; et 3^o espèces à classer (incertaines). La plante qui fait l'objet de cet article appartient à la deuxième section; sir W. Hooker la considère comme nouvelle, car, dit-il, elle ne s'accorde avec aucune des espèces décrites par Kunth.

L'*Agave densiflora* fait partie de la collection de plantes grasses du Jardin de Kew; on le croit originaire du Mexique. C'est une espèce acaulé pourvue de nombreuses feuilles: les externes étalées horizontalement, les autres assumant graduellement une direction érigée, les centrales sont tout à fait dressées; toutes sont obovées, lancéolées, dilatées à la base, épaisses, roides, se terminant en une pointe fine; bords inégalement épineux-dentés; dents érigées-étalées, courtes, à base large, à peine longues d'une ligne, dures, cornées, presque noires; la largeur des feuilles varie de 4 à 5 pouces, leur longueur n'atteint pas trois pieds; elles sont convexes à la surface inférieure, presque planes ou canaliculées en dessus ou concaves près de l'extrémité; leur couleur est le vert foncé sans aucune teinte glauque.

Le scape, haut d'environ 6 pieds (épi compris), et d'un diamètre

dépassant un pouce, s'élève d'entre les feuilles terminales ; à sa base se trouvent deux ou trois feuilles étroites qui passent de suite en de longues bractées (5 à 4 pouces) subulées et membraneuses, d'abord vertes, ensuite d'un brun pâle, nombreuses, plus ou moins érigées ou étalées, ou même défléchies. L'épi s'allonge à mesure que les fleurs se montrent et finit par atteindre une longueur de plus de 1 pied, chargé d'innombrables boutons cylindriques, acuminés, vert pâle, rapprochés les uns des autres de manière à former une masse dense et compacte. Les fleurs s'épanouissent du bas vers le sommet ; l'épi assume bientôt un aspect fusiforme, large, étroit vers le bas, et de couleur brunâtre par la présence des fleurs fanées et pendantes ; plus haut apparaît une large bande de fleurs jaunâtres très-avancées, mais non fanées ; au-dessus s'élève une zone où domine le riche violet des étamines et du pistil des corolles récemment ouvertes ; enfin le sommet est formé par les boutons. Les fleurs, souvent seulement pourvues d'étamines, sont très-rapprochées et très-nombreuses, sessiles, chaque paire soustendue par une bractée subulée. Périclype d'un jaune verdâtre, hypocratéri-forme ; les segments du limbe étalés-réfléchis, sphacelés à l'extrémité. Filets plus de deux fois aussi longs que le périclype, violets. Anthères longues, versatiles, d'un violet foncé, jaune à la dissémination de l'abondant pollen. Ovaire elliptique, un peu anguleux, trilobulaire ; graines nombreuses, disposées sur deux rangs dans chaque loge. Style plus court que les étamines, gros et filiforme. Stigmate obtus, un peu dilaté.

Agave maculata (REGEL), figuré dans la *Garten Flora*,
mai 1857, pl. 158.

Cette espèce fort remarquable a été obtenue au Jardin impérial de botanique à Saint-Petersbourg, de graines envoyées du Mexique par M. Karwinski, voyageur naturaliste, dont le nom est bien connu des amateurs de Cactées. — Les feuilles radicales sont réunies de manière à former une belle touffe d'un effet très-ornemental ; elles sont linéaires lancéolées, coriaces, en gouttière en dessus, convexes en dessous, mais sans carène, recourbées, à bordure très-étroite, transparente et blanche, avec de très-fines dentelures ; leur couleur générale est le vert-clair orné sur les côtés de la feuille de taches d'un beau brun qui se détachent nettement sur le fond ; leur longueur est d'environ 50 centimètres, leur largeur de 5. La hampe s'élève du milieu du faisceau des feuilles à une hauteur d'environ 1 mètre seulement ; elle porte dans le haut des grappes peu fournies de fleurs dressées, mêlées de verdâtre et de pourpre.

Wormia excelsa (JACKSON), figuré dans la *Flore des Jardins du royaume des Pays-Bas*, 5^e et 6^e livraisons, 1857. — Syn. : *Capellia multiflora* (BLUME). — Famille des Dilléniacées. — Polyandrie Polygynie.

Le genre *Wormia* se compose d'arbres ou d'arbrisseaux sarmenteux croissant à Madagascar, à Ceylan, à Java, et dans les régions tropicales de la Nouvelle-Hollande ; leurs feuilles alternes sont pétiolées, ovales, coriaces, sinuées-dentées, penninervées, aréolées-veinées en dessous ; le pétiole est souvent ailé, à base calleuse ; les stipules sont grandes, oblongues, acuminées ; les pédoncules sont anguleux et se disposent en racèmes souvent unilatéraux ou paniculés, situés vers le sommet des rameaux ; les fleurs sont blanches ou jaunes, à calice pentaphylle ; folioles subarrondies, persistantes ; la corolle offre cinq pétales, hypogynes, décidues ; étamines en nombre indéfini, hypogynes, multisériées, de longueur égale ; anthères biloculaires, allongées-linéaires, s'ouvrant au sommet par une fente courte. Cinq à dix ovaires, uniloculaires, libres ; ovules nombreux, bisériés. Styles terminaux, subulés, filiformes ; stigmates émarginés. Capsules folliculiformes, déhiscentes par la suture ventrale, contenant de 8 à 12 graines enveloppées chacune par un arille pulpeux.

Le *Wormia excelsa* est un arbre très-élevé et d'une rare beauté, que M. Blume rencontra dans l'île de Noussa-Cambangau, et M. Reinwardt dans plusieurs localités de l'île de Java ; il se distingue par ses grandes feuilles elliptiques oblongues, à pétiole subailé.

« Nous regrettons, disent les savants rédacteurs de la *Floré des Jardins du royaume des Pays-Bas*, que nous n'ayons pu conserver la nomenclature du docteur Blume, qui avait dédié cette belle plante au plus noble des protecteurs que la science ait jamais eu parmi les gouverneurs généraux des Indes orientales néerlandaises. Mais nous sommes tout à fait d'accord avec MM. Hooker et Thomson, qu'elle doit être rapportée au genre *Wormia*. L'opportunité ne manquera pas de dédier un nouveau genre parmi les formes majestueuses de l'Inde, à feu S. E. le baron Vander Capellen. »

Le Jardin botanique de Leyden doit l'introduction de cette noble plante à M. Teysmann, jardinier en chef de Buitenzorg, qui parvint à en envoyer un pied vivant en Europe en 1855.

Nous faisons des vœux pour que le *Wormia excelsa*, dont la multiplication se fait par boutures et par le marcottage, puisse bientôt orner nos serres de son port majestueux.

2^o SERRE FROIDE ET PLEINE TERRE.

Rhododendron calophyllum (NUTTALL), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 5002. — Famille des Éricacées. — Décandrie Monogynie.

Ce Rosage est une des nombreuses découvertes faites par M. Booth dans les montagnes du Bootan ; des exemplaires provenus de graines envoyées par cet explorateur à M. Nuttall ont fleuri en mai dernier. Ces plantes ont atteint une hauteur de 5 pieds, et sont garnies de fortes branches assez étalées ; les jeunes rameaux sont écailleux. Feuilles longues de 5 à 5 pouces, fermes, roides, coriaces, ovées, oblongues ou à peu près elliptiques, d'un vert foncé luisant, penninervées, obtuses à la base, très-aiguës au sommet ; la face inférieure est glauque dans les jeunes feuilles, ferrugineuse chez les adultes ; on y observe une immense quantité d'écailles orbiculaires peltées, dont on retrouve quelques-unes sur les veines de la face supérieure. Pétiole long d'environ trois quarts de pouce, très-robuste, d'un vert brunâtre. Le corymbe se compose de quatre ou cinq grandes et belles fleurs ; les écailles bractéales sont amples, ovées, concaves, membraneuses et déciduës. Pédoncules courts et écailleux. Calice très-écailleux, court, à cinq lobes : ceux-ci arrondis, égaux ou à peu près. Corolle longue d'environ 5 pouces et large d'autant vers le limbe, d'un blanc pur légèrement teinté de jaune verdâtre ; elle est tubuleuse, campanulée, un peu ringente ; le limbe est profondément découpé en cinq lobes larges, étalés, un peu ondulés et aigus ; les deux lobes inférieurs sont plus fortement fendus que les autres. Étamines plus courtes que la corolle, au nombre de dix-huit à vingt ; filets glabres ; anthères d'un brun violacé, duveteuses. Ovaire à dix loges ou plus, assis sur un disque ou anneau charnu, très-écailleux, ainsi que le style qui est fort long. Stigmate large et pelté.

Ce beau Rosage a le défaut d'émettre d'entre les corymbes de fleurs de nouvelles pousses à rameaux écailleux et garnies de stipules, qui forment une sorte de verticille autour de l'inflorescence, et nuisent considérablement à sa beauté et à sa netteté.

Le *Rhododendron calophyllum* est actuellement coté à un prix fort bas chez la plupart des horticulteurs ; son magnifique feuillage le range parmi les plantes d'ornement.

Azalea occidentalis (TORREY et GRAY), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 5005. — Syn. : *Azalea calendulacea* (HOOK et ARNOTT). — Famille des Éricacées. — Pentandrie Monogynie.

Le dessin que donne sir W. Hooker dans le *Botanical Magazine* a été fait d'après un superbe exemplaire communiqué par MM. Veitch,

provenu de graines envoyées de la Californie par M. W. Lobb. Cette espèce, qui se trouve dans plusieurs parties de l'Amérique septentrionale situées vers l'océan Pacifique, se rapproche beaucoup de l'*Azalea calendulacea*, et semble même devoir s'y rapporter : le feuillage est semblable ; la forme et la structure des fleurs est identique ; la différence n'existe que dans la couleur des corolles : ainsi celles de l'*Azalea calendulacea* sont colorées en jaune ou en orange, passant à une teinte feu ; tandis que les fleurs de l'*Azalea occidentalis* sont blanches rayées de rouge sur le tube et à l'extrémité externe des segments ; enfin le lobe supérieur du limbe de la corolle a le disque intérieurement jaune. Sir W. Hooker ajoute que les descriptions des *Azalea viscosa*, *nudiflora* et *calendulacea* des parties orientales de l'Amérique septentrionale ne lui semblent nullement satisfaisantes, car des caractères qui leur sont assignés, peu sont vraiment permanents, et la difficulté de trouver des caractères fixes est encore plus grande lorsqu'on étudie les nombreuses variétés et hybrides que possèdent nos jardins. C'est le seul *Azalea* que l'on ait rencontré à l'ouest des Montagnes Rocheuses. Sa vigueur, son beau port, ses amples corymbes de grandes fleurs d'un blanc carné recommandent l'*Azalea occidentalis* à l'attention des amateurs.

Conifères nouvelles.

M. le professeur de Visiani, directeur du Jardin botanique de Padoue, a décrit dans un mémoire intitulé *Illustrazione delle Piante nuove o rare dell' orto botanico di Padova*, trois nouvelles Conifères ; ce sont :

Pinus Parolinii (VISIANI). Cette espèce croît, dit-on, à l'état sauvage sur les versants et dans les vallées du mont Ida, en Bithynie, où elle forme, à elle seule, de vastes forêts. Un exemplaire existe dans le jardin du comte Parolini, à Bassano ; il est âgé de 54 ans, et a atteint une hauteur d'environ 14 mètres. Ce nouveau *Pinus* se distingue du *Pinus Pallasiana* par la forme de sa tête en parasol et par quelques particularités dans les cônes ; du *Pinus Halepensis* par cette même forme en parasol, par des feuilles un peu plus fortes et plus longues, et par ses cônes presque sessiles. Ne serait-ce pas le *Pinus Salzmanni* ? se demande M. Lindley dans le *Gardener's Chronicle*, en donnant la description des trois Conifères d'après le mémoire du botaniste italien.

Juniperus Bonatiana (VISIANI). Ce Genévrier est cultivé dans le Jardin botanique de Padoue ; il y porte fruit en mai et juin. Ses baies, d'un bleu noirâtre, sont globuleuses, pédunculées, et présentent quatre ou cinq tubercules. Il est voisin des *Juniperus Sabinoïdes*, *turbinata* et *thurifera*, mais s'en distingue par la teinte vert d'herbe glauque

qui le caractérise. Ses rameaux sont très-étalés. M. Lindley observe que le professeur de Visiani indique ailleurs que les baies sont vertes et glauques, et qu'il les figure même ainsi.

Juniperus Cabiancæ (VISIANI). Cette espèce arborescente est cultivée dans le jardin de M. Cabianca, à Longa (province de Vicence), qui l'avait reçu de Belgique sous le nom de *Juniperus phœnicea*, auquel il ressemble, mais dont il diffère cependant par ses feuilles aiguës, ses branches quadrangulaires, et par ses baies à deux ou trois lobes, tronquées ou émarginées d'un gris terne et non d'un brun luisant vif comme dans le *Juniperus phœnicea*. Le *Juniperus Cabiancæ* devrait être comparé, dit M. Lindley, avec le *Juniperus sinensis*.

Les journaux horticoles annoncent différentes variétés nouvelles :

En *Azalées*, la variété *Amœna lateritia*, hybride obtenu par le mariage de l'*Amœna amœna* et de l'*Amœna lateritia*; les fleurs offrent le coloris de ce dernier et le caractère particulier au premier de fleurs sans calice; c'est une hybride très-florifère. L'*Amœna amœna grandiflora*, qui ne diffère de la précédente variété que par sa riche laque carminée; l'*Amœna amœna floribunda* se distingue par ses grandes et nombreuses fleurs rose carné ou carmin clair. (*Floricultural Cabinet*, août 1837.)

M. Dupuy-Jamain, horticulteur à Paris, a obtenu trois variétés d'*Azalea* vigoureuses et très-florifères; leurs fleurs, de première grandeur, sont très-régulières. La variété *Julius de Saint-Projet* est rose ponctué de rouge à la base supérieure des lobes supérieurs de la corolle; la seconde variété, ayant pour nom *Coquette de Paris*, porte des fleurs d'un blanc pur ligné et strié d'un beau rouge carmin; la troisième est l'*Azalea Paul Dupuy*; ses corolles, d'un rouge brique, sont ornées de ponctuations carminées à la base des lobes supérieurs. La première et la seconde variété seront mises le printemps suivant au commerce au prix de 40 francs chacune. (*Horticulteur français*, avec planche, numéro de juillet 1837.)

En *Chrysanthèmes*, le *Floricultural Cabinet* mentionne *Desdemona*, fauve et saumon, fleurs grandes, doubles, fort belles. — *King of Anemones*; forme d'Anémone; fleurs grandes et belles, d'un cramoisi violet; coloris distinct. — *Madame Sentir*, fleurs d'un blanc pur, anémiformes; charmante variété. — *Ninette*, variété lilliputienne, couleur de soufre, très-double, formant presque boule; floraison pyramidale; belle variété d'un aspect particulier. — Ces Chrysanthèmes ont été mises dans le commerce anglais par M. Salter.



CULTURE MARAÎCHÈRE.

Je débute par un reproche. Une fois n'est pas coutume. Mon dernier article est entaché de petites incorrections qui ne font plaisir ni à l'œil ni à l'oreille, et me prouvent que l'épreuve corrigée et retournée de Saint-Hubert à Bruxelles s'est égarée quelque part, avant d'arriver à destination. Me voici dégagé de l'affaire, et c'est tout ce que je voulais.

Durant le mois qui vient de s'écouler, j'ai fait de bonnes étapes, visité plusieurs provinces et vu de près des centaines de potagers. Dans le nombre, il y en a de beaux, mais c'est l'exception, et nous saurons l'hiver prochain ce que vaudront les légumes. Je n'ai rien remarqué de véritablement nouveau, attendu que les nouveautés sont rares sous le soleil et que l'on tient souvent pour telles des plantes peu répandues, comme, par exemple, la tomate en poire et la tomate cerise, rouge et jaune. Je vous les cite entre mille, parce qu'elles sont rares dans les potagers et que plusieurs jardiniers ont appelé mon attention sur elles. Ce sont, il faut en convenir, de charmants légumes ; leurs fruits, disposés en grappes, ornent très-bien les dessous d'espalier et mûrissent en même temps que ceux de la tomate commune. Les valent-ils ? Là est la question.

On m'a signalé aussi, de loin en loin, *l'endive dorée lente à monter*. Je la connais pour l'avoir vue et cultivée cette année même, et je n'hésite pas à la recommander. C'est beau et bon, deux qualités qui ne vont pas toujours de pair. L'endive dorée a le mérite, en outre, de ne pas s'emporter en tiges, comme la plupart de nos variétés très-vantées, d'où je conclus que l'on pourrait, sans inconvénient, la semer de bonne heure.

J'ai à vous entretenir à présent d'une nouvelle variété de pomme de terre, qui me semble parfaitement caractérisée et que j'ai obtenue de semis l'année dernière. Les tubercules, d'un rouge pâle, sont d'un beau volume, un peu allongés, sensiblement aplatis et d'excellente qualité. Ce qui caractérise surtout cette variété, c'est la soudure des folioles terminales des feuilles. Sur le même pied, il n'est pas rare de voir trois folioles soudées exactement, de manière à n'en former qu'une seule, et cela sur un certain nombre de feuilles : quelquefois, la soudure ne réunit que deux folioles ; quelquefois aussi, cette soudure reste imparfaite quoique bien accusée. Cette observation ne paraît s'appliquer qu'à la variété en question ; le caractère indiqué ne se retrouve nulle part dans notre collection qui, Dieu merci, est cependant l'une des plus

variées de la Belgique. Si j'attache de l'importance à cette soudure multipliée des folioles, c'est qu'elle dénote une grande énergie de végétation, et peut-être une race robuste qui n'aura pas à souffrir de la maladie, et qui, sans être précoce, ne sera pas non plus tardive. Cette année, la variété dont je vous entretiens a été épargnée par la gale, tandis que les autres, y compris ses plus proches voisines, ont été fort maltraitées par cette maladie, que nous nommons ici la *rogne* et qu'ailleurs on appelle *rerrues* : ne me demandez pas quelle est la cause de cette affection ; je l'ignore. En Ardenne, dans la province de Namur et aussi dans la province de Liège, on la met sur le compte de la chaux, mais comme je n'ai pas employé de chaux, depuis que je m'occupe de cultures légumières, il y a lieu de croire que cette substance n'est pas la cause unique.

Les insectes continuent leurs ravages au potager. On prétend que cela vient de ce que nous dérangeons parfois l'ordre naturel des choses ; que si nous avions des égards pour les taupes, il n'en serait plus ainsi. Pour mon compte, je n'ai pas eu le temps de déranger l'ordre naturel en question, je n'ai pas tendu un seul piège aux taupes, je n'en ai supprimé aucune cette année ; elles ont pu prendre librement et ont pris possession du potager ; elles ont fouillé, miné, soulevé tout à leur aise, et malgré ces puissants auxiliaires, je ne me trouve pas mieux partagé, sous le rapport des insectes nuisibles, que mes voisins du pénitencier, par exemple, qui n'ont pas une seule taupe dans leur jardin. A voir ce qui se passe au-dessus du sol, à portée de l'œil nu, j'ai bien peur qu'il ne se passe de vilaines choses en dessous ; quand je découvre des larves de taupin, un autre petit ver blanc que je ne connais pas de nom et une troisième larve d'un gris sale parmi les oignons, je me demande ce que nous découvrirons ces jours-ci parmi nos racines, carottes, panais, salsifis, scorsonères, etc.

A propos d'animaux qui nous font des misères à n'en pas finir, je vous dirai, si vous ne le savez déjà, que les rats ont un goût prononcé pour les fèves de marais, et qu'en moins de deux nuits, un seul de ces animaux dépouillerait plusieurs planches de leurs gousses desséchées. Dernièrement, et pour la première fois, nous avons été témoin du fait à Marchin, dans le potager de M. le comte de Robiano. Le maraudeur a été pris, et nous signalons ceux de sa race à la vigilance des cultivateurs.

Nous voici arrivé au moment de récolter les racines pour nos provisions d'hiver. C'est une grosse affaire. Ne nous pressons pas trop, et avant de commencer l'opération, consultons le baromètre. Méfions-nous du brouillard et de l'humidité de l'air ; ne sortons nos racines de terre qu'après la chute de la rosée, par une journée sèche, et laissons-les deux ou trois heures sur le sol pour bien les ressuyer, avant

de les mettre en cave ou en silos. Négliger cette précaution facile, c'est s'exposer bénévolement à perdre une partie de ses produits par la pourriture.

Il n'y a pas huit jours qu'on se plaignait du chaud, et avec quelque raison ; à l'heure où j'écris ces lignes, on se plaint de la pluie. Nous ne sommes jamais contents. Sous le climat de l'Ardenne, nous avons eu, comme autre part, de la sécheresse à tout cuire, et des terres qui auraient bu, sans se reprendre, l'eau d'un étang. Votre serviteur n'a cependant pas donné une goutte d'eau à ses légumes, cultivés dans les cailloux et en plein midi, non, pas une goutte, si ce n'est aux concombres et aux courges ; et malgré cela, il y a eu végétation luxuriante. Pourquoi cela ? Parce que les terres légères, copieusement fumées et foulées à outrance, maintiennent toujours assez de fraîcheur au pied des plantes et leur permettent de lutter avec avantage contre les sécheresses persistantes. Quand je vois un potager souffrir beaucoup de la chaleur, je me dis qu'il y a de la faute de celui qui le cultive. On ce potager n'a pas été défoncé convenablement, ou bien encore, on lui a marchandé le bon fumier d'étable, ou bien enfin la terre n'a pas été suffisamment plombée. Je sais que l'eau est un agent puissant dans le jardinage, qu'avec elle on réalise des merveilles, que sans elle il est impossible de lancer les récoltes au pas de course ; mais je sais aussi que sous le climat d'une bonne partie de la Belgique, on peut, à la rigueur, jardiner à sec quand on a fumé fort avec de l'engrais d'étable et plombé d'une manière irréprochable. J'en ai l'expérience ici et je l'invoque. J'ai fumé comme on fume dans les plus riches terres des Flandres ; j'ai tassé comme on ne tasse peut-être nulle part dans les pays de terre meuble, à coups de rouleau d'abord, à coups de talon entre les lignes ensuite, et cela tant que la terre a cédé, tant que les clous des souliers ont fait empreinte, et jusqu'à ce que les intervalles de mes lignes aient la solidité des vieux sentiers. C'est ce qui a soutenu et sauvé les produits. Et alors, même que l'année aurait été pluvieuse au lieu d'être sèche, je me féliciterais très-probablement encore de cette méthode. En raison de la pente du terrain, il aurait moins bu d'eau claire qu'un terrain meuble, m'aurait dépensé moins de fumier en pure perte, et aurait fourni constamment aux plantes une sève riche.

Je souhaite que ces observations soient utiles aux jardiniers et aux amateurs qui, dans les sols à fond sec et exposés au midi, ne savent pas toujours employer l'engrais convenable. J'en connais qui, en pareils cas, n'établissent aucune différence entre les fumiers secs d'écurie ou de bergerie et les fumiers frais de l'étable ou de la porcherie, aucune différence entre les composts riches en substances végétales et les engrais pulvérisés du commerce. Tant que la pluie leur vient en

aide, la végétation marche, mais dès qu'une longue sécheresse arrive, la végétation s'arrête. 1857 a été une rude leçon pour des milliers de cultivateurs de légumes, et il est à désirer qu'ils s'en souviennent et en profitent.

Les contre-temps et les mécomptes n'ont pas empêché les expositions de se produire cette année comme les années précédentes, mais les exposants ont invoqué et invoqueront encore le bénéfice des circonstances atténuantes. Toute imperfection, toute défectuosité est mise à la charge du soleil ; nos jardiniers lui font porter leurs péchés et ne le ménagent point. C'est le soleil qui a tout perdu, tout gâté, tout compromis ; sans lui, nous aurions vu des prodiges ; les hommes du métier nous l'affirment ; si nous n'en voyons nulle part, ce n'est pas de leur faute ; il y a eu cas de force majeure ; ils s'en lavent les mains et se disent blancs comme neige. — On nous montre du doigt des légumes et l'on nous dit : — Ça laisse à désirer, sans doute, mais c'est joli pour l'année. Dans certains cas, il y a du vrai ; nous ne demandons pas mieux que de faire la part du Ciel dans les choses de ce monde, mais il y a des bornes qu'il ne faudrait point dépasser et que l'on dépasse.

A propos d'exposition, je vous annonce, en finissant, et presque à titre d'événement, qu'il s'en prépare une pour le 11 octobre prochain, dans un village du cœur de l'Ardenne, à Bras, à 6 kilomètres de la ville de Saint-Hubert. Imaginez-vous que dans ce pays de bruyères et de terrains à 500 ou 400 francs l'hectare, au plus, il s'est trouvé une poignée de cultivateurs qui, livrés à eux-mêmes, ont pris le parti de démontrer que le Luxembourg valait mieux que sa réputation. C'est de l'audace, mais comme la fortune est capricieuse et se met assez volontiers du côté des audacieux, il y a lieu d'espérer. Nos hommes avaient beaucoup de bonne volonté et très-peu d'argent. Qu'ont-ils fait pour triompher de la situation ? Je vais vous le dire ; ils ont demandé à la députation permanente de la province l'autorisation d'organiser une loterie et d'émettre cinq cents billets ; la députation leur en a accordé mille à 1 franc pièce, et c'est à qui en aura dans la province. On ne se les arrache pas précisément, mais peu s'en faut. Premier succès. Une exposition horticole et agricole au beau milieu de l'Ardenne, se dit-on, mais c'est étonnant ; une exposition montée par de pauvres diables qui ont la foi, rien que la foi, pas de subside avec, pas de caisse, qui se permettent des affiches du grand format, en lettres rouges et noires, imprimées dans la capitale, et qui de plus ont l'aplomb de choisir pour juges de leurs produits des notabilités des provinces de Namur et de Liège ; mais, c'est prodigieux, c'est un tour de force. Eh ! mon Dieu, oui, c'est précisément cela, rien de plus, rien de moins, et je parierais que les choses iront pour le mieux. On distribuera des médailles de vermeil, des

médailles d'argent, des livres, des graines, des outils, puis l'on terminera par un banquet où l'on servira chevreuil, mouton d'Ardenne, jambon d'Ardenne, truites, etc.

P. JOIGNEAUX.

MISCELLANÉES.

NOTES ADDITIONNELLES

A LA CULTURE FORCÉE DES PÊCHERS EN POTS.

Un amateur écrit au *Gardener's Chronicle* (août 15, 1857) qu'il a mis en pratique le système de M. Saul (voir le numéro de juin 1857 de *l'Horticulteur praticien*), et que quelques détails sur le mode de traitement des pêchers à suivre depuis le mois d'août jusqu'au moment de les rentrer dans les forceries lui seraient fort utiles. « Ses arbres » sont, ajoute-t-il, exposés en plein air au soleil et dans un lieu bien » aéré, ainsi que le recommande M. Saul; mais il craint que le feuil- » lage devenu jaunâtre, çà et là, ne soit attaqué par les acares; on » seringue les plantes journellement et bientôt elles seront rempotées » dans de plus grands vases. Que doit-on faire ensuite? doit-on enterrer » les pots contre un mur exposé au nord, au midi, ou sous un abri » fermé, jusqu'au moment voulu pour les rentrer? » Voici la réponse de M. Saul à la demande du correspondant du *Gardener's Chronicle*; elle est de nature à intéresser les personnes qui s'occupent de cette culture et qui ont pu se faire les mêmes questions. « Les pêchers de votre correspondant sont probablement attaqués par l'acare (araignée rouge) et bien qu'ils soient seringués tous les jours, je demanderai si le dessous des feuilles est également seringué? Les pêchers en pots exigent à cet égard une grande attention. Je conseille donc les seringages jusque vers la fin de septembre, et de les discontinuer alors; cette opération doit se faire le matin une fois le mois d'août passé, car dorénavant les nuits deviennent froides et les gelées blanches se font souvent sentir avec intensité. Le repotage doit être fait de suite (vers la mi-août); et les pots employés seront assez grands pour que les arbres y puissent rester jusqu'à la campagne suivante. Si les plantes sont robustes et bien enracinées, et cultivées dans des pots de 10 pouces de diamètre par exemple, repotez-les dans des vases de 12 pouces, et elles s'en trouveront fort bien; et ainsi de suite pour les exemplaires plus forts. Il est essentiel, en repotant, de bien fouler la terre entre la motte et les parois du pot. Enterrez ensuite vos pots dans un lieu

aéré et exposé au soleil, soit près d'un mur au midi, soit dans tout autre endroit abrité des forts vents d'automne. La terre des pots doit absolument être préservée de l'humidité; des tuiles ou des ardoises seront disposées sur les vases de manière à rejeter la pluie. Au commencement d'octobre, enterrez-les derrière un mur au nord, où vous les laisserez jusqu'au moment requis pour les forcer. *Mais ne les placez pas sous un abri fermé*; le manque d'air leur serait très-nuisible. Un hangar ouvert, à toit vitré, serait, par contre, le meilleur emplacement que vous pourriez leur offrir; car la terre des pots se maintiendrait dans une excellente condition, les plantes recevraient l'air et la lumière en abondance, sans être surexcitées.

LE PTERIS AQUILINA OU FOUGÈRE COMMUNE,

EMPLOYÉ COMME ALIMENT.

La comparaison de notre *Pteris aquilina* (Fougère à l'aigle) avec le *Pteris esculenta*, Forster, de la Nouvelle-Zélande, a fait émettre au docteur Hooker, que ces deux plantes pourraient n'être que des formes variées d'une seule et même espèce; les propriétés esculentes de l'une et de l'autre sembleraient appuyer cette idée. On sait que notre Fougère est employée depuis fort longtemps dans certains cantons montagneux du centre de l'Europe comme matière à mélanger avec la farine de seigle dans la fabrication du pain, lorsque la pénurie de la récolte se fait sentir dans ces districts isolés. Le *Pteris esculenta* est recherché par les indigènes de l'Australie et des îles de la Polynésie, et M. le docteur Blume nous a dit que c'était un mets fort apprécié à Java; ce n'est plus comme substance additionnelle qu'il est employé, mais comme légume à l'instar de nos asperges; les jeunes frondes tendres et blanches sont coupées près des rhizomes avant leur sortie de terre, comme cela se pratique avec l'asperge; cuites dans l'eau et assaisonnées de sel, elles forment un plat très-agréable; les habitants de la Nouvelle-Zélande et de l'Australie réduisent les rhizomes en farine et en font des galettes.

Les propriétés esculentes des rhizomes de notre *Pteris aquilina* ayant été confirmées par les expériences du révérend docteur Berkeley, il s'agissait de savoir si leurs frondes possédaient les mêmes bonnes qualités que nous venons de faire connaître au *Pteris esculenta*. M. Benjamin Clarke s'est livré à l'étude de cette question, que ce savant regarde comme très-intéressante, parce que, dit-il, les propriétés des Fougères (et il paraîtrait, d'après les différentes observations recueillies sur leur emploi en médecine, qu'elles possèdent toutes les mêmes propriétés plus ou moins développées) sont toniques, anti-

bilieuses et principalement désobstruantes ; et par conséquent l'introduction d'une Fougère esculente dans notre système culinaire serait fort utile comme changement de nourriture pour les personnes souffrant de la dyspepsie et de ses suites.

Le résultat des expériences de M. B. Clarke, pendant six semaines, tend à confirmer la valeur esculente de notre *Pteris aquilina* ; les jeunes frondes ou pousses que l'on extrait presque blanches du sol, constituent un fort bon plat. M. Clarke, ne se fiant pas à sa seule opinion en cette matière de goût, fit parvenir des bottes de ce nouveau légume à différentes personnes sans leur en faire connaître le nom ; toutes répondirent qu'elles l'avaient trouvé supérieur à divers autres légumes auxquels elles le comparaient.

On doit couper au printemps les jeunes frondes aussitôt qu'elles commencent à poindre au-dessus de la terre et aussi bas que possible, près du rhizome (lequel est souvent à 50 et 40 centimètres et plus enfoncé dans le sol) ; si ces jeunes frondes sont bien blanches, une heure de cuisson suffira, si, au contraire, elles commencent à verdir, il faudra les faire bouillir pendant une heure et un quart ou une heure et demie et retrancher les parties foliacées. On ajoute une quantité de sel suffisante pour leur communiquer un léger goût salin. Mais ce légume conserve encore après la cuisson une saveur herbacée un peu âpre, assez semblable à celle du thé, aussi doit-on le manger avec une de ces sauces que l'on est dans l'usage de servir avec les asperges. Il est à croire que cette saveur disparaîtra lorsque le *Pteris aquilina* sera soumis à une culture spéciale, ou à quelques soins dans ses lieux de naissance, car M. Clarke a remarqué que des frondes longues de 6 à 8 pouces, bien blanchies dans du sable que l'on avait entassé sur les rhizomes, offraient à peine cette saveur herbacée qui pourrait déplaire dans le principe ; et en cet état, notre nouveau légume était préférable à l'épinard ; ses effets bienfaisants sur les organes digestifs étant même mis hors de cause.

Le *Pteris aquilina* croît abondamment dans nos bois et dans toute l'Europe ; il se retrouve en Amérique, en Afrique et en Asie ; et si nous adoptons l'opinion du docteur Hooker, que le *Pteris esculenta*, de Forster, en soit une forme que nous nommerions géographique, les îles de la Polynésie, la Nouvelle-Hollande nous l'offriraient également.

BIBLIOGRAPHIE.

NOUVEAU TRAITÉ DE CULTURE POTAGÈRE

DESTINÉ AUX CULTIVATEURS DE NOS CAMPAGNES, ETC., PAR M. JOIGNEAUX (1).

La botanique descriptive française a ses ouvrages généraux et ses ouvrages particuliers : — Les Flores de Lamarek et de Candolle, dont la 3^e édition date de 1813; *le Botanicon Gallicum* de Duby (1828); celle de Mutel (1834); tout récemment *la Flore de France*, par MM. Grenier et Godron (1848-1856); si cette dernière est de beaucoup la plus complète, cela tient à ce que ses auteurs ont pu consulter des Flores *locales* nouvelles faites avec soin; celles des environs de Paris, de MM. Cosson et Germain; du centre de la France, de M. Boreau; de Lorraine, de M. Godron; de l'Alsace, de M. Kirschleger, etc., et une foule de catalogues raisonnés.

Il n'en est pas de même de l'horticulture maraîchère. Elle est enseignée dans un seul traité général (*le Bon Jardinier*) que l'on peut consulter avec profit, mais qui est loin de suffire, et dans trois ouvrages composés dans un but particulier. MM. Moreau et Daverne, M. Courtois-Gérard, dans leurs manuels, entrent dans des détails précis, exacts sur la culture potagère telle qu'elle est pratiquée dans les marais de Paris. M. Maffre a publié un Manuel analogue sur la culture maraîchère du midi de la France. Peut-on penser que les quatre ouvrages que je viens de citer puissent suffire à la France entière, dont les climats et les terrains sont si variés !

Eh bien ! en dehors des trois Manuels en question, je n'en connais pas un seul *d'intérêt local*. S'il existe, je l'ignore.

Il faudrait que chacune de nos anciennes provinces, je n'ose pas dire encore chacun de nos départements, eût un Manuel approprié au sol, au climat, aux habitudes de la contrée. Serait-ce donc trop que de demander pour les plantes *utiles*, un travail analogue à celui qui a été fait et qui se poursuit tous les jours sur les plantes *sauvages* dans un but uniquement scientifique.

Ce court préambule m'était nécessaire pour faire justement apprécier une des qualités du *Nouveau Traité de culture potagère*, par M. Joigneaux, publié à Bruxelles en 1855, mais dont je n'ai eu connaissance qu'en 1857.

M. Joigneaux habite Saint-Hubert, dans le grand-duché de Luxembourg (chaîne des Ardennes); il a voulu enseigner la culture des plantes potagères aux habitants de l'Ardenne. Il a fait un *Traité local*, non point pour ceux qui savent ou croient savoir, pour les riches propriétaires, pour les jardiniers des villes, mais à l'usage des écoles primaires, des cultivateurs, de tous ceux enfin qui ne savent pas; la chose est assez neuve, assez importante pour qu'elle mérite d'être prise en considération et de rencontrer des imitateurs. Je ne puis résister au plaisir de lui laisser raconter dans quel but son livre a été conçu :

« Ce livre n'a pas été écrit pour les villes; nous n'y parlons ni de couches à » châssis vitrés, ni de bâches, attendu que les primeurs coûtent cher à produire » et que nous n'avons pas d'argent à jeter par les fenêtres. Nous nous en tenons

(1) Un vol. in-18; prix, *franco*, 2 fr. 25 c. — Paris, Auguste Goin, libraire-éditeur, quai des Grands-Augustins, 41. — Bruxelles, F. Parent, montagne de Sion, 17.

» tout simplement à la grosse culture maraîchère, à celle qui est à la portée de
» nos bourses et suffit à nos besoins. Nous prenons par la main l'homme qui ne
» sait absolument rien en matière de jardinage, nous l'aïdons à créer son potager,
» à le distribuer, à le clore ; nous l'aïdons à fabriquer ses engrais ; nous ne le per-
» dons pas de vue un seul instant ; nous voulons enfin qu'après nous avoir lu et
» compris, il obtienne chez lui, à deux pas de la ferme, et sans le secours de per-
» sonne, la plupart des beaux produits qu'il est obligé de tirer aujourd'hui des
» villes ; nous voulons qu'il connaisse les variétés nouvelles de légumes, qu'il les
» introduise dans son jardin, quitte à en chasser, pour cela, les races communes
» qui s'en vont de vieillesse ou de maladie ; nous voulons qu'il sache parfaitement
» tirer parti de ses produits ; nous voulons, enfin, l'amener à reconnaître que
» multiplier les légumes, c'est économiser sur le pain et se créer des ressources
» ignorées. » — Peut-on mieux penser et mieux dire ?

Il appartenait donc à l'un des auteurs du *Dictionnaire d'Agriculture*, praticien instruit et écrivain correct, d'essayer de populariser les meilleurs procédés de culture, de les mettre à la portée des *plus petits*, des pauvres, des illettrés. Il a fait une bonne action et un bon livre. Je vais prouver pourquoi le livre est bon.

Toutefois, je me permettrai une seule critique. J'ai été fâché de rencontrer dès la deuxième page de l'ouvrage de M. Joigneaux, l'appréciation suivante au sujet des écrits horticoles de MM. Vilmorin et Courtois-Gérard.

« La maison Vilmorin a son livre, la maison Courtois-Gérard a le sien... il ne
» dépendrait que de nous d'allonger la liste afin d'établir que, dans la plupart des
» cas, les traités de culture potagère ont été descendus au niveau des intérêts
» commerciaux, etc. »

Le *Manuel pratique de culture maraîchère*, de M. Courtois-Gérard, la *Description des Plantes potagères*, par M. Vilmorin, peuvent, j'en conviens, servir dans une certaine limite les intérêts commerciaux de leurs auteurs. A cela je ne trouve pas à redire, puisqu'ils servent surtout les intérêts de ceux qui achètent par les bons renseignements qu'ils renferment sur les procédés de culture et sur les mérites des variétés. — Les principaux marchands grainiers ont des jardins d'expérience, ils contrôlent les qualités et les défauts de chaque nouveauté. Je dois donc leur reconnaître toute compétence pour en parler.

Dans le premier chapitre du livre qui nous occupe : ce qu'il faut pour faire un bon potager ? l'auteur traite de la terre, de l'engrais, de l'eau, des outils et de la semence.

Dans le deuxième, il parle des fumures et des labours ; dans le troisième et dernier il groupe par *familles naturelles* les 56 espèces potagères dont il décrit la culture. Ces chapitres sont traités avec soin et dénotent une pratique exercée.

Passons au détail des légumes.

Les pommes de *choux-raves* demandent beaucoup d'eau au moment où elles paraissent. Il est nécessaire qu'elles se développent rapidement ; sans quoi des bourrelets rugueux se forment à la base et rendent le légume coriace.

Ne vous pressez pas trop de semer les *navets*, car les semis bâtifs réussissent rarement ; de deux choses l'une : ou les *altises* les détruisent après la levée, ou les plantes montent la plupart du temps.

M. Poiteau avait cru que les œufs de l'altise tenaient à la graine et qu'il suffisait, pour s'en débarrasser, de plonger cette graine pendant quelques heures dans de la forte saumure. Ce procédé ne nous a pas réussi.

Les *radis* ne réussissent bien qu'à la condition de pousser vite. Un sol de choix, un peu d'ombre, une température douce et des arrosements suivis, voilà ce qui leur faut. Attendez donc que la terre soit convenablement réchauffée pour semer.

Le *crambe maritime*, très-répandu en Angleterre, à peine connu en France et en

Belgique, est un excellent légume; comme en outre, il est d'une culture facile, il y a lieu de le croire destiné à faire tôt ou tard son chemin même dans nos campagnes. Contrairement à la pratique habituelle de couper les cœlletons une fois blanchis, M. Joigneaux conseille de détacher feuille par feuille en ayant soin d'épargner le cœur.

Les pois. Vous accorderez la préférence aux pois *Bivort, Prince Albert, Michaud de Hollaude, Rival de Danecroft, Daniel O'Roërke*, les plus précoces parmi les pois à grandes ou à demi-ramés. Quant aux tardifs, vous vous en tiendrez au *Knight* ou *ridé* et au pois *d'Auregnue*. Les *Knight* passent avec raison pour les plus sucrés de tous les pois; ne les semez que sur fumure ancienne.

Dans les pays chauds, la plantation par touffes est avantageuse en ce que les tiges ainsi groupées entretiennent bien la fraîcheur dans le sol; mais dans les climats humides et froids, il vaut mieux disposer les pois en lignes suivies, graine par graine. L'auteur conseille, sur une planche de 1 mètre 20 centimètres de largeur, deux lignes de pois; dans l'intervalle semer cerfeuil, céleri, navets; jamais placer deux planches l'une contre l'autre et de ne ramener ce légume à la même place que tous les six ou sept ans; de ramer en dedans des lignes sous le climat de la Belgique: les effets de la chaleur solaire se produisent bien. — De récolter les cosses du dehors pour les besoins et laisser celles du dedans se développer et mûrir pour graines.

Haricots. 1^o Grimpants à grains blancs en première ligne, le grand haricot sabré, excellent en vert et en sec. — *Princesse Friolet*, très-répandu en Belgique. En France, on vante beaucoup le *Haricot de Soissons*. Personnellement, nous le trouvons bon, dit-il, mais savonneux. C'est assez mon opinion aussi, mais pas dans tous les terrains. M. Joigneaux fait grand cas du *Haricot d'Alger, Haricot beurre*; il est jugé ainsi généralement. Je dois dire que j'ai été obligé d'y renoncer dans mes cultures, à cause de sa grande fadeur et de son goût un peu sucré.

2^o *Haricots nains.* — Le *nain blanc sans parchemin* et le *sabre nain* seulement. Comme les cosses de ce dernier sont longues et traînantes, on aura soin de le planter en terrain sec, autrement ses cosses pourraient vite; j'ai été obligé d'y renoncer à cause de cet inconvénient.

Il paraît que le *flageolet blanc* n'a pu réussir sous le climat de l'Ardenne. Au sujet de cet excellent haricot, je dirai que depuis deux ans je cultive une variété à *grain verdâtre jusqu'à parfaite maturité*, qui m'a été communiquée par M. Vilmorin. Sa couleur le fait rechercher. Il a d'ailleurs les qualités de l'autre. Il recommande le *noir de Belgique* hâtif, très-bon et chargeant beaucoup. Je le cultive chez moi depuis quinze ans. Il est plus rustique que le blanc.

L'habitude en Belgique est de semer très-espacé, à 80 centimètres pour les haricots à rames. Les graines sont semées à la circonférence d'un trou fait à la main, recouvertes à peine, les tuteurs enfoncés de suite au milieu de chaque trou. Les haricots trop enterrés sont sujets à la pourriture.

M. Joigneaux conseille d'arracher les *céleris-raves* au moment des gelées et de les mettre en cave. Une méthode plus simple que je suis à Chaltrait pourrait être employée, je crois, avec succès dans l'Ardenne. Je laisse tout l'hiver mes *céleris-raves* en place. A l'approche des fortes gelées je supprime le haut des feuilles et je couvre les planches d'une forte épaisseur de feuilles sèches. Les racines continuent à grossir et ne sont jamais charnues. La gelée ne pénètre jamais sous cette couverture.

Pommes de terre. L'auteur recommande les variétés suivantes: la *Kidney hâtive*, à laquelle M. Lelieur a donné le nom de *Marjolin*. C'est sous ce dernier nom qu'elle est connue dans le commerce français. Elle est la plus *hâtive de toutes*. La *Naine hâtive*, la *Schau*: je la cultive à Chaltrait depuis quinze ans. C'est

selon moi, la meilleure des *Saint-Jean*, le *Comice d'Amiens*, les *yeux bleus*, le *cornichon jaune*. — Il remarque que la maladie a atteint plus ou moins toutes ces variétés.

Les maraichers ordinaires, dit-il, pour avancer de quinze jours le moment de la récolte, font germer dans un lieu chaud et éclairé le tubercule quinze jours avant de le planter. Les germes développés, ils ouvrent des trous peu profonds, les garnissent de bon terreau bien sec, placent les tubercules sur ce terreau, puis recouvrent avec précaution et légèrement avec du terreau d'abord, puis avec de la terre finement émietée. — Lorsqu'on tient plus à la qualité des produits qu'à leur précocité, on doit s'y prendre différemment, s'arranger de façon que les tubercules ne germent point avant d'être plantés. — Pour cela les remuer, souvent en cave en février et les enlever de la cave pour les porter dans une chambre ni froide, ni chaude aussitôt que l'atmosphère s'adoucit au dehors et que les germes font mine de se développer. Ces tubercules resteront fermes et ne s'épuiseront pas en germes trop précoces, comme ceux qu'on sort de la cave fin de mars ou en avril.

La plantation des pommes de terre vers la fin de septembre nous a donné, dit-il, constamment de bons résultats sous le climat de l'Ardenne.

Les *cornichons* du commerce doivent leur couleur verte au verdet que l'on obtient en faisant bouillir et refroidir du vinaigre dans des vases de cuivre. Or le verdet est un poison. Le cornichon tel qu'il se prépare dans les ménages belges doit être préféré.

Les *concombres verts* coupés par tranches, crus et marinés pendant une à deux heures dans de l'huile et un peu de vinaigre, sont un excellent hors-d'œuvre. — Les Anglais en font grand usage avec la viande. Déjà on les imite à Paris, mais dans le reste de la France à peine connaît-on cette variété de concombre et l'usage qu'on peut en tirer.

Courge. Il regrette que la culture n'en soit pas plus répandue, et je partage ses regrets, car bien préparée, c'est un plat excellent. Sous le climat froid de l'Ardenne, il a obtenu sans peine la *courge de Touraine*, celle à la *moelle* et la *verte d'Italie*. On dit que c'est une plante de luxe qui ne sert à rien, qu'on n'en peut faire que des soupes fades. — Nous comprenons maintenant qu'on néglige les courges, puisqu'on ne sait pas en tirer parti.

Dans ce traité de culture on trouve d'excellentes recettes pour préparer la *choucroute*, les *courges*, le *crambé*, les *choux rouges*, la manière économique de faire les conserves de haricots verts, la pâte de panais fort répandue chez les Allemands de la Thuringe.

Ici s'arrêtent mes citations recueillies dans toutes les parties de l'ouvrage de M. Joigneaux. Je pense que les abonnés de *l'horticulteur praticien* trouveront comme moi qu'il est de nature à être fort recommandé et que s'ils ne le possèdent pas, ils ne tarderont guère à se le procurer. — Si il est indispensable pour les habitants de l'Ardenne, il peut être très-utile à consulter dans d'autres provinces, même hors de la Belgique; car il renferme indépendamment des indications locales, des faits de culture générale. Chacun peut donc y trouver sa part; et quant à ce qui me concerne, j'ai la ferme intention d'appliquer l'année prochaine, à mon jardin, plusieurs des excellents procédés qu'il indique.

C^{te} LEONCE DE LAMBERTY.

Chaltrait (Marne).

EXPOSITIONS.

EXPOSITION DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE FLORE DE BRUXELES.

26 JUILLET 1857.

Le vaste bas-fond du Parc de Bruxelles, connu sous le nom de *la Madeleine*, témoin il y a un an d'une admirable fête florale, avait été de nouveau choisi pour l'exposition d'été 1857, comme l'emplacement le plus favorable en cette brûlante saison pour un concours horticole. Des tentes élégantes abritaient les plantes précieuses et délicates, et les fruits; les autres collections avaient été disposées en groupes variés, en corbeilles d'un même genre au milieu des fraîches pelouses et sous l'ombre des grands arbres. Malheureusement le nombre de plantes fleuries était trop restreint pour rompre l'uniformité verdoyante du cadre; les contingents de grands Palmiers, Cycadées, Broméliacées, Liliacées, isolés, sans avant-postes fleuris, perdent de leur majesté, lorsque au-dessus d'eux planent des géants de 100 pieds de haut. De grandes tentes ou des salles où toutes les plantes sont groupées, nous semblent peut-être plus favorables aux expositions que ces emplacements boisés où la vue est distraite par la majesté du cadre?

Le premier prix du concours de bel envoi (entre amateurs) est décerné à M. G. Forckel, directeur des serres chaudes au palais du roi, à Laeken; on y remarquait une riche série de ces beaux *Ixora* que nous avons eu souvent le plaisir de citer à cause de leur belle culture et de leur brillante floraison.

M. Van Riet, horticulteur à Bruxelles, obtient pareille distinction pour ce même concours entre jardiniers. Son envoi, composé d'une soixantaine de plantes, était remarquable par sa fraîcheur.

Deux importantes collections, envoyées pour le concours des plantes d'ornement, l'une par M^{me} Legrelle-d'Hanis d'Anvers, l'autre par M. P. Janssens, horticulteur à Bruxelles, reçoivent l'une et l'autre un premier prix; un énorme pied de *Ceratozamia Mexicana* à frondes de 5 à 4 mètres de longueur, un bel exemplaire de *Dracæna indivisa* se faisaient particulièrement remarquer dans le contingent de M^{me} Legrelle.

Un exemplaire de *Meyenia erecta*, conduit autour d'une boule en fil de fer et garni de plusieurs fleurs, obtient la médaille du premier prix de plante nouvelle exotique fleurie. Ce spécimen avait été présenté par M^{me} Legrelle-d'Hanis. Il est fâcheux que les fleurs si attrayantes de *Meyenia* aient si peu de consistance et qu'elles se déforment si vite.

Le premier prix du concours de plantes nouvelles fleuries ou non fleuries est décerné à M. A. de Janti. Cet envoi consistait en neuf plantes nées dans du détritius américain (terre de forêt dans laquelle on expédie les graines de Palmiers, etc.).

Le concours du semis nouveau nous offre un joli Phlox, nommé Princesse Charlotte par l'exposant, M. Rodigas, de Lierre; de volumineux bouquets de fleurs rose foncé à centre blanc distinguent cette jolie variété à laquelle le jury accorde le premier prix; un *Gloxinia* à fleurs érigées, à tube blanc et limbe violet bleu, étoilé vers la gorge de cinq rayons blancs, obtenu de semis par M^{me} Legrelle-d'Hanis, reçoit le second prix.

Un bel exemplaire bien fleuri de *Gloriosa Plantii*, envoyé par M. le baron Heynderycx, obtient le premier prix du concours de belle floraison; le second prix est accordé à mérite égal à une fort belle Broméliacée, exposée par M. Éd. Mottin; c'est le *Billbergia Croyana*, introduite du Brésil par M. de Jonghe et à un fort exemplaire très-remarquable d'*Hydrangea Japonica*, envoyé par M^{me} H. Bertrand.

Le *Cattleya crispa* est, sans contredit, l'une des plus belles et des plus élégantes Orchidées que l'on connaisse; un exemplaire de cette plante présenté par M. V. Bauchau, président de la Société royale de Namur, se distinguait par sa belle culture et son abondante floraison; le jury lui accorde la médaille en vermeil; le second prix de ce concours (à la plus belle Orchidée) est décerné à un fort pied de *Stanhopea oculata*, exposé par M^{me} Henri de Brouckère.

Le premier prix pour la plus belle collection d'Orchidées est décerné à l'unanimité à une collection de seize espèces bien fleuries, appartenant à M. le baron Heynderycx, de Gand.

Une précieuse collection de Palmiers, exposée par M^{me} Legrelle-d'Hanis, d'Anvers, obtient la médaille en vermeil, grand module. On y remarquait le rare *Corypha australis*, le *Cocos nucifera*, un beau *Ceroxylon ferrugineum*, etc.

Cette dame cueille une nouvelle palme avec un magnifique envoi de *Maranta*; la vigueur des exemplaires, la fraîcheur de leur feuillage, et le développement remarquable des vingt espèces qui composaient cette collection, ont vivement frappé les connaisseurs; on sait que ces plantes sont assez capricieuses et *fouident* rapidement entre des mains ordinaires.

Au concours des Gesnériacées, nous trouvons deux belles collections en présence; la première, composée de variétés à fleurs dressées (*Gloxinia erecta*), riches de couleur et parfaites de forme et de tenue, obtient le premier prix; elle était envoyée par M. P. Van Tilborgh, pharmacien à Bruxelles; la seconde comprenait d'excellentes variétés à fleurs horizontales, c'est-à-dire celles communes au type; son propriétaire, M. Ph. Janssens, reçoit le second prix.

Une riche collection de soixante Fongères, appartenant à S. A. S. le duc d'Areberg, obtient le premier prix à l'unanimité du jury.

La faveur avec laquelle les plantes à feuillage panaché, discolore, zébré, maculé, etc., sont accueillies par tous les amateurs a engagé la Société à établir un concours spécial en leur honneur. Quatre concurrents répondirent à cet appel, deux avec des collections de plantes de serre, les deux autres avec des plantes de pleine terre.

Dans la première catégorie, la riche et nombreuse collection exposée par M^{me} veuve Fonsou, de Mons, remporte le premier prix, que le jury, pour témoigner sa vive satisfaction, transforme en une médaille spéciale en vermeil grand module. Ce contingent se composait de quatre-vingt-trois espèces de plantes à feuilles panachées; *Begonia*, *Anætochilus*, *Maranta*, *Pandanus*, *Pavetta Borbonica*, *Yucca*, *Dracæna*, *Aroïdées*, *Agave*, jusqu'au *Coronilla Emerus*. M. Peltier, horticulteur à Schaerbeek-lez-Bruxelles, reçoit le second prix. Dans la seconde catégorie, c'est M. N. Reyckaert, horticulteur à Stalle près Bruxelles, qui emporte le premier prix; sa collection de plantes panachées de pleine terre ne comprenait pas moins de cent quinze espèces et variétés. Son concurrent M. Fortin, négociant à Bruxelles, dont le contingent formé d'environ quatre-vingts plantes était fort remarquable, reçoit le second prix. Ce concours avait réuni dans les deux catégories plus de deux cents espèces différentes de plantes panachées; résultat qui démontre surabondamment l'importance et l'utilité des concours spéciaux.

Les *Pelargonium zonale* de M^{me} Charles Verhulst, groupés en une charmante corbeille, obtiennent le premier prix. Un second prix est accordé aux *Fuchsia* de M. A. Van Baerlem. Le bel envoi de *Dahlias* cultivés en pots et exposés par M. Van Riet; les corbeilles garnies de plantes retombantes de M. Janné et les Roses coupées de M. J. B. Vandervée, horticulteur, font décerner un premier prix à chacun de ces exposants. Une collection de quatre-vingts Conifères fort bien cultivées et d'un bon choix, appartenant à MM. Vandendriessse et Panis, marchands-grainiers du Roi à Bruxelles, remporte le premier prix du quinzième concours. Le jury accorde à l'unanimité une médaille en argent au riche envoi de *Begonia* fait par M. L. Lubbers, horticulteur, à Ixelles-lez-Bruxelles; on remarquait parmi les cent espèces qui composaient cet envoi plusieurs plantes d'une introduction toute récente. Les *Lantana*, au nombre de quinze variétés, exposés par M. Janné obtiennent un second prix.

Le concours de plantes de pleine terre avait été dignement rempli par trois concurrents sérieux. Le beau choix et la bonne venue des plantes du riche contingent de M. Reyckaert font décerner la médaille en vermeil à cet intelligent jardinier. La collection presque aussi belle de M. Fortin reçoit le second prix; enfin, un troisième prix est décerné

à une petite collection bien choisie et bien intéressante envoyée par M. Bedinghaus, de Nimy près de Mous, horticulteur dont nous avons récemment fait figurer les beaux gains de *Pyrethrum* dans notre recueil.

L'étude de nos plantes indigènes est très-négligée; c'est un fait regrettable, parce que, sous le rapport scientifique, leur connaissance conduit naturellement à celle des plantes exotiques : dont elle en facilite singulièrement l'analyse; c'est encore regrettable sous le point de vue horticole; car beaucoup de nos plantes offrent un intérêt réel; les unes par l'élégance de leur port, celles-ci par une floraison abondante ou prolongée, celles-là par des couleurs attrayantes... Il s'agirait seulement de s'en occuper, de les perfectionner par la culture et l'hybridation. Le concours ouvert par la Société royale de Flore en faveur des plantes indigènes stimulera, nous n'en doutons pas, le zèle de nos amateurs. Que la Société persiste à encourager la culture de ces sortes de collections, et d'ici à quelques années la persévérance des uns, l'habileté des autres jetteront dans le monde horticole des plantes rustiques dignes de lutter avec celles que nous recevons des zones lointaines. M. Fortin avait réuni une collection de quarante-deux plantes indigènes; ce premier essai a été encouragé par une médaille en argent.

Les collections de fruits se bornaient à deux envois : l'un, provenant de la campagne de M. Rey, à Droogenbosch, comprenait une quarantaine de fruits variés; le premier prix est affecté à cet envoi dû aux soins de M. Vandermeulen, jardinier de M. Rey; le second prix est décerné aux Raisins et Brugnons exposés par M. le général de Wauthier, à Saint-Josse-ten-Noode. Cette section de l'exposition était assez faiblement représentée.

Le jury clôt ses opérations en accordant : 1^o une médaille en vermeil à M. le chevalier J. de Knyff, de Waelhem, pour un magnifique exemplaire de *Cycas revoluta*, chargé de feuilles et d'une culture admirable; 2^o en proposant une médaille spéciale d'honneur à M. Linden, qui avait fait un envoi d'une centaine de plantes précieuses par leur nouveauté et leur beauté, et renoncé gracieusement à prendre part au concours. Le conseil d'administration de la Société s'empresse de déférer à la proposition du jury et s'associe par cette décision au sentiment général d'admiration que le contingent de M. Linden avait provoqué. Comme nous nous proposons d'écrire un article spécial sur les plantes nouvelles que possède M. Linden, nous nous bornerons pour le moment à dire que son envoi comprenait un lot de quatorze plantes nouvelles introduites directement par l'exposant, et parmi lesquelles brillaient au premier rang les *Begonia Rex*, *Lazuli*, *Simonsii*, *fimbriata* et *metallica*, et le *Cyanophyllum magnificum*; une collection de Fou-

gères nouvelles et rares, une collection de Palmiers, plusieurs Aroïdées et enfin un joli choix d'Orchidées (*Saccolabium*, *Vanda*, *Stanhopea*, *Oncidium*, *Phalænopsis*, *Uropedium*), etc.

L'exposition de la Société royale Linnéenne de Bruxelles a été ouverte le 24 septembre par S. A. R. Mgr. le duc de Brabant. Les concours de fruits, de légumes et de plantes d'agrément ont été dignement remplis. La section de Pomologie, à laquelle la commission royale de Pomologie avait prêté particulièrement son concours, offre des contingents du plus haut intérêt, et témoigne des progrès marqués dans la culture et le choix des arbres fruitiers en Belgique; aussi cette section de l'exposition provoque l'admiration générale. Nous nous proposons de rendre compte dans notre prochain numéro de cette brillante exposition. Constatons avec bonheur qu'amateurs et horticulteurs ont rivalisé de zèle en cette occasion; que tous les produits sont supérieurs en qualité comme en choix, et qu'il n'y pas de ces contingents d'un mérite équivoque qui trop souvent déparent nos expositions ordinaires.

H. G.



FORSYTHIA SUSPensa (Vahl.).

(Planche XXI.)

Nous n'avons rien à ajouter à la description que nous avons donnée de ce bel arbrisseau dans notre cahier du mois d'août (*Horticulteur praticien*, pages 174-175). — Des connaisseurs qui ont vu le *Forsythia suspensa* en fleurs chez MM. Veitch et fils, à Chelsea, près Londres, nous ont confirmé la supériorité sur le *Forsythia viridissima*. Cette opinion nous fait pressentir le bon accueil que tous les amateurs de plantes rustiques feront à la nouvelle venue.

FUCHSIA VARIÉS.

1. *Fuchsia Cornelissen* (CORNELISSEN). — 2. *Fuchsia Wonderful*. —
3. *Fuchsia Triomphe de Bruxelles* (CORNELISSEN).

(Planche XXII.)

Les variétés 1 et 3 ont été obtenues de semis par un modeste jardinier du faubourg de Schaerbeck, M. Cornelissen; l'une et l'autre sont fort distinguées, très-florifères et méritent d'être recommandées. La première variété, que nous avons nommée *Cornelissen*, du nom de son obtenteur, est à fleurs doubles, et, comparée avec le *Fuchsia Hendersoni*, nous a paru supérieure par le volume de ses fleurs et par la grandeur de la corolle, d'un bleu violacé foncé et velouté, teinte que le pinceau de l'artiste ne saurait rendre sur le papier. Le *Fuchsia* auquel M. Cornelissen a voulu imposer le nom un peu prétentieux de *Triomphe de Bruxelles* est, sans contredit, un des plus étoffés et des plus beaux que nous ayons vus parmi les variétés de couleur foncée. La corolle est ample, large et formée de pétales d'une consistance remarquable; leur *étolfe* est excessivement épaisse et telle qu'on croirait, en la touchant, sentir un morceau de cuir. Aussi, grâce à cette particularité, la corolle ne se déforme pas et conserve plus longtemps que dans les autres *Fuchsia* sa belle teinte bleu-foncé. Nous avons eu occasion de remarquer, depuis que notre dessin a été fait, des fleurs plus grandes que celle que nous représentons. M. Cornelissen, rue Sainte-Alphonse, à Saint-Josse-ten-Noode lez-Bruxelles, se propose de mettre ses deux *Fuchsia Cornelissen* et *Triomphe de Bruxelles* en vente au printemps au prix fort modéré de cinq francs pour les deux pris ensemble.

Le *Fuchsia Wonderful* est une variété mise en 1856 dans le commerce par son obtenteur M. Epps, fleuriste anglais; elle est encore à

peine connue; les sépales, complètement repliés contre le tube qu'ils cachent entièrement, donnent un aspect étrange aux fleurs et font comprendre l'épithète de merveilleuse que M. Epps a appliquée à ce Fuchsia; la corolle, d'un violet rosacé changeant, est très-grande et particulièrement évasée, beaucoup plus que celle d'Alfred de Salter. Cette large corolle en coupe renversée et ces sépales peut-être trop repliés, selon les règles de l'esthétique, impriment à ce Fuchsia un cachet d'originalité qui sera apprécié par les amateurs; du reste, les fleurs sont grandes et d'un beau coloris; et la plante est robuste et florifère. Cette variété, que nous avons reçue de Londres cette année, nous avait d'abord donné des fleurs tellement petites et mal colorées, que nous pensions être dupe d'une mystification; une quinzaine de jours après, nouvelle floraison, mais cette fois telle qu'on nous l'avait annoncée.

REVUE DES PLANTES RARES OU NOUVELLES.

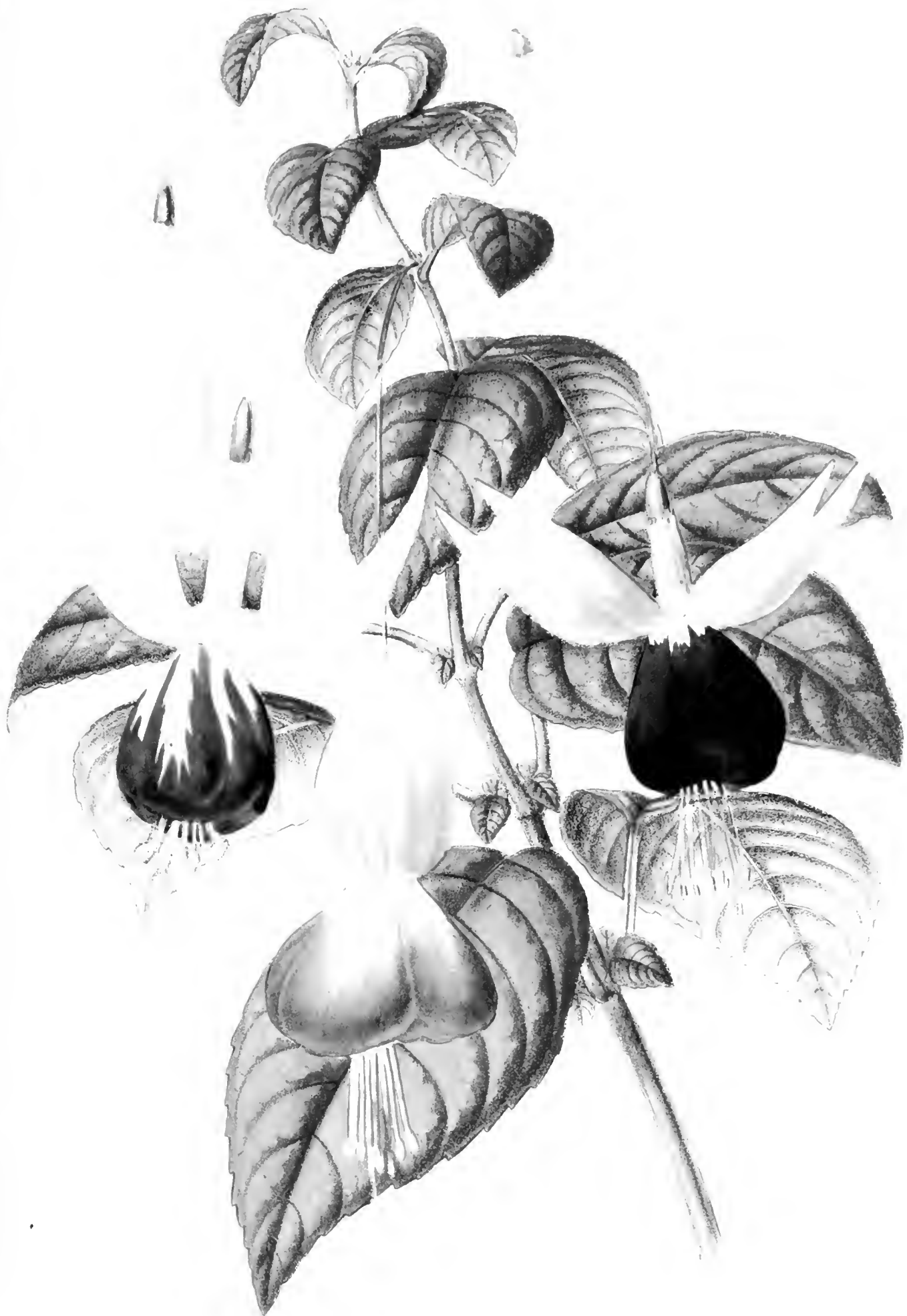
SERRE CHAUDE.

Dendrobium crepidatum, var. *labello glabro*, figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 5011.

Cette Orchidée avait été d'abord prise pour une nouvelle espèce de *Dendrobium*, mais un examen comparatif avec le *Dendrobium crepidatum* (voir la description, page 172 de *l'Horticulteur praticien*) a démontré qu'elle était une variété de la susdite espèce, à fleurs plus petites dont le labelle était glabre et plane, c'est-à-dire, que les côtés situés près de la base du labelle étaient étalés, au lieu d'être redressés comme dans le type. C'est une fort jolie plante originaire d'Assam, à teintes plus violacées que le vrai *Dendrobium crepidatum*.

Agapetes buxifolia (NUTTALL), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 5012, — Famille des Vacciniées. — Décandrie Monogynie.

M. Booth a rencontré en quelque sorte une terre promise pour l'horticulture en explorant le Bootan et les frontières du pays d'Assam; en effet, ces régions de l'Inde sont riches en plantes, belles par leur port et leur feuillage, ou belles par les fleurs attrayantes dont elles se parent. L'*Agapetes buxifolia* est du nombre de ces dernières. C'est un arbuste touffu à feuilles persistantes, s'élevant à 4 ou 5 pieds de hauteur; la base du buisson est une grosse tige renflée, tubéreuse, que l'on prendrait pour une racine; cette tige, comme dans beaucoup de plantes



Mimulus lewisii
Common Yellow-flowered Mimulus

congénères de l'Inde, comme dans les *Macleania* et quelques *Thibaudia* du Mexique et du Pérou, adhère fortement par de nombreuses petites racines fibreuses aux troncs moussus des arbres dans les forêts humides, situées entre 2,000 et 5,000 pieds de hauteur supramarine, sur les flancs des monts Duphla (frontière orientale du Bootan).

Des branches étalées, vergetées, poilues, forment le buisson; les feuilles nombreuses, rapprochées, alternes, étalées, sont longues d'un pouce environ, coriaces, d'un vert vif en dessus, plus pâle en dessous, courtement pétiolées, obovées-cunéaires vers la base, subaiguës et obscurément dentées au delà de la moitié antérieure de la feuille. Fleurs rouge vif, solitaires ou par deux, axillaires, portées sur des pédicelles minces, poilus, d'un demi-pouce de longueur. Calice obconique-campanulé, vert, poilu; limbe à cinq dents vertes, triangulaires-ovées, courtes. Corolle tubuleuse, cylindrique, longue d'un pouce environ, glabre, d'un rouge brillant; limbe à cinq segments étalés, ovés-lancéolés, acuminés. Dix étamines; filets à base large et arquée; anthères linéaires, crénelées, formées en une paire de longs tubes connés très-minces, dépassant un peu l'orifice de la corolle. Disque épigynique annulaire, entier. Style érigé, droit, se renflant graduellement vers le sommet; celui-ci est tronqué et obscurément quinquelobé.

Cette jolie Vaccinée à feuillage toujours vert fait partie de la riche collection de plantes du Bootan, de M. Nuttall, possesseur, comme l'on sait, de toutes les introductions (Rhododendron, etc.) de M. Booth. M. Nuttall a imaginé de greffer par approche l'*Agapetes buxifolia* sur une espèce du genre *Epigynium* (*Epigynium leucobotrys*) (Nuttall); c'est ainsi qu'il a réussi à en obtenir des fleurs.

Culture. — Les Vacciniées et Éricacées, dont la tige est renflée vers le bas en gros mamelon tubéreux, doivent être cultivées à peu près comme les Orchidées: dans des pots assez larges, fortement drainés et dans un mélange de mousse hachée ou de sphagnum et de terre de bruyère fibreuse; enfin être placées dans une atmosphère moite et chaude; leurs rameaux supérieurs pourraient mieux se trouver des rayons solaires légèrement tamisés que les Orchidées, mais la portion renflée de la tige devra toujours être abritée; c'est ainsi que nous avons élevé les *Macleania* des environs de Xalapa au Mexique, et les avons obtenu en fleurs.

Epigynium acuminatum (KLOTZSCH), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 5010. — Syn. : *Agapetes acuminata* (DOX.). — *Thibaudia acuminata* (WALLICH). — Famille des Vacciniées. — Décandrie Monogynie.

Cette plante fait partie du groupe des Vacciniées, si riche en belles espèces et si abondant dans les régions subtropicales et tempérées des

montagnes humides de l'Inde, et dont très-peu d'espèces ont été introduites en Europe. *L'Epigynium acuminatum* fut d'abord découvert par les collecteurs de feu Wallich, dans les montagnes de Khasia (Sylhet) ; M. Griffith et MM. Hooker et Thomson le recueillirent dans ces mêmes montagnes vers 5,000 et 4,000 pieds d'altitude supramarine, et le trouvèrent croissant généralement en épiphyte sur les arbres.

L'introduction de cette plante dans les jardins anglais est due à M. Booth, qui l'envoya du Bootan à M. Nuttall. C'est un joli arbuste à grandes feuilles persistantes, et s'élèvent de 2 à 4 pieds de hauteur, il se ramifie peu. Feuilles alternes, à pétioles courts et robustes, longues de 4 à 8 pouces et plus, lancéolées, acuminées, dentées : dents écartées ; très-coriaces, persistantes, d'un vert foncé opaque en dessus, vert plus pâle et souvent violacé en dessous ; la face supérieure est parfois marbrée de violet ; côtes fortes, nervures latérales distantes ; pétiole muni de deux glandes mamelliformes vers la base de la lame. Fleurs très-nombreuses, rassemblées en corymbes pendants, sortant le long de la tige ou des rameaux et plus bas que le feuillage. Pédoncule commun, de longueur variable (un quart de pouce à 1 pouce). Pédicelles longs d'un pouce, en forme de massue, d'un beau rouge de corail, à peu près celui des fruits du Sorbier, ainsi que les calices et les corolles, et couverts, de même que ces derniers, de poils très-courts. Tube calicinal hémisphérique, à limbe quinquédenté. Corolle presque globuleuse, présentant cinq angles, peu visibles et autant de segments courts et recourbés. Disque épigynique entier. Étamines à filets assez larges, plus courts que les anthères ; celles-ci sont mutiques.

Le port, le mode d'inflorescence rappellent beaucoup les *Thibaudia* de l'Amérique tropicale (Nouvelle-Grenade, Mexique), ce qui nous porte à croire que les *Epigynium* doivent être cultivés de même ; c'est-à-dire en serre tempérée, plutôt qu'en serre chaude, et dans de la terre de bruyère fibreuse ; en été on devrait les placer en plein air dans un endroit mi-ombragé et abrité des forts courants d'air. Les horticulteurs se sont jusqu'ici peu occupés de cette belle classe de plantes ; cela est fâcheux, parce que, bien cultivées, elles fourniraient un précieux contingent d'arbrisseaux à feuilles persistantes et à fleurs d'une richesse de coloris très-remarquable.

Froskinnera spectabilis (LINDLEY), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 5009.

— Famille des Scrophularinées. — Didynamie Angiospermie.

Cette plante remarquable constitue un nouveau genre que le savant docteur Lindley a dédié à son ami M. Ure Skinner, « au plus généreux des négociants, au plus zélé des collecteurs, à qui ou par les soins duquel la botanique du Mexique occidental et de Guatemala doit plus qu'à aucun des voyageurs qui ont visité ces régions. » M. Skinner doit être

aussi flatté par la publication de ces lignes tombées si cordialement de la plume du rédacteur du *Gardener's Chronicle*, que de la dédicace d'une plante aussi distinguée que celle choisie par notre estimable ami M. Lindley. Nous ne pouvons ajouter à ces éloges que cette réflexion : « Heureux le voyageur dont les travaux, les recherches, les trouvailles en un mot, ont pour interprète des hommes consciencieux et savants comme les Lindley, les Hooker, les Decaisne, les Bentham ! »

L'*Uroskinnera* a fleuri à Kew, au mois de juillet, dans la serre chaude. C'est une plante herbacée, érigée, robuste, ressemblant à un *Gesneria*, couverte de poils gris rapprochés. Feuilles oblongues, dentées, pétiolées, longues de 2 à 4 pouces. Les fleurs sont disposées en épis sessiles, terminaux, denses, hauts de 5 pouces, et sous-tendus chacun par une bractée filiforme poilue. Calice petit, en forme de coupe, velu, à quatre dents. Corolle lilas ou violet-pâle, lisse, longue d'un pouce et demi, en forme d'entonnoir; le limbe, à cinq lobes à peu près également obtus, est bilabié, pubescent en dessus. Les quatre étamines fertiles ressemblent à celles des *Pentstemon*; l'étamine stérile est linéaire-spathulée, pubescente et un peu plus courte que les deux étamines fertiles les plus courtes. Le fruit est une capsule ovée, nue au sommet, mais pour le reste étroitement embrassée par le calice poilu et par ses quatre lobes filiformes; la déhiscence a lieu par le dos des carpelles. Graines nombreuses, scrobiculées (surface creusée de petites fossettes irrégulières), petites, ovales, planes-convexes, bordées par une membrane étroite, rassemblées sur un placenta spongieux, central.

L'*Uroskinnera spectabilis* exige la serre chaude; des arrosements abondants au printemps et en été; peu d'humidité en hiver. La multiplication est simple et facile. — On peut se procurer cette charmante plante chez la plupart de nos grands horticulteurs; la maison Jacob Makoy, l'annonce au prix de 10 francs.

SERRE FROIDE ET PLEINE TERRE.

Rhododendrum Windsorii (Nuttall), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 5008.

Ce Rosage a été découvert par M. Booth, dans les montagnes du Bootan, à une élévation supramarine de 7,000 à 9,000 pieds. Cette espèce se plaît dans les endroits arides et exposés, en compagnie des Pins et des Cyprès, etc. La floraison des exemplaires provenus de graines envoyées à M. Nuttall a eu lieu en juin 1857.

Le *Rhododendrum Windsorii* est arborescent; ses feuilles sont coriaces, obovées-lancéolées et aiguës, longues de 4 à 5 pouces, larges de 1 pouce à 1 pouce et demi, fortement réticulées et penninervées,

luisantes, blanc-argenté en dessous, devenant ensuite brunâtre. Capitules multiflores ; bractées dilatées, soyeuses ; lobes de la corolle émarginés ; leur couleur est un rouge carminé foncé, plus foncé que dans le *Rhododendrum arboreum*, auquel notre nouveau Rosage est allié. Il se rapproche encore plus du *Rhododendrum roseum* des horticulteurs, dont il diffère néanmoins et par le feuillage et par le coloris floral. Le calice présente cinq lobes allongés, s'amincissant vers le sommet. Étamines au nombre de dix. — Capsule cylindrique-oblongue glabre, oblique à la base, et à dix loges.

Il existe une variété à fleurs blanches du *Rhododendrum Windsorii*, variété que M. Nuttall serait disposé à regarder comme une espèce particulière, reconnaissable par ses feuilles plus lancéolées, d'un vert terne, opaque en dessus, mais comme dans le type d'un blanc argenté en dessous passant finalement au brunâtre ; les fleurs de cette variété sont constamment blanches.

Le *Rhododendrum Windsorii* et sa variété *Leucanthum* ou à fleurs blanches sont répandus dans le commerce ; on les cote actuellement de 5 à 5 francs ; prix encore trop élevé, car ces Rosages nous semblent d'une beauté fort médiocre.

CULTURE MARAÎCHÈRE.

Le dernier numéro de notre *Horticulteur praticien* consacre à la fougère commune (*Pteris aquilina*) un article fort intéressant. Je vous demande la permission de m'y arrêter un peu et de vous dire ce que mon expérience personnelle m'a appris à ce propos. Parler de fougère aux gens qui vivent en Ardenne, c'est parler de grives à un tendeur ou de lièvres à un braconnier. Ils ouvrent l'œil, dressent l'oreille et sentent une espèce de frisson courir sous la peau. La première fois qu'il fut question de la fougère commune, à titre de légume, je tins bonne note de la chose et me promis bien d'en essayer. L'essai eut lieu tout de suite sur une grande échelle ; on servit un gros plat de frondes de fougère en petits pois, et les convives s'accordèrent à reconnaître que le *Pteris aquilina* n'était point à dédaigner et valait bon nombre de légumes admis sur nos tables. Cependant les fougères, ainsi préparées, laissaient beaucoup à redire : elles avaient été récoltées parmi les bruyères et un peu tardivement ; elles n'étaient pas précisément aussi tendres qu'on aurait pu le désirer, et leurs jeunes feuilles, roulées en crosse, craquaient sous la dent. Si, conformément aux recommandations de M. Clarke, l'on avait coupé les frondes entre deux terres,

alors qu'elles commençaient à pousser, on aurait eu quelque chose de plus tendre et de plus délicat; si même, nous avions pris la peine de récolter nos fougères au milieu des bois, à l'ombre, le résultat eût été très-satisfaisant, à la condition, bien entendu, de passer les tiges vertes à l'eau bouillante, plutôt deux fois qu'une.

Au dire de M. Benjamin Clarke, il serait à désirer qu'une fougère entrât dans notre système culinaire, à raison de ses propriétés toniques, antibilieuses et désobstruantes. Nous ne demandons pas mieux, mais il nous semble qu'à les introduire dans le potager, le jeu ne vaudrait pas la chandelle. Pour le moment, il y a moyen de s'approvisionner largement dans le Luxembourg, parmi les bruyères incultes, les terres nouvellement essartées et les bois. A quoi bon cultiver à grands frais ce que la nature se charge, tous les ans, de nous donner par millions et milliards de plants. La fougère fait le désespoir des mauvais cultivateurs; allez à la récolte chez eux, et vous leur rendrez un signalé service. Plus tard, quand l'agriculture sera en progrès partout, quand la fougère, tourmentée par les bons laboureurs et surtout par la fouilleuse, deviendra rare et menacera de disparaître, nous pourrions et devons peut-être la prendre sous notre protection, l'améliorer et lui donner rang de légume au potager. Nous reparlerons donc de ceci dans une vingtaine d'années.

Puisque nous en sommes sur le chapitre des légumes à créer, pourquoi passerions-nous sous silence l'épilobe à feuilles étroites (*Epilobium angustifolium*) qui, sans médire, ne serait pas indigne de figurer à côté des jets de houblon. Cette plante abonde dans le Luxembourg, au milieu des forêts, à l'exposition du nord, et notamment sur les vieilles places de fauldes. Elle est d'une culture facile et pourrait fournir abondamment, si l'on avait soin de la disposer en lignes et de couvrir les jeunes tiges de terre ou de sable, au fur et à mesure de la pousse, afin de les maintenir blanches et tendres, c'est-à-dire de les étioLER parfaitement jusqu'à une hauteur de 12 ou 15 centimètres.

A propos de nouveautés légumières, on nous demande et nous nous demandons pourquoi l'on ne tire pas parti du mésembryanthème cristallin comme du pourpier. Plusieurs amateurs de notre connaissance mettent ces deux plantes sur la même ligne. La première est bien connue des jardiniers sous le nom de *glaciale*, et serait d'un effet charmant dans nos potagers, à raison des vésicules transparentes qui la font paraître couverte de glace, surtout quand le soleil brille. Sa culture ne présente aucune difficulté. On sème la *glaciale* au printemps, lorsque les gelées ne sont plus à craindre, soit sur couche pour repiquer, soit à demeure sur les plates-bandes, en ayant soin de frapper les graines avec la main ou le dos de la bêche, seulement pour les fixer. Un peu trop recouvertes, elles ne lèveraient pas.

Le mois dernier, je vous ai donné avis de l'exposition de Bras ; aujourd'hui je puis vous annoncer qu'elle a dépassé mes espérances, et de beaucoup. La culture maraîchère y était représentée dignement, très-dignement ; tous les légumes que vous rencontrez au marché de Bruxelles étaient là, sans compter ceux que vous n'y rencontrez pas. Les paysans ont fait la leçon aux hommes du métier. Ils n'ont point reculé devant l'introduction des races nouvelles ; ainsi, j'ai remarqué avec bonheur, chez la grande majorité des concurrents, la substitution des trapus de Brunswick aux anciens cabus dégénérés, des betteraves de Bassano, aux variétés grossières utilisées pour la salade, des navets fins aux navets à vaches, etc., etc. La bette à cardes, les variétés de haricots les plus délicats, le scolyme, le chervis, la tétragonie, le chou-rave, les courges de Touraine, les giraumons, les pâtissons, les pommes de terre en renom, telles que la coquette et la bleue, l'iguame patate même, et bien d'autres légumes inconnus dans l'Ardenne, il y a deux ans, se trouvaient là de toutes parts pour affirmer le progrès. Il y a mieux : des collections de fruits, d'une beauté remarquable, envoyées du château de Mirwart par le jardinier de l'endroit ; d'Arlon par M. Waltzin ; de Saint-Hubert par M. Léopold Zoude ; de Neupont par M. Demoor, et de diverses autres localités par divers autres exposants, ajoutaient à l'éclat et à la variété des produits, et frappaient d'étonnement les connaisseurs. Enfin, grâce aux faveurs d'une année vraiment exceptionnelle, nous avons des raisins aussi appétissants que dans la région des vignes. Quand je vous disais que ce serait un événement, je ne me trompais pas, et j'en prends à témoin environ trois mille visiteurs. Le ciel lui-même avait voulu être de la fête. Les bourrasques avaient cessé juste à point, et les pluies battantes avaient également cessé. Plus de vent, plus d'eau, plus de nuages, mais un ciel bleu, une atmosphère douce, un beau soleil, la paix et la joie au-dessus de nous, la paix et la joie parmi nous. Je n'exagère pas, croyez-le bien, je reste au-dessous de la vérité. L'exposition de Bras fera époque dans l'Ardenne ; elle a donné la mesure de ce que l'on pouvait attendre du pays des landes, non point la mesure outrée, mais la juste mesure, attendu qu'aucun exposant ne s'était livré à ces cultures excentriques et onéreuses, exécutées en vue des concours plutôt qu'en vue du bénéfice net. Tous les produits soumis ici à l'appréciation des jurés et du public, provenaient de cultures normales, régulières, suivies de près et à diverses reprises par des commissaires visiteurs. Patience, s'il vous plaît ; dans quelques mois, le chemin de fer nous reliera aux riches provinces, et les locomotives aidant, nous irons mêler nos denrées aux vôtres sur les grands marchés. Quand votre printemps finira, le nôtre commencera ; ce que vous nous donnerez en mai, nous essayerons de vous le rendre en juillet ; service pour service. Que vos jardi-

niers de profession ne fassent pas trop longtemps encore les rêtifs, et se donnent la peine de regarder derrière eux, car s'ils n'y prennent garde, les paysans ne tarderont point à leur emboîter le pas et même à les distancer. Nous avons dans nos campagnes, et en matière de culture potagère, un avantage sur eux, c'est d'avoir affaire à des hommes qu'aucun précédent n'enchaîne, à des hommes qui, dans le cas particulier, n'ont point de routine, parce qu'ils n'ont point de passé. Demandez-nous des nouveautés qu'il soit en notre pouvoir de produire, et vous les aurez. Adressez-vous à des maraîchers, et la plupart ne vous répondront pas. En tout, partout et à propos de tout, c'est ainsi que se passent les choses; une fois engagé de vieille date dans une ornière quelconque, on s'obstine à n'en point sortir; on recule devant le coup de collier et devant l'inconnu.

Vous me permettrez de ne pas me laisser aller plus loin au courant de la digression qui m'emporterait je ne sais où. Nous voici à la veille de l'hiver; les feuilles jaunissent et s'en vont; nous avons par moments un ciel gris qui fait songer à la neige, et des gelées blanches qui en annoncent d'autres. Quand ces lignes paraîtront, les travaux du jardinage de pleine terre seront peut-être suspendus, mais peut-être aussi sera-t-il temps encore de semer des carottes, des panais et du cerfeuil bulbeux, qui lèveront plus sûrement et huit ou quinze jours plus tôt que les graines de mêmes sortes semées au printemps prochain, parce qu'il y aura eu stratification pour ainsi dire, et que les semences stratifiées conservent mieux leurs facultés germinatives que dans un sac de toile ou de papier.

Voici l'heure de commencer les labours profonds d'automne dans le potager, d'enterrer le fumier selon les uns, ou de le mettre en couverture sur la terre labourée, selon nous. Je persiste dans cette manière de voir et d'agir. Jusqu'à ce jour, elle m'a donné de bons résultats, et je m'y tiens. Je crois vous avoir dit mainte fois que l'évaporation des gaz ne m'inquiétait point, que je comptais beaucoup plus sur les sels solubles que sur eux; j'ai l'honneur de vous le répéter de nouveau. Avec le fumier enterré et emprisonné entre deux tranches de terre, la fumure me paraît inégale, et il y a toujours un peu d'irrégularité dans la levée des graines; avec le fumier en couverture, les sels de l'engrais fondent en temps de pluie ou au moment des neiges, et la terre fait éponge; aucune particule de cette terre n'échappe à leur action.

J'insiste tout particulièrement sur la nécessité de fumer à l'automne, car les vieilles fumures sont de rigueur dans le jardinage pour toutes les plantes, à l'exception des pommes de terre, qui exigent un fumier frais et peu décomposé. Avec les fumiers d'automne, votre sol est bien imprégné d'engrais à la sortie de l'hiver, et l'effet de cet engrais se produit énergiquement et promptement. Or, c'est là ce que nous

voulons. Plus notre engrais est pourri, plus il est assimilable, et mieux il lance la végétation. Il serait bien à désirer que les cultivateurs de potagers se pénétrassent une fois pour toutes de cette vérité incontestable, et s'arrangeassent de façon à réunir dans le courant de l'année assez d'engrais pour fumer entièrement leur jardin. Nous n'aimons pas à les voir, vers la fin de l'hiver, faire flèche de tout bois et enfouir à la bêche de la litière à peine attaquée par les urines du bétail. Cette litière ne saurait donner de résultats rapides. Pour nourrir les plantes, il faut qu'elle puisse se décomposer d'abord complètement, et ce n'est ni en quelques jours, ni en quelques semaines que le travail de décomposition peut s'effectuer d'une manière satisfaisante.

P. JOIGNEAUX.

POMOLOGIE.

DE QUELQUES EXEMPLES INTÉRESSANTS

DE MODIFICATIONS PRODITES SUR CERTAINS ARBRES FRUITIERS
PAR LE CLIMAT, LE SOL, LE SUJET, ETC.

Il est encore un certain nombre de pomologues qui accordent une trop grande importance à la classification systématique (très-utile en elle-même, il est vrai) des fruits d'après leurs caractères externes et internes, et qui croient même qu'il est facile, comme en botanique, de trouver le nom d'un fruit d'après une courte description diagnostique. Quelques exemples prouvant que les caractères des fruits se modifient selon les différences de conditions dans lesquelles ils sont produits, pourront peut-être engager ces pomologues à faire de nouvelles observations sur la nature des fruits soumis à des cultures diverses et à des conditions climatiques également différentes. Par ces exemples beaucoup d'amateurs pourront se rendre compte pourquoi un fruit reçu sous tel nom ne répond pas exactement à la description qu'en ont donnée les pomologues; car la bonne foi du fournisseur ne doit pas toujours être mise en suspicion. L'auteur de cet article assure que quatre changements de domicile dans des localités ayant un sol différent et qu'un très-grand nombre d'envois de fruits qui lui étaient expédiés, pour en faire la détermination, des contrées les plus variées de l'Allemagne, lui ont suffisamment fourni l'occasion de constater les modifications produites dans les fruits par le changement des conditions dans lesquelles ils étaient habituellement produits.

Il cite d'abord la *Pomme rose d'été de Virginie*. Cette pomme dont j'ai vu, dit-il, à Gulingen de même qu'à Nienburg, de très-beaux spécimens, ne diffèrait qu'en quelques points peu importants de la description donnée par Diel; il ne me restait donc qu'un léger doute touchant l'époque de la maturité, doute qui fut dissipé quand je me fus assuré que Diel lui-même s'était trompé à cet égard. Je possédais à Nienburg, dans la ville, un spécimen de ce Pommier élevé en pyramide sur paradis, et hors de la ville un arbre à haute tige, lequel, planté dans un sol médiocre, donnait des fruits plus petits que ceux produits sur la pyramide. Je fis enlever la pyramide de mon jardin de ville et la fis mettre dans mon nouvel établissement, dans un terrain noir, compacte, et passablement sec à cause de sa situation. En même temps, je plantai dans un jardin nouvellement établi, à 250 pas de mon établissement, un jeune arbre greffé de mes mains; le sol de ce jardin était argileux et fertile. Les deux arbres reprirent facilement.

Cette année la pyramide porta trois belles pommes, et le jeune arbre à haute tige neuf; deux autres jeunes arbres dans la pépinière portaient l'un une pomme, l'autre quatre. Les fruits du pommier à haute tige se ressemblaient entre eux, mais diffèraient non-seulement de ceux de Nienburg, mais aussi des pommes produites sur la pyramide, au point qu'une personne non instruite des circonstances précitées, aurait pris ces fruits pour des variétés distinctes. Pour abrégér, nous désignerons par *A* les fruits de la Pyramide et par *B* ceux du Pommier à haute tige.

A.

Fruits plus gros; ils n'atteignent pas le volume indiqué par Diel.

Pédoncule (queue) grêle, ligneux, long de 1 1/3 pouce à 1 1/2 pouce.

Epiderme (peau) blanc de cire, les points saillants entourés de petits points blanchâtres; quelques faibles traces de ces stries rouges indiquées par Diel, bien que le soleil frappât la pomme durant tout l'après-midi.

Chair blanc jaunâtre, assez succulente, chargée d'un acide fin, assez semblable à celui de la *Calville blanche d'été*; mais si prononcé, qu'une personne à qui l'auteur de ces notes avait recommandé la culture de ce pommier, trouva le fruit trop aigre.

B.

Pédoncule long seulement de 3/4 de pouce à 1 pouce, plus gros et enfoncé dans une cavité plus large, plus profonde et plus fortement colorée de rouille.

Epiderme vert jaunâtre, passant au beau jaune à la maturité, orné du côté frappé par le soleil de nombreuses stries fines de couleur éramoisé, interrompues par des points de même couleur; enfin aussi vivement teinté qu'une pomme *Gravenstein* ordinaire. Les fruits situés à l'ombre étaient plus rouges que la pomme *A*.

Chair plus jaune, plus douce et plus succulente, rappelant la pomme *Gravenstein*.

Pepins plus nombreux.
Trognon plus large.

L'avenir nous apprendra sans doute si les différences ou modifications que nous venons de signaler resteront constantes ou si elles s'effaceront à mesure que les arbres s'habitueront aux nouvelles conditions d'existence qui leur ont été faites. Ces modifications ne peuvent, au reste, avoir d'autre cause que celle de la diversité des sols, et nous croyons être d'autant plus fondé dans notre supposition, que les fruits des trois arbres cultivés dans la pépinière étaient identiques entre eux.

J'attribue aux mêmes causes une différence que j'ai observée à Nienburg dans une *Reinette mennonite*. J'avais dans le temps émis la supposition que la Reinette mennonite était identique avec la Reinette anglaise de l'Hôpital (*Syke House Russet*) ; mais je n'avais pu acquérir une certitude complète à cet égard, parce que, planté dans un sol sablonneux, le Pommier Reinette mennonite n'avait porté pendant deux ans que des fruits imparfaits et que des rameaux entés plusieurs fois sur cet arbre se desséchèrent. Plus tard, une pyramide de cette Reinette, que j'avais apportée de Nienburg et plantée dans mon nouveau jardin, porta la même année douze belles pommes, lesquelles, par leur grosseur, la rougeur du côté frappé par le soleil et par les taches de rouille, semblaient tellement différer de la Reinette de l'Hôpital, que je fus tenté de les regarder comme une variété distincte. Je fis part de mon opinion à M. Lucas, en lui envoyant quelques-uns de mes fruits. M. Lucas me répondit que la Reinette de l'Hôpital était chez lui exactement comme les deux pommes que je lui avais adressées. Entre-temps j'avais reconnu moi-même, par la comparaison de fruits de la Reinette de l'Hôpital que m'avait envoyés M. Waltman, pomologue consciencieux et exact, que les deux pommes étaient identiques, quoique les fruits de M. Waltman fussent un peu plus gros et plus beaux que mes pommes mennonites, qui atteindront à cette grosseur lorsque mon arbre sera bien enraciné.

Un fait analogue m'est arrivé avec les fruits de la *Pomme d'été d'Astracan* et de la *Pomme d'été verte de Livonie*. Ces deux pommes différaient d'abord par la forme et la couleur ; mais, parvenues à leur parfaite maturité, elles se sont montrées identiques et par la chair et par la saveur.

J'ai obtenu un semblable résultat de deux pommes très-différentes par leurs caractères extérieurs : le *Pigeonnet rouge d'hiver* et le *Pigeon royal*. Cette dernière était conforme à l'espèce que j'avais reçue de M. Diel, mais le Pigeonnet rouge d'hiver était si distinctement rayé de jaunâtre et de rouge, que je croyais avoir devant moi le vrai Pigeon rouge d'hiver de Diel, et que je me demandai si l'on ne m'avait pas, par erreur, envoyé le Pigeon royal. Cependant lorsque j'eus dégusté les deux fruits, je ne trouvai aucune différence dans la chair

et dans la saveur ; les caractères externes avaient seuls varié. Ce fait confirme l'observation déjà faite par d'autres pomologues, savoir : que le Pigeon rouge est sujet à varier selon les conditions d'emplacement. J'ajouterai encore, qu'après avoir établi l'identité de ces pommes, je n'ai cependant pu remarquer dans le Pigeon royal, reçu de Diel, la saveur du Borsdorf, que ce pomologue lui attribue.

Ces exemples des modifications de certains fruits, que je pourrais multiplier au besoin, suffiront pour le but que je poursuis. J'ai remarqué également que les pommes récoltées dans les jardins situés hors des villes étaient plus vivement colorées que celles provenant d'arbres cultivés en ville, et que des modifications de caractères internes et externes sont très-appreciables et communes dans certains fruits ; tandis qu'elles n'ont pas lieu dans d'autres variétés, lesquelles demeurent invariables ; ce phénomène s'observe également dans d'autres végétaux : je ne citerai que le Dahlia, dont j'ai dû éliminer plusieurs variétés de mon jardin, tandis que leur floraison était parfaite dans d'autres jardins.

De ce qui précède, nous pouvons inférer que la variation des caractères des fruits résulte des modifications des conditions d'*habitat* ; que le nombre des fruits qui se ressemblent extérieurement et qui, malgré cela, ne sont pas identiques, est considérable ; que les descriptions et définitions de fruits les plus exactes sont souvent insuffisantes pour nous guider dans la recherche du nom d'un fruit, et enfin que les descriptions d'un grand nombre d'entre eux ont besoin d'être complétées par de nouvelles observations.

(Traduit du *Recueil mensuel de Pomologie et d'Arboriculture pratiques*, par LUCAS et OBERDIECK.)

Sci.

CULTURE DE LA VIGNE EN POT.

C'est à ceux qui n'ont pas de jardin ni même un simple mur pour y élever une vigne, que nous recommandons la méthode suivante, imaginée par M. Lucas, pomologue à Hohenheim, dans le Wurtemberg, pour cultiver la vigne dans des pots.

Les espèces qui conviennent le mieux pour cette culture sont en général les variétés précoces, entre autres, le *bleu portugais* et les *chasselas*, mais point les espèces vigoureuses qui font trop de bois, comme par exemple le *Frankenthaler*. On choisit en automne ou en hiver un certain nombre de sarments des plus parfaits, munis de gemmes ronds et bien saillants. On enlève ces yeux ou gemmes avec une petite portion du bois qui y adhère. On dépose ces yeux sur la

terre, dans des pots à fleurs, de manière que leur bout regarde le ciel, et on les recouvre avec un peu de terre. Toute bonne terre franche de jardin est bonne pour cela. L'opération se fait en février ou plus tard, mais alors les pieds obtenus de ces yeux ne deviennent pas assez forts. Les pots contenant les yeux sont placés dans une couche chaude ou dans une chambre habitée et chauffée; on les tient modérément humides; les yeux se développent dans cette température avec rapidité et avec vigueur, et au bout de huit jours les racines commencent à remplir les vases. Quand les jeunes vignes auront $1/2$ - $5/4$ de pied, on les repiquera dans des pots assez grands contenant une terre très-fertile et légère; on les tiendra constamment chaudes afin d'en entretenir la végétation. Quand les racines se seront bien développées, on procédera à un second rempotage dans des pots de 12 à 15 pouces de diamètre et d'autant de hauteur. Les pots doivent être bien drainés avec des substances poreuses.

On conservera jusqu'en juillet les jeunes vignes dans un local chaud et où elles seront à l'abri d'un trop fort changement de température; en même temps on activera la végétation par des engrais liquides et en attachant perpendiculairement les sarments. Tous les jets latéraux ou faux bourgeons seront pincés jusqu'à un œil. Vers le milieu de juillet les vignes auront 5 à 6 pieds de hauteur; on les porte alors à l'air dans un lieu à l'abri des mauvais vents, mais exposé au soleil, afin que le bois puisse mûrir parfaitement et les bourgeons se développer assez pour pouvoir produire des fruits l'année suivante. Les pots restent dans cette position jusqu'à ce que quelques légères gelées auront fait tomber les feuilles, signe non équivoque de la maturité du bois.

On hiverne les pots dans un local dont la température n'est pas 5 degrés au-dessous ni 5 degrés au-dessus de zéro. On peut forcer ces vignes au printemps dans une chambre près des fenêtres, où elles donneront des fruits mûrs vers la fin de juin. Ce forçage demande cependant quelques précautions et une certaine habitude, faute de quoi l'opération manque souvent; il vaut donc mieux laisser végéter les vignes dans un appartement ou dans une serre ne recevant pour toute chaleur que celle provenant du soleil; ainsi point de chaleur artificielle. Lorsqu'il fait beau temps, on place les pots à l'air et on les rentre le soir et lorsqu'il fait mauvais. De cette manière on peut se procurer des raisins mûrs au milieu de juillet. On doit, afin de forcer tous les yeux, qu'on laisse aux sarments, de pousser et de se développer également, tailler, suivant leur force, à 8 ou 10 yeux parfaits; on pince ceux d'en bas, et on attache la plante, qui consiste en un seul jet, soit horizontalement en ligne droite, ou on la courbe en cercle en l'attachant à un cerceau. Aussitôt que les grappes se montrent, on détache le cep et on le conduit en pyramide autour de trois ou quatre bâtons fichés dans

la terre du pot; on attache également à ces tuteurs les pousses chargées de grappes.

Les pousses qui ne montrent pas de grappes sont supprimées; toutes les autres sont pincées jusqu'à la troisième feuille au-dessus d'une grappe. La pousse qui est située le plus en bas, doit rester intacte; c'est elle qui fournit le sarment pour l'année prochaine; on l'attache verticalement. Après la récolte des grappes on retranche le sarment qui vient de donner ses fruits et on traite celui qui est resté comme le précédent. On ôte la vieille terre de dessus les racines et on la remplace par de la terre fraîche ou du compost, dont on soutient l'action par des arrosements avec des engrais liquides. S.

(*Journal allemand de Pomologie.*)

MISCELLANÉES.

DU *CISSUS DISCOLOR*.

Cette belle plante se plaît particulièrement dans un sol composé par parties égales de terre tourbeuse légère et de terre de bruyère mélangées d'un peu de terreau de feuilles et d'une certaine quantité de gros sable pour rendre le mélange poreux. Le drainage des pots doit être fait avec soin, et puisque nous sommes sur ce chapitre, nous recommanderons pour toute plante de placer au fond du pot qui doit la recevoir, des tessons assez gros pour que l'écoulement de l'eau d'arrosage se fasse avec la plus grande facilité; les tessons cassés en fragments très-menus doivent être bannis dès que l'on opère avec des pots de plus de 6 à 8 centimètres de diamètre, car ils se tassent trop et bouchent les issues.

Le *Cissus discolor* exige une température élevée et de l'ombre; on doit le placer dans la partie la plus chaude de la serre; dans une serre à Orchidées il végétera vigoureusement; ses feuilles seront plus grandes, plus richement veloutées que dans une serre chaude ordinaire. Il résulte de cette observation qu'il lui faut une chaleur moite pour étaler dans toute sa fraîcheur cet admirable feuillage aux teintes inimitables, qui rendent ce *Cissus* si ornemental. Aussi, il vaut mieux, selon nous, à moins de pouvoir placer le *Cissus discolor* dans les conditions que nous venons d'indiquer, de ne pas perdre son temps à cultiver cette plante, ou bien se résigner à trouver de la beauté dans les quelques feuilles vertes et rouges, souvent brunnâtres au bord, à macules

rarement apparentes et alors d'un gris plombé, que la cochenille, les acares et les pucerons n'auront pas trop endommagées; ces résultats, que nous n'exagérons pas, sont presque inévitables dans une serre sèche, malgré tous les arrosements fournis à la plante. Nous avons cependant vu d'assez beaux exemplaires cultivés dans des couches chaudes, en tannée et dans des bâches à multiplications.

Le *Cissus discolor* doit être tenu humide pendant la belle saison; et des seringages dirigés surtout sur la face inférieure des feuilles activent la végétation et opposent le meilleur frein connu à l'invasion des insectes parasites; on diminuera graduellement les arrosages à l'entrée de l'automne pour les supprimer presque entièrement depuis le mois de novembre jusqu'en février, sans permettre cependant que le sol se dessèche trop. On repote au printemps dès que la plante donne signe d'entrée en végétation, et l'on plonge les pots dans une couche chaude pour hâter le développement des racines et l'émission des premières feuilles; on les porte ensuite dans une serre à Orchidées ou, à défaut, dans un coin ombragé de la serre chaude, où on pourrait jeter sans préjudice de l'eau en abondance pour entretenir une atmosphère humide autour du *Cissus*. Les exemplaires seront conduits sur des éventails treillisés ou, mieux encore, sur des colonnettes en fil de fer; on attache la tige principale, mais on laissera les rameaux généralement libres; le feuillage des branches retombantes offre mieux à l'œil ses brillantes teintes que lorsqu'il est relevé vers le sommet des colonnettes.

OBSERVATION

CONCERNANT LA CULTURE DES BRUYÈRES DU CAP.

J'ai cultivé dans le temps plusieurs espèces de bruyères du Cap; mais, malgré les soins assidus que je leur ai donnés, je n'ai jamais pu les conserver au delà de deux ans, quoique j'eusse choisi des espèces des plus rustiques: j'ai réfléchi depuis sur les causes qui rendent si difficile la culture de ces plantes. Si je ne les ai pas découvertes toutes, je crois en pouvoir signaler quelques-unes. Chaque fois que j'avais perdu une de mes bruyères et avant de la jeter au fumier, j'examinais la motte des racines que je trouvais le plus souvent tout à fait sèche et impénétrable dans l'intérieur. Celui qui a cultivé les bruyères sait combien ces plantes sont sensibles à l'endroit de leurs racines, et qu'en les rempotant on laisse la motte entière en faisant tomber seulement la terre épuisée du pourtour; de là vient cependant que la motte des racines se durcit de plus en plus à l'intérieur, et qu'à la fin l'eau n'y peut plus

pénétrer. Cet inconvénient est surtout inévitable si l'on cultive les bruyères dans une terre de bruyère sèche, sablonneuse et tamisée. Se servir d'une pareille terre pour y cultiver les *Erica* est la plus grande bévue qu'on puisse commettre, parce que la terre de bruyère devenue sèche a peu d'affinité avec l'eau, et celle-ci s'écoule aussi vite qu'on la verse sur le pot. Cet inconvénient et par conséquent la perte des plantes peuvent être évités si l'on compose la terre qui doit les nourrir de gazon pourri ou, à son défaut, d'une partie d'argile douce, de sable et de terre de bruyère ; mais le gazon pourri mérite toujours la préférence. On pourrait aussi ajouter à ce compost un peu de tourbe fibreuse ; dans tous les cas, l'argile n'y peut pas manquer. Il faut aussi que la terre ne soit pas tamisée. L'argile a pour but d'empêcher le dessèchement de la terre, ou, si cela a déjà eu lieu, de faciliter la prompte infiltration de l'eau. Cette terre présente en outre l'avantage d'empêcher la pourriture des racines, ce qui arrive souvent, nonobstant le drainage des pots, quand on arrose avant que la terre se soit un peu desséchée.

Quelqu'un qui a vu les *Erica* dans leur patrie, au Cap, assure que ces plantes y sont moins belles que dans nos serres. Ceci n'est pas une exagération ; une foule d'autres plantes, notamment des familles des Acanthacées, des Mélastomées, des *Lychnophora*, etc., ont dans leur pays l'apparence de balais. Les *Erica* conservent leurs feuilles un peu plus longtemps, il est vrai, mais elles perdent leur beauté à mesure qu'elles montent et qu'elles vieillissent. On est donc obligé de les renouveler soit de boutures, soit de graines. Cependant, il y a encore un autre moyen de conserver la beauté des *Erica*, c'est la taille, opération qu'on avait cru leur être inapplicable. Tous les ans, après la floraison, on taille les plantes, on élague les jets faibles et ensuite on les place dans un lieu aéré. Les jeunes pousses que les plantes feront dans cette position produiront des fleurs l'année suivante.

Le rempotage des bruyères a lieu, comme on sait, avant la floraison.

SCH.

DES CALCÉOLAIRES LIGNEUSES.

La race des Calcéolaires ligneuses s'enrichit depuis quelques années de variétés fort distinguées par leur coloris, et si elles n'offrent pas encore toutes ces teintes brillantes qui sont l'apanage des Calcéolaires herbacées, la persévérance des semeurs ne tardera pas à les leur procurer ; ce n'est plus qu'une question de temps. Plus florifères que les Calcéolaires herbacées, les Calcéolaires ligneuses ont l'avantage d'être plus robustes, et par conséquent d'exiger moins de soins de culture. On a donc tort de les repousser comme étant de mœurs difficiles, et

tout amateur peut faire lui-même son *stock* de Calcéolaires ligneuses aussi bien que de Verveines, de Pélargoniums, etc. Le grand secret de cette culture consiste à tenir les plantes presque sèches en hiver, à les préserver soigneusement de la gelée tout en les chauffant le moins possible ; à les arroser copieusement en été et à les préserver en tout temps de la grande ardeur du soleil. Des bâches à châssis mobiles, adossées à un mur faisant face au sud-est, conviennent particulièrement à ces plantes ; elles s'y soutiendront mieux que dans une serre ; et si les bâches étaient vitrées sur le devant et sur les côtés, les effets n'en seraient que plus appréciables à la floraison. Le mode d'ouverture des châssis n'est pas indifférent ; ainsi les châssis à charnière ou châssis glissants ne sont pas en général favorables à la culture des plantes qui exigent un aérage abondant mais indirect ; les châssis qui se relèvent abritent bien les plantes de l'action directe de l'air et les préservent de la pluie durant les temps pluvieux.

Les Calcéolaires demandent, comme nous avons dit, peu d'eau en hiver ; il faut cependant éviter qu'elles ne se flétrissent par un excès de sécheresse ; toute feuille morte sera enlevée de suite ; on devra, lorsque le froid devient rigoureux, chauffer la bâche soit au moyen de réchauds de fumier, soit en faisant fonctionner le thermosiphon ; des paillassons que l'on placera le soir sur les châssis suffiront en temps ordinaire. Il pourrait cependant arriver que vos Calcéolaires soient prises par la gelée ; on réparera cet accident en conservant, pendant quelques jours, les paillassons sur la bâche et en laissant ensuite pénétrer peu à peu les rayons solaires sur les plantes endommagées. Les Calcéolaires donnent ordinairement signe d'entrée en végétation vers la fin de février ; c'est alors le moment de les repoter avec un compost d'un quart de terreau de feuilles, d'un quart de fumier consommé de vache ou de cheval, et d'une moitié de terre de gazon pourri ; on ajoute à ce mélange une certaine portion de sable pour le rendre plus perméable. En mars et avril nouveaux repotages selon le développement des plantes ; le dernier repotage doit être fait vers la fin d'avril ou au commencement de mai. Alors commencent les arrosages stimulants ; par exemple, avec l'eau de guano très-faible ou de fumier de vache ; cette distribution faite tous les trois ou quatre jours influe beaucoup sur la beauté des fleurs. Les Calcéolaires ainsi traitées doivent être en pleine floraison en mai et juin.

Les soins à donner aux Calcéolaires après la floraison consistent à les rabattre plus ou moins fortement, à remplacer le vieux sol au-dessus des racines par une couche de compost frais, à placer ensuite les plantes dans un lieu ombragé et à les arroser copieusement ; ce traitement aura pour effet de faire développer un certain nombre de jets latéraux que l'on enlèvera lorsqu'ils auront atteint une longueur

de 5 à 8 centimètres, pour traiter comme des boutures ordinaires, en en disposant plusieurs dans un pot à une distance d'environ 5 centimètres l'une de l'autre, et en recouvrant d'une cloche; ce bouturage peut se continuer jusqu'en septembre et même plus tard; nous conseillons cependant de s'arrêter vers la mi-septembre, parce que les derniers jets sont trop faibles et ne seraient pas assez bien remis pour supporter la saison d'hiver. On repique les boutures bien enracinées dans des pots de 10 centimètres de diamètre avec le compost suivant : un tiers de terre friable provenant d'une ancienne prairie ou de gazon pourri, un tiers de terre de bruyère et un tiers de terreau de feuilles, le tout mélangé avec une certaine portion de sable blanc. Ces jeunes plantes, traitées ensuite comme il a été dit ci-dessus, formeront de jolies touffes qui se couvriront de fleurs au mois de juin suivant.

Les douze variétés de Calcéolaires que nous signalons ci-après sont considérées en Angleterre comme les plus belles obtenues jusqu'ici :

<i>Orange Boven.</i>	<i>Orange perfection.</i>
<i>King of the Yellows</i> , ou Roi des Jaunes (d'un jaune vif).	<i>Eclipse</i> (écarlate cramoisi).
<i>King of Sardinia</i> (cramoisi).	<i>Hawk</i> (orange maculé brun).
<i>Gem</i> (jaune avec macule brune).	<i>Yellow dwarf</i> (nain).
<i>Yellow Prince of Orange</i> (jaune).	<i>Heywood Hawkings</i> (brun orangé).
<i>Beauty of Montreal</i> (cramoisi clair).	<i>Aurea floribunda</i> (jaune d'or).

Les six dernières variétés sont particulièrement propres à la culture en pot.

(Extrait du *Gardener's Chronicle*,
août 29, 1857.)

EXPOSITIONS.

SOCIÉTÉ ROYALE LINNÉENNE DE BRUXELLES.

EXPOSITION DES 24-28 SEPTEMBRE 1857.

Nous diviserons notre compte rendu en trois sections, comme le programme des concours ouverts par la Société royale Linnéenne de Bruxelles, et nous commencerons par la section intitulée *Horticulture*, c'est-à-dire celle des produits que l'on désigne habituellement sous le nom de plantes d'agrément.... C'est la partie florale de l'exhibition.

La longue avenue qui conduit à l'établissement géographique de MM. Vander Maelen présentait deux magnifiques lignes de végétaux

exotiques choisis parmi les nobles familles des Cycadées, des Palmiers, des Liliacées et des Amaryllidées ; nous nous sommes longtemps arrêté à admirer l'effet que produisent les *Cycas revoluta*, les *Pincenectitia tuberculata*, *stricta* et *glauca*, les *Jubæa spectabilis*, les *Dracœna draco*, *indivisa* et *australis*, les *Bonapartea*, les *Yucca aloifolia* et ses belles variétés ; le *Dion edule*, le *Chamœrops humilis*, etc., ainsi disposés de manière à faire valoir tout l'ensemble de leur port, toute l'harmonie de leurs formes ; chaque plante séparée de sa voisine par un certain espace, pose avec plus d'avantage et sollicite l'attention sans nuire à la beauté des plantes immédiates. Une partie des grands exemplaires qui ornaient l'avenue, et choisis parmi les familles que nous venons de citer, appartenait à M. Allard, directeur de l'hôtel des monnaies à Bruxelles ; le jury décerne une médaille spéciale de vermeil à ce beau contingent ; une autre partie avait été fournie par M. P. Janssens et par M. Van Riet. Plusieurs forts exemplaires de *Phormium tenax* figuraient çà et là ; quatre énormes touffes, exposées par M. le comte Coghèn, ont été vivement admirées et ont valu à leur propriétaire une médaille spéciale d'argent. En se rapprochant de l'établissement, les lignes de grandes plantes d'ornement étaient remplacées par des estrades chargées de produits de la culture maraîchère et de grande culture : tels que légumes variés de marché, pommes de terre, betteraves, *Dioscorea batatas*, maïs, tabac, chanvre, etc. Dans la grande cour se trouvaient réunies les collections de plantes délicates. Les fruits occupaient toutes les salles du rez-de-chaussée, une partie du salon de la bibliothèque, la grande salle du musée minéralogique, et une partie de la serre froide. Pas un coin qui n'exhibât une plante, un bouquet, une gerbe de blé, une assiette de pommes ou un trophée de courges ! et le public de se presser pour admirer cet assemblage de produits si variés.

Le jury a décerné les prix suivants :

1^o *Concours dit du bel envoi* (entre horticulteurs). — Premier prix, à M. F. Decraen, horticulteur à Saint-Gilles ; — deuxième prix, à M. Van Riet, horticulteur à Bruxelles.

2^o *Même concours entre amateurs*. — Premier prix, à M. Forckel, directeur des serres chaudes au château de Laeken ; — deuxième prix, à M. F. Vander Maelen. — L'envoi de M. Forckel était très-remarquable, et une vingtaine de beaux *Ixora* en fleurs contribuaient à lui donner un éclat tout particulier.

5^o (51^e du programme). *A l'envoi de 60 plantes au moins, fleuries et non fleuries* (ces dernières ne pouvant former que le quart de l'envoi). — Premier prix, à M. P. Janssens, horticulteur à Bruxelles ; de beaux *Crinum americanum*, des *Amaryllis*, des *Clerodendrum*, l'*Erythrina*

crista Galli, le *Statice macrophylla*, puis des *Yucca quadricolor*, des *Araucaria excelsa*, *Cunninghami*, le *Latania borbonica*, etc., composaient cet envoi.

4^o (55^e du programme). *A la plante fleurie la plus rare.* — Un *Phlox pyramidal*, à fleurs d'un joli rose, moucheté et ligné de rose violacé, obtenu de semis par M. de Beucker, horticulteur à Anvers, et portant le nom assez prétentieux de *Antwerp's Wonder* (Merveille d'Anvers), obtient le premier prix ; le *Megenia erecta*, de M^{me} Legrelle d'Hanis, reçoit le second prix.

5^o (54^e du programme). *Pour la plante la plus remarquable par sa belle culture.* — Le jury, en considération de l'extrême beauté et de la remarquable floraison d'un exemplaire du *Lagerstrœmia indica*, envoyé par M. le baron Henderyx, de Gand, décerne en faveur de cette plante une médaille de vermeil au lieu de celle d'argent portée au programme. Le public semblait ratifier cette décision par les expressions laudatives dont il se servait en présence de ce noble arbuste littéralement couvert de fleurs d'une grandeur et d'une fraîcheur extraordinaires. C'était vraiment le bijou floral de l'exposition. D'autres exemplaires fort bien fleuris, mais beaucoup moins forts, figuraient dans les contingents de M. F. de Craen ; la température élevée de l'été a sans doute contribué à amener ces riches floraisons. — Le deuxième prix est décerné à M. le notaire Den Abt, à Merchtem, et le troisième prix à un beau pied de *Dichorisandra ovata*, exposé par M. le baron Heynderyx.

6^o (53^e concours). *Concours de plantes de genres différents, non fleuries.* — Premier prix (médaille de vermeil), à M. Verdiekt, jardinier en chef chez MM. Vander Maelen. Cette collection était fort remarquable ; on y distinguait surtout de beaux *Agaves* : *Xylinicantha filifera*, et une variété *major* ; le rare *Aloe albo-cincta*, des *Bonapartea* et *Dasylyrion* d'un superbe développement.

7^o (56^e concours). *Collection de Palmiers, Cycadées, etc.* — Premier prix, à M. F. Vander Maelen. — On remarquait dans ce contingent de beaux exemplaires de *Ceroxylon andicola*, de *Hyophorbe indica* (*Areca lutescens*), de *Cocos schizophylla*, de *Wallichia caryotoides*, de *Thrinax Barbadosensis*, etc., et autres espèces distinguées par leur rareté et leur bonne culture.

8^o (57^e concours). *Collection de 20 Dracœna, Cordyline, Pincenecticia et Yucca.* — Le premier prix, consistant en une médaille de vermeil, est décerné à M. P. Janssens, de Bruxelles ; ses *Dracœna indivisa* et *Guatemalensis*, *Yucca aloifolia quadricolor*, et ses *Pincenecticia glauca* et *tuberculata* se faisaient admirer par leur forte taille et leur santé robuste ; nous avons remarqué dans cette collection le rare *Dracœna cannaefolia* (*Charlwoodia* ou *Cordyline*). — Le second prix est accordé à la collection de M. Verdiekt, composée surtout de diffé-

rentes espèces de *Yucca* en forts exemplaires et de *Dracæna*.

9° (58^e concours). *Collection de 10 Orchidées exotiques*. — Un joli contingent fourni par M. le baron Heynderycx reçoit le premier prix (médaille de vermeil). — Les *Vanda cœrulea*, *Miltonia Moreliana*, *Oncidium Lanceanum* et le *Dendrobium chrysanthum* méritent d'être signalés.

10° (41^e concours). *Collection de plantes de serres à feuilles panachées*. — Premier prix (médaille de vermeil), à M^{me} Legrelle d'Ilanis, lauréat ordinaire de ce concours dans toutes nos expositions.

11° (42^e concours). *Collection de Pelargonium et Geranium zonale*. — Premier prix, à un fort joli envoi fait par M^{me} Verhulst, à Stalle près Bruxelles; — deuxième prix, à M. De Kneef, horticulteur à Molenbeek-Saint-Jean.

12° (45^e concours). *Au plus bel envoi de 50 Fuchsia*. — Premier prix, à M. Coene, horticulteur à Laeken. — On remarquait dans cette collection les *Fuchsia Napoléon III*, *Vénus de Médicis*, le joli *Hendersoni* (le meilleur des *Fuchsia* à fleurs doubles), etc.

15° (44^e concours). *Collection de Petunia, Verbena, Mimulus*. — Un second prix est accordé à l'envoi de *Petunia* de M. P. Janssens.

14° (47^e concours). *A la plus belle collection de 50 plantes au moins de pleine terre cultivées en pots*. — Le premier prix est décerné à M. Reyckaert, d'Uccle.

15° (48^e concours). *Au plus bel envoi de 20 plantes de pleine terre à feuilles panachées cultivées en pots*. — M. Reyckaert, horticulteur à Uccle lez-Bruxelles, soutient dignement la réputation qu'il s'est acquise à nos expositions; cette fois encore son envoi composé de bonnes plantes bien cultivées et franchement panachées lui a valu le premier prix de ce concours. — Le second prix a été décerné à un fort habile jardinier de Malines, M. Vanhoorenbeck, qui cultive avec beaucoup de succès les plantes de pleine terre; nous l'engageons toutefois à vérifier l'étiquetage de celles qu'il envoie aux expositions, et à ne pas se contenter de simples noms génériques comme *Salvia*, *Polemonium*, *Veronica*, *Viola*, etc. Les amateurs ne peuvent se contenter de pareilles indications. — Une mention très-honorable est votée en faveur de la collection de M. Fortin.

16° (49^e concours). *A l'envoi le plus remarquable de plantes annuelles, telles que Reines Marguerites, Balsamines, Phlox Drummond, etc., présentées en pots*. — La belle collection de Reines Marguerites, appartenant à M. P. Janssens, obtient le premier prix. — Les variétés foncées ont particulièrement réussi cette année.

17° (50^e concours). *50 fleurs coupées de Dahlias*. — Deux très-beaux lots étaient en présence, l'un provenant des cultures de M. de Beucker, horticulteur à Anvers, l'autre de M. de Coninck, horticulteur à Gand;

le jury leur accorde à chacun un premier prix pour constater l'égalité de mérite des deux envois ; la perfection de formes florales, la beauté de coloris et le choix des variétés ne laissent rien à la critique.

18^e (51^e concours). *Aux 12 Dahlias nouveaux les plus méritants.* — Premier et second prix, à M. de Beucker, d'Anvers.

19^e (52^e concours). *Au plus bel envoi de 20 plantes de Dahlias fleuries, cultivées en pots.* — Un second prix est décerné à M. F. Deeraen, horticulteur à Saint-Gilles.

20^e (55^e concours). *A la plus belle collection de 50 Roses coupées en variétés distinctes.* — Le beau lot exposé par M. Vandervee, horticulteur-rosiériste, enlève tous les suffrages du jury, qui lui décerne le premier prix. — M. Dekerk, horticulteur à Saint-Josse-ten-Noode, reçoit le second prix. Ces deux corbeilles de Roses ont été fort admirées par le public.

21^e (54^e concours). *Au plus bel envoi de corbeilles avec plantes retombantes.* — M. Van Riet obtient le premier prix ; — M. Janné, le second.

22^e (56^e concours). *Pots à fleurs, corbeilles, etc., en terre cuite.* — Médaille de bronze, à un de nos plus habiles et intelligents fabricants de poteries, M. Nicseus, à Cureghem lez-Bruxelles.

Hors concours :

Deux riches collections de *Begonia*, exposées l'une par M. F. Deeraen, horticulteur à Saint-Gilles, l'autre par M. C. Deeraen, horticulteur à Bruxelles, reçoivent respectivement un premier et un second prix.

Un des contingents les plus intéressants de l'exposition provenait des serres de M. René Della Faille ; c'était un lot composé de 50 plantes exotiques médicinales ou utiles à l'homme, et d'une culture fort soignée ; on conçoit l'intérêt avec lequel le public examinait ces végétaux précieux qui lui fournissent le quinquina, le riz, le gingembre, le café, le thé, le piment, le coton, l'*arrow-root*, le tapioka, dont les noms lui sont si familiers, mais dont les plantes productrices lui sont à peu près inconnues ; ceux-là se rappelant leur lecture de relations de voyages dans les Indes, se plaisaient à faire connaissance avec le fameux arbre à pain, avec l'arbre qui produit le célèbre papier de riz des Chinois, avec le Mangoustan, que les voyageurs exaltent comme portant le meilleur fruit du monde, avec le Tamarin aux gousses utiles en médecine et agréables au goût ; le Tamarin, trésor des peuples africains, avec le Chou caraïbe, ressource des anciens explorateurs, etc. N'oublions pas le *Carbudorica palmata*, dont les fibres servent à tisser les chapeaux de Panama, l'*Arachis hypogœa* ou Pistache de terre, que les habitants des tropiques mangent rôtie comme des marrons ; le *Piper betel*, le *Caladium esculentum*, aliment principal des peuples

de la Polynésie, etc. De pareilles collections méritent d'être hautement encouragées ; car, faites avec intelligence, elles servent à répandre l'instruction et le désir d'apprendre. Une médaille spéciale d'argent est décernée à M. R. Della Faille.

Le jury décerne ensuite :

Une médaille d'argent à la collection de Conifères de M. Panis, marchand grainier à Bruxelles ; une médaille de vermeil à M. Van Riet, horticulteur à Bruxelles, pour son envoi de plantes d'ornement de serre froide ; des Orangers, des Lauriers, des *Dracœna draco*, des *Phormium*, des *Yucca*, des *Strelitzia*, des *Araucaria*, etc., figuraient dans cette riche collection dont plusieurs beaux exemplaires ornaient l'avenue principale de l'établissement.

Une médaille d'argent à M. F. Muller, le digne et zélé président de la Société. Le jury n'a pas voulu que la riche collection de *Yucca*, *Dracœna*, *Cordyline*, *Agave*, *Littœu* et *Pincenecticia*, exposée par M. Muller, fût seule frappée d'ostracisme ; et en décernant une médaille hors concours, il a accompli un acte de justice, tout en respectant le sentiment d'abnégation du président qui avait refusé de prendre part au concours.

Médaille d'argent à M. V. Bauchau, président de la Société royale d'horticulture de Namur, pour sa collection de *Rhopala*, parmi lesquels se faisaient remarquer les *Rhopala Jonghii*, *heterophylla*, *silafolia*, *complicata*, *excelsa*, etc.

Enfin, une mention honorable aux fleurs de *Gaillardia grandiflora*, joli hybride exposé par M. Van Hoorenbeck de Malines.

Ajoutons que le succès de cette brillante fête florale a dépassé l'attente des amateurs ; il prouve combien le zèle et le dévouement d'une administration intelligente parviennent à d'heureux résultats en stimulant l'amour-propre de cet exposant, en relevant la modestie de celui-là, en encourageant les efforts de tous par le déploiement même de son énergie et de sa conviction dans l'utilité du but proposé. Les amateurs et le public, auxquels nous nous adjoignons de grand cœur, ont particulièrement apprécié le zèle et l'activité de MM. F. Muller, président de la Société ; De Cock, vice-président, et Janssens, administrateur de la Société royale Linnéenne de Bruxelles, qui ont donné tous leurs soins à préparer cette belle exposition.

Nous traiterons, dans notre prochain numéro, la partie pomologique.

H. G.





Basilium

BURTONIA SCABRA (R. BROWN).

Burtonie à feuilles rudes.

(Planche XXIII, fig. 1.)

Le genre *Burtonia* appartient à la grande famille naturelle des Légumineuses et rentre dans la Décandrie Monogynie du système Linnéen. Établi par le célèbre botaniste anglais Robert Brown, sur l'espèce que nous représentons d'après un excellent dessin donné, il y a peu de temps, par le *Botanical Magazine* (pl. 5000), ses caractères génériques sont : un calice profondément quinquéfide ou quinquépartit ; divisions presque égales ; corolle papilionacée à étendard brièvement onguiculé, plus long que les ailes obovées-oblongues ; carène égalant à peu près les ailes, incurves, légèrement aiguës ou subrostrées. Dix étamines libres à filets glabres ; ovaire sessile, biovulé. Style souvent subulé à base dilatée, glabre ou barbu vers la moitié inférieure ; stigmate petit, imberbe. Légume ové ou subarrondi, subventru. Graines dépourvues de callosités.

Les *Burtonia* se composent d'arbustes et d'arbrisseaux ayant la Nouvelle-Hollande pour patrie ; leurs feuilles sont éparses, simples ou trifoliolées, subulées et très-entières ; ils n'offrent point de stipules ; leurs fleurs sont agglomérées au sommet des rameaux, ou disposées en corymbes terminaux ; les pédicelles sont courts et munis de deux bractées (Endlicher). Les quelques espèces introduites dans nos cultures sont fort jolies et méritent d'être plus répandues qu'elles ne le sont ; la *Burtonie à feuilles rudes*, la première connue (elle a été introduite en 1805), est une charmante plante d'orangerie ou de serre froide, et il est peu d'espèces, parmi cette riche cohorte de Légumineuses de la Nouvelle-Hollande et du Cap, qui lui soient supérieures en élégance et en fraîcheur de coloris ; mais, en consciencieux rapporteur, nous devons ajouter que la culture de ces plantes exige des soins assez grands ; les *Burtonies* sont sensibles à l'humidité et à la sécheresse, elles requièrent une serre bien éclairée et bien aérée ; elles doivent être placées près des vitres. Le repotage est une opération délicate ; car leurs racines déliées souffrent beaucoup lorsqu'elles sont exposées à des manipulations un peu rudes. Nous renvoyons pour les autres détails à notre numéro de septembre 1857, pages 199-200.

VIOLA PEDUNCULATA (TORREY et GRAY, *Flora of N. America*).

Violette à long pédoncule.

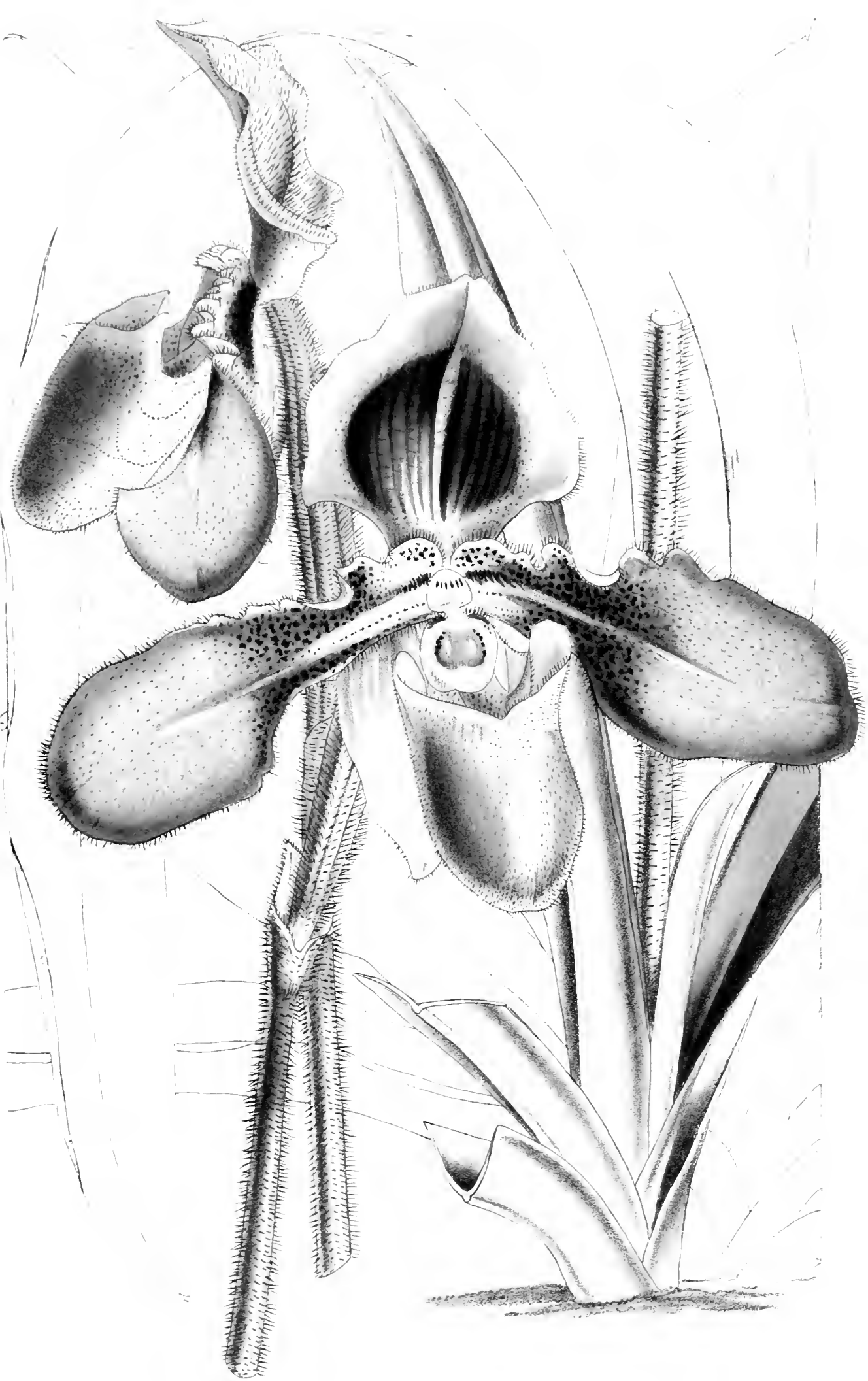
(Planche XXIII, fig. 2.)

Le rédacteur du *Botanical Magazine*, sir W. Hooker, en décrivant cette nouvelle Violette (pl. 5004), la considère comme la plus belle du genre, bien qu'elle soit privée de cet agréable parfum, qui rend si attrayante la Violette de nos bois. Découverte en premier lieu en Californie par l'infortuné voyageur Douglas, elle fut retrouvée depuis par M. W. Lobb, qui en envoya de beaux exemplaires secs et des graines à MM. Veitch et fils, horticulteurs à Londres; des plantes issues de ces graines, exposées en fleurs cette année, à une des fêtes florales de la Société d'horticulture de Londres, furent admirées par tous les connaisseurs. Nous espérons que l'avenir ne détruira pas la bonne opinion que l'on a conçue de cette Violette. La floraison a lieu au mois de mai; elle est fort abondante.

La Violette à longs pédoncules est munie de racines vivaces, longues, minces, éparses. Les tiges, plus ou moins compactes, atteignent 4, 8 et 10 pouces de longueur; elles sont ramifiées; rameaux dichotomes, angulaires, herbacés, presque glabres, de même que toute la plante. Ses feuilles, longues de 2 ou 5 pouces, sont submembraneuses, larges, cordées-rhomboides, d'un vert intense, obtuses, veinées-réticulées, grossièrement crénelées-dentées; pétiole mince et long de 3 à 4 pouces. Stipules oblongues ou linéaires-oblongues, assez larges, pinnatifides à la base. Pédoncules solitaires, axillaires, deux fois aussi longs que les feuilles, angulaires, et munis d'une paire de stipules subulées, opposées ou alternes, et situées beaucoup au-dessus de la portion médiane. Les fleurs sont d'un riche jaune d'or; les trois pétales inférieurs sont marqués de rouge de sang foncé à la base; les deux pétales supérieurs présentent chacun, sur la face inférieure, une large macule de même couleur. Calice suivant les caractères du genre. Pétales latéraux garnis à la base de la lame d'une touffe de poils; les deux pétales supérieurs sont longuement onguiculés. Éperon presque nul. Deux étamines inférieures présentent une crête ou aile épaisse sur le dos. Ovaire oblong-ové; style en forme de massue. Stigmate capité, fendu longitudinalement et pourvu d'un petit éperon à la naissance de la fente; un cercle de poils entoure à moitié le stigmate.

MM. Veitch cultivent cette Violette en serre froide et en bêche.





Cypripedium hirsutissimum Walt.

CYPRIPEDIUM HIRSUTISSIMUM (LINDLEY).

(Planche XXIV.)

Cette belle espèce de *Cypripedium* s'étant répandue assez promptement dans les grands établissements d'horticulture de Belgique (1) et de France, depuis la description que nous en avons donnée en juillet 1857, il nous a paru qu'une figure exacte serait utile à nos lecteurs amateurs de ce magnifique genre d'Orchidées, et ferait mieux ressortir que par de longues phrases, les mérites transcendants de la nouvelle venue.

Nous ajouterons seulement à notre notice (voir page 151), que ce *Cypripedium* est, selon nous, de culture facile; car les exemplaires que nous avons examinés accusaient, malgré un long voyage, une vigueur de tempérament qui nous a semblé fort rassurante pour les acheteurs; plusieurs de ces plantes présentaient même des dispositions à une floraison prochaine.

Le *Sphagnum* haché ou en mottes convient particulièrement au *Cypripedium hirsutissimum*, témoin les fortes racines qu'il émet en peu de temps au contact du *Sphagnum* et sous l'influence de la chaleur humide de la serre.

REVUE DES PLANTES RARES OU NOUVELLES.

SERRE CHAUDE.

Pandanus candelabrum (PALISOT DE BEAUVOIS), *Flore d'Oware et de Benin*, figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 5014. — Famille des Pandanées. — Diécie Polyandrie.

Le *Pandanus candelabrum* est originaire de la côte occidentale de l'Afrique où il semble être très-commun. On le trouve dans plusieurs îles des Indes occidentales où il a été introduit avec d'autres plantes africaines, de même que l'on trouve un assez grand nombre de végétaux américains près de Sierra-Léone et d'autres villes africaines; les rapports fréquents qui ont eu lieu depuis plusieurs siècles entre la côte

(1) Entre autres chez MM. Jacob-Makoy et Comp., à Liège (leur catalogue la cote à 50 fr.); Jules Linden, à Bruxelles; Louis Van Houtte et Ambroise Verschaffelt, à Gand.

africaine et les Indes occidentales ont naturellement amené cet échange de produits.

Le Jardin royal de Kew est redevable pour des exemplaires vivants du *Pandanus candelabrum* à M. H. Robinson, gouverneur d'une des îles des possessions anglaises dans les Indes occidentales; de beaux spécimens de fruits accompagnaient l'envoi et ont permis à sir W. Hooker d'en donner un bon dessin dans le *Botanical Magazine*. On ne connaît pas la taille à laquelle parvient ce *Pandanus*; le bel exemplaire du palais de Sydenham et provenant de la célèbre collection de MM. Loddiges avait 25 pieds de hauteur.

Le tronc porte vers sa partie supérieure de fortes branches divergentes ou infléchies, à extrémités érigées et couronnées d'un bouquet de feuilles admirablement disposées en spirale sur trois rangs; ces feuilles ont 2 ou 5 pieds de longueur (peut-être plus) et 2 pouces environ de largeur; elles sont de forme linéaire-subulée, larges et engainantes à la base, costées, glauques, à bord armé de dents épineuses assez écartées, d'un brun rouge, dirigées vers le ciel. Le fruit, envoyé par M. Robinson, n'était pas tout à fait mûr; il est solitaire et porté sur un fort pédoncule décurve naissant de l'aisselle d'une feuille; ce fruit presque globuleux, mais déprimé, a quelque chose de la structure de celui de l'Ananas ou de celui de l'arbre à pain; il se compose de plusieurs noix drupacées subcomprimées, ovées, très-dures et fibreuses, anguleuses, rassemblées de manière à produire la forme globuleuse du fruit. — Ces noix ou drupes montrent les traces de cinq (ce nombre semble variable) cellules allongées contenant chacune une graine ou ovule dressé; vues isolément, elles sont richement colorées: en jaune vers le bas, d'un vert foncé au-dessus avec une teinte rouge qui forme la démarcation entre la portion libre et celle en contact avec les drupes avoisinantes; le sommet est couronné de quatre à six stigmates bruns sessiles.

Le *Pandanus candelabrum* est encore fort rare. Le Jardin botanique de Bruxelles possède un *Pandanus* haut de 20 à 25 pieds qui se rapporte entièrement à la description que Pâlisot de Beauvois a donnée du *Pandanus candelabrum*. Nous venons de retrouver dans l'herbier du jardin un spadice mâle assez complet que notre plante a produit il y a plusieurs années; nous en donnerons la description dans le *Bulletin* du Jardin botanique.

Dillenia speciosa (THUNBERG), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 5016. — Syn. : *Dillenia elliptica* (THUNB.); *Dillenia indica* (L.); *Syalita* (RHODE), *Hort. mal.*, vol. 5, pl. 58, 59.

Le *Dillenia speciosa* est cultivé depuis près d'un demi-siècle; son port, son feuillage ornemental l'ont rendu un hôte obligé de la serre

chaude ; mais jusqu'à ce jour nulle fleur n'avait paru sur aucun des nombreux individus disséminés dans les serres européennes. Lorsqu'un horticulteur anglais, M. Osborne, à Fulham, en présenta en août dernier un exemplaire fleuri à sir W. Hooker ; cet exemplaire, à peine haut de 2 pieds, cultivé dans un petit pot, provenait d'une bouture faite assez récemment ; il est donc probable, ajoute le botaniste anglais, que le temps d'arrêt causé au développement rapide du feuillage, a provoqué la formation d'un bourgeon à fleur ? Cette particularité se présente souvent, et il est peu d'horticulteurs qui ne l'aient constatée. Un cas analogue, et qui mérite également de fixer l'attention sérieuse des hommes de l'art, c'est de voir bon nombre de plantes fleurir parfaitement peu de temps après leur arrivée d'un jardin du continent, et qui ensuite ne fleurissent que rarement ou jamais. La température trop uniforme et élevée à laquelle nous soumettons nos plantes de serre chaude doit probablement être un obstacle à la floraison ? Il existe peu de plantes qui ne jouissent dans leur patrie d'une époque de repos, occasionnée parfois par le froid, souvent par la chaleur et les courants aériens ; causes nécessaires à la santé et au développement normal des plantes. La séquestration en panier ou en caisse pendant plusieurs jours peut donc produire des effets analogues et déterminer une réaction favorable à l'émission des fleurs. Des expériences devraient être dirigées sur ces points.

Le *Dillenia speciosa* habite les forêts épaisses de toute l'Inde tropicale depuis Malabar et Ceylan à l'ouest jusqu'au royaume d'Ava et à l'archipel Malais. Les indigènes le cultivent comme arbre d'ornement. Son fruit ressemble à nos pommes par le volume et par la forme ; on le mange, mais sa grande acidité doit être corrigée par une forte addition de sucre.

Le tronc, dans le lieu natal, est gros sans être très-élevé. Branches nombreuses, étalées, ensuite ascendantes. Feuilles alternes, confinées vers les extrémités des rameaux, à pétioles courts, dilatés, cannelés et engainants ; la lame de la feuille mesure de 25 à 50 centimètres de longueur ; elle est oblongue ou oblongue lancéolée, penniveinée à veines ou côtes nombreuses, rapprochées, obliques, parallèles, simples et se terminant chacune à la pointe des fortes dents du bord. Pédoncule solitaire entre les feuilles terminales, recourbé de manière à offrir la fleur dans une position oblique. Calice à cinq très-grandes sépales concaves, vert pâle, épais et charnus, minces et membraneux au bord. Pétales longs d'au moins 7 à 8 centimètres (la fleur a environ 15 à 18 centimètres de diamètre) obovés-cunéiformes, blancs, concaves dans leur partie supérieure, obscurément veinés et faiblement ondulés. Étamines nombreuses, formant une masse compacte autour du pistil, qu'elles cachent entièrement à l'exception des stigmates, ou, comme

Roxburgh dit, « formant dans le centre un volumineux globe jaune, élégamment couronné par les rayons blancs, lancéolés, étalés du stigmate. » — Filets courts, blancs; anthères linéaires, jaunes, s'ouvrant à l'extrémité par deux pores. Quinze à vingt ovaires, linéaires, réunis en une grosse masse ovée, conique, présentant une partie centrale charnue; chaque ovaire est uniloculaire et polysperme. Ovules petits, attachés à un long réceptacle dans l'axe de l'ovaire. Styles aussi nombreux que les ovaires, linéaires-lancéolés, blancs, radiés. Fruit composé, consistant en nombreuses capsules subréniformes, fixées à la masse charnue centrale et contenant un liquide glutineux, pellucide qui enveloppe les graines.

SERRE FROIDE ET PLEINE TERRE.

Codonopsis rotundifolia (BENTHAM), var. *grandiflora*, figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 5018. — Syn. : *Wahlenbergia rotundifolia* (D. C.). — Famille des Campanulacées. — Pentandrie Monogynie.

Cette variété diffère de son type (que nous avons décrit à la page 262 du 14^e volume du *Journal d'Horticulture pratique de la Belgique*) par des fleurs plus grandes à corolle verte et jaune teintée et lavée de pourpre à l'intérieur, surtout à l'orifice du tube; ses feuilles sont également plus grandes et plus souvent alternes. La forme de la corolle et des lobes calicinaux amples et étalés donne à ces fleurs beaucoup de ressemblance avec celles de l'*Atropa Belladonna*. C'est une plante grimpante originaire de l'Himalaya, fort intéressante, mais d'un effet ornemental assez médiocre.

Salvia candelabrum (BOISSIER), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 5017. — Famille des Labiées. — Diandrie Monogynie.

Il est peu de Sauges, même parmi les plus richement colorées du Mexique, qui puissent rivaliser d'élégance et de beauté avec la *Salvia candelabrum* découverte, il y a quelques années, dans les districts montagneux du sud de l'Espagne, à 2,000 et 5,000 pieds d'altitude supramarine, par le botaniste Boissier; il est étonnant qu'une aussi jolie plante suffrutiqueuse et rustique ne soit pas plus répandue dans nos jardins. Le nom spécifique se présente de lui-même en conséquence de la forme régulière de la panicule et de ses branches trichotomes. La plante exhale une forte odeur aromatique; sa floraison a généralement lieu en juillet.

La *Salvia candelabrum* atteint avec sa panicule une hauteur de 3 à 4 pieds; ses tiges sont quadrangulaires, érigées, velues, ligneuses vers le bas et ramifiées, très-feuillées. Feuilles oblongues-lancéolées, un peu obtuses, longues de 3 à 4 pouces, crénelées, très-rugueuses, poilues et

chargées de points glanduleux. Pétiole long d'un pouce, canaliculé en dessus. Panicule terminale, nue, glauque, érigée, ramifiée; branches opposées en croix, étalées, portant chacune un cyme de plusieurs grandes fleurs étalées, pédicellées; bractées petites, linéaires, situées à la naissance de chaque ramification. Calice vert rayé de violet, à côtes saillantes, bilabié et quinquédenté, chargé de glandes cristallines; corolle trois fois aussi longue que le calice, velue à l'extérieur, blanche, striée de violet-pâle. Tube élargi vers le haut. Lèvre supérieure blanche, très-comprimée latéralement, droite, plus large vers le sommet. Lèvre inférieure d'un riche violet foncé, maculé et strié de blanc à la gorge, trilobée; lobes latéraux réfléchis; lobe central ample, pendan, bifide. Appendice staminode (connectif) obtus. Style bifide.

M. Boissier dit que cette magnifique Sauge, si digne d'être cultivée, forme dans la section *Eusphace* du grand genre *Salvia* un petit groupe avec les *Salvia divaricata* (Montbret) et *Aucherii* (Bentham), toutes deux orientales et dont se rapproche le *Salvia candelabrum* par le port et le mode d'inflorescence. La distinction est du reste facile à établir entre ces trois espèces.

Cette Sauge si belle a cependant un défaut capital : ses fleurs sont de courte durée; elles tombent peu de temps après leur épanouissement, de sorte que la plante a généralement une triste apparence. Il se pourrait cependant qu'un peu de chaleur au pied de la plante empêchât la chute si rapide des fleurs. Il lui faut une température chaude et sèche pendant la floraison, et une atmosphère chaude et humide pendant sa végétation; conditions assez difficiles à trouver sous notre climat.

Sabbatia campestris (NUTTALL), figuré dans le *Bot. Mag.*, pl. 5015, et dans la *Flore des Serres* de L. Van Houtte, pl. 996. — Famille des Gentianées. — Pentandrie Digynie.

Cette plante annuelle à jolies fleurs rose foncé avec une étoile jaune, est originaire de l'Arkansas, de la Nouvelle-Orléans et du Texas; elle est cultivée dans plusieurs jardins de l'Allemagne et de la France; mais pas assez en raison de son élégance et de l'odeur suave qu'elle émet. Ses racines, peu nombreuses, sont fibreuses et ramifiées. Les tiges, hautes de 10 à 50 centimètres, sont branchues, dichotomes; chaque petit rameau se termine par une fleur solitaire pédunculée; la tige et les branches sont arrondies et présentent quatre angles légèrement ailés; elles sont glabres comme toutes les autres parties de la plante. Les feuilles, à peine longues de 2 centimètres, sont opposées, ovées, sessiles ou même subconnées, entières et parcourues par trois à cinq nervures. Calice à tube en forme de massue, à cinq ailes longitudinales; limbe découpé en cinq segments subulés, étalés, presque foliacés. Corolle ample, élégante, de forme variant entre celle en roue

et celle en entonnoir; tube court, presque renflé. Limbe à cinq segments largement obovés, étalés, couleur lilas ou rose foncé; gorge jaune. Cinq étamines à filets insérés à la gorge. Anthère linéaire. Ovaire ovale. Style plus court que l'ovaire, bifurqué au sommet. Stigmates allongés, tordus en spirale, et revêtus en dessus de poils glanduleux.

M. Haage, horticulteur à Erfurt, qui le premier répandit dans le commerce le *Sabbatia campestris*, l'avait donné comme une espèce bisannuelle et rustique; mais il paraît qu'il doit être cultivé comme plante annuelle; on le sèmera de bonne heure, de préférence sur couche chaude; lorsqu'il aura quelques centimètres de hauteur, on le repiquera en pleine terre dans un endroit bien exposé du jardin; le sol doit être composé de terre de bruyère tourbeuse et de terre franche. La floraison a lieu en été et dure assez longtemps. M. Vilmorin dit « que la graine, qui lève difficilement, demande à être semée en terre » limoneuse ou tourbeuse et à être peu ou pas recouverte. Maintenir » la terre constamment humide et ombragée jusqu'à germination. »

Magnolia excelsa (HORTUL.).

M. Jacques fait connaître dans le *Journal de la Société impériale et centrale d'horticulture de Paris* (numéro d'août 1857), l'existence d'un fort beau *Magnolia* qu'il a observé dans un jardin à Montgeron, près de Villeneuve-Saint-Georges. C'est un arbre d'un port superbe, haut d'environ 10 mètres, à tête pyramidale, avec des feuilles caduques, alternes, assez longuement pétiolées, ovales-lancéolées, un peu pointues, obtuses à la base ou presque cordiformes, très-entières, à bords ondulés, d'un beau vert en dessus, glauques et finement pubescentes en dessous; elles sont longues de 20 à 50 centimètres. Les fleurs terminent les jeunes rameaux et sont portées par un pédoncule glabre, long de 5 centimètres; — elles se composent de trois sépales d'un vert jaunâtre, concaves; puis de cinq à sept pétales lancéolés, convexes, un peu tourmentés, d'un jaune pâle verdâtre, un peu blanchâtre, comme tomenteux en dehors, glabres en dedans, longs de 7 à 9 centimètres. Les étamines sont jaunes, assez courtes; les styles sont longs, érigés et appliqués sur les ovaires. Les fleurs s'épanouissent en mai avec les jeunes feuilles. Ce bel arbre, ajoute M. Jacques, me paraît différer beaucoup de tous ceux que je connais ou dont j'ai pu voir les descriptions. — Quelques jours avant mon excursion à Montgeron, j'avais remarqué chez M. Armand Gontier, à Fontenay-aux-Roses, un jeune individu de *Magnolia* qu'il a acquis sous le nom de *M. excelsa*. Après l'avoir confronté avec un échantillon de celui de Montgeron, j'ai reconnu qu'ils étaient identiques, c'est pourquoi j'ai conservé à ce dernier le nom sous lequel notre collègue a reçu le sien. — (Note sur un *Magnolia* probablement nouveau; par M. Jacques.)

CULTURE MARAÎCHÈRE.

Je commence à jalouser mes confrères de la culture forcée. Chez eux, la bonne saison ne finit pas, l'hiver est inconnu, la chaleur du thermosiphon fait oublier un peu la chaleur du soleil, et ils se moquent bel et bien de la neige, du verglas et de la bise. Heureux hommes qui ont mis les tropiques sous verre et jardinent en janvier comme au temps des canicules ! Il y a de la vie autour d'eux, de la feuille, de la fleur, des racines qui poussent ; le livre de la nature reste ouvert sous leurs yeux. Chez nous, ce n'est plus cela ; le livre est fermé, les feuilles sont mortes, la terre est nue, les outils se rouillent, la moitié du potager est dans la cave et l'autre moitié au grenier. Les sujets manquent, le cerveau s'engourdit, adieu jardin, adieu jardinier ; plus de légumes à tourmenter, plus de nouveautés à surveiller, par conséquent plus d'hommes.

A propos de nouveautés, convenez-en, nous sommes les gens les plus malheureux du monde, les déshérités de ce temps-ci, les parias de l'espèce. La belle culture a ses voyageurs, ses amoureux, ses enthousiastes, allant et furetant sur tous les coins du globe, toujours à la recherche de l'inconnu ; mais personne ne se passionne ainsi pour la gloire du potager et ne risque un cheveu de sa tête pour la conquête d'un légume. Quand nous avançons d'un pas, c'est un peu à la manière des chevaux de manège, en tournant dans le même cercle ; nous ne faisons beaucoup de chemin que pour nous retrouver éternellement à la même place. Il me semble pourtant que nous ne sommes pas plus que d'autres condamnés à l'immobilité, que nous avons un horizon devant nous, que parmi les centaines de milliers de plantes éparpillées à la surface de la terre, il doit y avoir à butiner encore pour le potager. Dieu qui a, quant à l'herbe, fait la part si large aux bêtes, n'a pu la faire si petite aux hommes. Je crois que si nous ne trouvons rien, c'est parce que nous ne cherchons pas, et que si nous ne cherchons pas, c'est tout honnêtement parce que nous n'avons pas d'intérêt pécuniaire à chercher. Une jolie fleur, rare et nouvelle, paye généreusement les frais de sa conquête ; c'est l'œil des amateurs qui la juge, qui l'apprécie ; mais en fait de légumes, les choses se passent différemment ; on ne se prononce point sur l'apparence, on ne se décide que sur la saveur ; c'est le palais, non l'œil qui devient juge suprême en pareil cas. Et puis, nous avons à compter avec la cuisson et l'assaisonnement. Supprimez la sauce et le poisson ne passera pas. Ce n'est pas tout : il

est rare, très-rare, qu'un légume nouveau soit accepté d'emblée ; il est rare qu'on le trouve tout de suite digne de la table, à moins qu'il ne se rapproche par le goût d'un légume déjà connu et aimé. Celui-ci fait la planche, l'autre n'a plus qu'à suivre.

Vous voyez donc bien que nous sommes enveloppés d'un réseau d'obstacles, que notre situation est des plus ingrates et des plus embarrassées. Ce sont ordinairement quelques consuls à l'étranger ou quelques missionnaires qui gratifient la vieille Europe de légumes nouveaux ; mais il y a lieu de croire qu'ils entendent les juger par eux-mêmes d'abord avant de nous les recommander, et que les jugeant sur l'apprêt des Chinois, des Indiens, sur le mérite de nous ne savons quelle sauce plus ou moins barbare ou sauvage, ils n'envoient pas précisément tout ce qu'ils pourraient envoyer.

Il serait à désirer que ces messieurs ne fissent aucune exclusion, que toutes les plantes mangées par l'homme nous parvinssent par leur intermédiaire, sans exception aucune, et avec les indications indispensables bien entendu, que ces légumes fussent soignés tout particulièrement dans les jardins botaniques ou par des amateurs intrépides, qu'on soumit ces légumes à diverses préparations, qu'on ne s'en tint jamais sur leur compte à une première impression, qu'on ne jugeât point en dernier ressort sur un repas d'essai, car les jugements précipités sont rarement bons. A ce propos, je vous rapporterai que, ne trouvant nulle part de renseignements sur la manière de préparer le crambé, je le fis un jour assaisonner à l'aventure, et que je l'estimai détestable. — Pourtant, pensai-je, ceux qui ont parlé de ce légume le tiennent pour excellent et le prônent ; j'ai la majorité contre moi, ne nous entêtons pas, n'abaïssons pas trop vite ce qu'ils exaltent, essayons de blanchir les jeunes pousses du crambé à l'eau bouillante, afin d'en enlever l'amertume, et peut-être trouverons-nous délicieux après cela ce que nous avons trouvé mauvais d'abord, et c'est ce qui arriva.

En attendant qu'il nous vienne des nouveautés de l'Asie ou de l'Amérique, — peut-être attendrons-nous longtemps, — vous me permettrez de continuer ma causerie du coin du feu et de vous dire un mot de certaines plantes d'Europe que l'on voudrait améliorer et introduire dans nos potagers, comme, par exemple, le cerfeuil bulbeux (*Cherophyllum bulbosum*), la gesse tubéreuse (*Lathyrus tuberosus*) et la terre noix (*Carum bulbocastanum*). Je souhaite de tout cœur que le cerfeuil bulbeux fasse son chemin, et que le bien qu'on en dit soit la pure vérité, mais si je devais me prononcer d'après mes premiers essais, je ne lui prédirais certainement pas un avenir semé de roses. Quant à la gesse tubéreuse, c'est une de mes plus vieilles connaissances ; elle abonde dans les terrains argileux de mon pays, et les laboureurs ne la dédaignent pas. Cette racine, nous le croyons, pourrait être amélio-

rée ou plutôt développée par de bons procédés de culture, et donner par suite des produits assez considérables. Seulement, il reste à savoir s'il serait aisé de la faire adopter à titre de légume. Nous avons de la peine à l'admettre, et voici pourquoi : crue, elle possède une saveur agréable, qui la fait rechercher d'un grand nombre de personnes ; mais cuite à l'eau, à la façon des châtaignes, cette saveur propre disparaît entièrement, et l'on n'a plus affaire qu'à un aliment fade et à notre avis de peu de valeur. Toutefois, de ce que la gesse tubéreuse cuite à l'eau n'est point appétissante, il ne faut pas conclure à son rejet définitif ; il vaudrait mieux la soumettre à quelques autres préparations, essayer, par exemple, de la rôtir, et de l'assaisonner après coup. Ainsi préparée, elle aurait peut-être des propriétés que nous ne lui soupçonnons pas, et, alors, il y aurait lieu de tenter son amélioration par le jardinage.

En ce qui concerne la terre noix, je serais fort en peine d'exprimer une opinion, attendu que je n'en ai jamais mangé. Voici ce qu'en dit Philippe Miller : — « Les pauvres gens déterrent ses racines et les mangent crues ; leur goût approche beaucoup de celui des châtaignes ; ce qui leur a fait donner le nom de *bulbocastanum* : lorsqu'elles sont bouillies, elles deviennent très-agréables au goût, et on les croit fort nourrissantes. Les poureaux en sont très-friands ; ils les cherchent avec avidité et s'engraissent bientôt avec cette nourriture. » Ce sont là des renseignements capables de séduire ; seulement, il est à remarquer que la terre noix, telle qu'elle existe dans les terrains calcaires de la Belgique et de la France, ne fournit pas plus que la gesse tubéreuse et occupe plus de terrain. Il est à remarquer, en outre, que son bulbe ne se développe pas complètement la première année de sa végétation, qu'il faut par conséquent le laisser en terre deux ou trois ans. Cette circonstance ne me paraît pas encourageante.

Tout bien réfléchi, et quel que soit mon désir de voir s'étendre la collection de nos légumes, je ne saurais encourager les tendances de certains amateurs qui ne seraient pas fâchés de nous voir introduire dans le jardin quantité de plantes spontanées qui ne payeraient pas leurs produits ni nos peines, ni le loyer du sol. Je me défie de l'engouement de ces amateurs, alors même que je les tiens pour désintéressés, et je m'en défie tout autant que des réclames de ces jardiniers qui, dans ces dernières années, nous ont vanté outre mesure l'oxalide crénelée, l'alluco et même l'igname batate. Peut-être y ont-ils trouvé leur compte, mais assurément nous n'y avons point trouvé le nôtre. Puisque nous venons de citer le nom de l'igname, permettez-moi encore une courte observation à son sujet : — Je ne sais pas au juste ce que vous en pensez sous les climats favorisés de la Belgique, mais je suis tenté de me ranger à l'avis d'un de vos savants les plus recommanda-

bles, qui m'écrivait un jour que l'iguame se maintiendrait peut-être au potager, mais qu'elle n'en sortirait pas pour aller faire concurrence à la pomme de terre en plein champ. Personnellement, et en ce qui touche l'Ardenne, je vais plus loin, et ajoute qu'elle ne se maintiendra même pas au potager, car son rendement est d'une insignifiance déplorable. C'est, pour moi du moins, une plante de collection, un légume d'exposition, une fantaisie, rien de plus.

Passons, si vous le voulez bien, à quelque chose de plus sérieux : — nous venons de récolter nos graines ; il s'agit dorénavant de maintenir le plus longtemps possible leurs facultés germinatives. A cet effet, déjà, nous avons, dans le cours de cette publication, donné quelques indications utiles. Ce serait le moment d'y revenir, mais comme il n'est pas nécessaire de tomber dans les redites, je m'en tiendrai à une recommandation essentielle, celle de soustraire les semences à une température trop élevée. Il me semble qu'on ne tient pas assez compte des effets de la chaleur sur les graines, et qu'il en résulte des inconvénients tout aussi graves que si on les exposait à une humidité constante. Un jour, un de mes amis fait un voyage en Amérique, avec le désir et la ferme intention de s'y fixer. Il emporte une collection de graines d'Europe, et, parmi ces graines, le haricot beurre. Il parcourt les États-Unis pendant quelques mois, et revient avec les graines en question. Celles du haricot beurre avaient eu à souffrir de l'humidité ; une légère moisissure les recouvrait, et nous avons pu nous convaincre que leurs facultés germinatives étaient anéanties. D'autre part, il m'est arrivé de conserver la même semence en lieu chaud, et d'arriver exactement au même résultat. C'est ce que l'on ne sait pas assez, et voilà pourquoi nous insistons tout particulièrement sur ce point. Oui, encore une fois, la chaleur soutenue et élevée est tout aussi funeste aux graines que l'humidité constante et tiède. Celle-ci développe les facultés germinatives et les détruit avant l'heure ; la chaleur les anéantit sans les développer, ou tout au moins les paralyse pour longtemps. En voici une nouvelle preuve : — Un jour, un jeune et intelligent botaniste du pays veut bien récolter à mon intention, dans la Famenne, de la semence de panais et de carottes sauvages. Soit insouciance, soit oubli, je conserve cette semence en poche pendant plusieurs semaines, puis je l'enferme dans une caisse rapprochée du foyer. Le printemps d'après, je sème cette graine et l'arrose pour en faciliter la levée. Rien ne lève ; seulement, au bout de deux ans, et alors que je n'y comptais plus, la carotte sauvage apparaît. Quant aux panais, il n'en reste pas trace, et ceci se comprend, puisque la faculté germinative de la graine de panais se maintient rarement plus d'une année. Pour celle de la carotte, c'est différent, puisque dans les conditions ordinaires elle germe encore au bout de trois ou quatre ans. Chez elle donc la faculté germinative

n'était que paralysée, tandis que chez le panais elle était détruite. Il résulte de là que les cultivateurs qui ne prennent point souci de leurs semences, qui les mettent en lieu chaud et mal aéré, s'exposent à ne rien voir lever l'année du semis. Ils en accusent la qualité de la graine; ils en accusent quelquefois aussi, et souvent avec raison, le marchand qui la leur a vendue; mais si très-souvent leurs accusations sont fondées, souvent aussi elles ne le sont pas. Avant de s'en prendre de l'insuccès à la graine et au marchand, ils feraient bien de se demander s'il n'y a rien de leur faute.

Si je n'avais pu juger de l'effet de la chaleur par moi-même, je me garderais de soumettre cette observation au public, mais comme je tiens mes observations pour bonnes et exactes, j'invite les lecteurs de ce journal d'horticulture à se soustraire de leur mieux aux effets que je viens de signaler. Ce qu'il faut aux graines, c'est une température ordinaire, ni froide, ni chaude, ni humide; c'est de plus une aération convenable. Le manque d'air est tout à fait nuisible. Ainsi, ne renfermons notre semence ni dans des sacs de papier collé, ni dans les chambres à feu. Servons-nous, à cet effet, de petits sacs de toile que nous réunirons dans un sac plus grand, et que nous placerons dans une pièce de l'habitation qui n'ait rien à craindre de la gelée, de l'humidité et de la chaleur; ou bien encore, mettons nos graines avec de la terre dans de petites caisses, et gardons-les dans la cave. C'est parce que nous ne prenons pas d'ordinaire ces précautions, que nous sommes tout surpris de ne voir lever qu'au bout de plusieurs semaines, d'un mois, et quelquefois plus, de la semence qui devrait germer au bout de quelques jours. C'est pour cela aussi qu'il y a presque toujours profit à humecter les graines pendant un certain nombre d'heures avec de l'eau tiède avant de les semer, pour ranimer leur puissance de germination. La paralysie ou l'aucantissement de cette faculté provient sans aucun doute de l'évaporation complète de leur eau de végétation, et ce n'est qu'en la leur rendant qu'on parvient à la rétablir.

P. JOIGNEAUX.

MISCELLANÉES.

L'AURICULE.

L'Auricule, quoique presque délaissée de nos jours, a cependant conservé quelques fervents admirateurs, quelques zélés collectionneurs; c'est qu'en dépit des fluctuations si nombreuses de la mode, de cet engouement capricieux qui élève momentanément un genre de plantes aux dépens des autres, l'Auricule, par la variété de ses couleurs, la perfection de ses formes florales, a conservé ces attraits puissants qui la faisaient ranger par nos pères parmi les *fleurs nobles de premier ordre*. Ces réflexions nous sont venues à la vue de différents spécimens de la collection de M. Jacob-Weihe (autrefois Jacob-Makoy), horticulteur à Liège, collection que nous considérons comme l'une des plus intéressantes d'Auricules dites *liégeoises* qui existent actuellement en Europe.

L'Auricule est une fleur sociale où plusieurs fleurons sont réunis sur le même pédoncule, formant un bouquet ou une ombelle hémisphérique. Chacune des fleurs peut donc offrir des beautés particulières, individuelles, de même qu'elles peuvent, par leur réunion, présenter un ensemble plus ou moins parfait. La grandeur de la fleur est proportionnée à la taille du genre auquel elle appartient. Il y a de petites fleurs mignonnes qui ne sont pas à mépriser, il y a aussi d'imposantes corolles ayant jusqu'à 2 pouces de diamètre, mais qui sont rarement bien faites.

La fleur de l'Auricule est, en terme de botanique, en forme de roue, c'est-à-dire que le tube de la corolle, court et caché au fond du calice, s'étale à sa partie supérieure en un limbe plan, lequel est divisé en cinq, six, jusqu'à neuf lobes, arrondis, échancrés plus ou moins profondément au sommet. On regarde comme une grande beauté le limbe qui présente un disque parfaitement plan, uni et arrondi. Le plus haut degré de perfection consiste dans l'absence de l'échancre aux lobes. Nous avons remarqué plusieurs fleurs dans la collection d'Auricules de M. Jacob-Weihe qui offraient ce type si recherché de perfection. Toute fleur, pour être belle, doit être d'une forme régulière dans son ensemble ou dans ses divisions; si cette forme représente, par exemple, un plan, un hémisphère, un cône, il faut que l'harmonie géométrique soit complètement observée, qu'il y ait régularité relative ou générale. Une belle Auricule ne doit pas, par conséquent, être creusée au centre et avoir la forme d'un cornet ou d'un entonnoir; ce défaut gâte tout, car

il empêche de regarder la fleur de face. L'on conçoit qu'une Auricule qui est frisée au bord ou trop profondément échancrée, ne puisse être rangée parmi les parfaites, car ces frisures et ces échancreures ne répondent pas à l'idée d'un cercle. L'entrée ou l'ouverture du tube de la corolle doit être étroite et parfaitement close par les étamines et le bout du pistil; sans cela la fleur présenterait un vide, une cavité qui interromprait la surface du plan. L'extrémité du pistil doit être de niveau avec les étamines ou tout au moins ne pas les dépasser. Les uns considèrent le pistil saillant comme une imperfection, sans en donner la raison; d'autres le regardent simplement comme un cas accidentel, dont il ne faut tenir aucun compte. Tout ce que je puis en dire personnellement, c'est qu'il ne se reproduit point par les semis comme cela a lieu pour d'autres défauts; les Auricules ainsi constituées peuvent, si elles se distinguent par des qualités éminentes, servir de porte-graines dans le croisement avec d'autres variétés.

La fleur d'une Auricule doit être étoffée et d'une texture plutôt épaisse que mince; car dans ce cas le limbe est inégal ou se rejette en arrière et le coloris est souvent pâle. On estime hautement les fleurs dont les divisions de la corolle sont au nombre de neuf ou dix et toutes de la même largeur.

Le véritable amateur considère les Auricules à fleurs pleines comme des gains sans mérite aucun; en effet, une fleur qui est naturellement plane ne peut montrer toutes ses beautés lorsque sa corolle s'est dédoublée.

On distingue trois parties dans une fleur d'Auricule, à savoir : l'entrée du tube, l'œil et l'anneau. Nous allons examiner chacune de ces parties :

1° *L'entrée du tube ou point central.* — Cette entrée ne doit pas être large ou béante, mais être close par les étamines qui y forment une petite couronne.

2° *L'œil.* — C'est la partie du disque qui entoure immédiatement l'entrée du tube; il contribue particulièrement à la beauté et à la perfection de la fleur; son importance exige qu'on lui accorde une attention toute spéciale. Ainsi, il doit occuper le tiers ou mieux encore la moitié du disque; de même que chez l'homme, la grandeur de l'œil est considérée dans l'Auricule comme une beauté de premier ordre. Un œil trop petit nuit aux mérites de la plus belle fleur. La figure de l'œil est ordinairement ronde, par conséquent régulière; elle est quelquefois évasée dans les Auricules liégeoises, et en étoile dans les variétés anglaises. Ces deux formes, aujourd'hui que l'on possède tant de fleurs parfaites, sont considérées comme défectueuses et ne sont tolérées qu'en faveur des qualités remarquables que ces fleurs pourraient présenter. L'œil est blanc ou jaune. — S'il est blanc, que sa blancheur égale celle

de la neige, surtout s'il s'agit d'Auricules anglaises; le coloris de l'œil jaune varie en intensité de tons depuis le jaune paille jusqu'au jaune-orangé. Le jaune pur fait ressortir à leur avantage certaines nuances du bord de la fleur, mais en général l'œil blanc fait mieux valoir les couleurs; l'effet des contrastes qu'il produit est plus énergique. Il y a dans une Auricule liégeoise à œil blanc, quelque chose de noble et d'attrayant, qui la fait préférer par celui-là même qui n'est pas connaisseur. Mais la nature ne se rallie pas docilement à nos caprices, ne se lie pas à nos règles; j'ai souvent remarqué que l'œil blanc ne se trouve qu'à côté de certaines nuances, et que l'œil jaune était constamment accompagné de certaines autres nuances, et dans ce cas j'estime comme une bonne fortune les fleurs dont l'œil est jaune paille au lieu d'être jaune d'or : le contraste des nuances est plus harmonieux. Les fleurs rouge ponceau ont généralement un œil jaune d'or; un œil blanc serait pourtant plus désirable; les fleurs à nuances pâles sont le plus souvent accompagnées d'un œil blanc; un œil jaune serait plus beau, mais.....

On trouve dans les Auricules presque toutes les nuances imaginables; une belle collection de ces fleurs offre, en quelque sorte, l'ensemble des couleurs du royaume de Flore. Cette observation s'applique particulièrement aux Auricules anglaises, chez lesquelles l'association des couleurs présente plus de variétés que dans les Auricules liégeoises. Les collections anglaises n'offrent plus, comme autrefois, ces nombreuses variétés de teintes; la mode en a fait supprimer une grande partie que l'on ne retrouve actuellement que dans quelques rares collections du continent, chez M. Booth, à Hambourg, par exemple. Un fait remarquable que nous avons vainement cherché à nous expliquer par les lois de la physique, c'est que les Auricules produisent plus d'effet à l'ombre qu'au soleil, tandis que les autres fleurs exigent des conditions diamétralement opposées. Cela tient probablement à la structure anatomique de l'épiderme de la fleur.

5° *L'anneau*. — Cette troisième partie occupe la périphérie de la fleur; c'est le siège des couleurs et par conséquent de la beauté de l'Auricule. Les couleurs des variétés anglaises sont plus variées et différemment distribuées que dans les Auricules liégeoises. Dans les premières il y a des stries, des macules, des panachures, des flammes, des écussons, etc., le tout nettement dessiné par cette poudre blanche qui recouvre aussi entièrement l'œil. Deux ou trois couleurs différentes forment souvent le dessin de l'anneau. On n'observe rien de semblable dans les liégeoises; la présence de la poudre blanche est considérée comme un défaut, comme un signe certain d'une race vulgaire. Tantôt c'est une couleur uniforme qui remplit tout l'anneau; cette couleur doit être rare et brillante pour faire accepter la fleur ainsi parée; tantôt l'œil est bordé d'une couleur foncée qui passe insensiblement à une

nuance plus claire, mais de même ton ; par exemple, du cramoisi foncé au rose ; du bleu foncé au bleu clair ; du pourpre foncé au gris de lin ; du rouge foncé au carné ou au lilas..... Ces sortes de fleurs sont communes et ne méritent de place dans une collection choisie que lorsqu'elles se distinguent par une belle forme, des nuances vivaces, un beau bouquet et un beau feuillage.

Les fleurs les plus rares, les plus belles et par conséquent les plus recherchées sont celles qui présentent deux nuances n'ayant aucun rapport entre elles, et assez tranchées pour produire un contraste frappant ; par exemple, un fond brun foncé bordé de vert, d'orange, de gris, de couleur fleur de pêcher, etc. De pareilles fleurs, munies d'un œil blanc qui fait ressortir davantage le brun du fond de l'anneau, et parées de teintes veloutées et brillantes, sont considérées comme étant de premier ordre ; elles sont du reste fort rares.

Les collections d'Auricules choisies étaient assez nombreuses autrefois ; les curés de campagne se livraient notamment avec prédilection à cette culture. Mais il n'en est plus ainsi de nos jours ; des Auricules qui se vendaient jadis à 25, 50, 60 francs n'existent plus ; la plupart des fleurs que l'on voit encore chez les jardiniers ne valent pas la peine d'être cultivées. La mode a planté ailleurs son drapeau. Espérons toutefois que cette fleur, qui offre tant de charmes et de satisfaction à celui qui se livre à sa culture, sera un jour relevée de l'humble position où elle se trouve actuellement et rétablie au rang distingué qu'elle a si longtemps occupé chez nos ancêtres. Scii.

LES PHLOX.

Les Phlox s'accoutument de toute espèce de sol de jardin, fleurissent avec une extrême facilité ! pourquoi donc s'en occuper une fois mis en place ? Cette opinion, généralement adoptée, doit être combattue non-seulement par le principe admis presque sans restriction par les horticulteurs, que toute plante cultivée par les mains de l'homme requiert une certaine somme de soins pour accomplir avec succès les différentes phases de sa vie active (n'est-ce pas à ces soins que nous devons l'apparition de formes plus belles et plus variées de fruits plus succulents ?) ; mais elle doit encore être combattue par les expériences de jardiniers intelligents qui ont obtenu des plantes d'une tenue admirable, d'une floraison parfaite.

Nous citerons MM. Downie et Laird, horticulteurs à Édimbourg, dont les Phlox sont cités en Angleterre comme des modèles de perfection. Le mode de culture adopté par ces messieurs est facile à suivre ;

chacon de nous peut l'entreprendre dans son jardin, et les quelques soins que l'on accordera à ce beau genre de plantes seront amplement payés par de magnifiques panicules dont vos Phlox se pareront à l'arrière-saison. Ne les considérez pas comme de simples cache-murailles ou cache-coins indifférents au bon comme au mauvais lot qui leur échoit, mais procurez-leur la petite somme de bien-être qu'elles exigent : de l'humidité, une exposition abritée mais aérée, et de temps à autre un breuvage stimulant pour activer leurs fonctions vitales. Choisissez pour votre plantation un endroit abrité et ouvert, et un sol riche, meuble, argileux, pas trop sablonneux, ayant une profondeur d'au moins 50 à 60 centimètres. Labourez ce sol en automne, sans trop le fumer ; évitez autant que possible l'emploi du terreau de feuilles ou de matières végétales décomposées ; ces terreaux engendrent beaucoup d'insectes et de vers qui attaquent et détruisent les jeunes plantes. Si votre sol avait été bien fumé antérieurement, n'y ajoutez rien ; plus tard, vers l'époque de la floraison, vous pourrez distribuer à vos plantes deux arrosements par semaine d'engrais liquide. Les crotins de mouton sont particulièrement recommandés dans ce cas ; leur influence sur le volume des épis floraux et sur l'intensité de coloris du feuillage est facile à constater. Évitez de planter vos Phlox dans un terrain incliné ou exhaussé, car ils sont très-sensibles à la sécheresse. Il sera nécessaire, pendant les chaleurs, d'arroser copieusement la plantation au moins une fois par semaine. C'est en négligeant l'observation de ce point important que tant de massifs ou parcs de Phlox restent chétifs, fleurissent prématurément en ne donnant que des épis incomplets ou mal formés. Il est reconnu que les jeunes plantes portent une inflorescence plus fournie que les vieux pieds ; il est donc utile de se précautionner en été de boutures que l'on fera sous cloche et que l'on repote dès qu'elles sont enracinées (ce qui a généralement lieu en quatre semaines) ; ces boutures, trop faibles pour être plantées en pleine terre avant la mauvaise saison, devront être hébergées pendant l'hiver dans une bêche froide ou dans une pièce aérée non chauffée. Si le temps est favorable à la fin de mars, on les plante à 60 centimètres l'une de l'autre, en rangées écartées de 90 centimètres à 1 mètre.

S'il s'agit d'avoir des exemplaires d'exposition pour la fin d'août, par exemple, ou de se former une série successive de plantes en fleurs, on coupera sur les vieilles tiges des boutures ayant atteint 7 à 8 centimètres de longueur ; on placera chaque bouture dans un pot de 10 à 12 centimètres de diamètre, et sur couche modérément chaude ; on les repotera dès qu'elles seront bien garnies de racines et suffisamment endurcies, dans des vases de 20 centimètres, que l'on portera dans un lieu abrité jusqu'au moment de l'apparition des premières fleurs ; ces

plantes servent à la décoration de la serre froide ou à l'embellissement d'un salon d'exposition. Si l'on n'a pas ces buts en perspective, on se contentera de planter les boutures enracinées en pleine terre. Il est indispensable, pour avoir constamment de beaux Phlox, de les renouveler par la voie du bouturage au moins tous les trois ans; on laisse aux pieds destinés pour les expositions deux ou trois tiges sur les vieux exemplaires, une seule aux jeunes plantes; il faut, par conséquent, les attacher à des tuteurs; enfin, la floraison sera d'autant plus riche que les plantes auront été préservées des grandes pluies et d'un soleil trop ardent.

S'agit-il de la culture spéciale des Phlox en pots? Commencez alors vos opérations vers la mi-mars en faisant choix des boutures les plus vigoureuses de l'année antérieure. Placez chacune d'elles séparément dans un pot de 20 à 50 centimètres de diamètre, selon la force des plantes; drainez modérément et ne laissez que deux tiges par pied. Employez pour sol une bonne terre franche fibreuse, à laquelle vous ajouterez un peu de sable et du fumier consommé. Les variétés les moins élevées de Phlox peuvent être immédiatement placées sous verre après le repotage, soit sous châssis à froid, soit dans la serre froide; on aura soin de les rapprocher le plus possible des vitraux, et de leur donner de l'air en toute occasion favorable; ce traitement tend à les empêcher de s'allonger, et plus vos plantes resteront basses, plus elles seront méritantes. Quelques arrosements avec de l'engrais liquide faible, distribués de temps à autre, donneront de la vigueur aux plantes.

Les variétés de haute taille pourront être enterrées avec leur pot dans un endroit abrité du jardin, jusqu'au moment de leur floraison; on les rentre alors dans la serre. Avec un peu d'habitude dans le choix des boutures et des variétés, on peut réussir facilement à avoir une succession de fleurs depuis le mois de juin jusqu'en septembre.

Il est un point très-important à observer, car de ce point dépend souvent la santé et la bonne floraison des Phlox; c'est de conserver intacte la motte lorsque vous opérez le repotage; il faut éviter de la briser ou de la réduire, même quand on remplacerait un pot de 50 centimètres par un de 45 de diamètre. Les plantes qui n'ont fleuri qu'une fois formeront l'année suivante des exemplaires très-vigoureux; on les placera, lorsqu'elles ont achevé leur floraison, dans une bâche pour y passer l'hiver; à défaut de bâche, on les enterrera en pots dans un coin abrité du jardin, et on recouvrira de 8 à 10 centimètres de cendres de houille ou de vieille tannée; on les relèvera de bonne heure au printemps pour les repoter et réduire les touffes à trois ou quatre tiges; on les traitera ensuite comme il a été dit plus haut.

L'auteur anglais auquel nous empruntons les détails de cette inté-

ressante culture, recommande les Phlox suivants, à cause de leur taille peu élevée et de leur port compacte et touffu :

<i>Abdul Medschid kan.</i> — Blanc à centre rose.	<i>Impératrice Eugénie.</i>
<i>Amiral Linois.</i> — Rose, centre rouge vif.	<i>Lychniiflora.</i> — Violet rosé foncé, centre cramoisi; variété naine.
<i>Alice Allain.</i>	<i>Léonidas.</i> — Rose lilacé; fleur grande, très-belle.
<i>Amabilis.</i> — Blanc, œil carminé.	<i>Madame Couslin.</i>
<i>Autagonist.</i>	<i>Madame Fontaine.</i>
<i>Colonel Duudas.</i> — Violet foncé; belle variété.	<i>Masterpiece.</i>
<i>Countess of Home.</i>	<i>Monsieur Fontaine.</i>
<i>Criterion.</i>	<i>Président M'Carel.</i>
<i>Docteur Leroy.</i> — Bel épi, d'un cramoisi rose foncé.	<i>Princesse Mathilde.</i>
<i>Général Bréa.</i>	<i>Queen Victoria.</i> — Blanc, centre rose.
<i>Harold.</i>	<i>Roi Léopold.</i>
	<i>Rubra.</i>

Nous ajouterons à cette liste quelques-uns des beaux Phlox gagnés depuis peu en France par MM. Lierval, Fontaine, Duroflet, etc. :

Blanche de Bourbon (Duroflet). — Blanc pur; variété basse, très-belle.

George Piquette (Fontaine). — Rose violacé, à centre pourpre comme un *Phlox Drummondii*.

Madame Andry (Lierval). — Corolle blanche, légèrement teintée de rose, centre violet pourpré; panicule ample; variété basse de toute beauté.

Madame Marie Carteron (Fontaine). — Blanc ombré de lilas, très-nain.

Président Morel (Lierval). — Violet rougeâtre, pourpre; variété hâtive et très-distinguée.

Mademoiselle Clerget (Dur.). — Blanc pur, forme parfaite; superbe variété.

Madame Cluget (Dur.). — Rouge vif, forme parfaite.

Monsieur Chouveau (Lierval). — Rose marqué de violet; belle forme.

Madame Julliot (Dur.). — Rouge, centre blanc; admirable, etc.

Les belles nouveautés récemment obtenues par M. Rodigas, de Lierre, et dont nous avons parlé dans notre numéro de juin dernier, trouvent naturellement leur place dans cette courte liste; enfin, deux semis, l'un de M. Rodigas, présenté à la Société royale de Flore en juillet 1857 sous le nom de *Princesse Charlotte*, et couronné d'un premier prix; l'autre, nommé *Antwerp's Wonder*, obtenu par M. Debeucker, et couronné d'un premier prix à l'exposition de la Société royale Linnéenne de Bruxelles en septembre dernier, méritent d'être rangés parmi l'élite des Phlox actuels.

(Extrait du *Gardener's Chronicle*, 22 août 1857.)

H. G.

CULTURE DES FOUGÈRES DE SERRE.

Une des causes les plus fréquentes de la mortalité des Fougères, c'est la non-observation à leur égard d'une loi extrêmement importante dans la culture des plantes, nous voulons parler de cette période de repos nécessaire à tout végétal après une période de vie active. Tous les amateurs savent que ce repos est indispensable à nos plantes indigènes, et aux espèces des régions élevées, qu'il l'est également aux arbustes exotiques, aux Cactées, aux plantes bulbeuses, etc. ; mais les Fougères, la plupart des Aroïdées, les Palmiers, les Broméliacées sont généralement traités sous l'impression que ces plantes doivent végéter constamment avec la même activité ; on perd complètement de vue que cette excitation continue amène l'affaiblissement des organes, l'allongement démesuré du corps de la plante, une flaccidité morbide dans le feuillage, et finalement une atonie générale qui se termine par la mort ; ces résultats d'un système vicieux sont faciles à démontrer par le raisonnement, à savoir qu'une excitation constante empiète sur la marche de la vie régulière et qu'une année de pareil traitement consomme en ce laps de temps les forces que la nature avait distribuées en deux ou trois années successives ; en un mot la plante vit trop vite ; l'expérience a confirmé la logique du raisonnement.

D'après ce que nous venons de dire, l'attention du cultivateur de Fougères doit se fixer pendant l'hiver sur un seul but : la conservation matérielle des plantes ; au printemps et en été les soins seront dirigés vers l'accroissement, le développement énergique des frondes. En hiver une température nocturne de 12 à 15 degrés centigrades suffit à la conservation de la majeure partie des espèces équatoriales ; celles du Cap, de la Nouvelle-Hollande, du Brésil méridional, des régions moyennes et élevées du Mexique, de la Nouvelle-Grenade, de la Colombie, des îles Açores et de la région méditerranéenne peuvent sans danger supporter une température nocturne de 8 à 12 degrés centigrades. Dans les serres très-humides on pourrait accorder de 4 à 5 degrés en plus lorsque le temps est très-froid et brumeux.

Sol. — La terre de bruyère tourbeuse, base du sol propre aux Fougères, doit être très-fibreuse et d'une nature un peu spongieuse, comme celle dont on se sert pour cultiver les Orchidées ; c'est-à-dire être en partie formée de Mousse décomposée, de racines fibreuses, et de vieux rhizomes de *Pteris aquilina*. N'employez pas de terres lourdes, compactes, car celles-ci se transforment en pâte boueuse lorsqu'elles sont humides. On ajoute, pour la culture des Fougères vigoureuses, une certaine quantité de morceaux de terre forte, fibreuse ou de terre

de gazons consommés ; cette addition est très-avantageuse, car la terre forte retient plus longtemps l'eau que la terre de bruyère et les racelles de la plante s'y attachent facilement. Les proportions du compost sont : deux parties au moins de terre de bruyère et une partie ou moins de terre forte ; on ajoute une quantité suffisante de sable de manière à donner au mélange un aspect légèrement sablonneux. On ajoute, pour rendre le compost plus poreux, de petits fragments de poteries ou mieux de coke ; le compost ne doit pas être tamisé. Les petites Fougères ne demandent point de terre forte. Notons en passant que les Fougères rustiques se traitent plus simplement : le sol peut être composé de terreau de feuilles (à défaut de terre de bruyère) et de terre forte ; cette dernière suffit même pour les espèces vigoureuses ; néanmoins, s'il était possible de se procurer la terre de bruyère dont nous avons parlé, introduisez-la dans la proportion d'une moitié au sol de votre pare de Fougères.

Arrosements. — On croit généralement que l'on peut verser sans mesure de l'eau sur les Fougères cultivées en pots ; cette croyance mise en pratique transforme le sol en un marais bourbeux dans lequel les plantes délicates et charnues pourrissent rapidement ; la prétendue difficulté de cultiver les *Cheilanthes*, les *Notochlœna*, certains *Platyloma*, les *Cassebeera*, etc., a pour cause principale l'emploi immodéré de l'eau ; c'est encore à des arrosements intempestifs que l'on doit attribuer la mortalité en hiver des *Gymnogrammes* à frondes dorées et argentées (*Gymnogramma calomelanos*, *chrysophylla*, *Martensi* (*hybrida*), *tartarea*). L'expérience nous apprend que l'on doit donner immédiatement de l'eau en certaine quantité, et non en petite quantité à diverses reprises, à toute plante dont le sol paraît sec à la surface, ce que l'on peut voir à la teinte plus claire ou vérifier par le toucher ; et si le drainage et la nature du compost ont été judicieusement établis, on devra pouvoir, quelques minutes après l'arrosage, appliquer le doigt sur la terre sans qu'il soit maculé. — Le drainage ne doit pas excéder le quart de la hauteur du vase. — Des seringages ou bassinages modérés journaliers ou même exécutés deux fois par jour, sont très-avantageux pendant les fortes chaleurs estivales ; ils sont nuisibles en hiver ; les Fougères charnues et les espèces délicates velues ne doivent pas être seringuées.

Aération des serres. — Il est absolument nécessaire de donner de l'air en été, surtout pendant les mois de juillet et d'août ; car une serre tenue fermée en cette saison ne serait pas abordable malgré les toiles ou les lattis dont elle serait recouverte ; les plantes dépériraient bientôt dans une pareille atmosphère ou se couvriraient de thrips et d'acares. — On versera de l'eau dans les allées de la serre et l'on seringera, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Nous avons remarqué que pour

les Fougères, les Orchidées, les Broméliacées, etc., le moment le plus favorable d'exécuter les seringages est vers les dix ou onze heures du matin en été; on ferme ensuite les portes et autres entrées d'air et on tient la serre close jusqu'à deux ou trois heures après midi; on ouvre de nouveau, et si le temps est beau on laisse circuler l'air pendant toute la nuit. La puissance de développement des plantes soumises à ce régime est presque incroyable; ce traitement est rationnel, car dans leur patrie les Fougères et les Orchidées reçoivent pendant quelques heures de la journée les effluves chaudes et humides que dégagent le sol, les rochers, les arbres, sous l'influence d'une atmosphère fortement échauffée par un soleil ardent.

Insectes nuisibles. — Le thrips (grise) et le kermès sont les ennemis les plus dangereux des Fougères et malheureusement les plus difficiles à extirper. Le thrips, surtout, cause de grands ravages; les seuls moyens de se défaire de cet hôte redoutable consistent à couper les frondes fortement attaquées et à laver les autres avec de l'eau de tabac à laquelle on a ajouté une petite quantité de savon noir. Le kermès s'enlève au moyen d'une brosse ou d'un petit bâton taillé en lame de couteau; mais si les plantes sont trop infestées de cet insecte, il faudra couper les frondes et surveiller ensuite le développement des nouvelles feuilles; dans tous les cas, ne laissez jamais une plante attaquée au milieu des plantes saines. Des fumigations de tabac sont très-utiles, seulement elles exigent quelques précautions lorsqu'on les applique au moment de la pousse des frondes. Au Jardin botanique de Bruxelles nous faisons mettre à l'air en été, dans un coin abrité, ombré et assez humide du jardin, les Fougères attaquées par la grise et les acares; on seringue fortement le feuillage pendant plusieurs jours en ayant soin de couvrir les pots pour que la terre ne soit pas trop mouillée; les insectes disparaissent, et si le feuillage n'a pas été trop endommagé par le thrips, il se remettra bientôt. Le mois d'août est l'époque où ces insectes exercent leurs plus grands ravages; il ne faut donc pas attendre jusqu'alors pour combattre le mal, mais commencer dès le mois de juin à prendre des mesures préventives. — Ces observations sur les insectes s'appliquent à toutes les plantes de serre chaude.

CHRONIQUE HORTICOLE

Exhibition de fruits de la Société d'Horticulture de Londres. — Nous remarquons avec plaisir, dans le procès-verbal des opérations du jury appelé à juger du mérite des différents fruits envoyés à l'exposition du 24 octobre 1857, que la grande médaille en argent a été décernée à notre estimable correspondant, M. Jules de Liron d'Airoles, « pour l'excellente qualité de ses poires. » M. Lindley dit que les poires envoyées de Nantes étaient vraiment d'une qualité merveilleuse (*wonderful quality*), surtout la Duchesse d'Angoulême; « mais, ajoute-t-il, elles étaient si brunies par le soleil, qu'elles ressemblaient à des Espagnols au teint basané à côté de blonds Saxons; aussi sous le rapport de l'apparence, les poires anglaises offraient des teintes plus agréables à l'œil et éclipsaient leurs brunes voisines. » Mais qu'importe l'apparence, si ce n'est pour la décoration des tables de luxe, quand la qualité est en jeu; l'excellence des fruits de M. de Liron d'Airoles prouve les soins que cet amateur donne à ses arbres fruitiers et le bon goût qui préside au choix de ses fruits; le soleil et le terrain sont des auxiliaires importants, il est vrai, mais dont l'homme habile doit étudier les effets et apprendre à utiliser la puissance.

Eugenia Ugni. — Différents amateurs avaient envoyé à cette même exposition des fruits de l'*Eugenia Ugni*; mais aucun d'eux n'était comparable aux fruits exposés en premier lieu, il y a un an ou deux, par M. Veitch d'Exeter. Tandis que ceux-ci avaient la grosseur d'une forte baie de groseillier noir et une couleur brun foncé, comme du chocolat ou d'un frankenthaler brun, les baies exposées actuellement étaient pauvres en couleur et petites en volume. On n'a donc pas pu juger du mérite réel de ce fruit réputé si délicieux; les horticulteurs ont encore des recherches de culture à faire pour arriver à rendre l'*Eugenia Ugni* populaire chez nous. Nous avons goûté quelques baies provenant de jeunes plantes cultivées au Jardin botanique de Bruxelles, et sans les déclarer mauvaises; elles ne nous ont pas paru dignes de figurer comme fruit de dessert. L'avenir peut changer notre opinion.

Abutilons nouveaux de M. Affre de Marseille: Abutilon Comtesse Nathalie de Medicis-Spada; fleur d'un beau rose foncé veiné de carmin et de pourpre, d'une très-belle forme; floraison abondante en hiver; en été les fleurs sont plus pâles; *Abutilon Duc de Malukoff,* fleur d'un tiers plus grande que l'*Abutilon venosum*, de la même forme, d'un beau jaune orange, veiné de carmin; fleurit bien en hiver; *Abutilon Manetti,* fleur très-grande, jaune orange clair, veiné de carmin, variété très-florifère. Ces trois *Abutilon* sont cotés au prix de 5 francs, dans le Catalogue des serres du Prado, à Marseille.

TABLE DES MATIÈRES.

PLANCHES.

	Pages.		Pages.
1° <i>Hypericum oblongifolium</i> .	1	14° Variétés de <i>Pyrethrum roseum</i> .	145
2° Variétés de <i>Pelargonium</i> .	<i>ib.</i>	15° <i>Thunbergia laurifolia</i> .	169
3° <i>Frichopilia coccinea</i> .	25	16° Rhododendron <i>Veitchianum</i> .	<i>ib.</i>
4° <i>Eremurus spectabilis</i> .	27	17° Fraise Prince Impérial.	193
5° <i>Monochætum ensiferum</i> .	49	<i>Cassis Black Naples</i> .	194
6° <i>Sinningia Youngiana</i> .	<i>ib.</i>	18° <i>Clematis Guascoi</i> .	195
7° <i>Green Ohio's pippin</i> .	73	19° <i>Doronicum Bourgœi</i> .	217
8° <i>Stokesia cyanea</i> .	<i>ib.</i>	20° Prune <i>Pond's Seedling</i> .	<i>ib.</i>
9° <i>Tapina splendens</i> .	97	21° <i>Forsythia suspensa</i> .	241
10° <i>Salvia albo-cœrulea</i> .	<i>ib.</i>	22° <i>Fuchsias variés</i> .	<i>ib.</i>
11° <i>Adhatoda cydoniæfolia</i> .	121	23° <i>Burtonia scabra</i> .	265
12° Variétés de <i>Geum</i> .	<i>ib.</i>	<i>Viola pedunculata</i> .	266
13° <i>Gesneria Naegelia cinnabarina</i> .	145	24° <i>Cypripedium hirsutissimum</i> .	267

Abutilons nouveaux.	288	comme moyen d'en augmenter	
<i>Adhatoda cydoniæfolia</i> .	52, 121	la fertilité.	180
<i>Aerides cylindricum</i> .	126	Arbres fruitiers (De quelques exem-	
— <i>Wightianum</i> .	152	ples intéressants de modifica-	
<i>Agave's buxifolia</i> .	242	tions produites sur certains)	
<i>Agave densiflora</i> .	219	par le climat, le sol, le sujet.	250
— <i>maculata</i> .	220	— — (Sur l'engraissement des).	16
— <i>striata</i> .	9	<i>Astilbe rubra</i> .	54
<i>Althœa rosea</i> .	22	Auricule.	278
<i>Ansellia Africana</i> .	75	<i>Azalea indica</i> .	200
Anserine quinoa.	176	— <i>occidentalis</i> .	222
<i>Aphelaxis</i> (Culture des).	112	<i>Befaria Mathewsii</i> .	127
<i>Aquilegia eximia</i> .	153	<i>Begonia Griffithii</i> .	126
Arbres à feuilles persistantes (Gref-		— <i>heracleifolia</i> .	127
fage des) sur les arbres à feuilles		— <i>microptera</i> .	101
caduques.	117	— <i>rosacea</i> .	150
— à fruits à noyau (Guérison de		— <i>Wageneriana</i> .	119
l'écoulement de la gomme chez		Bibliographie. 23, 133, 159, 191,	232
les) par le moyen de l'eau.	90	Biphosphate de chaux (Observa-	
— fruitiers (De la plantation et de		tions sur l'application du).	67
l'entretien des).	61	Boutures (des).	159
— — (De la scarification des)		<i>Bouvardia hybrides</i> (Nouveaux).	96

Bruyères du Cap (Observation concernant la culture des).	256	Drainage des jardins potagers.	46
<i>Burtonia scabra.</i>	199, 263	<i>Echeverria canaliculata.</i>	153
<i>Calathea villosa.</i>	102	Endives.	129
Caleçolaires ligneuses.	257	<i>Epigynium acuminatum.</i>	243
<i>Camellia reticulata</i> à fleurs doubles (Introduction du).	96	<i>Eremurus spectabilis.</i>	26
Campagnols (Les ravages des).	107	<i>Eugenia Ugni.</i>	288
<i>Capsella bursa pastoris.</i>	216	Exposition de la Société impériale et centrale d'horticulture de Rouen.	141
<i>Castanea chrysophylla.</i>	29	—de la Société royale de Flore de Bruxelles.	236
Cerfeuil bulbeux.	176	—de la Société royale Linnéenne de Bruxelles, 24-28 septembre 1857.	259
Champignons comestibles et véné- neux (Traité élémentaire des).	191	—de Paris.	142
Chicorée (Racines de).	176	—d'été de la Société royale de bo- tanique et d'agriculture de Gand.	189
Chronique horticole.	92, 288	—de Valognes.	168
Chrysanthèmes dits précoces.	48	—d'Évreux.	142
<i>Cirrhopetalum Cumingii.</i>	172	<i>Farfugium grande.</i>	80
— <i>Medusæ.</i>	123	Flore des jardins du royaume des Pays-Bas.	24
<i>Cissus discolor.</i>	255	<i>Forsythia suspensa.</i>	174, 241
<i>Clematis Guascoï.</i>	141, 193	Fougères de serre (Culture des).	285
<i>Codonopsis rotundifolia.</i>	270	Fraise prince impérial.	193
<i>Cælogyne elata.</i>	197	Fraises (Moyen d'améliorer la qua- lité des).	187
<i>Comparettia falcata.</i>	125	Fraisier Black Prince (Méthode pour cultiver avec succès le).	115
Concombres (Culture forcée des) par l'emploi du fumier et du thermosiphon réunis.	83	Fruit comestible du Chili (Nouveau).	214
Conifères nouvelles.	223	Fruits de la Société d'horticulture de Londres (Exhibitions de).	288
<i>Costus afer.</i>	104	—peu connus et recommandables par leurs bonnes qualités.	184, 205
Couehages.	159	—(Sur la conservation des).	18
Couches du maraîcher. Leur prin- cipale destination.	81	<i>Fuchsia variés.</i>	241
Courges.	107	Fumier animal liquide (Des effets du).	38
Crambé ou chou marin.	<i>ib.</i>	<i>Gardenia citriodora.</i>	149
Culture maraîchère. 11, 33, 56, 81, 107, 129, 155, 176, 201, 225, 246, 273		<i>Gesneria cinnabarina.</i>	145
—potagère (Nouveau traité de).	232	<i>Geum</i> hybrides variés.	121
<i>Cydonia Japonica.</i>	200	Graines de Quarantaine.	192
<i>Cypripedium hirsutissimum.</i>	151, 267	Graines et porte-graines.	56
Dahlias à petites fleurs, dits <i>Lilli- putiens.</i>	72	<i>Green Ohio's pippin.</i>	73
<i>Datura albido-flava.</i>	154	Greffe (De la).	161
<i>Delphinium elatum</i> à odeur de musc.	95	Groseillier Cassis Black Naples.	194
<i>Dendrobium crepidatum.</i>	171, 242	Guano (Observations sur l'applica- tion du).	67
— <i>heterocarpum.</i>	100	Guide pratique du jardinier multi- plicateur.	133, 159
— <i>nobile.</i>	218		
<i>Dillenia speciosa.</i>	268		
<i>Dioscorea batatas.</i>	19, 44, 65		
<i>Dodecatheon integrifolium.</i>	79		
<i>Doronicum Bourgéi.</i>	173, 217		

<i>Gynerium argenteum</i> .	46	Plantes de pleine terre.	8, 28, 54, 78, 103, 127, 153, 173, 198, 222, 243, 270
Haricots	107	—indigènes (Notes sur les pro- priétés médicinales de quelques).	216
<i>Heppiella Naegelioides</i> .	124	—rares et nouvelles (Revue des).	6, 28, 50, 73, 100, 123, 149, 171, 196, 218, 242, 267
<i>Hoya coronaria</i> .	100	Poire Beurré de Saint-Amand.	184
<i>Hypericum oblongifolium</i> .	2	—Nouvelle Fulvie.	186
Igname balate.	176	—Séraphine Ouyv.	185
—de la Chine.	19, 41, 63	Pomme Duchesse d'Oldenbourg.	207
Jardinage (Simple causerie à pro- pos de).	41	—neige.	205
Labours préparatoires (les).	33	—Reinette de l'Ohio.	73
Légumes (Quelques) à introduire.	33	—de terre hâtives.	81
<i>Leperiza latifolia</i> .	28	Pomologie.	16, 61, 180, 203, 250
<i>Lisianthus Russellianus</i> (Culture du).	69	Potager (Les engrais du).	33
<i>Lobelia Texensis</i> .	78	—(État des).	176
<i>Magnolia excelsa</i> .	272	Primeurs.	96
<i>Melastoma denticulatum</i> .	31	Prune <i>Pond's Seedling</i> .	217
Meubles et ornements rustiques.	164	<i>Prunus triloba</i> .	128
Millepertuis à feuilles oblongues.	2	<i>Pteris aquilina</i> ou Fougère com- mune employée comme ali- ment.	230
<i>Mimulus</i> (Note sur les).	71	Publications botaniques et horti- coles des Pays-Bas.	210
Miscellanées.	19, 38, 63, 83, 112, 138, 164, 187, 208, 229, 253, 278	<i>Puya virescens</i> .	173
<i>Monochaetum ensiferum</i> .	49	<i>Pyrethrum roseum</i> (Variétés hor- ticoles de).	146
<i>Moricandia Ramburii</i> .	9	<i>Rhododendrum calophyllum</i> .	222
Navets.	129	— <i>campylocarpum</i> .	53
<i>Oncidium bifrons</i> .	77	— <i>album</i> .	103
<i>Odontoglossum anceps</i> .	123	— <i>Thomsoni</i> .	198
— <i>Phalaenopsis</i> .	6	— <i>Veitchianum</i> .	170
<i>Pachyphytum bracteosum</i> .	10	— <i>Windsorii</i> .	245
Palais des fleurs (le).	143	Rose jaune <i>Isabella Gray</i> (De sa culture en pleine terre).	212
<i>Pandanus candelabrum</i> .	267	Roses trémières (Culture des).	22
<i>Passiflora tinifolia</i> .	50	Rosiers thé (De la culture en pleine terre des).	212
Pêchers en pots (Culture forcée des).	138	Rouleau rayonneur.	33
— — (Notes additionnelles à la culture forcée des).	229	<i>Sabbatia campestris</i> .	271
<i>Pelargonium Endlicherianum</i> .	8	<i>Salvia albo-cœrulea</i> .	98
—(Variétés de).	4	— <i>Boliviana</i> .	28
<i>Pentas carnea</i> .	119	— <i>candelabrum</i> .	270
Pentstemons nouveaux.	47	— <i>splendens</i> pour floraison d'hi- ver.	192
Pépinières (Conseil sur les).	23	<i>Scabiosa atropurpurea</i> .	175
Perece-oreilles.	167	<i>Scheeria lanata</i> .	53
<i>Pe-Tsai</i> .	129	<i>Scolyme</i> .	129
<i>Petunia</i> .	48	<i>Seafortia elegans</i> .	53
Phlox.	281		
<i>Phytolacca icosandra</i> .	76		
Plantations d'arrière-saison.	155		
Plantes alpines (Culture des) dans les jardins de ville.	40		
—cultivées en pots.	38		

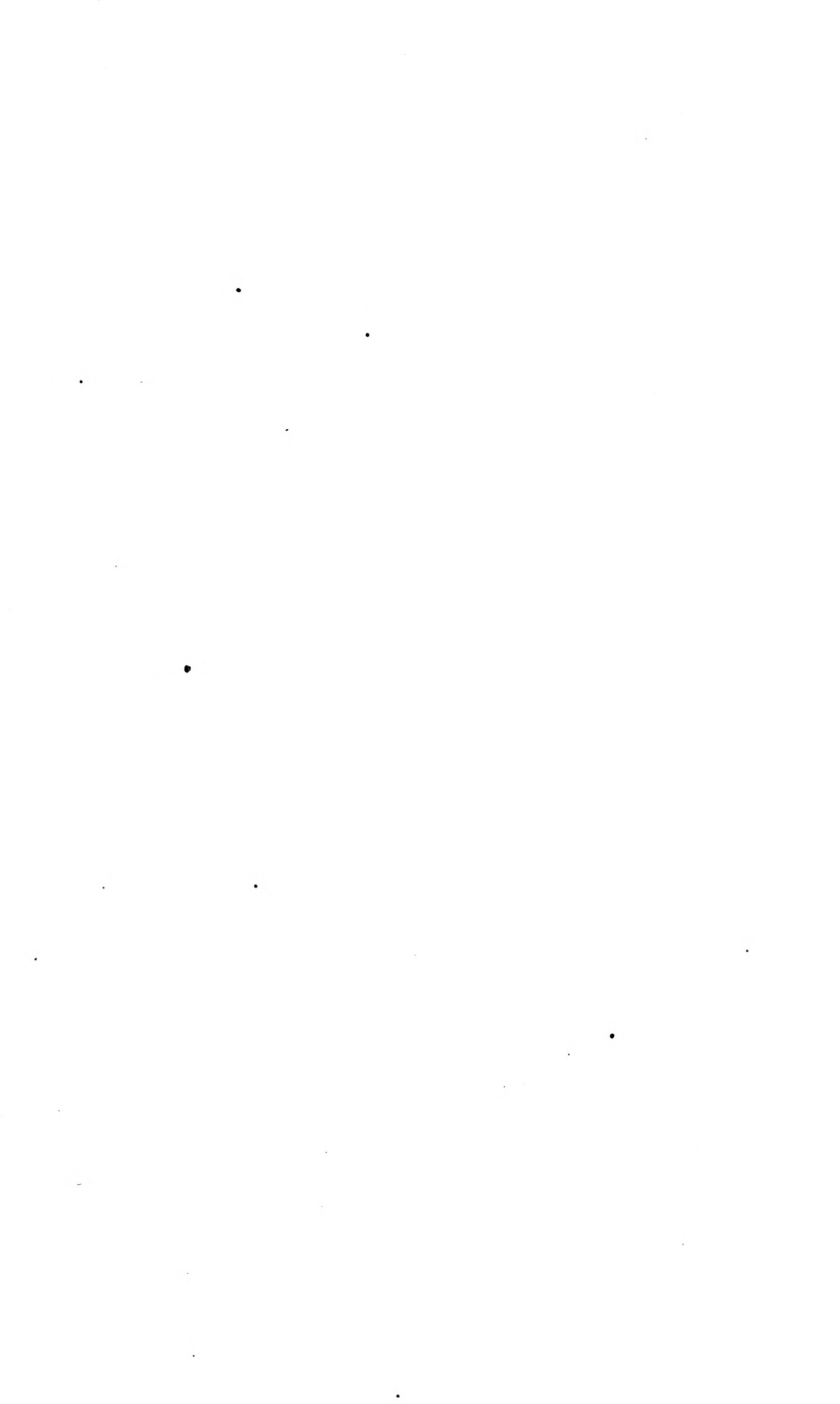
Semis d'arrière-saison.	133	<i>Thunbergia Harrisii.</i>	196
Semis.	134	— <i>laurifolia.</i>	169
<i>Senecio Tagetes.</i>	201	Tomates (Observations sur la cul-	
Serre chaude. 6, 30, 73, 100, 123, 149,		ture des).	67
171, 196, 218, 242, 267		<i>Trichopilia coccinea.</i>	25
—froide. 8, 28, 34, 78, 103, 127, 133,		— <i>crispa.</i>	132
173, 198, 222, 243, 270		<i>Tricyrtis pilosa.</i>	30
<i>Sinningia Youngiana.</i>	7, 49	<i>Tritonia aurea</i> (Culture du).	208
<i>Sonerila elegans.</i>	102	<i>Uroskimmera spectabilis.</i>	77, 244
<i>Stokesia cyanea.</i>	74	Un mot au lecteur.	1
Stokésie à fleurs bleues.	<i>ib.</i>	Végétaux (Des abris très-simples	
<i>Symphoricarpus microphyllus.</i>	106	pour les).	42
Taille des arbres simplifiée (Les		Verveines nouvelles.	48
expériences d'un amateur ou la).	23	Vigne en pot (Culture de la).	233
<i>Tanacetum elegans.</i>	134	<i>Viola pedunculata.</i>	266
<i>Tapina splendens.</i>	97	<i>Wormia excelsa.</i>	221
Tétragonie étalée.	476		





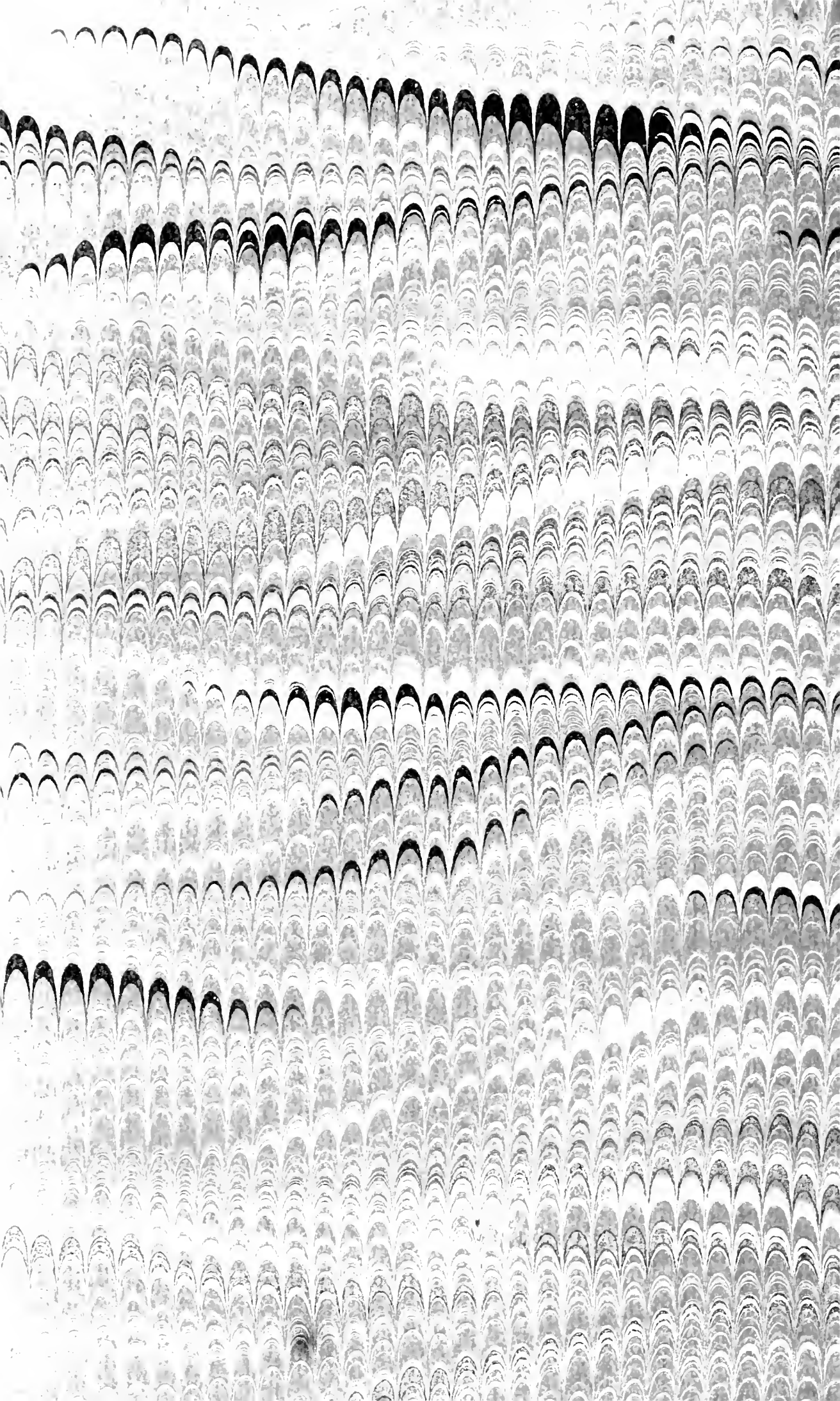












New York Botanical Garden Library

3 5185 00256 3219

